

LES

INSTITUTIONS FRANÇAISES DU MOYEN AGE

VUES A TRAVERS

LES INSTITUTIONS DE L'ANTIQUITÉ ROMAINE

On sait que les trois derniers siècles de la monarchie se préoccupaient de connaître les institutions de la vieille Rome, beaucoup plus que d'étudier les institutions françaises du Moyen Age. La mode était alors de comparer les charges et offices, au temps des derniers Valois ou des premiers Bourbons, avec les magistratures des Césars, des Antonins ou de leurs successeurs¹. On céda communément à la tentation d'exagérer à l'excès tous ces rapprochements : au point de déformer ce qui se passait dans le royaume des Fleurs de lis, pour le parer des noms et des dehors dont s'affublaient les sénateurs, les tribuns, les questeurs ou les préfets dans la Ville-aux-Sept-Collines ou les provinces qui en dépendaient. « Les charges publiques », dira Simon Fournival, « neurent pas moins d'éclat de l'antiquité de leur origine que de l'autorité de ceux qui les exercent²... »

Maïs, s'il est facile d'affirmer que telle fut, en effet, l'inclination des historiens et des juristes, il est plus malaisé de préciser, dans l'ensemble et dans le détail, ce qu'étaient, au juste, ces assimilations plus ou moins faustiques. Aussi bien, le document que nous publions³ ne nous a pas semblé indigne de retenir notre attention et nos commentaires. Et, tout d'abord, le voici dans son intégralité :

1. Comparant aux questeurs romains et aux *candidati principis* les trésoriers de France et les intendants des Finances, P. de Miraulmont écrivait en 1584 et 1612 : « Je rapporte cecy de l'antiquité romaine pour l'accommoder à nostre police [c'est-à-dire à nostre administration] françoise. » *De l'origine et établissement... des... juridictions royales*, éd. 1612, p. 502-504.

2. *Récueil général des titres... des Trésoriers de France*, 1655 ; p. 1 de l'édition de 1672.

3. Bibl. de Rouen, ms. 2706 (collection Martainville, Y 6), p. 80 bis.

*Réduction des charges et offices des Romains
avec celles (sic) de la France.*

Quaestor candidatus	Chancelier ;
Praefectus praetorio	Connestable ;
Patricii	Pairs de France ;
Comites consistoriani	Conseillers d'Etat ;
Urbani quaestores {	Maîtres des Comptes ;
Praefecti ratiociniis {	
Praefecti fisci	Thésauriers de France ;
Quaestores bellici	Thésauriers des guerres ;
Praefecti aerarii	{ Intendants et généraux des finances ;
Tribuni aerarii	Receveurs généraux ;
Antigrapharii	Controlleurs ;
Coactores	Receveurs particuliers ;
Quaestores aerarii	Receveurs des amendes ;
Canon	Domaine ;
Indictio	La Taille ;
Superindictio	Crue de la Taille ;
Oblatio	Les aydes ;
Canonariis {	Collecteurs ;
Indictionale {	
Auxiliarii {	
Oblationales {	Les esleus ;
Discussores {	
Peraequatores {	Fermiers.
Mancipes {	
Publicani {	

Par son écriture, ce document ne peut être postérieur aux premières années du xvii^e siècle. Par son contenu, il semble avoir été composé entre 1523 et 1552, sinon même entre 1549 et 1552¹. La copie qui nous en est parvenue reproduirait donc, sous le règne d'Henri IV, une page datant du règne de François I^{er} ou d'Henri II. Nous y voyons un exercice d'école, un tableau sommaire, à l'usage des jeunes juristes, jaloux de comparer quelque peu, selon les préoccupations de leur époque, l'histoire et le droit public de Rome avec le droit public français.

* * *

Si ce document était l'effet d'une fantaisie passagère, son intérêt

1. *Infra*, p. 291 et 292.

serait diminué. Mais il nous semble le reflet d'habitudes persistantes, que le Moyen Age avait adoptées bien avant ce que, depuis la Restauration surtout, nous dénommons « la Renaissance ». Dès avant Charlemagne et dans les siècles qui le suivirent, il serait possible de noter, soit dans les arts, soit dans les lettres et l'histoire, les complaisances avec lesquelles on recherchait les influences antiques¹. On les sollicitait et on les multipliait à plaisir, dût-on les déformer pour les ajuster mieux aux besoins du temps.

C'est à la peinture byzantine que, jusqu'au xiv^e siècle, les fresquistes empruntaient le plus grand nombre de leurs thèmes. Sous les Carolingiens, on retrouve les modèles gréco-romains dans les monuments, à Ingelheim ou à Orléans, et surtout dans les manuscrits : les miniatures de l'École du Palais, de l'École de Reims et de l'École de Tours sont, à cet égard, singulièrement révélatrices².

A l'époque romane, les fresques, récemment découvertes, dans la chapelle de Berzé-la-Ville (Saône-et-Loire)³, et celles, beaucoup plus connues, de Saint-Savin et de Montmorillon (Vienne)⁴, sont véritablement néo-antiques. Les enlumineurs demandaient aux manuscrits païens des leçons de draperie : ainsi l'*Hortus deliciarum* et la chasse d'Ébreuil⁵. La peinture gothique s'inspirait, à l'occasion, des thèmes anciens, byzantins, florentins ou siennois : le saint Suffren et le saint Laurent d'Avignon, et les arts libéraux du Puy-en-Velay trahissent une imitation italo-antique. On sait que Jean Fouquet fit un voyage à Rome, pendant lequel il peignit le portrait, aujourd'hui perdu, d'Eugène IV (1431-1447) : il subit alors, lui aussi, l'influence italo-antique, que l'on observe très nettement, au Louvre, dans le fond d'un de ses tableaux, derrière les épaules carrées et la figure grasse de Jouvenel des

1. Un de nos anciens élèves, M. Jean Adhémar, dans une thèse toute récente, soutenue à l'École des chartes en janvier 1932, a recherché ce qu'avait été l'antiquité classique dans l'art du Moyen Age français. *Études sur les sources d'inspiration plastiques et littéraires* (École nationale des chartes. Positions des thèses..., 1932), p. 5-16. Nous avons eu plaisir à lui emprunter plusieurs observations.

2. Am. Boinet, *La miniature carolingienne. Ses origines, son développement*. Paris, 1913, gr. in-4°, planches III, IV, VIII, X, XIII, XIV, XVI, XXI, XXII, XXIV, XXV, XXX-XXXII, XXXVI, XLIX, LI, LVI-LX, LVIII-LXX, CLIX, etc.

3. L. Lex, *Peintures murales de la chapelle du château des moines de Cluny*, dans le tome II du *Millénaire de Cluny*. Mâcon, 1910. — Fern. Mercier, *Les primitifs français. La peinture clunysienne en Bourgogne, à l'époque romane*, 1932. — Notre confrère Jean Virey (*Saint Hugues et la chapelle de Berzé*. Mâcon, 1930) vient de prouver que ces peintures sont de 1100 environ.

4. Hourticq, *Hist. de la peinture, des origines au XVI^e siècle*, p. 81, 83, 85.

5. J. Adhémar, *op. laud.*, p. 13, chap. VII.

Ursins (vers 1460)¹. Bien avant les guerres d'Italie, les maîtres d'outre-monts impressionnaient donc les maîtres français.

Cependant, c'était surtout par la sculpture et l'architecture que l'antiquité romaine, dont les œuvres peintes n'existaient plus guère, pouvait agir sur notre art. A l'époque franque, on en a maintes preuves dans les sarcophages, les diptyques consulaires, les pièces d'orfèvrerie, les camées, les reliures. De même dans les ivoires, où étaient conservés les thèmes antiques, comme le Soleil et la Lune, la Terre et la Mer; enfin, dans les chapiteaux et dans les colonnes romaines remployées, pour ne citer que ce cas, par les moines d'Auxerre².

Jusqu'à la fin du XII^e siècle, le paganisme forçait la porte des églises et des couvents : Lédà, Vénus et Omphale dévoilaient leurs charmes sur les contre-sceaux des abbayes; les gorgones et les griffons, les centaures et les sirènes, les satyres, les boucs et les atlantes pénétraient, sans réussir à s'y sanctifier, dans les oratoires les plus chrétiens. La statue de Constantin s'étalait, jusqu'au XIII^e siècle, sur la façade des églises, au nord et en Provence, en Normandie, en Bretagne, en Touraine, en Poitou, comme en Bourgogne. Les statues antiques firent souche en Auvergne, à Autun, à Cluny, à Vézelay, à Nevers, à Saint-Gilles, à Saint-Trophime, à Arles³.

La sculpture gothique, elle, se détourna quelque peu de l'antiquité, sauf à Reims, d'abord, où un atelier empruntait aux statues romaines leurs attitudes, le modelé de leurs visages, les plis de leurs vêtements; à Auxerre, ensuite, où les soubassements de la cathédrale témoignent d'une science du nu⁴ assez rare au Moyen Age, qui, sauf dans les scènes du Paradis terrestre et du Jugement dernier, habillait presque toujours les personnages.

Dès la première moitié du XV^e siècle, le duc de Berry, puis le roi René préparèrent ce renouveau de l'antique, que favorisèrent les plus italiens des rois de France : Charles VIII, Louis XII et François I^{er}. Il est bien inutile de rappeler ici à quel point, dans la sculpture et dans l'architecture, le XVI^e siècle se fit une âme antique : les palais ou châteaux perdirent leur physionomie féodale; aux toits ils tentèrent de substituer les terrasses, en oubliant que la neige et la pluie, dans notre climat,

1. Musée du Louvre, salle X, n° 288. — Cf. P.-A. Lemoisne, *La peinture française, à l'époque gothique*. Paris, 1931, p. 48, 49, 56, 67, 90. — L.-H. Labande, *Les primitifs français. Peintres et verriers de la Provence occidentale*. Marseille, 1932, 2 vol.

2. Adhémar, p. 6-7.

3. *Idem*, *ibid.*, p. 10-14.

4. *Idem*, *ibid.*, p. 15.

n'avaient rien changé à leurs habitudes. Les églises allaient bientôt prendre un visage païen et plaquer des façades néo-antiques sur des nefs à style flamboyant ; les coupoles arrondies achèveraient de remplacer les clochers pointus¹.

Or, presque toujours, l'évolution de l'art suit à quelques années d'intervalle l'évolution littéraire. Aussi bien, la langue latine, que conservait le Moyen Age, avait survécu à l'effondrement de l'Empire sous Romulus Augustule. Comment croire à la mort de Rome, puisque Rome continuait encore à parler, après trente générations, par la bouche de ses descendants ? Jusqu'au XIII^e siècle, le latin garda, dans l'administration et dans les chroniques, sa prépondérance. La plupart des écrivains étaient alors des hommes d'église et le latin était la langue ecclésiastique². C'était, par suite, la langue des universités et des collèges³. Le quartier des étudiants, à Paris, s'appelle encore le pays latin.

L'usage persista, jusqu'aux temps modernes, de dater à la romaine, par les calendes et par les ides. Non pas seulement dans les actes publics, mais, au IX^e siècle, dans les *Annales de Saint-Bertin* ; aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, dans la *Chronique sénonaise* de Saint-Pierre-le-Vif et chez Guillaume de Nangis ou ses continuateurs ; en 1308, également, à travers la Bourgogne et le Languedoc ; en 1477, chez Thomas Basin ; enfin, en 1480, dans une lettre de Louis XI à la République de Florence⁴. Au début du XX^e siècle encore, le doyen de la Faculté des lettres datait à l'antique les thèses latines soutenues en Sorbonne.

A l'Académie palatine, fondée par Charlemagne, chacun se choisissait un surnom, emprunté à l'antiquité chrétienne ou classique : Charlemagne s'y appelait *David* ; Alcuin, *Horace* ; Théodulfe, *Pindare* ; Angilbert, qui n'était pas dépourvu d'audace, *Homère*. Le renouveau des études classiques à Orléans et à Tours faisait sensation. Dans les bibliothèques monastiques, sous les Carolingiens, on lisait assidûment Virgile, Térence, Horace, Juvénal et les historiens⁵. A la fin du

1. Ainsi, à Paris, sous Louis XIII, les églises de Saint-Gervais, Saint-Étienne-du-Mont, Saint-Louis-Saint-Paul.

2. Voir nos deux articles *Sur l'emploi du mot « Province »*, notamment dans le langage administratif de l'ancienne France (*Revue historique*, année 1929, t. CLX et CLXI, p. 248-249 ; p. 8 et 9 du tirage à part).

3. Voir le t. I, p. 130-134, de notre ouvrage : *Du collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand*. Paris, E. de Boccard, 1921, in-8°.

4. On trouvera les références dans notre premier article sur le mot « Province » (*Rev. histor.*, 1929, t. CLX, p. 248-249).

5. Adhémar, *cit.*, p. 6-7.

x^e siècle, le moine Richer parlait des *centurions* de son contemporain, Othon II, et il qualifiait deux comtes d'*hommes consulaires*¹.

Aux xi^e et xiii^e siècles, la vogue allait, de préférence, à Ovide, à Stace, aux fabulistes et aux annalistes latins. On versifiait agréablement sur des sujets gréco-romains. On dissertait sur le parallèle entre les anciens et les modernes. L'Église reprochait aux clercs de lire trop complaisamment les auteurs païens².

En 1354, une lettre de rémission donnait Paris comme une autre Rome, *altera Roma*, et justifiait, à ce titre, les privilèges dont l'honoraient le pape et le roi³. Lorsqu'il voulut, en août 1374, expliquer la décision qui lui faisait fixer à treize ans la majorité des rois, Charles V se réclama de *Joas*, de *Josias*, de *David*, de *Salomon* et des rois de *Macédoine*. Il se considérait comme l'héritier des *Césars*⁴. Il se faisait lire les « faits des Romains et moralités des philosophes antiques »⁵.

Très attentif à la racine des mots, le moine de Saint-Denis, vers 1380, croyait devoir traduire *courtisans* par *decuriones*⁶. Le *Journal d'un bourgeois de Paris*, en 1419, comparait Henri V d'Angleterre avec « les tyrans... comme *Néron*, *Dioclétien* et *Dacien* »⁷. L'auteur du *Jouvencel*, Jean de Bueil, ne manquait pas, vers 1462-1466, d'invoquer une trentaine de fois, pour commenter la vie des gentilshommes de France, le témoignage de l'histoire romaine⁸.

Vers 1473, l'évêque de Lisieux, Thomas Basin, donnait les *préfectures* antiques comme synonymes des *bailliages* de son temps⁹. Aux États-Généraux de 1484, le chancelier déclarait que les seigneurs venaient, dans leur assemblée, de revêtir la *toge*¹⁰. Le chanoine normand Masselin dénommait *questeurs* les *receveurs royaux des sénéchaussées*¹¹. Peu auparavant, le *Registre de la Cour des aides* était présenté

1. Richer, liv. III, § LXXIV, éd. Guadet, Soc. Hist. de France, t. II, p. 88, 187, 254, 260; t. I, p. 363-367. — Cf. du Cange, *Glossar.*, v^o *Consul*.

2. Adhémar, *cit.*, p. 8-9.

3. Citée par du Cange, *Glossar.*, éd. Niort, t. VI, p. 35, v^o *Officialis*.

4. Isambert, *Anc. lois françaises*, t. V, p. 419-420.

5. Christine de Pisan, *Livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V*, partie I, chap. xvi.

6. *Religieux de Saint-Denis*, liv. I, chap. III; éd. Bellaguet, t. I, p. 26; *id.* en 1399, t. II, p. 684, liv. XX, chap. 1.

7. Éd. Tuetey, p. 129, § 260.

8. *Le Jouvencel*, éd. Lecestre, *Soc. Hist. Fr.*, t. II, p. 13, 28, 32, 45, 53, 54, 57-59, 70-72, 76, 120-123, 128-129.

9. Th. Basin, *Hist. Ludov. XI*, éd. Quicherat, *Soc. Hist. Fr.*, t. I, p. 4, liv. I.

10. *Journal de Masselin*, éd. Bernier, *Doc. inéd.*, p. 596. — Vers 1473, Basin, *Hist. Lud. XI*, t. I, p. 10, parlant du roi qui, après son sacre et le repas consécutif, changea de vêtements, nous dit : « *toga mutata* ».

11. *Journal de Masselin*, *cit.*, p. 574.

comme l'*Album praetoris*¹ ; il identifiait donc ce registre avec le tableau placé au Forum et sur lequel le prêteur faisait, chaque année, afficher son édit, qui avait, depuis Hadrien, reçu force de loi.

Il est inutile de souligner ce qu'ont d'imaginaire de tels rapprochements. Tous n'étaient pas pris, on peut le supposer, au pied de la lettre. Pas plus qu'aujourd'hui si, parlant d'un ancien ministre ou d'un ancien président, nous rappelions leur *consulat*. Quand les *conseillers au Parlement de Paris*, en 1485, s'entendaient identifier aux « cent sénateurs de Rome »², leur vanité ne s'en trouvait pas moins caressée. Voulait-il emporter tous les suffrages ? Un discours, aux *xv^e* et *xvi^e* siècles, sans parler de l'âge suivant, devait être surabondamment farci de citations antiques : humanistes, historiens ou juristes saluaient ces citations au passage, comme de chers souvenirs, ou bien les fixaient dans leur mémoire, avant de les utiliser à leur tour.

Pour nous replacer dans l'atmosphère où fut copiée, sinon composée, la « Réduction des charges et offices des Romains avec les charges et offices de France », deux œuvres surtout, l'une littéraire, l'autre artistique, nous paraissent indispensables à feuilleter ou à contempler : l'une est celle de Loyseau, l'autre est celle de Rubens.

Charles Loyseau avait vingt-trois ans à l'avènement d'Henri IV. En 1610, il publiait son *Traité des offices*, plusieurs fois réimprimé jusqu'à 1701 : preuve certaine qu'il répondait à l'attente du public. Or, l'auteur compare inlassablement les institutions de son temps avec les institutions romaines. Sans adopter aveuglément les opinions de Bodin, de du Tillet, d'Étienne Pasquier, il en tire parti. Mais c'est surtout aux juriconsultes et aux historiens latins qu'il a recours : il vit au milieu d'eux, comme leur intime et leur familier. Il ne doute pas qu'ils soient les pères de notre administration et de notre politique. Loyseau s'efforce seulement de faire le départ exact entre ce qui, dans les institutions françaises, lui semble dériver de Rome et ce qui s'en écarte. Quitte à révéler, presque à chaque page, que l'histoire ancienne a moins de secrets pour lui que l'histoire de France³.

1. « Le registre de la Court [des aides], qui est *Album praetoris*. » Reg. des Plaidoiries de ladite Court, le 23 octobre 1476, A. nat., Z¹ 30, fol. 7 v^o.

2. D. Plancher, *Hist. de Bourgogne*, t. IV, Preuves, p. cdxvii. — Cf. les trois autres textes que nous citons, *Rev. histor.*, 1929, t. CLX, p. 249, note 10. — En 1577, dans la dédicace de ses « Trois Premiers Traictez... des Droicts du Domaine », éd. Paris, 1580, in-4^o, Jehan Bacquet qualifiait Augustin de Thou, « conseiller du roy en son privé Conseil et son premier advocat en la Cour du Parlement de Paris », de « *Sanctoris Consistorii Senator* ».

3. Ch. Loyseau, *Cinq Livres du Droit des offices*, éd. Lyon, 1701, liv. I, chap. iv, §§ 23, 25, 26, 71, 73, p. 23, 26, 30 ; chap. vi ; chap. ix, §§ 32 et 57, p. 60 ; liv. III, chap. ii, §§ 37 et suiv.,

Mieux encore, cependant, que le *Traité des offices*, la Galerie des Rubens, aujourd'hui au Louvre, peut nous faire comprendre l'état d'esprit des lettrés contemporains de la « Réduction ». Le Paradis pouvait bien être l'espoir suprême de leur foi chrétienne, l'Olympe n'en restait pas moins un lieu de prédilection pour leur pensée. Douze ans après la mort d'Henri IV, Rubens, chargé de représenter les épisodes les plus saillants dans la vie de Marie de Médicis, commençait par montrer *Junon Lucine* présidant à la naissance de la femme future du Béarnais; puis *Minerve* et *Apollon* dirigeant son éducation littéraire et musicale, dans le voisinage de la *fontaine de Castalie* consacrée aux Muses. Quelques années plus tard, le mariage du roi et de la reine de France inclinait *Jupiter* à se rapprocher tendrement de *Junon*. Quand Marie de Médicis abordait au port de Marseille, le vieux *Neptune*, en personne, venait donner des ordres aux *Tritons* et aux *Naiades*, fouettés d'écume et chargés d'amarrer le vaisseau. Sitôt venu au monde, le dauphin, qui sera Louis XIII, était confié au *Génie de la Santé*, tandis que la *Fécondité*, dans sa corne d'abondance, laissait voir les cinq enfants que la reine devait donner à la France. Dans le tableau où Henri IV, avant de partir pour la guerre, confiait la régence à sa femme, si l'une des dames de la cour avait les pieds nus, c'est que les divinités païennes négligeaient volontiers d'attacher des sandales à leurs chevelles¹.

Les dieux et les déesses de la mythologie antique, les génies et les héros de la Grèce et de Rome étaient donc, en foule, descendus sur la terre, pour se mêler aux courtisans du Louvre ou des Tuileries; de leur côté, les questeurs et les tribuns de la République, les préfets du Haut et du Bas-Empire semblaient avoir déserté le Forum ou la Corne d'or, pour instruire, dans l'exercice de leurs charges, les officiers des Capétiens.

Comme on trouvait, dans l'Ancien Testament, la préfiguration des Évangiles, on cherchait, dans les institutions romaines, la préfiguration des institutions françaises.

* * *

Le document qu'il nous reste à commenter, non plus dans son esprit

§ 42, p. 413, etc. — On ferait des constatations analogues chez Pierre de Miraulmont, *De l'origine... des... juridictions royales*, éd. 1612, p. 502-506.

1. Ces tableaux furent exécutés entre le 4 mars 1622 et le 8 mai 1625; on les trouvera sous les nos 2085 à 2088, 2090 à 2093.

général, mais dans son détail, ressemble aux deux volets d'un diptyque : sur l'un sont écrits les noms des magistratures romaines ; sur l'autre, les noms des offices français qui en seraient les dérivés.

Et tout d'abord les *Patricii* auraient pour succédanés les *Pairs de France*. C'était déjà l'opinion de Pasquier, mais non pas celle de Du Tillet ni de Loyseau, qui rapporte à Constantin seul la création des patrices¹. En réalité, le patrice du Bas-Empire était réputé père de l'Empereur. Dès la fin de la République, le nombre des familles patriciennes était si réduit que César et Octave, puis les empereurs avaient cru devoir créer des *patricii* nouveaux ; à partir de Vespasien, qui fut probablement le premier Empereur de naissance non patricienne, le Sénat conféra le patriciat aux Empereurs plébéiens². — En France, cependant, ni le Parlement ni les autres cours souveraines ne conférèrent jamais la pairie. — Chez les Goths et dans d'autres royaumes barbares, il y eut des patrices. Pépin fut institué patrice par le pape. Ces patrices, barbares ou francs, n'étaient point considérés comme les compagnons, voire les égaux, *pares*, de l'Empereur de Rome ou de Byzance. Et puis quel rapport y avait-il entre les *Patricii* romains et les six pairs ecclésiastiques de France ? Enfin, s'il y eut surtout des *Patricii* dans les premiers siècles de Rome et si leur nombre diminuait ensuite, il en advint tout autrement des *pares Franciae*, lesquels n'apparaissent pas vraiment avant le XIII^e siècle, tandis que leur nombre, depuis lors, ne cessa d'augmenter. L'assimilation des *Patricii* et des *Pairs de France* ne résiste donc pas au moindre examen.

Rapprocher le Chancelier du *Quaestor candidatus*, ou le Connétable du *Praefectus praetorio*, ou les Conseillers d'État des *Comites consistoriani*, — relève d'une érudition beaucoup plus ingénieuse que solide.

Le Chancelier était, en France, l'organe attitré de la royauté pour expédier les lettres royaux, confectionner les ordonnances, inspirer la législation, veiller à la nomination des officiers dans les tribunaux, présider les cours souveraines, diriger vraiment la justice, parler au nom du roi dans les assemblées solennelles, les États-Généraux, par exemple, enfin contrôler la censure et la « librairie ».

Si le document que nous analysons apparente ce chancelier avec le *Quaestor candidatus*, c'est probablement parce que ce magistrat avait

1. Ch. Loyseau, *Traité des ordres et simples dignitez*, liv. I, chap. ix, § 32 (éd. 1610 ; Bibl. nat., fol. L³¹ 100).

2. Mommsen, *Manuel antig. rom.*, t. VI, 1, trad. Girard, 1889, p. 13 et note 2. — Ch. Lécrivain, *Dict. antiquités*, [1907], t. IV, p. 349.

la charge d'aller lire au Sénat les projets de loi dictés par l'Empereur : il était jusqu'au III^e siècle surtout l'organe du prince au sein de la Curie. Au reste, il eût peut-être mieux valu dire *Quaestor candidatus principis* et surtout parler du *Quaestor Sacri palatii*. Créé par Constantin, ce dernier magistrat était, dès le IV^e siècle, le porte-parole de l'Empereur au Sénat et au Conseil du Prince ou *Consistorium*. Il élaborait les lois. Il contresignait les rescrits et tous les ordres émanés du Cabinet impérial. Il rédigeait un des tableaux où figuraient les fonctionnaires. Il recevait, depuis Théodose II, les appels interjetés des juges *spectabiles* et des *vicarii*¹.

Le rapport entre le *Connétable* et le *Praefectus praetorio* demeure, comme on le devine, factice et lointain. — Ainsi que son nom l'indique, le *Connétable*, ou *Comes stabuli*, avait été d'abord préposé aux écuries royales ; à cet égard, il aurait sans doute convenu de le comparer au fonctionnaire du Bas-Empire chargé, sous les noms de *Comes stabuli* ou de *Tribunus Sacri stabuli*, de diriger les écuries impériales et leurs écuyers. Le Connétable, en France, finit, au XIV^e siècle, par être placé à la tête de l'armée. Le *Praefectus praetorio* n'occupa jamais un poste aussi élevé et, au lieu de grandir, sa situation, au IV^e siècle, déclina. Il commandait surtout les cohortes prétoriennes et, quand il fut à l'apogée de sa fortune, il commandait, en outre, les troupes cantonnées en Italie, exception faite des cohortes urbaines soumises au préfet de la Ville. Depuis Dioclétien, il y eut, du reste, quatre préfets du prétoire, tandis qu'il n'y avait, en France, qu'un seul connétable en fonctions. Et puis, les *Praefecti praetorio* furent, dès le IV^e siècle, supplantés par les *Magistri militum*, devenus, eux, les grands maîtres de l'armée. Les *Praefecti praetorio* ne furent plus que des fonctionnaires civils d'administration de finance et de justice². Rien de tel, bien entendu, pour le connétable.

Quant aux *Conseillers d'État*, il est moins étrange de les rapprocher de ce que furent, spécialement, depuis Dioclétien, les *Comites consistoriani*. Cet empereur avait fait une manière de Conseil d'État du *Consistorium principis* : auparavant et depuis Hadrien, le Conseil d'État se nommait *Concilium principis*. C'est lui que M. Édouard Cuq a si magistralement étudié³.

1. Ch. Lécrivain, *Dict. antig.*, t. IV, 1, p. 800, v^o *Quaestor*. — G. Humbert, *Ibid.*, t. I, 2, p. 1453, col. 2, v^o *Consistorium Principis*.

2. R. Cagnat, *Dict. antig.*, t. IV, p. 616-619. — Ch. Lécrivain, *Ibid.*, t. V, p. 423. — P. Krueger, *Hist. des sources du droit romain*, trad. Brissaud, 1894, p. 144. — Cf. Ch. Loyseau, *Des offices*, liv. I, chap. III, §§ 24 et 25.

3. *Le Conseil des empereurs, d'Auguste à Dioclétien*. Paris, 1884, in-4^o (extrait des *Mémoires*

En dehors des grands officiers que nous venons de voir, ce sont surtout les fonctionnaires des Finances qu'a passés en revue l'auteur de la « Réduction des charges des Romains avec celles de France ».

D'après cette « Réduction », les *Trésoriers de France*, les *Généraux des Finances*, les *Trésoriers des Guerres* seraient proches des *Praefecti fisci*, des *Praefecti aerarii* et des *Quaestores bellici*.

On pourrait, avec un peu de subtilité, sans doute, soutenir que les *Thésauriers de France* et les *Praefecti fisci* ont quelques points communs ; encore faudrait-il, pour les uns et les autres, distinguer les périodes des deux institutions. *Thésauriers* et *Praefecti*, aussi bien, étaient essentiellement, soit à Rome, soit en France, préposés au domaine de la couronne. Jusqu'à François I^{er}, les Trésoriers de France avaient la superintendance du domaine, sa conservation et sa gestion. Ils affermaient les terres et les droits qui en dépendaient. Ils surveillaient tous les officiers préposés au domaine, baillis et sénéchaux, par exemple. Les actes royaux intéressant le domaine devaient passer par leurs mains et, sans leur *attache d'entérinement*, ne pouvaient avoir une valeur exécutoire. Ces trésoriers étaient ordonnateurs et non comptables.

Les revenus du domaine, ou fortune du roi, constituaient les Finances ordinaires ; les tailles, les aides, la gabelle du sel, les traites constituaient les Finances extraordinaires ; c'étaient les impositions prélevées sur la fortune de la nation. Ces impositions étaient administrées par les Généraux des Finances.

De 1523 à 1552, la fusion commença des Finances ordinaires et des Finances extraordinaires ; elle s'acheva de 1552 à 1577 ; les Trésoriers et les Généraux se confondirent et devinrent les Trésoriers généraux. Depuis lors, ils furent placés à la tête des Bureaux des Finances. — Ce sont certainement les Trésoriers généraux que la « Réduction » dénomme les « Thésauriers de France ».

Symétriquement à eux, elle place les *Praefecti fisci*. A vrai dire, le *Fiscus*, c'était, primitivement, le vase contenant l'argent du Trésor ; par suite, ce fut le Trésor lui-même. Depuis Auguste et surtout depuis Tibère, ce *Fiscus* désigna, jusqu'à Constantin, le Trésor privé du prince, son patrimoine, sa *res privata*, sa fortune, le domaine de la Couronne. On l'opposait au Trésor public de l'État, à l'*Aerarium*. Or, au cours du III^e siècle de notre ère, la centralisation des deux sources de revenus s'opéra, comme elle s'accomplit en France, au XVI^e siècle. Sous Cons-

tantin et ses successeurs, l'*Aerarium* et le *Fiscus* se trouvèrent définitivement réunis sous une administration commune : l'*Aerarium sacrum* était l'ancien *Aerarium* ; l'*Aerarium privatum* était l'ancien *Fiscus*. L'un et l'autre *Aerarium* étaient confiés au *Comes sacrarum largitionum*.

Les *Thésauriers de France*, dont parle la « Réduction », sembleraient donc, si l'on devait prendre ce terme au pied de la lettre, désigner les *Trésoriers* jusqu'en 1523, et les *Praefecti fisci* devraient s'entendre des *Trésoriers* de la *Res privata* de l'Empereur, avant la fin du III^e siècle. Sinon, notre texte aurait dû dire : les *Trésoriers généraux* et le *Comes sacrarum largitionum*¹.

Les *Généraux des Finances*, rapprochés des *Praefecti aerarii*, sont tout naturellement, dans la « Réduction », opposés aux *Thésauriers de France* et aux *Praefecti fisci*. La glose que nous venons d'en donner explique cet apparentement et il est inutile d'y revenir. Ce serait déjà une nouvelle preuve qu'il s'agit ici des *Généraux* avant le second tiers du XVI^e siècle ; en voici une troisième. Notre auteur écrit : *Intendants et Généraux des Finances*. Dans sa pensée, il s'agit des *Intendants* [des *Finances*], et non pas de ces *Commissaires départis*, créés par Henri II, et qui, vers la fin du XVI^e siècle, furent communément appelés *Intendants*. Ces *Intendants* des *Finances* existaient dès 1523 ; les *Généraux* des *Finances*, eux, disparurent en 1552, année où ils fusionnèrent avec les *Trésoriers*, pour devenir désormais *Trésoriers généraux*². — C'est précisément en nous appuyant sur cette transformation que nous pouvons placer entre 1523 et 1552 la date où fut composé le texte que nous étudions dans cet article.

Le dédain de la chronologie et de la précision se montre plus encore, quand la « Réduction » assimile les *Thésauriers des Guerres* aux *Quaestores bellici*³. Ces *Quaestores* tenaient la comptabilité du Trésor mili-

1. Sur les *Trésoriers de France*, voir nos *Officiers royaux des bailliages...*, 1902, p. 1035. — G. Jacqueton, *Docum. relatifs à l'administration financière*, 1891, p. 12-13. — Sur les *Praefecti fisci*, voir Mispoulet, *Les institutions politiques des Romains*, t. I, p. 525-526 ; t. II, p. 296. — G. Humbert, *Dict. antig.*, t. II, 2, p. 1142 ; cf. *ibid.*, v^o *Fiscus* et v^o *Aerarium*. — Théodonat, *ibid.*, t. III, 2, v^o *Comes Sacrarum largitionum*, p. 949-950. — Cf. Loyseau, *Offices*, liv. III, chap. II, §§ 37 et suiv. — S. Fournival, *Recueil... concernant... les Trésoriers généraux des Finances*. Paris, 1655 et 1672, p. 2. — Jehan Bacquet, *Traictiez... des droicts du Domaine*. Paris, 1580, in-4^o, p. 100.

2. Sur cette transformation de l'administration financière en France, cf. Jacqueton, *Le Trésor de l'Épargne sous François I^{er}*, 1523 et suiv., dans *Rev. histor.*, t. LV, p. 1-43 ; t. LVI, p. 1-38. — Ord. du 17 mars 1543-1544, dans *Catal. actes François I^{er}*, t. IV, n^o 13549 ; édit de janvier 1551-1552, Isamb., XIII, 236.

3. Sur les *Trésoriers des Guerres*, voir Léon Mirot, *Dom Bévry et les comptes des Trésoriers*

taire; ils rendaient leurs comptes aux *Questeurs du Trésor*; à Rome, aux *Quaestores urbani*, puis, à partir de Néron, à ces *Praefecti aerarii*, dont nous venons de parler.

Les *Trésoriers des Guerres* n'existèrent en France, sous ce titre tout au moins, que pendant deux siècles et demi, tout au plus : des premières années du *xiv^e* siècle au milieu du *xvi^e*. Ils avaient donc disparu bien avant le règne d'Henri IV. Nommés par le roi, ils prêtaient serment aux mains des Trésoriers généraux des Finances et prélevaient leur traitement sur leur propre recette. Cette recette était alimentée notamment par les trésoriers du roi à Paris, par le changeur du Trésor, par les receveurs généraux des aides, par les receveurs des bailliages et par ceux des greniers à sel. Ils avaient la charge de payer, sur une lettre de la connétablie, la solde d'une partie seulement de l'armée et, plus spécialement, des compagnies de grande et petite ordonnance. Leur comptabilité était vérifiée par la Chambre des Comptes.

Malgré tout, le rapprochement des *Trésoriers des Guerres* et des *Quaestores bellici* serait moins arbitraire que celui des *Maîtres des Comptes* et des *Urbani quaestores* ou bien des *Praefecti ratiocinii*. Les Maîtres des Comptes se considéraient comme formant, à eux seuls, avec les Présidents, la totalité de la Chambre des Comptes. Mais cette Chambre, dont la fonction essentielle était l'examen minutieux de tous les comptes royaux, avait plusieurs autres attributions : elle connaissait de certains procès, elle surveillait les administrateurs et les droits domaniaux, elle conservait les archives de la Couronne et refusait l'enregistrement de toutes les ordonnances préjudiciables au domaine¹.

A Rome, le mot *ratio* désignait primitivement un compte, privé ou public. Sous l'Empire, *ratio* désigna un service d'administration financière et spécialement celui qui s'occupait du *Fiscus*, ou de ses transformations, c'est-à-dire du domaine de la Couronne. Est-ce pour ce motif que la « Réduction » apparente ce service avec la Chambre des Comptes du royaume de France, spécialement attentive aux intérêts du domaine? Au reste, les *Urbani quaestores* étaient, avant tout, ce qu'étaient assez peu les gens des comptes, des administrateurs². Car il ne faut pas

des Guerres (Bibl. Éc. des chartes, année 1925, t. LXXXVI, p. 278-292, et p. 34-48 du tirage à part). — Sur les *Quaestores bellici*, voir Lécivain, *Dict. antiq.*, v^o *Quaestor*, [1907].

1. A. de Boislisle, *Chambre des Comptes de Paris*, Pièces justificatives... Paris, 1873, in-4^o. — H. Jassemin, *La Chambre des Comptes de Paris, depuis 1436 jusqu'à la fin du XV^e siècle*; thèse manuscrite; *Position de thèse*, École des chartes, 1918, p. 17-19; thèse de doctorat actuellement à l'impression (début de 1933).

2. Ch. Lécivain, dans *Dict. antiq.*, t. IV, [1907], p. 799.

confondre la Chambre des Comptes avec les Trésoriers de France, à qui l'administration supérieure du domaine était dévolue. A dire vrai, les *Urbani quaestores* avaient la garde des archives ; c'est peut-être leur seul point de contact avec les gens des Comptes.

Suivent, dans la « Réduction », quatre receveurs ou contrôleurs, mis en regard de ceux qui auraient été leurs analogues dans l'Empire romain. Ainsi, les *Receveurs généraux* et les *Tribuni aerarii*. Il s'agit là des receveurs généraux des Finances, dont le nombre, progressant avec celui des Généralités, avait plus que quadruplé, entre le milieu du ^{xv}^e siècle et le milieu du ^{xvi}^e, car il était passé de quatre à dix-sept : ils avaient le maniement des Finances extraordinaires, dont les Généraux sur le fait des aides avaient le gouvernement : ceux-là, officiers comptables ; ceux-ci, officiers ordonnateurs¹. Il y a plus que de la hardiesse à les comparer avec les *Tribuni aerarii* chargés, jusqu'à 220, de payer la solde et les dépenses de l'armée ; dans cette fonction, ces *tribuni* furent, à cette date, remplacés par les *centuriones*².

Les *receveurs particuliers*, mis sur la même ligne que les *coactores*, sont tout à la fois les receveurs des bailliages et aussi, mais plus spécialement, les receveurs des élections ; c'est-à-dire les receveurs du domaine et les receveurs des aides. Le terme de *coactores* reste, en effet, très vague : il s'entend de tous percepteurs de dettes, de revenus et d'impôts ; or, les taxes levées sur les ventes rappelaient, à des gens du ^{xvi}^e siècle, les aides indirectes levées sur les marchandises. Ces aides étaient affermées, et les fermiers des impôts indirects à Rome étaient appelés *coactores*³.

On comprend moins la tentative de juxtaposer les *Receveurs des amendes* et les *Quaestores aerarii*. Au Parlement, à la Cour des aides, il y avait des officiers chargés de recevoir les amendes prononcées par les conseillers ou les généraux du roi. Mais ces receveurs n'ont rien à voir ici. Nous supposons que la « Réduction » a eu surtout en vue les receveurs des amendes prononcées par les magistrats municipaux, car les *Quaestores aerarii* étaient des magistrats chargés d'encaisser les recettes municipales et de payer les dépenses⁴.

1. Voir nos *Études sur les institutions financières de la France, à la fin du Moyen Âge*, t. II (1930), p. 284-294.

2. *Dict. antiq.*, t. I, 1, p. 113-115 ; voir p. 429 (art. de Victor Chapot), v^o *Tribuni aerarii*.

3. *Dict., antiq.*, t. I, 2, p. 1265, v^o *Coactor*.

4. *Ibid.*, v^o *Quaestor*, p. 801, art. de Ch. Lécrivain. — Sur les receveurs des amendes à la Cour des aides, voir notre volume sur les *Origines et le premier siècle de la Cour des aides de Paris*, chap. v et x, 1933, in-8°. Sur les receveurs des amendes au Parlement de Paris, voir F. Aubert, *Hist. du Parlement de Paris*, 1894, t. I, p. 99, 103-105 ; t. II, p. 159.

Plus vague encore est le rapprochement des *Contrôleurs* et des *Antigrapharii*, d'autant mieux que les contrôleurs étaient légion : contrôleur du Trésor et contrôleur bailliager ; contrôleur général des aides, contrôleur d'élection, contrôleur de grenier à sel, contrôleur de l'imposition foraine ; contrôleur général ou secrétaire des guerres. Et puis, les *Antigrapharii* étaient des magistrats grecs, placés près du trésorier de chaque dème et dont les inscriptions ont révélé le grand nombre, notamment dans l'Attique¹.

Mais que dire de ce parti pris de la « Réduction », entêtée à trouver à Rome des analogues à la *Taille*, qui serait l'*Indictio*, à la *Crue de la taille*, *Superindictio*, et aux *Aydes*, *Oblatio*?

La *Taille* et l'*Indictio* avaient, à la vérité, de superficielles analogies : l'une et l'autre contribution directe, extraordinaire à l'origine et en principe et impôt de répartition. Tous les ans, dans son Conseil, le roi de France fixait le chiffre de la taille ; au début de chaque année financière, l'Empereur indiquait le taux de la *capitatio terrena*. En France, l'unité imposable était communément le feu ; dans l'Empire, c'était le *caput* ou *jugum*. — Entre la *taille* et l'*indictio*, les différences ne manquaient pas, cependant ; la *taille* était payée en argent ; l'*indictio* était souvent payée en nature, en blé. La *taille* avait été seigneuriale et féodale, avant de devenir royale. L'*indictio* avait toujours été un impôt d'État. La *taille* avait été servile avant d'être imposée aux paysans libres ; l'*indictio* était, sous la République surtout, payée par les possesseurs de fonds provinciaux. Le cadastre permettait de fixer le taux individuel de l'*indictio* ; aucun cadastre sérieux n'était à la base des divers départements de la *taille*².

La *Superindictio* pouvait suggérer l'idée d'une crue de la *taille*, à condition d'assimiler la *taille* à l'*indictio*, car la *superindictio*, dont parle le code Théodosien, à plusieurs reprises, était un impôt exceptionnel, *extraordinarium munus*, c'est-à-dire dépassant le taux annuel et normal ; il ne pouvait être exigé qu'en vertu d'un édit souscrit par la main de l'Empereur³.

1. P. Gide et E. Caillemier, v° *Antigraphé* et v° *Antigrapheis*, t. I, 1, p. 290-291, *Dict. antig.*

2. Sur la *taille* et ses départements, voir nos *Études financières...*, 1930-1932, t. II, chap. III, p. 44-70. — Sur l'*indictio*, *Dict. antig.*, t. III, 1, p. 468, [1900], v° *Indictio*, art. de G. Humbert, et v° *Ærarium*, t. I, 1, p. 118 ; du Cange, *Glossar.*, v° *Indictio*, citant Salvien, Sid. Apoll., Ammien, le Code Théod., les Leg. Wisigoth., Cassiodore.

3. *Idem, ibid.* — Si l'auteur vise ici le *taillon* qui fut imposé depuis 1549, il en résulterait que le document que nous commentons aurait été composé non pas seulement entre 1523 et 1552, mais entre 1549 et 1552.

Il est bien difficile d'admettre un équivalent aux aides dans ce que la « Réduction » appelle l'*oblato*; à moins peut-être de voir, dans l'étymologie du terme latin *oblato*, la trace de ce consentement à l'impôt qui s'attachait à l'origine de l'aide¹. Il serait plus exact, d'ailleurs, de rapprocher les aides du *vectigal rerum venalium* ou de la *centesima rerum venalium*, perçus, en principe, sur les objets vendus aux enchères, puis sur toutes les ventes. Caligula, seul, établit une taxe sur les denrées de première nécessité, *edulia* ou *macelli vectigal*, quelque peu analogue aux aides. Cette innovation, un moment abolie, fut reprise et dura autant que l'Empire².

Même arbitraire dans le rapprochement du *Domaine*, en France, et de ce que les Latins dénommaient le *canon*. Ils entendaient volontiers par *canon* un *vectigal* que certaines provinces, sous la République notamment, payaient en nature, le *canon frumentarius*³. Nous avons eu l'occasion de voir plus haut que le domaine était bien plutôt désigné par eux sous le nom de *Patrimonium*, de *Fiscus*, de *Res privata*⁴. Tout au plus, l'auteur de la « Réduction » a-t-il pu penser que *Canon*, s'appliquant, durant le Moyen Age, aux impôts traditionnels ordinaires et « réguliers », pouvait s'entendre des seuls revenus domaniaux proprement dits.

Sa fantaisie dans la recherche des impôts romains, correspondant à la *taille*, à la *crue de la taille*, aux *aides* et au *domaine*, devait naturellement le conduire à dénommer *Indictionales* les collecteurs de la *taille*, *Oblationales* ou *Auxiliarii* les collecteurs des aides, ou *Auxilia*, et, enfin, *Canonarii* les collecteurs du *canon*.

Il va plus loin et veut, à tout prix, que les *élus* descendent des *discussores* et des *peraequatores*. Les *élus*, au cours de leurs chevauchées dans les paroisses de leur élection, passaient en revue, comme autant de *discussores*, les richesses que la *taille* pouvait frapper. Ils veillaient aussi à la juste répartition, *peraequatio*, de cet impôt⁵. Sans doute. Mais

1. Voir nos *Études financières*, t. II, 1932, chap. II et IV, p. 23 et 71 et suiv.

2. *Dict. antiq.*, t. I, 2, p. 1013, art. de G. Humbert. — Mommsen, *Le droit public romain*, t. X, par Marquardt, *De l'organisation financière chez les Romains*, trad. P.-A. Vigié, 1888, p. 351, 352. — Contrairement à ce que pense Mommsen, Marquardt, cependant, est d'avis que la *centesima* ne pesait pas seulement sur les ventes aux enchères; il y eut pendant toute la durée de l'Empire un *vectigal rerum venalium*.

3. *Dict. antiq.*, t. I, 1, p. 892; t. III, 1, p. 468; cf. du Cange, *Glossarium*, v° *Canon*.

4. *Dict. antiq.*, t. II, 2, art. G. Humbert, v° *Fiscus*; t. IV, 1, art. Ch. Lécrivain, v° *Patrimonium*; cf. t. IV, 2, art. L. Beauchet, v° *Res*, en droit romain, p. 842-844. — Voir *Droit public romain*, de Mommsen; t. X, par Marquardt, trad. Vigié, p. 394.

5. Sur les *élus*, voir nos *Études financières*, t. II, 1932, p. 296-306. — Sur les *Discussores*,

qu'il y ait eu, entre les *Discussores* ou les *Peraequatores* du Bas-Empire et les *élus* des *xiv^e*, *xv^e* et *xvi^e* siècles, un intervalle d'un millier d'années, notre auteur n'en éprouve aucune gêne. Et, sans plus d'embarras, il voit dans les *Publicani* et leurs représentants, les *mancipes*, les ancêtres des *fermiers* du royaume de France¹. Une solution de continuité de dix siècles entre ces aïeux et leurs descendants lui semble une bagatelle négligeable.

* * *

Que conclure des observations qui précèdent?

1^o Le document que nous venons d'étudier n'a rien d'exceptionnel. A la fin du *xvi^e* siècle ou au début du *xvii^e*, l'antiquité romaine et ses institutions continuaient à être à la mode. Et cette mode avait ceci de singulier qu'elle durait. Au cours du Moyen Age tout entier, elle avait réussi à se survivre. Elle faisait partie de la culture intellectuelle de tout homme instruit. Cette mode était une *tradition*.

2^o Cette tradition avait la force d'une coutume. Consacrée par l'usage, elle était donc une chose sainte. C'était, parmi les humanistes, à qui trouverait des ressemblances nouvelles entre la manière de penser ou d'agir des anciens et celle des modernes. A travers les œuvres des juriconsultes et des historiens, depuis les derniers siècles de la République jusqu'à Justinien, on avait le souci de retrouver le prototype ou l'origine des institutions françaises. Bon nombre de gens, quand ils avaient amassé quelque bien, se croyaient fondés à se donner des ancêtres nobles; bon nombre d'érudits, sitôt qu'ils avaient pris contact avec les textes anciens, sacrifiaient au besoin d'apparenter les offices de leur temps avec les magistratures romaines. C'était la *tendance générale de l'époque*.

3^o De cette tradition, de cette tendance, la vérité historique profitait sans doute assez peu. On ne voulait pas étudier les textes pour eux-mêmes, avec le seul souci d'en extraire la substance, sans y ajouter rien et sans rien en laisser. On cherchait à leur faire dire ce que l'on souhaitait. On les sollicitait au service d'une cause. On les pliait aux besoins d'une conclusion préconçue. C'était merveille si, par inter-

voir du Cange, *Glossarium*, v^o *Discussores*; sur les *Peraequatores*, *id.*, v^o *Peraequatores*, citant le Code Théod. et les *Novelles*; en outre, Ch. Lécirvain, *Dict. antiq.*, t. V, p. 434, v^o *Tributum*.

1. Sur les *Fermiers des aides*, voir nos *Études financières*, t. II, 1932, p. 79-95. — Sur les *Publicani*, voir art. R. Cagnat, *Dict. antiq.*, v^o *Publicani*, t. IV, 1, et *Mancipes*, *id.*, *ibid.*, p. 752, col. 2. — Cf. du Cange, *Glossar.*, v^o *Mancipes*. — Marquardt, *De l'organisation financière chez les Romains*, trad. Vigé, 1888, p. 380-381.

valle, des érudits, comme du Tillet ou Charles Loyseau, avaient le soupçon que telles de nos institutions médiévales provenaient « de l'usage des fiefs, dont ni les Romains ni ceux de Grèce n'eurent onques congnoissance ».

Ces erreurs de méthode aboutissaient à des résultats erronés : la passion des érudits pour l'histoire ancienne les empêchait d'étudier objectivement et pour elles seules les institutions françaises. Ils connaissaient le siècle d'Auguste, des Antonins et le Bas-Empire, beaucoup mieux que l'Empire de Charlemagne ou le royaume des Capétiens. La plupart des idées fausses qui ont encombré si longtemps l'enseignement de notre histoire, de l'histoire de nos institutions médiévales en particulier, proviennent de l'autorité d'un Étienne Pasquier, d'un Charles Loyseau et de leurs contemporains. Il y aurait un intérêt majeur à préciser, dans quelques monographies, les sources où puisèrent ces érudits et comment se répandirent les légendes qu'ils ont imaginées. Ainsi seulement, de la tradition et de la tendance auxquelles ils ont obéi, un utile *enseignement* pourrait se dégager.

C'est là, ce nous semble, la véritable leçon qui découle de la « Réduction des charges et offices des Romains avec les charges et offices de France ». En une vingtaine de lignes et en un raccourci suggestif, ce document a mis sous nos yeux ce que les nombreux in-folio des premiers historiens de notre droit public ont si abondamment développé. Nous y trouvons tout à la fois l'écho d'un passé plusieurs fois séculaire, l'effet d'une inclination générale et l'exemple typique de la façon dont on croyait alors devoir étudier la genèse et l'évolution des institutions médiévales.

Ce document nous renseigne donc beaucoup moins sur le sujet qu'il traite que sur la manière dont il le traite et sur l'état d'esprit de son auteur. Cet état d'esprit n'avait pas seulement ses racines dans les âges antérieurs, il a laissé sa trace sur les siècles qui ont suivi et jusqu'à une époque assez proche de la nôtre.

Gustave DUPONT-FERRIER.

MÉLANGES

LA

NOTION POLITIQUE DE LA TOLÉRANCE RELIGIEUSE

Quelle position les Néerlandais ont-ils prise à l'égard de l'idée de tolérance politique et du problème de « la diversité des religions » dans l'État au commencement de leur résistance à l'Espagne? Cette question mérite d'être étudiée. On ne peut se contenter du jugement courant qui représente Guillaume d'Orange, « Le Taciturne », comme le seul représentant de cette idée. Mais on ne peut admettre non plus que l'opinion de ce prince en cette matière n'ait jamais changé. La présente étude a pour but de montrer combien ces conceptions résument mal les faits¹.

I

Il y a eu un lien étroit entre ce qui s'est passé dans les Pays-Bas en l'occurrence et ce qui était arrivé quelques années auparavant en France. Il faut donc d'abord examiner ce qui s'est passé dans le pays de Catherine de Médicis.

Il est inutile de rappeler longuement que le changement profond qui se produisit en 1559 dans l'état de la France décida la Régente à accorder des édits de tolérance. Aucun d'eux n'alla aussi loin que celui du 17 janvier 1562. Il concédait aux huguenots, outre une liberté illimitée de conscience, une liberté de culte presque complète; elle n'était un peu limitée que dans les villes.

L'introduction de cette liberté cultuelle de fait n'avait pas grand'chose à faire avec la théorie politique de la tolérance. Ni les principes de droit public, ni la question de l'opportunité de la tolérance pour des raisons tactiques dans un État où la population était mélangée, au point de vue confessionnel, n'entraient, en ce cas, en ligne de compte. Il n'y avait là qu'une application

¹ Elle a paru, sous une forme plus étendue et avec les « loca probantia », dans le tome XLVI de la *Tijdschrift voor Geschiedenis*, dirigée par le D^r M. G. de Boer, c. s. (Groningue, Noordhoff).

de cette pratique de guerre : le vaincu paie, et celui qui craint de ne pas venir à bout de son adversaire par les armes doit le ramener au calme par des cadeaux.

Néanmoins, ces conquêtes d'une tolérance de fait ont contribué à éveiller indirectement l'idée de tolérance religieuse. Elles ont, en effet, provoqué l'examen d'un problème : la tolérance est-elle répréhensible au point de vue religieux et est-elle impossible au point de vue politique ?

Je laisse de côté divers exemples qui le prouvent et où les anciennes et les nouvelles idées se rencontrent sans accord préalable. Ils ne sont pas sans intérêt cependant. Ils montrent comment la nouvelle vie a, sur ce point, régulièrement succédé à l'ancienne. Mais, au lieu de nous écarter de notre sujet, envisageons plutôt dès maintenant une phase plus développée de l'évolution que nous constatons ici ; l'état nouveau qui en est l'aboutissement en ressortira avec plus de relief.

Un certain nombre de harangues des « Politiques » qui, bien que restées catholiques romains, voulaient, pour des raisons d'utilité, que l'on agit amicalement et doucement à l'égard des Huguenots ont, en diverses occasions, fait de la propagande pour cet idéal. Elles fournissent des matériaux en abondance pour connaître les arguments par lesquels l'idée de tolérance a commencé à se répandre. Ainsi, dans un de ses discours, le chancelier de l'Hôpital, en sa qualité de chef des « Politiques », exprime la pensée que l'intolérance politique représente un danger pour l'État puisqu'elle risque de resserrer le lien entre les coreligionnaires de divers pays, plutôt que d'unir les citoyens d'un même État qui embrassent des religions différentes.

Un magistrat bourguignon, d'ailleurs huguenot, Jacques Bretagne, qui appartenait aussi à la chancellerie royale, fit état d'un autre argument : pourquoi voir un danger dans la tolérance à l'égard des Huguenots ? Ne peut-on lui appliquer le raisonnement du pharisien de l'Évangile, Gamaliel : « Eh bien donc, je vous le dis, cessez de poursuivre ceux-ci [les apôtres] et laissez-les aller : si leur dessein, si leur œuvre vient des hommes, elle s'évanouira d'elle-même ; mais, si elle vient de Dieu, vous ne pourrez les anéantir » (*Actes des Ap.*, V, 38-39). Et puis, que vaut une conviction religieuse imposée ? La religion consiste à servir Dieu avec une piété filiale, le service involontaire n'étant jamais que de l'esclavage et non de la piété filiale.

Les députés catholiques aux trois États du duché de Bourgogne envoyèrent, vers 1563, des *Remontrances* au roi de France pour lui expliquer pourquoi ils ne pouvaient laisser enregistrer par leur Parlement un édit qu'il avait envoyé. Une *Apologie* des « Politiques » contre ces *Remontrances* fait connaître quelques autres arguments employés à cette époque pour défendre la tolérance. Mais, même à travers ces *Remontrances* (qui d'après moi ont joué un rôle dans les Pays-Bas), nous pouvons, en dépit de son hostilité à la tolérance, entrevoir les arguments de ses partisans.

D'après les *Remontrances*, les partisans de la tolérance invoquaient

d'abord la conduite des empereurs romains convertis au christianisme, qui persécutèrent le culte païen, mais tolérèrent les diverses sectes chrétiennes. Ils citaient aussi l'exemple des sultans turcs, qui laissaient la liberté aux habitants chrétiens et juifs. Les princes chrétiens n'ont-ils pas aujourd'hui à fortiori le devoir d'agir de même? D'ailleurs, il n'y a qu'à jeter les yeux sur la Suisse pour voir que l'idéal de tolérance peut parfaitement entrer en pratique et que *hic et nunc* « les deux religions se comportent ».

L'*Apologie* nous renseigne plus encore que les *Remontrances*. Les *Remontrances* s'efforçaient de soutenir que l'exemple de ces empereurs chrétiens antiques n'était pas un argument probant, mais l'auteur de l'*Apologie* ne se considérait pas comme battu pour cela. « Ils ont », affirmait-il, « permis et toléré Religion contraire à la Religion qu'ils tenoient. » D'après les *Remontrances*, un État est comme une grande famille et, par conséquent, on ne peut y admettre qu'une seule religion. A cela l'*Apologie* objecte que la paix de la maison n'est pas incompatible avec une différence de religion. L'apôtre Paul le dit expressément, quand il fait mention de deux époux dont l'un était resté païen, tandis que l'autre s'était converti au christianisme¹. Dans ce débat sur la tolérance politique, il ne s'agit pas du fait que le gouvernement partage les convictions des Huguenots, mais de la permission à ceux-ci de rester fidèles à leur nouvelle foi : « Permission n'est pas approbation ; » « Le Roy permet les lieux publics pour la retraite des femmes eshontées et impudiques, néanmoins n'approuve pas les impudicités et paillardises. Cette permission ne tend qu'à éviter plus grands maux en la République ; ainsi est-il de la permission des deux Religions. »

On trouve des jugements et des arguments analogues dans l'*Épître au Roy* de 1563 et dans l'*Exhortation aux princes et seigneurs du conseil privé du Roy, etc.*, de 1561. Ce sont eux qui ont probablement incité l'auteur de l'*Épître au Roy* à l'écrire. Il y redoute que l'intolérance ait cette conséquence néfaste de conduire à l'athéisme théorique et pratique, « à l'ignorance de Dieu, acheminant les hommes à vivre sans aucun exercice de religion et, par conséquent, sans religion aucune, dont procède la liberté de chair, ou, pour mieux dire, la liberté de mal faire ». La mise sur pied d'égalité du catholicisme et du protestantisme ne peut, au contraire, avoir rien de dommageable. Même l'autorité royale n'est pas gâtée par elle. Aussi doit-elle être considérée autant possible que nécessaire.

Avant tout, elle est nécessaire ! Car, s'il en était autrement, on forcerait les adhérents à la Réforme à émigrer et la France en serait « toute désolée ». Autrement, on devrait les exécuter en masse. Mais à quoi cela conduirait-il? Toujours « la mort de l'un a esté renouvellement de vie à cent autres ». C'est pour cela (et la sentence de Gamaliel revient ici encore comme une règle) qu'il faut exercer la tolérance, et aussi bien celle de conscience que

1. 1 Cor., VII, 12, 13.

celle de culte ! Ne permettre que la liberté de conscience serait contraire à la logique. Permettre à quelqu'un de ne pas servir Dieu d'une façon qui lui paraît injuste et lui interdire de le servir de la façon qui lui paraît bonne n'a aucun sens. Il ne peut en résulter que de l'athéisme ; athéisme qui doit conduire à des entreprises hasardeuses contre le magistrat. L'intolérance est bien plus nuisible à l'État que la tolérance. L'histoire est là pour le prouver : Nerva, Alexandre-Sévère, Constantin le Grand, les Francs, qui ont laissé les Gaulois exercer tranquillement leur religion après leur soumission, et les sultans turcs, qui ont parfois reconnu trois religions à côté l'une de l'autre, n'ont nullement nui à leur autorité par une politique tolérante.

Une égalité de ce genre suscite-t-elle des difficultés insurmontables dans la pratique ? Non. En Suisse, il existe toujours deux Églises dans le plus petit village. Des Juifs ne vivent-ils pas au milieu des chrétiens sur le territoire papal ? Que veut-on de plus ? N'est-ce pas une preuve suffisante ?

Il a paru bon de donner ces détails sur ces deux pamphlets (*l'Épître au Roy* et *l'Exhortation aux princes et seigneurs*) parce que le *Conseil à la France désolée* (1562), le livre fameux de Sébastien Castellion, continue, d'après la déclaration expresse de l'auteur, l'argumentation du second.

Qu'il la continue, c'est vrai, mais seulement à un certain point de vue et pour la forme seulement. En réalité, il y a un profond abîme entre eux, car Castellion, cet ami de la tolérance, était animé d'un tout autre esprit que les écrivains cités ci-dessus. Les chefs de la Réforme en Suisse le nommaient un « académique », désignant ainsi un de ceux « qui disent que les points de la religion ne sont pas certains », et c'était, en effet, son point de vue. Il tirait de cette conviction son amour de la tolérance. Des motifs de ce genre le conduisirent à écrire au duc de Wurtemberg : « Si vous aviez ordonné à vos sujets de s'habiller en blanc et si une partie de ceux-ci ne le faisaient pas, que diriez-vous si ces derniers tuaient ceux qui auraient obéi à votre ordre ? » Ou encore : « Une partie de vos sujets ayant pensé que vous viendriez à cheval, vêtu d'un manteau rouge, et une autre que vous arriveriez en voiture, vêtu de blanc, que penseriez-vous si les deux groupes se condamnaient l'un l'autre ? » Peut-on atteindre un bon résultat en violentant les consciences ? Cela ne rend-il pas le nom chrétien méprisable parmi les Juifs et les Musulmans ? N'est-ce pas ainsi que l'on crée des hypocrites et des querelles sans fin ?

II

Pendant cette polémique en France, les Néerlandais ne s'occupaient pas encore de cette question de la tolérance politique que Daniel Rhuel, élève de Tarnovius, a posée ainsi en 1619 : « An in republica christiana a magistratu politico, salva conscientia, plures quam una tolerari queant religiones ? » Mais, en 1564, le duel entre Guillaume d'Orange et le cardinal de Granvelle ayant pris fin par la victoire du premier et le départ du second hors des

Pays-Bas, le Taciturne commença de croire à sa mission de protecteur des protestants persécutés dans les Pays-Bas, et la constellation se trouva créée qui devait éveiller l'attention sur cette question.

Aussi cette attention ne se fit-elle plus attendre. En 1564 et 1565, nous voyons soudain aussi bien les partisans que les adversaires de l'Espagne entrer en lutte au sujet de la tolérance. De ses adversaires, qui pensaient « que le copper testes n'a rien profité jusques ores et que ce n'est pas par ce à remédier », cela étonne peu. Mais de ses partisans, c'est plus étonnant, et cependant ils ont mis ce problème à l'ordre du jour de deux de leurs réunions.

La première de ces réunions, et la plus remarquable, se tint à Madrid en 1565, quand le comte d'Egmont apporta de Bruxelles le Cahier des doléances du Conseil d'État néerlandais. Les théologiens qui conseillaient le roi ne parurent pas complètement hostiles à l'idée d'accorder aux protestants la tolérance. Pour des raisons pratiques, ils y trouvaient quelques avantages. Et puis, ce n'était pas contre la volonté de Dieu. Néanmoins, par suite de l'intervention personnelle de Philippe II, cette réunion n'aboutit à aucun résultat. Quand il vit la discussion s'orienter en faveur des protestants, le prince précisa qu'il tenait à savoir, non pas si l'on pouvait accorder aux Néerlandais la tolérance qu'ils réclamaient, mais plutôt si on le devait. On ne put donner, sur ce point, de réponse affirmative.

On tint une nouvelle réunion à Bruxelles après le retour d'Egmont. Si paradoxale que la chose paraisse, on s'y montra moins tolérant qu'en Espagne. On invoqua que les différences de religion dans un État doivent aboutir à une révolution ; de plus, le roi, dans son serment, a promis de maintenir le culte catholique romain aux provinces qu'il a héritées de son père. Si ces arguments ne suffisaient pas pour justifier une résolution défavorable à l'établissement de la tolérance, on n'avait qu'à ne pas oublier bon nombre d'autres arguments tout à fait semblables à ceux des *Remontrances* des députés du duché de Bourgogne dont j'ai déjà parlé. Les deux premières éditions de celles-ci ayant paru en 1563 et 1564 à Anvers, il est vraisemblable qu'on les a non seulement connues, mais utilisées ; avec un tel succès que les espérances en un édit établissant l'égalité entre les deux religions furent déçues par la réunion de Bruxelles, autant que par celle de Madrid.

C'est cette déception qui paraît avoir été la cause essentielle de la politique du prince d'Orange et de ses partisans. Quand on constata que l'on ne pouvait réussir par la voie du Conseil d'État, on essaya celle de l'Empereur et de l'Empire et, dans cette intention, il fut dit qu'on adhérerait à la Confession d'Augsbourg pour jouir des avantages que la paix religieuse conclue dans cette ville en 1555 avait accordés aux protestants en vertu de la maxime *cujus regio, ejus religio*.

En général, on explique ce mouvement subit d'adhésion à l'« Augustana » par le désir d'obtenir la protection politique et militaire des princes alle-

mands, mais cet accroissement de force peut difficilement avoir été le seul but visé. On dut aussi tendre à profiter de l'édit de tolérance. Dans un *Advertissement bij de goede...* [des bons et fidèles sujets et habitants des Pays-Bas héréditaires de Sa Majesté sur ce qu'ils désirent en matière de religion], on se réfère expressément : 1^o à la Pacification de Passau de 1552, où il avait été décidé que désormais personne ne devrait être importuné « à cause de la diversité de religion » ; 2^o à la Diète d'Augsbourg, où une paix générale pour les catholiques romains et les protestants avait été accordée à toutes les parties de l'Empire. La même argumentation fut employée dans la proclamation sur l'Inquisition et dans la Joyeuse Entrée qui fut trouvée affichée le 29 décembre 1565 dans les rues de Bruxelles. Lors de la nouvelle réunion du Reichstag à Augsbourg, au printemps de 1566, le prince d'Orange y envoya un secrétaire, Johannes Lorch, pour lui recommander les affaires néerlandaises. Les princes allemands, principalement ceux de Wurtemberg et de Hesse, s'efforcèrent d'obtenir que la paix religieuse de 1555 fût étendue aussi aux Pays-Bas.

Comment a-t-on conçu la mise en œuvre de cette décision ? Cela n'apparaît pas clairement. En particulier, il est difficile de saisir quelle amélioration on pensait en attendre pour les Pays-Bas. On y était, en effet, sujet d'un prince catholique romain. Aussi n'aurait-on jamais pu obtenir plus que le droit d'émigrer sans être molesté. Mais il n'est pas nécessaire de s'appesantir davantage sur ces questions et sur celles qui y sont liées, car cette politique « augustane » n'a conduit à rien. Rien ne fut changé à l'état de choses existant. Les protestants allemands ne se souciaient nullement d'appliquer la paix religieuse aux Pays-Bas, et les calvinistes néerlandais, quoiqu'ils se fussent déclarés prêts à signer la *Confessio Augustana*, outre la *Belgica*, ont résolument refusé de remplacer la seconde par la première.

Une rupture du front espagnol paraissant impossible sur ce point, on entreprit simultanément une offensive dans une autre direction. La paix religieuse augsbourgeoise, avec son *cujus regio, ejus religio*, ne pouvait, dans la meilleure hypothèse, permettre d'obtenir l'égalité effective des religions. Aussi associa-t-on à cette politique « augustane » une action en faveur de l'égalité des religions. Entre l'automne de 1565 et le moment où, en 1567, aussitôt après l'arrivée du duc d'Albe, la contre-réformation fut si violente qu'il était évident qu'une requête de ce genre ne pouvait conduire à rien, on adressa à la régence de Bruxelles cinq ou six requêtes.

Le *Brief Discours envoyé au Roy Philippe*, en décembre 1565, a souvent retenu l'attention des historiens néerlandais. Pour défendre la tolérance, les amis de la Réforme montraient qu'on n'obtiendrait rien d'eux par des peines capitales. Nulle force au monde ne pourrait « empêcher l'esprit de l'homme de discourir et juger comme bon lui semble ». L'échec des persécutions récentes montrait la nécessité de leur accorder la liberté de culte. La liberté de conscience ne pourrait, en effet, suffire, car on ne peut se passer d'« une dis-

discipline extérieure de quelque religion, quelle qu'elle fust, ou bonne ou mauvaise ». Une pareille liberté, avec le temps, ne se laisse jamais opprimer. La contrainte *in religiosis* n'a jamais d'autre résultat que de susciter des hypocrites. L'État n'en tire aucun profit, car celui qui sert Dieu fidèlement sert de même son roi. L'intolérance nuit, en définitive, à la vie publique, en privant l'État de ses meilleurs citoyens qui émigrent ou se retirent de la vie politique et même provoquent une révolution, car même la plus grande patience a ses limites. Il serait évidemment préférable qu'il n'y eût qu'une religion, mais il serait au-dessus du pouvoir humain de mettre fin à la dualité existante. Au fond, l'unité religieuse n'a jamais existé. Les empereurs romains païens ont toléré les chrétiens dans leur Empire ; leurs successeurs chrétiens accordèrent à leur tour la liberté d'action aux Ariens et aux Novatiens. Jamais une politique de ce genre n'a bouleversé un État ; la chute des États vient de l'orgueil, de la jalousie et de la haine, ou de la faiblesse d'un mauvais gouvernement, qui n'a pas le courage de punir.

Après ce *Brief Discours*, il faut citer la *Requête dîte des trois millions*, qui fut présentée dix mois plus tard. Elle tire son nom de ce que les protestants y offraient d'acheter pour trois millions de florins d'or l'égalité avec le catholicisme. On y trouve encore l'argument sur l'impossibilité d'arracher du cœur de l'homme la foi religieuse qui met en cause son salut éternel, d'autant plus que la violence n'a d'autres issues que l'hypocrisie, l'athéisme et le libertinage. Que le roi suive donc sur ce point l'exemple de l'empereur Charles, son père, du roi de France et du pape. Le pape lui-même, qui se dit le chef de l'Église et infaillible, a, en effet, non seulement toujours toléré les Juifs, ennemis jurés du Christ, mais encore leur a toujours permis de construire des synagogues et d'y célébrer leur culte¹.

La troisième de ces requêtes, le *Discours* du prince d'Orange de novembre 1566, était d'un tout autre ordre. Après avoir décrit les sept routes que l'on pouvait choisir pour sortir du marais où l'on s'était enlisé, il recommandait celle de la tolérance. Il préconisait, dans ce but, des mesures inspirées directement de celles prises en France : dans chaque province, quelques villes jouiraient immédiatement de cette tolérance, tandis que tous les membres de la haute noblesse et quelques autres villes recevraient, en plus, le droit d'agir à leur guise. A la fin du *Discours*, on retrouve encore le raisonnement

1. Albert Elkan a montré que cet « argument des Juifs » a été employé maintes fois pour défendre la tolérance. Cependant, il n'en connaissait pas d'exemple antérieur à la *Ruche de Marnix de Sainte-Aldegonde* (1569). Dans cette *Requête des trois millions*, nous le trouvons donc trois ans plus tôt. Peut-être en est-ce le prototype. Il est vrai qu'un raisonnement similaire a été employé dans une des requêtes présentées par Coligny à Fontainebleau en 1560. Mais il n'y a pas lieu de conclure à une dépendance, car la supplique de 1560 parle d'une façon beaucoup plus générale. Il est vraisemblable que les expressions de la *Requête des trois millions* reposent sur un fait concret qui ne s'était pas encore produit avant 1566 et ont été le résultat d'une association d'idées provoquée par un événement dont Languet écrivit le 23 août 1566 : « Pontifex Romanus dicitur expulsisse Judaeos ex tota sua ditone. »

de Gamaliel : en général, aucune secte ou opinion « sinistre » ne parvient à subsister.

Le dernier écrit dont nous devons nous occuper est une *Supplique des Anabaptistes d'Anvers à Guillaume d'Orange*, datée du 23 septembre 1566; elle l'emporte sur les autres par l'originalité de son argumentation.

Elle se fonde, pour réclamer l'égalité des religions, sur le verset de l'Évangile où il est dit « que le froment et l'ivraie poussent ensemble jusqu'au jour de la moisson¹ ». Le Sauveur s'est donc réservé de juger par lui-même des bonnes et des mauvaises graines. Comme d'ailleurs il a dit au chapitre x du même Évangile « qu'il n'était pas venu sur la terre pour apporter la paix, mais l'épée pour mettre la division entre le fils contre son père et la fille contre sa mère », celui qui souhaite l'uniformité religieuse sur la terre demande quelque chose d'inconcevable. C'est au prince d'Orange qu'il appartient d'établir l'égalité. Il l'a déjà donnée aux catholiques romains et aux protestants, il doit l'accorder aux anabaptistes, car, pour un magistrat (et même pour quiconque est au gouvernement), il n'y a pas de sentence plus juste que celle de Gamaliel.

Cette tolérance du prince d'Orange à l'égard des catholiques romains et des protestants, sur laquelle les Anabaptistes fondaient leur réclamation, a réellement existé. En qualité de gouverneur d'Anvers, il l'avait accordée à cette ville, le 2 septembre 1566, et, quoiqu'elle n'ait été alors que de courte durée et n'ait concerné qu'un petit territoire, sa proclamation avait eu une considérable portée symbolique. Après l'arrivée du duc d'Albe en 1567, le courant des requêtes tarit totalement. Le changement de situation les avait rendues totalement inutiles. Toutefois, le prince ne manqua pas, chaque fois qu'il eut l'avantage dans les conflits qui éclatèrent peu après, de faire proclamer par ses représentants la tolérance des diverses religions.

L'idée de tolérance se maintint donc, de façon effective, après avoir disparu des pamphlets. On en a des exemples en 1568, en 1570 et notamment en 1572. Mais aucun n'est aussi important que celui qui se rapporte à la réunion des États de Hollande. Elle eut lieu, en 1572, à Dordrecht. Le Taciturne s'efforça d'y affirmer et d'y organiser les résultats du mouvement populaire d'avril précédent. Il y fut stipulé, dans tous les cas, qu'on ne parlerait pas de tolérance tant que les catholiques romains se montreraient les ennemis du mouvement pour la liberté. Sauf cette exception, il fut proclamé que rien ne serait plus heureux que de réaliser l'égalité la plus complète possible.

On est amené à se poser une question à laquelle il semble qu'on n'ait jamais répondu : quels sont les motifs de l'intérêt porté par le Taciturne à la tolérance? La plupart de ses biographes ou de ceux qui l'ont jugé laissent entendre que cet amour était la conséquence de ses conceptions les plus pro-

1. Évang. de Mathieu, chap. xiii; cf. Luc, chap. xii, 51-53.

fondes du monde et de la vie. Mais on peut difficilement admettre ce point de vue. Sa conception lui a été en tout cas inspirée par des considérations tactiques, tirées des circonstances. Autrement dit, nous trouvons chez lui le même état d'esprit que chez Cromwell : « The State, in choosing men to serve them, takes no notice of their opinions, if they be willing faithfully to serve them, that satisfies. »

Il n'est pas difficile de le prouver. Si réellement les conceptions philosophiques du prince avaient été en jeu, on ne s'expliquerait pas pourquoi il exclut de la tolérance les ennemis du mouvement de libération. Rien ne l'affirme mieux que son argument principal en faveur des Anabaptistes de Middelbourg : « Il est vrai que ces hommes n'ont pas voulu combattre avec les armées pour la patrie, mais du point de vue pécuniaire ils nous ont rendu possible notre combat ; n'ont-ils pas, par suite, mérité comme les autres de jouir de la liberté du culte ? »

III

Pour bien juger le mouvement de tolérance néerlandais, nous devons remarquer qu'il s'est développé en opposition avec Genève.

Lorsque nous cherchons à répondre à la question de savoir d'où est parti le mouvement, il est une distinction qu'il faut faire parce que, souvent, elle permet de mieux comprendre les relations dans les anciens Pays-Bas, celle entre calvinistes et libertins, entre consistoriaux et régents. Tant au point de vue religieux qu'au point de vue social, ce sont des gens des milieux les plus divers qui ont soutenu le mouvement.

D'autre part, il est certain que les initiateurs de ce mouvement ne se recrutèrent pas en majeure partie parmi les amis de Genève. Genève, elle-même (cela veut dire Th. de Bèze, car Calvin était mort en 1564), fut si peu favorable à leurs efforts qu'elle considéra comme un devoir de les leur déconseiller.

Deux lettres écrites par Bèze à Jean Taffin, pasteur de l'église de Metz, les 7 juin et 14 août 1566, en fournissent la preuve. Voici ce qu'il dit dans celle du 7 juin : « Quant à cette modération dont vous m'crivez... si cette liberté s'étend à tant d'horribles et plus que très exécrables sectes, qui pululent en ces pays-là de jour en jour, qui est celui qui ne deubst plus tost souhaiter la persécution... que de consentir à une telle et si malheureuse liberté ? » Dans celle du 14 août, il écrit : « En ceste défense que j'ai leue imprimée contre les placards, il y a des choses très mal digérées et puisées mot à mot de Castalio, de sorte que je crains bien qu'il n'y ait de l'ordure en plusieurs, qu'on estime bien nets. »

Il ne nous a pas été possible de préciser à quelle « défense » Bèze faisait ainsi allusion et dans quelle mesure il a eu raison de marquer la dépendance de ce texte vis-à-vis de Castellion. A-t-il eu en vue un pamphlet perdu depuis ? N'exagérerait-il pas quelque peu. La conformité de cette pièce inconnue

avec le *Conseil de la France désolée* (car c'est très vraisemblablement d'elle qu'il s'agit) est-elle en réalité moins grande qu'il ne le dit? *Non liquet*.

Une chose est certaine : le successeur de Calvin a identifié le mouvement de tolérance avec le castellionisme. A tort d'ailleurs, sans aucun doute. Castellion souhaitait la tolérance politique parce qu'il était indifférent en matière de foi, tandis que les écrits néerlandais qui tendaient au même but obéirent, presque sans exception, à d'autres motifs. La supplique des Anabaptistes anversoïis, qui se réfère comme le fait souvent Castellion à Matthieu XIII, et aussi à Matthieu X, a le même ton que celui de l'adversaire de Calvin et de Bèze. Mais, d'ailleurs, on se plaça généralement au point de vue purement politique : nous n'attribuons pas la même valeur aux deux religions ; à notre avis, l'une se rapporte à l'autre comme la vérité au mensonge. Mais nous refusons au gouvernement le droit de donner la prééminence à l'une d'elles, au lieu de laisser à chacune la liberté et le droit de choisir. C'est pour cela que l'opinion exprimée par Heinrich Hoffmann, au mot « *Toleranz* » dans *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, sur l'origine du mouvement de tolérance néerlandais, donne une idée complètement fautive de sa genèse. Il a écrit : « Ce n'est pas un effet du hasard si ce développement s'est ainsi accompli d'abord dans la patrie d'Érasme. » D'abord, Érasme était un partisan de Cassander et avait plus pour idéal la fusion des religions que l'égalité de leurs droits. Par ailleurs, il est aisé de se rendre compte que le mouvement de tolérance n'est venu que de France, et cela tant au point de vue pratique que théorique. Granvelle, le 14 septembre 1566, écrivit au roi d'Espagne : « L'expédient français, auquel on a eu recours, de permettre deux religions », est cause que la religion (c'est-à-dire le catholicisme) a tant perdu dans les Pays-Bas. Quant aux arguments en faveur de la tolérance, on en trouve presque toujours le modèle dans la littérature huguenote. En ce qui concerne l'histoire des idées, le mouvement néerlandais pour la liberté du pays n'a cessé de dépendre de la France.

Un contraste avec Genève existait donc réellement en 1566. Également en 1578, dans sa réponse à un discours académique du professeur Jacob Andree, de Leipzig, en cette année même, Bèze montra qu'il n'avait point évolué. De son côté, le point de vue néerlandais ne s'était point, comme on le verra, modifié.

IV

Les écrits sur la tolérance, qui, on l'a vu, avaient cessé en 1567, recommencèrent à paraître en 1576, c'est-à-dire après la mort subite de Requesens, le successeur d'Albe. Cette mort ébranla jusqu'en ses fondements la vie politique des Pays-Bas. Deux écrits importants préconisèrent alors l'égalité des deux religions. Le premier fut adressé *Aux États et Seigneurs des Pays-Bas* par un des plus notoires huguenots, Duplessy-Mornay, ce qui est une preuve nouvelle de leur grande influence. Il s'appuyait sur les exemples historiques

d'Allemagne et de France, et sur la conduite du pape à l'égard des Juifs de Rome ; il insistait surtout sur le fait que l'exercice de la tolérance ne conduisait pas à la dissolution de l'État. Le second, intitulé *Redenen der voorschreve kerkelijke wetten* [*Raisons des lois ecclésiastiques*], était un commentaire du règlement ecclésiastique par lequel les États de Hollande et de Zélande voulaient alors remplacer celui de l'Église. Dans ces *Redenen*, on demandait la liberté de culte non seulement pour les partisans du pape qui, « pour la cause commune », s'étaient rangés parmi les combattants de l'indépendance, mais aussi pour les Anabaptistes, parce que l'on pensait « que la vraie religion est un don de Dieu et que les hommes ne doivent pas y être contraints par l'exil ou les peines, mais par des exhortations charitables s'appuyant sur la parole de Dieu ».

Ces écrits n'ont pas eu d'action pratique. Il est vraisemblable qu'ils ne produisirent même pas un effet de curiosité. L'esprit du temps tendait alors vers une autre solution, qui avait été celle de la Paix religieuse de 1555 et fut appliquée par la Pacification de Gand de 1576 : égalité des deux religions, chacune ayant son propre territoire sur lequel elle dominait ; en Hollande et en Zélande, le calvinisme dominerait parce que les calvinistes y étaient les plus forts ; dans le reste des Pays-Bas, la primauté appartiendrait au catholicisme parce que les catholiques romains avaient continué à y gouverner. Par suite de la règle : *cujus regio, ejus religio*.

On sait que la Pacification de Gand ne produisit rien de durable. Elle ne fut qu'un intermède dans l'histoire du mouvement en faveur de la tolérance. En 1578, ce mouvement abandonna la direction qu'il avait prise en 1576 et reprit, en dépit de Bèze, celle de 1566. On voit donc que les conceptions étaient restées les mêmes. Il est vrai que, dans ce cas, ce ne fut pas Bèze personnellement qui fut désavoué, mais Petrus Dathenus. En fait, le désaveu s'adressa aux Genevois.

Ce Dathenus a été le promoteur d'un mouvement violent contre le prince d'Orange. La littérature historique néerlandaise a déjà plusieurs fois décrit comment ce mouvement, tout en ayant comme point de départ la ville de Gand, dans les Flandres, ne laissa pas d'entraîner plusieurs villes des Pays-Bas méridionaux, mais on a jusqu'à présent peu remarqué quelles théories s'y heurtèrent. On a toujours accordé trop peu d'attention au fait que le mécontentement de Dathenus, qui le conduisit à des jugements très durs sur le prince d'Orange et sa politique religieuse, survint assez tard ; on a également oublié qu'il se manifesta sous l'influence du conflit entre Jean Casimir et le Taciturne et, très probablement surtout, sous celle des menées anti-orangistes de Petrus Butterich, fonctionnaire palatin qui ne reculait devant rien pour soulever l'opinion publique contre la politique temporisatrice de Guillaume et contre son esprit d'irréligion. On a aussi trop perdu de vue que, lorsque Dathenus en vint finalement à l'intolérance complète (ni la sainte Écriture, soutint-il, ni l'histoire ecclésiastique ne permettent de rétablir

l'idolâtrie, où elle a été extirpée) et partit en guerre contre Orange, il eut très peu de partisans.

Deux groupes lui firent alors opposition.

L'un comprenait naturellement Dirk Volckertsz Coornhert et les Castellionistes néerlandais, c'est-à-dire les indifférents en matière de confession. Comment eussent-ils pu faire autrement que de combattre Dathenus, dont l'esprit différerait radicalement du leur?

Chose curieuse! Ceux-là aussi qui avaient la plus grande parenté d'esprit avec Dathenus, les Réformés, s'abstinrent de prendre parti pour le théologien politique.

Il suffit, pour s'en rendre compte, d'examiner de plus près les deux requêtes présentées, les 22 juin et 7 juillet 1578, à l'archiduc Mathias, appelé comme gouverneur par une partie des chefs néerlandais, et au Conseil d'État, pour le règlement des affaires religieuses des dix-sept provinces. Rappelant d'abord les souvenirs historiques de la Rome païenne, de l'Allemagne, de la France et de l'État pontifical, elles faisaient observer ensuite que l'intolérance conduit nécessairement à l'athéisme et terminaient en suggérant une organisation de la vie publique adaptée à la tolérance souhaitée : dans chaque ville, un collège composé par moitié de catholiques romains, par moitié de réformés, serait chargé de contrôler s'il y avait réellement égalité de culte, ce à quoi veilleraient aussi les prêtres catholiques romains et les consistoires réformés.

On a attribué ces deux requêtes à Duplessis-Mornay. Leur ton rappelle celui de la *Remontrance aux États de Blois* (1576) et du pamphlet adressé *Aux États et Seigneurs des Pays-Bas* la même année, qui tous deux lui doivent leur origine. Toutefois, ce serait aller trop loin que le considérer comme leur auteur. Non seulement il est certain qu'au printemps de 1578 Duplessis avait quitté les Pays-Bas pour l'Angleterre, mais il est sûr que ces deux requêtes furent rédigées à la demande du Synode national de Dordrecht par Heydanus, Taffin, Dathenus et L'Oiseleur de Villiers.

La tolérance, recommandée par les deux requêtes, représenta donc le souhait de la majorité de ce Synode.

Cela paraît, à première vue, invraisemblable, car le président de ce Synode fut précisément Dathenus. Mais Dathenus, on l'a vu, ne se rallia à l'intolérance que peu à peu et bien plus tard. Rien n'empêche qu'il ait, au préalable, agi en accord avec ses coreligionnaires.

Cette opinion, contraire à celle qui est généralement admise, est pourtant confirmée par des événements survenus à l'occasion du stathoudérat du comte Jean de Nassau en Gueldre. Là aussi, à la fin de la période 1570-1579, les Réformés ne se montrèrent pas, à l'égard de la tolérance, animés des mêmes sentiments que Dathenus et que Genève.

Ce frère aîné du prince d'Orange, en devenant stathouder de Gueldre, accepta une tâche importante, mais ardue. Au commencement, il n'y avait

dans ce pays que quelques Réformés et, par conséquent, il avait pu sans hésiter s'engager par serment à ne pas permettre sur son territoire quoi que ce fût qui pût nuire au catholicisme. Puis, les circonstances s'étaient totalement modifiées. Peu à peu, le nombre des partisans de la Réforme y devint aussi grand qu'il avait été petit au commencement. Il en résulta pour le stathouder une *collisio officiorum*. Son serment lui interdisait de mettre les églises à la disposition des partisans de la seule doctrine qu'il croyait vraie. D'un autre côté, devait-il tolérer ce qui, à ses yeux, était un culte impie? Qui plus est, le stathouder n'était pas seul à se poser cette question. Elle occupait aussi l'opinion publique en Gueldre. Presque tous les gens importants d'Arnheim, chef-lieu de la province, défendaient l'idée de tolérance; mais les pasteurs de cette ville, « *theologi quidam* », ne voulaient, au contraire, pas l'admettre. « Ce que nous demandons pour nous-mêmes, nous ne pouvons pas le refuser aux autres », disaient les membres du premier groupe. Ils ajoutaient que par serment on avait promis protection aux catholiques romains et que, par conséquent, on n'était plus libre. Mais, de l'autre camp, on répondait à ces arguments que le maintien de la paix avec les catholiques romains amenait à soutenir le catholicisme et qu'un gouvernement chrétien n'était pas libre de tolérer l'idolâtrie, quelles que fussent les circonstances. S'il était vrai qu'on avait fait des promesses aux catholiques romains, la convention conclue avec eux était sans valeur, étant donné leur maxime : *haereticis non habendam fidem*.

Le stathouder pria un certain nombre de théologiens et d'hommes d'État de le renseigner, et spécialement de lui donner leur avis sur cette question : « Dois-je maintenir le catholicisme dans sa situation actuelle? » Parmi les réponses, on doit retenir d'abord celles de Caspar Olevianus, le fameux réformé du Palatinat, et des triumvirs néerlandais, L'Oiseleur de Villiers, Marnix de Sainte-Aldegonde, Jean Taffin, puis celle de Bèze.

Le conseil d'Olevianus est rédigé avec beaucoup de circonspection. N'étant pas complètement informé des détails, il ne peut le formuler qu'en termes généraux. Il n'en exprime pas moins sa pensée sans équivoque : quand un édifice a été enlevé aux catholiques romains, on ne doit point revenir sur cette mesure. Il n'existe, à son avis, aucun empêchement à la conclusion d'une paix avec eux.

Au contraire, Villiers, Marnix et Taffin, à la différence d'Olevianus, jugèrent difficile de répondre d'une façon générale. Ils préférèrent envoyer une réponse s'appliquant uniquement aux conditions de la Gueldre. Mais pour le reste, entre leur avis et le précédent, il n'y eut aucune différence. Sans doute ne furent-ils pas d'avis de maintenir l'état de choses existant, car le culte pur et la prédication de l'Évangile en conformité avec la Bible devaient toujours l'emporter sur l'idolâtrie. Mais ils ne virent aucun inconvénient à conclure une paix avec les catholiques. Abraham n'avait-il pas traité avec les princes cananéens païens et Joseph collaboré avec les Égyptiens?

Or, dans le cas présent, il ne s'agissait plus d'un contrat avec des païens, mais avec des chrétiens qui présentement étaient totalement dans l'erreur, mais parmi lesquels — et ce jugement est pour l'époque trop remarquable pour qu'on ne le note pas — Dieu « s'est réservé sept mille hommes de reste en Israël, savoir tous ceux qui n'ont pas plié le genou devant Baal » (1 Rois, XIX, 18).

V

En 1578 et 1579, les Néerlandais amis de la tolérance (parmi lesquels figuraient alors quelques catholiques romains) essayèrent à trois reprises de réaliser leur idéal : lors des luttes pour la Paix religieuse de 1578, lors de la conclusion de l'Union d'Utrecht et au cours des négociations de paix à Cologne en 1579. Ils n'arrivèrent pas au résultat qu'ils cherchaient. Le pour et le contre se balancèrent et ainsi l'équilibre se maintint. Ce fut tout au moins le cas jusque peu après 1580, où se produisit un revirement.

Deux causes le produisirent : d'une part, les adversaires de la tolérance cessèrent de la contester ; d'autre part, ses partisans, toujours fidèles à leur idéal en principe, commencèrent à désespérer de la réaliser dans la pratique.

Du reste, même après ce revirement, on différa d'avis sur les limites à fixer à la tolérance.

Ce fut le prince d'Orange qui alla le plus loin dans cette voie, en jugeant qu'elle devait s'appliquer même aux Anabaptistes. C'était ce qu'il avait déjà dit au magistrat de Middelburg en 1578. Ainsi sa défense de l'idée de tolérance avait cessé d'être purement une question de tactique pour devenir une conviction. « Il ne vous appartient pas de vous inquiéter au sujet de la conscience de qui que ce soit » ; et il ajoutait que dans une intolérance de fait est renfermée la formule : *aequum esse ut a Pontificiis ad eam cogamur, quae conscientiae nostrae religio aversa*.

Marnix de Sainte-Aldegonde raconte quelque part qu'au cours d'une discussion sur ce point Guillaume *satis acriter respondit*. Ce prince avait donc son opinion fort à cœur, tandis qu'elle ne trouvait aucun assentiment chez Marnix. Cette attitude de Marnix ressort clairement de son *Examen et réfutation radicale de la doctrine des « Enthousiastes »* (1595). Dans la controverse avec les Anabaptistes, il ne s'agissait pas seulement d'un point accessoire de la doctrine chrétienne, on y combattait au sujet de la base même de cette doctrine. S'il est vrai qu'il ne fallait pas appliquer dans ce cas la mort et le bannissement, il fallait au moins avoir recours à la privation de liberté et à l'amende.

À l'égard des catholiques romains, Marnix était d'ailleurs aussi large qu'Orange. Il a raconté dans sa *Réponse apologétique* (1598) que, déjà en 1585, à l'heure où l'on avait abandonné l'idée de tolérance dans les Pays-Bas du Nord, il se rendit « suspect et aucunement odieux à plusieurs de la religion, d'autant que je soutenois qu'il fallait laisser vivre les catholiques en leur

liberté : sans mesmes inquiéter les Ecclesiastiques, ni en l'exercice de leur religion, ni en la possession de leur bien ». C'avait été aussi l'opinion de la majorité des chefs néerlandais en 1580. Le groupe Dathenus n'avait pas grande importance en 1578. Mais quand son chef, après les troubles de Gand, quitta les Pays-Bas, il diminua énormément. Aucun Élisée ne reprit le manteau de cet Élie et ne put continuer son œuvre. C'est que l'impulsion venant de Genève avait cessé d'agir dans cette direction.

Genève avait enfin compris, elle aussi, en 1580, que la tolérance est indispensable à la vie d'un État. Cela ressort d'un examen attentif du conseil que le comte Jean de Nassau reçut, cette année même, de de Bèze. On y voit à quel point la pensée du chef genevois s'était modifiée depuis 1566.

Conclure la paix avec les partisans du pape, déclarait Bèze, ne favorise pas nécessairement le catholicisme. La force des armes raffermirait la vraie religion bien moins que la prédication de l'Évangile et la pratique de la charité chrétienne. Alors faut-il, en tolérant la messe et en ne se servant que de ces deux moyens, faire le mal pour arriver au bien? Non! car suivre l'exemple de Constantin le Grand n'est pas faire le mal. Au contraire, c'est faire le mal que d'employer la force des armes et de contraindre les hommes à ce qu'ils ne connaissent pas et en tout cas à ce qu'ils n'aiment pas.

A l'heure où les adversaires de la tolérance cessèrent de la combattre, ses partisans renoncèrent à la réaliser.

Au commencement de 1580, l'état des Pays-Bas était loin d'être favorable et l'on ne pouvait attendre de l'avenir aucune amélioration. La réelle valeur militaire et l'adroite bienveillance d'Alexandre de Parme, le nouveau gouverneur, enfoncèrent irrésistiblement dans les dix-sept provinces un coin qui les divisa en deux lentement, mais sûrement. En outre, une autre bourrasque éclata alors dans les parties les plus septentrionales du pays. George Lalaing, comte de Rennenburg et stathouder de Groningue, trahit la cause de la liberté et remit tout son territoire entre les mains du roi. On dispute sur les motifs qui l'y poussèrent : eut-il surtout eu en vue de satisfaire son intérêt personnel ou fut-il poussé par un idéal politique? Quoi qu'il en soit, les historiens sont unanimes pour déclarer que, par sa trahison, l'état des Pays-Bas, déjà périlleux, devint encore plus grave. D'autre part, la population éprouva « un sentiment de grave déception et d'incertitude », qui se traduisit dans son attitude à l'égard des catholiques romains.

La lutte des dix-sept provinces contre le roi ne fut pas engagée exclusivement par les partisans de la Réforme. Le parti de l'opposition eut toujours une aile catholique romaine. Que ces catholiques romains, amis de la liberté, aient eu une position très difficile, cela va de soi. En luttant pour l'indépendance des Pays-Bas contre l'Espagne, ils devinrent automatiquement les adversaires d'une grande partie de leurs coreligionnaires. D'un autre côté, quand ils se laissaient dominer par leurs convictions religieuses, ils coupaient le lien qui les rattachait à leurs compatriotes et leur causait

le plus grand tort. La combinaison était réellement difficile, surtout pour les meilleurs d'entre eux, qui s'efforçaient le plus consciencieusement de déterminer leur attitude. Aussi est-il sûr que beaucoup d'entre eux, peut-être la majorité, ne sortirent jamais de leur hésitation entre l'antihispanisme et leurs dispositions antiréformatrices.

Était-il possible que, dans ces conditions, leur loyalisme à l'égard de la cause de la liberté ne fût pas de plus en plus soupçonné par les Réformés?

Or, ce fut dans des circonstances aussi spéciales qu'éclata la trahison de Rennenburg. On ne doit pas s'étonner si les Réformés considèrent alors que le lien entre eux et les catholiques romains, en qui ils ne pouvaient plus voir que des alliés des Espagnols, était définitivement rompu.

Cette attitude ne pouvait que les amener à refouler au second plan la question de la tolérance politique. En perdant de son actualité, elle perdit sa valeur et cessa d'attirer l'attention. Ce fut le cas, même chez le prince d'Orange. C'est du moins ce que raconte Pieter Bor, contemporain des événements et qui a écrit une histoire détaillée des guerres de la liberté néerlandaise. « A partir de cette époque, le prince ne put plus se fier à aucuns papistes, si fidèles qu'ils fussent. » Dans son hésitation, il demanda à deux de ses principaux conseillers : Marnix de Sainte-Aldegonde et L'Oiseleur de Villiers, si, étant donné le danger des circonstances, toute autre issue ne lui était pas interdite.

Leurs deux réponses furent parfaitement claires. Dans une période calme, écrivit Villiers, des mesures exceptionnelles de répression paraîtraient complètement repréhensibles. Mais, dans les circonstances actuelles, il lui paraissait impossible de les éviter. « Nous voyons quasi ouvertement ceux de la religion romaine soupirer après le roi d'Espagne, ceux de la Confession (celle d'Augsbourg, les luthériens par conséquent) estre amusés d'une vaine espérance du côté de l'Allemagne, et tous ensemble penser à choses nouvelles. » Marnix adopta le même point de vue. Informé de la réponse de Villiers, il écrivit au prince ces mots significatifs : « Auquel me conforme entièrement. » Alors seulement, mais alors d'une façon résolue, les demi-mesures furent rejetées. Le prince changea la direction du gouvernement et c'en fut fait de la tolérance politique dans ces provinces.

La théorie traditionnelle au sujet de l'idée de tolérance dans les Pays-Bas au *xvi^e* siècle n'attribue donc pas aux faits leur vraie valeur. Le prince d'Orange, quand il s'employa pour elle de 1564 à 1580, n'en fut véritablement pas le champion solitaire, comme souvent on l'a cru ; il eut, au contraire, beaucoup de collaborateurs. De plus, il fit ce qu'il put et avec persévérance, mais non pas jusqu'à la fin de sa vie : en 1580, sous la pression des circonstances, il modifia consciemment ses maximes politiques dans le sens de l'intolérance. C'est par lui que fut introduit l'état de choses qui dura dans les Pays-Bas jusqu'en 1795.

VAN SCHELVEN.

LA POLITIQUE DE MGR LE PAPPE DE TRÉVERN

ÉVÊQUE DE STRASBOURG

« L'Alsace est un pays qui ne ressemble à aucun autre, on n'y arrive pas au succès par les mêmes voies qu'ailleurs ; mais il y est aussi facile à conserver que difficile à obtenir. »

OZANEUX¹.

Au cours du XIX^e siècle, la Bretagne a donné deux grands évêques aux diocèses de Strasbourg et de Metz : Mgr Le Pape de Trévern et Mgr Dupont des Loges. Ce qui brille avec éclat chez ces prélats bretons, ce sont à la fois les hautes vertus épiscopales, les vertus sociales et privées. Très versés dans la science théologique puisée à Saint-Magloire², en Sorbonne et à Saint-Sulpice³, ces deux pasteurs ont fait germer dans leurs diocèses, et dans des circonstances difficiles, un magnifique renouveau scientifique et religieux. Tous deux furent des hommes d'ancien régime, foncièrement attachés aux traditions de la vieille France et de l'Église gallicane. A travers les vicissitudes de la France nouvelle, ils conservèrent la marque profonde de leurs origines. Ils s'étaient donnés entièrement à leur diocèse, cette famille spirituelle qu'ils avaient adoptée de grand cœur. Et ni l'un ni l'autre n'a perdu de vue la grande mission nationale qui incombe surtout aux évêques français des marches de l'Est. C'est pour cette raison que les deux prélats, arrivés à la fin de leur carrière épiscopale, étaient animés du même désir. Ils considéraient « que le plus signalé service qu'ils pussent rendre à leur diocèse » serait de s'adjoindre un coadjuteur qui ferait le bonheur du clergé et du diocèse, tout en étant un fidèle serviteur de la France.

L'évêque de Metz et celui de Strasbourg eurent comme coadjuteurs-successeurs des ecclésiastiques alsaciens. Alors que, sous le régime allemand, Mgr Dupont des Loges put choisir un digne prêtre fidèle aux traditions françaises, Mgr de Trévern eut le grand chagrin de se voir imposer, par la monarchie de Juillet, un chanoine fort habile, il est vrai, mais entièrement formé en Allemagne, ne connaissant pas la France où il n'avait aucune attache.

On comprendra combien cette tâche si délicate devait tenir à cœur à

1. Georges Ozaneaux, *La vie à Colmar sous la Restauration. Lettres de 1817 à 1820*, publiées par Jules Joachim. 1929, p. 180.

2. Le séminaire de Saint-Magloire avait, jusqu'à la Révolution, été dirigé par les Oratoriens. P. Pisani, *L'Église de Paris et la Révolution*. Paris, 1908, p. 216.

3. P.-M. Quervelle, *La Compagnie de Saint-Sulpice en France (Larousse mensuel, t. IX, n° 300, février 1932, p. 44-47)*, et A. Largent, *Les congrégations séculières*, dans Baudrillart, *La France chrétienne dans l'histoire*. Paris, 1895, p. 381-393.

Mgr de Trévern lorsqu'on saura que jusqu'au ^{xix}^e siècle l'Alsace ressortissait à quatre évêchés : Besançon, Bâle, Spire et Strasbourg, dont trois étaient en partie étrangers. Ainsi, conformément à la délimitation des diocèses, le clergé de cette grande province française se recrutait des deux côtés du Rhin : en Suisse, dans le pays de Bade, dans le Palatinat et enfin en Alsace. Contrairement aux autres provinces françaises, l'Alsace n'avait donc pas de clergé homogène et national. Alors que, par le traité de Munster, ses habitants étaient devenus sujets français, la majorité de son clergé demeura étrangère à la nation française. De ce fait, les ecclésiastiques de trois évêchés auxquels se rattachaient les fidèles d'Alsace n'étaient, en grande partie, ni Alsaciens, ni Français, mais foncièrement Allemands et Suisses, selon leur origine, leur langue et leur formation. Même les sujets nés en Alsace passèrent encore par les écoles et les facultés germaniques. Ainsi Gobel, évêque de Lydda, puis de Paris, né à Thann en 1727, avait fait ses études au Collège germanique de Rome¹.

Cet état de choses ne prit fin que lorsque Napoléon I^{er} créa l'unité de l'Alsace catholique, en lui donnant un seul diocèse, celui de Strasbourg. C'est à lui que l'Alsace ecclésiastique dut sa future unité nationale, unité qui ne se formera que bien tard et bien lentement, que seuls les évêques français, venus de l'intérieur, seront à même de développer et d'affermir. Français de la dernière heure, encore tout imbu de tradition et de coutumes étrangères, de culture germanique², le clergé alsacien, en opposition avec la population laïque, française depuis près de deux siècles, éprouva de grandes difficultés à s'assimiler au régime et au génie français, et ne fit presque rien pour les surmonter. Certes, le clergé luthérien était, en partie, également de culture germanique³. Mais cette colonie allemande en France « communiquait en même temps largement avec le centre des idées françaises, tout en puisant directement encore aux mamelles germaniques dont elle n'était pas détachée ». Ainsi les liens qui rapprochaient l'école protestante de Strasbourg des méthodes allemandes avaient un caractère essentiellement scientifique et critique. La *Revue de théologie* de Colani était un excellent écho de ce qu'il y avait de meilleur dans l'exégèse allemande. Quant aux travaux de Reuss, de Bergmann, ils auraient fait honneur à une université d'outre-Rhin. On peut affirmer que l'influence venue de Strasbourg a renouvelé la tradition des savantes écoles réformées du ^{xvi}^e et du ^{xvii}^e siècle⁴. Dans ses Souvenirs, le pasteur Adolphe Schaeffer, de Colmar, raconte qu'à la Faculté de théologie de Strasbourg le même professeur faisait le cours tantôt en fran-

1. P. Pisani, *op. cit.*, p. 207.

2. « Une partie du clergé resta hostile. » F. Ponteil, *L'opposition à Strasbourg sous la Monarchie de Juillet (1830-1848)*, Paul Hartmann, 1932, p. 57. — L'affaire Bautain est également une réaction de l'Allemand contre le Français. *Ibid.*, p. 59 et suiv.

3. « Le clergé catholique, ainsi d'ailleurs que le clergé luthérien, est de culture germanique. » Jean Maurain, *La politique du Second Empire*. Paris, 1930, p. 273.

4. Ernest Renan, *Questions contemporaines*. Paris, 1868, p. 26 et suiv., 101, 107.

çais, tantôt en allemand¹. Les savants alsaciens sortis de cette école étaient, de l'avis de Renan, l'honneur de la France ; leurs travaux forment une encyclopédie monumentale, non seulement pour les sciences religieuses, mais pour toutes les connaissances de l'esprit humain. Quant à Auguste Nefftzer, ancien élève du séminaire protestant de Strasbourg, il déclarait qu'il ne connaissait pas d'école, pas de discipline comparable pour le développement de l'intelligence à celle par laquelle il avait passé à Strasbourg². Et ce qu'il importe de dire, c'est que cette Faculté n'a pas seulement produit des théologiens, des pasteurs, elle a produit des hommes de lettres, des historiens, des philologues, des éducateurs, des critiques d'art et des poètes³. Personne n'oserait en dire autant des nombreux maîtres, adeptes et disciples de la soi-disant école de Mayence, revenus germanisés à Strasbourg entre 1820 et 1830. De l'avis d'auteurs catholiques et appréciés, ils étaient tous, sans exception, et surtout l'abbé Raess, dénués d'originalité, ennemis de la science, de la critique mais adversaires du haut enseignement universitaire⁴. Ce qui les faisait graviter vers l'Allemagne, c'étaient leurs coutumes, leur langue, leur formation, leur passé, leur ancienne dépendance de trois diocèses germaniques, enfin leur manque de toute culture française. Éléments déracinés du sol d'Alsace, ils étaient restés foncièrement étrangers à cette province et plus encore à la France.

Mgr de Trévern n'avait pas manqué de discerner le danger qui, de ce côté-là, menaçait de compromettre encore l'unité nationale de son diocèse autant que le relèvement scientifique de son clergé. Aussi tous ses efforts tendirent-ils à donner à son jeune clergé une formation parfaite, en s'inspirant des méthodes appliquées en Sorbonne. L'œuvre accomplie par lui dans le diocèse de Strasbourg fut, sous bien des rapports, la continuation de celle du premier évêque concordataire, Mgr Saurine, dont pourtant il était loin de partager toutes les opinions⁵. Si plus tard, au cours des années, il se forma dans le clergé d'Alsace une élite vraiment française, c'est à ces deux prélats qu'en revient le grand mérite.

1. Maurice Bloch, *Auguste Nefftzer, fondateur du Temps*. Paris, 1909, p. 5.

2. *Ibid.*, p. 8.

3. Parmi les poètes alsaciens de langue française et anciens élèves de Saint-Thomas, il y a surtout lieu de citer Jean-Louis Schœll, l'ami des Kestner, des Kneiff, des Boese, qui n'écrivaient qu'en allemand. Schoell fut, par contre, l'émule d'Adrieux de Ramon, de Carbonnières et le précurseur d'Ozaneaux, de Paul Lehr, de Théodore Braun, de Guiard, de Colin, de Delcasso, de Campaux, de P. Ristelhuber, de Louis Ratisbonne, d'Erkmann-Chatrion et de Spach. M. M. J. Bopp a le grand mérite de nous avoir révélé récemment l'œuvre de ce poète resté inconnu jusqu'à nos jours. Voir *Revue d'Alsace*, 1932, nos 518 et 519, p. 197 à 214 et 348 à 364.

4. G. Goyau, *L'Allemagne religieuse*. Paris, 1905, t. II, p. 15 et suiv. ; A. Schnütgen, *Das Elsass und die Erneuerung des katholischen Lebens in Deutschland von 1814-1848*. Strasbourg, 1913, p. 92 et suiv., 98 et suiv., 102 et suiv., et Seb. Merkle, *Ueber Vergangenheit und Gegenwart der katholischen Fakultäten*, dans *Akademische Rundschau*, 1912-1913, I, p. 18.

5. Les deux prédécesseurs de Mgr de Trévern, le prince de Croy et Mgr Tharin, n'occupèrent le siège de Strasbourg que trop peu de temps pour y laisser des traces durables de leur activité.

Durant tout son épiscopat, Mgr de Trévern s'occupa avec le même zèle, avec une lucidité voulue, de l'administration diocésaine, fidèle à ses tournées pastorales, toujours régulier dans sa correspondance et soucieux de trouver comme coadjuteur un jeune ecclésiastique distingué, ami de la science et Français de cœur. Pour des raisons de politique extérieure, ce désir ardent et si légitime n'a pas été réalisé. Un demi-siècle d'épiscopat exercé par celui qu'il avait vainement essayé d'éloigner et que Paris lui donna, contre son gré, comme successeur, a suffi pour porter une atteinte grave à l'œuvre française de renouvellement scientifique et national inaugurée par le grand prélat breton.

Très ignorée des admirateurs de son successeur, l'évêque Raess, et presque oubliée même des amis de la France parmi le clergé d'Alsace, la figure de Mgr de Trévern a été évoquée avec clarté par F. Ponteil et par J.-M. Pilven, qui a publié sa correspondance il y a quelques années. Cette partie de la vie du noble prélat breton, qui va de 1816 à 1839, est assurément la plus active. Ses quelques lettres, qui ne sont devenues accessibles aux chercheurs que depuis peu de temps, jettent un dernier éclat sur la carrière épiscopale de Mgr de Trévern, vaillant défenseur de la cause française en Alsace. La belle œuvre de régénération entreprise par lui à Strasbourg avait déjà subi bien des heurts à la suite de l'affaire Bautain¹ ; elle fut, enfin, compromise par la nomination, comme coadjuteur, de l'abbé Raess, entièrement formé en Allemagne. Raess ne quitta d'ailleurs l'Allemagne, selon le témoignage du président André, de la Cour royale de Colmar, que lorsqu'il eut perdu toute chance de porter une mitre allemande².

L'épiscopat de Mgr Dupont des Loges se présente tout autrement. De 1843 à 1886, il alla toujours en progressant. Aussi offre-t-il à l'historien une unité et une grandeur imposante. Contrairement à son compatriote Mgr de Trévern, il a eu le bonheur de commencer, jeune encore, sa carrière épiscopale à Metz, sans avoir connu les grandeurs et les misères des évêques de l'Ancien régime et de la Révolution. Quant à M. de Trévern, il ne revint en France qu'au lendemain de la chute de l'« Usurpateur », comme il désigne Napoléon I^{er}. Durant la Révolution, il a été poussé sur tous les chemins de l'exil où il a donné, avec ses nombreux compagnons, le spectacle d'une vertu

1. « Encerclé par les adversaires de M. Bautain et piqué au vif de l'être, tout son sang impétueux de Breton bouillonnant sous les assauts répétés d'un entourage qui souffle la flamme, Mgr de Trévern avait fait feu des quatre fers, pour employer une expression que cet homme de grand cœur n'aurait pas désavouée. » Félix Ponteil, *op. cit.*, p. 60, et *Revue historique*, t. CLXIV, p. 224 et suiv.

2. « Raess et Doyen, désignés pour la coadjutorerie, sont tous deux élèves du séminaire de Mayence et n'ayant pas de racines chez nous. M. Raess a vainement essayé de lutter pour l'évêché de Mayence contre M. Human, frère de notre ancien ministre ; vaincu, il est rentré en Alsace et aspire à un dédommagement quelconque... Il est jeune, sans gravité, et sa famille n'est pas considérée » (Archives nationales, section moderne, F¹⁹ 2589). Ce témoignage est confirmé par celui de Jean Maurain : « Raess est un Alsacien qui a fait sa carrière à Mayence jusqu'en 1830. Il écrit et parle habituellement en allemand ou en dialecte » (*op. cit.*, p. 273).

supérieure à leur infortune. Il n'est pas trop téméraire de croire que ce savant et obstiné Gallican a, par sa *Discussion amicale sur l'Église anglicane*¹, inauguré l'évolution religieuse en Angleterre qui aboutit plus tard au mouvement d'Oxford. On sait d'ailleurs que la présence prolongée des prêtres émigrés, au milieu de populations anglaises qui jusqu'alors ignoraient absolument le catholicisme, avait éveillé par leurs malheurs une sympathie compatissante. Par leurs vertus, beaucoup d'entre eux ont contribué à affaiblir des préventions séculaires et facilité la renaissance catholique qui se produisit dans la première moitié du XIX^e siècle².

Retourné en France, M. de Trévern ne fut élevé au siège épiscopal de Strasbourg qu'en 1827, après avoir passé plusieurs années dans les Landes comme évêque d'Aire. Il avait alors soixante-treize ans et redoutait, ainsi qu'il l'affirma dans sa première lettre pastorale, « le nombre de nos années, la diminution progressive de nos forces³ ». Pourtant ce vieillard si vénérable était encore, à quatre-vingts ans, doublé d'un vrai sportif et il étonnait bien des jeunes par sa vigueur corporelle et la vivacité de son esprit. Les lettres publiées avec tant de soin par M. Pilven nous le montrent parcourant à cheval son nouveau diocèse, charmé par la joie des habitants. « J'ai du plaisir à les voir », écrit-il à son ami l'évêque de Quimper, Mgr de Poulpiquet, « à leur dire quelques mots de mon mauvais allemand : ils me témoignent tant de satisfaction ! J'en éprouve plus qu'eux. Du reste, je vais d'un endroit à l'autre, en voiture quand il pleut, à cheval quand il fait beau. Nous formons trois compagnies de cavalerie en bel ordre. Les Alsaciens sont bien montés, ont servi et se plaisent d'avoir à leur tête, au lieu d'un colonel, leur évêque⁴. »

Une réputation de science, de tolérance vraiment chrétienne et de piété, avait précédé le noble Breton dans le pays d'Alsace. Les conférences qu'il avait faites à la cathédrale de Strasbourg, en 1820, n'étaient pas oubliées. En revenant alors d'Allemagne, il s'y était arrêté deux mois⁵. Aussi s'empressait-il, dans son premier mandement, de se rappeler au bon souvenir de ses anciens auditeurs. « A l'époque où nous eûmes l'avantage de séjourner dans vos contrées, qui de nous aurait pu prévoir que le prédicateur passager, qui portait la parole dans la chaire épiscopale, y remonterait avant sept années révolues comme votre premier pasteur⁶ ? » Durant ce séjour à Strasbourg, M. de

1. *Discussion amicale sur l'Église anglicane et la Réforme en général*, 3 vol., 4^e édit. Paris, 1835, et *Défense de la Discussion amicale aux difficultés du romanisme de Stanley-Faber*. Paris, 1839.

2. F. Ponteil, *op. cit.*, p. 5 ; P. Thureau-Dangin, *Le catholicisme en Angleterre au XIX^e siècle*. Paris, 1909, p. 21, et Sicard, *L'Église et la France au temps de la Révolution*, dans Baudrillart, *La France chrétienne dans l'histoire*. Paris, 1895, p. 492.

3. *Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Strasbourg à l'occasion de son arrivée dans son diocèse*. Strasbourg, 1827, p. 4.

4. J.-M. Pilven, *Correspondance de M. le Pape de Trévern, 1816-1839*. Quimper, 1917, p. 167. C'est à l'équitation journalière qu'il attribue d'ailleurs son bon état de santé. Voir p. 63, 71, 78, 139, 167, 174.

5. *Ibid.*, p. 55.

6. *Lettre pastorale* du 14 juin 1827, p. 2.

Trévern avait sans doute déjà pu se rendre compte du manque d'hommes capables et de théologiens savants. Dès son arrivée en Alsace, il put constater que « la piété et le zèle règnent dans le clergé, mais font souvent du mal par le défaut de science¹. » Aussi fit-il des efforts « pour ramener la science et pour jeter l'émulation dans les séminaires ». Dans une lettre à son ami Poulpiquet, il n'hésite pas à dire : « L'ignorance nous tue et nous fera périr nécessairement... Je fais ce que je puis dans mon petit coin, mais c'est peu. Il faudrait un argent que je n'ai point. J'ai onze sujets chez moi, ils travaillent bien : cela me coûte dix mille francs. Il me faudrait à la tête de ce petit établissement un théologien capable, aimant l'étude, parlant français et latin, un bon prêtre d'un caractère aimable. Celui que j'ai a bien le naturel qui convient, mais peu de français... Ce n'est pas tout ce que je voudrais, mais le pays n'a point d'homme capable : il faut s'en tenir à ce qu'on trouve ; cela nous retarde et me contrarie². »

En plus de leur effort commun pour relever le niveau scientifique de leur clergé, il est un autre point qui justifie le rapprochement des deux évêques bretons et de leur mission dans les marches de l'Est. C'est le fait, inconnu jusqu'à présent, que Mgr de Trévern, dans une lettre adressée, dans le cours de l'été de 1839, au baron Atthalin, général-aide de camp du roi et pair de France, avait recommandé et demandé comme coadjuteur le jeune chanoine de Rennes, M. Dupont des Loges³.

Il avait même chargé son secrétaire, l'abbé Birgy, de se rendre à Paris pour appuyer sa demande. A l'origine, le candidat préféré de Mgr de Trévern fut l'abbé Affre. Paris approuva ce choix heureux et les journaux annoncèrent, peu de temps après, la nomination de cet abbé à la coadjutorerie de Strasbourg.

Dans certains milieux alsaciens, la préférence donnée à un candidat non alsacien, même de la valeur de l'abbé Affre, provoqua du mécontentement. L'évêque en eut connaissance et ne manqua pas de justifier son choix dans une lettre adressée au ministre. Cette pièce mérite à plus d'un point de vue d'être lue avec attention. Elle prouve que son auteur voulait à la fois servir la cause de l'Église et celle de la France. Les arguments qu'il avance en faveur de son opinion n'ont depuis rien perdu de leur poids.

« On a objecté, au choix que je vous ai demandé de nous faire, que le sujet n'est point Alsacien. Cette objection est d'autant moins fondée de nos jours que la langue française est enseignée dans les moindres villages et dans les pensions de l'un et l'autre sexe. Il en résulte encore cet avantage, qu'un Alsacien obtiendrait avec peine la considération qui s'accorde à un étranger... Et c'est à cette occasion que l'on peut redire *externos optate duces*. Notre gouvernement est trop éclairé pour ne pas le savoir. Il sait aussi qu'à l'époque où nos évêques étaient grands aumôniers de France, ils n'ont eu que des

1. Pilven, *l. c.*, p. 126.

2. *Ibid.*, p. 126.

3. Lettre du 12 juin 1840.

coadjuteurs français, ne parlant aucunement l'allemand alsacien. Il n'y avait point alors à craindre que l'administration des coadjuteurs se ressentit trop de l'influence de leurs amis ou de leurs proches¹. » En insistant sur le choix qu'il a fait de l'abbé Affre, Mgr de Trévern ajoute qu'il a d'autant plus de motifs de le préférer, « qu'il a pu juger la solidité de son esprit, la droiture de ses vues, la délicatesse de ses sentiments par diverses productions qu'il a publiées² ». Toujours préoccupé par le souci qu'il a de relever le niveau scientifique de son clergé et d'obtenir, en la personne de l'abbé Affre, un collaborateur qui avait déjà donné des preuves solides de son savoir, l'évêque de Strasbourg crut devoir faire remarquer au ministre : « Ce qui ajoute encore beaucoup à mon désir de le posséder, c'est que, dès mon arrivée en Alsace, j'ai acquis et fondé de mes propres deniers une école de théologie supérieure pour les douze premiers sujets de mon grand séminaire, à la sortie de leur cours général, pour y achever leurs études sous un habile directeur et avec le secours d'une bibliothèque choisie par moi-même en Angleterre, en Allemagne, à Rome, dans les divers voyages que j'ai eu l'avantage d'y faire pendant ma longue émigration³. »

Voyant qu'après trois mois la nomination de l'abbé Affre, « si hautement annoncée dans les journaux », n'aboutissait toujours pas et, entre temps sans doute, mis au courant des démarches faites par les amis de l'abbé Raess en faveur de ce dernier, Mgr de Trévern écrivit de nouveau au ministre des Cultes le 25 octobre. Dans cette lettre, il exprime son étonnement de cet état de choses et il ajoute : « Après que Votre Excellence, ainsi que Sa Majesté, en ont parlé comme d'une chose arrêtée et que le Souverain Pontife s'en est également expliqué, on se demande, Monseigneur, quels peuvent être les empêchements si majeurs qui arrêtent la conclusion de cette affaire. »

En Breton tenace, et bien convaincu de la justice de la cause qu'il défend, le digne et courageux évêque de Strasbourg résolut de démasquer les batteries de ses adversaires. « Il serait possible », remarque-t-il, « que quelques personnes, regrettant de n'avoir pas eu de part au choix qui a été proposé, eussent fait entendre au gouvernement que la connaissance de l'idiome alsacien est indispensable pour un évêque de Strasbourg. Cette objection n'est pas plus fondée pour l'Alsace qu'elle ne le serait pour la Basse-Bretagne, la Provence ou le Languedoc. Sans parler ici de douze collèges et institutions pour les garçons et de quinze pensionnats pour les demoiselles, répandus dans le seul département du Bas-Rhin, la langue française est depuis longtemps enseignée dans toutes nos écoles de villages ; elle est si peu ignorée dans les communes même où elle n'est pas encore devenue usuelle que partout, dans les visites pastorales, des compliments en langue française me sont adressés par les petites filles des écoles primaires. Je ne pense donc pas, Monseigneur, que cette objection, si elle a été faite, mérite une attention sérieuse. »

1. Lettre du 13 août 1839.

2. Ibid.

3. Ibid.

Selon cet évêque français, qui d'ailleurs comprenait l'allemand, la question de la connaissance de l'idiome germanique ne devait même pas être posée, lorsqu'il s'agissait de choisir son coadjuteur. La soulever n'était qu'un faux prétexte, pour cacher des ambitions personnelles ou une politique qui n'avait rien à voir avec la religion, surtout si cette politique était favorisée par les disciplines de la fameuse école de Mayence. Certes, l'évêque de Strasbourg ne les accuse pas, mais son exclusion des Alsaciens de la coadjutorerie ne saurait s'expliquer autrement. Aussi termine-t-il sa lettre adressée au ministre par ces lignes significatives : « Je ne saurais me faire à l'idée que l'espoir le plus consolant et le mieux fondé que je pusse avoir d'obtenir M. Affre pour coadjuteur dût n'être qu'une triste et décevante illusion. Il ne le sera pas, Monseigneur, je compte trop sur la loyauté de vos sentiments et sur le bienveillant intérêt que vous avez bien voulu me témoigner jusqu'ici. »

Lorsque l'abbé Affre, entre temps officiellement désigné comme coadjuteur, fut promu au siège archiépiscopal de Paris, Mgr de Trévern s'adressa directement au roi, le 3 juin 1840, et lui soumit une liste portant « les noms de quelques ecclésiastiques connus sous les rapports les plus avantageux et dont le choix pour la coadjutorerie lui serait le plus agréable ».

« Je les ai pris hors de mon diocèse », écrit-il, « ma vieille expérience m'ayant fait voir, en plus d'une occasion, combien il est difficile de se concilier le respect et une confiance générale sur le théâtre de sa vie antérieure et de remplir avec conscience son devoir, au milieu des sollicitations de parents, d'amis ou d'anciens protecteurs qui se croient tous des titres pour les faire. Il est rare que l'on soit prophète chez soi. *Major a longinquo reverentia.* »

Le 5 juin, l'évêque de Strasbourg envoya au ministre des Cultes une copie de sa lettre au roi, en le priant « de vouloir bien m'accorder, à la place de M. Affre, l'un des ecclésiastiques portés sur la note ci-jointe... Votre appui, Monseigneur, m'est nécessaire pour le succès de ma demande, et je viens avec confiance le solliciter ».

Mgr de Trévern espéra jusqu'au dernier moment gagner sa cause à Paris, obtenir comme coadjuteur un ecclésiastique originaire d'un diocèse de l'intérieur de France et entièrement formé à la française. Aussi le voyons-nous, encore le 12 juin 1840, s'adresser au baron Atthalin en le priant d'ajouter à la liste des candidats non Alsaciens qu'il venait d'adresser au roi le nom de l'abbé Dupont des Loges, chanoine honoraire de Rennes. Il termine sa lettre par ces lignes qui lui font autant honneur qu'à son jeune compatriote breton, si doué des qualités requises pour continuer et développer l'œuvre d'assimilation du clergé d'Alsace à celui de France : « Encore que ma recommandation ne dût pas me profiter, je me féliciterais toujours de vous avoir fait connaître un ecclésiastique qui en est digne sous tous les rapports¹. »

Mais la clairvoyance et la grande expérience de l'éminent prélat, pour-

1. Lettre du 12 juin 1840.

tant bien placé pour connaître les vrais besoins de son diocèse, ne furent pas appréciées par le cabinet de M. Thiers. A Paris, on donna la préférence aux suggestions purement politiques du préfet Louis Sers. On ne s'est sans doute pas demandé si ce fonctionnaire protestant était vraiment qualifié pour juger des dispositions prétendues favorables à la France des catholiques d'outre-Rhin. Ignorait-on à Paris que ses informations sur l'attitude éventuelle des milieux allemands vis-à-vis de la France lui parvenaient exclusivement par le canal de son intéressé et insinuant protégé, l'abbé Raess. Cet ancien élève mayençais, longtemps professeur et supérieur du séminaire de la même ville, encore très mortifié de ne pas en avoir obtenu la mitre¹, sut avec maîtrise profiter des velléités politiques du cabinet de Paris. C'était d'ailleurs le meilleur moyen de faire avancer sûrement et ancrer définitivement sa petite barque épiscopale dans le port ardemment convoité de Strasbourg. Ce germanisant ne se fit d'ailleurs aucun scrupule d'évincer, par tous les moyens, les candidats foncièrement français, autrement qualifiés que lui. C'est ce qui semble avoir échappé complètement à son protecteur, le préfet Sers. Aussi ce dernier assura-t-il le ministre que « les excellentes dispositions des catholiques d'outre-Rhin et de leurs pasteurs pour la France sont devenues un des meilleurs auxiliaires du maintien de la paix et seraient, en temps de guerre, un des plus puissants moyens d'action sur la Ligue germanique² ». Et il ne manque pas d'insister sur « l'importance que le gouvernement doit attacher à avoir à Strasbourg un prêtre qui soit le lien de transition avec l'Allemagne catholique³ ». Le zèle outré du préfet pour servir la politique étrangère de Paris et pour flatter en même temps, à Strasbourg, les ambitions et les visées germanisantes cachées du chanoine Raess et de son grand ami Liebermann, dépassa pourtant les bornes de la prudence la plus élémentaire. N'allait-il pas jusqu'à déclarer, dans sa note du 17 juin, que « dans une ville aussi protestante comme l'est Strasbourg » la nomination de M. Raess serait très bien vue. Revenant encore à la grande politique, il a soin d'ajouter : « Dans les circonstances actuelles de l'Allemagne, où il (Raess) a de vastes relations, je considère sa nomination comme étant d'une haute importance politique. Les considérations que j'ai fait valoir dans une première note sur M. l'abbé Raess me paraissent avoir acquis une grande force depuis la mort du roi de Prusse. Mais elles sont d'une nature permanente et d'un intérêt national fort élevé⁴. » Comme si la mission essentielle d'un évêque de Strasbourg devait être celle d'un informateur politique et consistait à devenir une espèce de légat extraordinaire, chargé par Paris de suivre de près les affaires d'Allemagne⁵.

1. Schnütgen, *op. cit.*, p. 129.

2. Arch. nat., Section moderne, F¹⁹ 2584. Lettre du 17 mai 1840.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.* Lettre du 17 juin 1840.

5. Consulter sur le rôle politique de Raess l'article du Dr O. Wiltberger, *Andreas Raess, Domherr des Bistums Strassburg und die Politik des Kabinetts Thiers im Jahre 1839* (Zeitschrift

Il est inutile de dire que de telles conceptions sur la mission du futur évêque de Strasbourg étaient diamétralement opposées à celles de Mgr de Trévern. Elles fortifiaient encore davantage son désir de s'opposer à la candidature Raess. Il ne s'en cacha d'ailleurs pas au préfet et l'avait fait informer par son secrétaire, le chanoine Birgy, qu'« il avait écrit au roi pour désigner un nouveau coadjuteur, que ce n'était pas M. Raess qu'il avait demandé¹ ». Cela suffit au préfet Sers pour desservir auprès du ministre l'ami et le secrétaire du prélat. « Monsieur Birgy », lui écrit-il, « est généralement détesté du clergé alsacien, qui lui attribue plus de fautes qu'il n'en a faites. C'est pour cela qu'il est hostile à tout choix fait dans le pays. Mais si je puis le convaincre que M. Raess sera tôt ou tard son évêque et qu'il fera bien de se donner à ses yeux le mérite d'avoir contribué à son élévation, j'espère qu'il suivra mon impulsion². »

Lorsque, vers la fin du mois de juin, plusieurs journaux annoncèrent que la coadjutorerie de Strasbourg était destinée au chanoine Raess, Mgr de Trévern ne fit vis-à-vis du ministre aucun mystère de sa désapprobation. « Je n'examine pas quel degré de confiance et de sympathie ce choix aurait pu inspirer aux catholiques, s'il n'était pas si connu par quels moyens la candidature de M. Raess a été préparée, d'abord, et enfin obtenue. Ce que je puis assurer à Votre Excellence, c'est que récemment, dans une réunion d'environ vingt prêtres, on s'est ouvertement prononcé pour son exclusion³. »

D'une écriture ferme et très lisible, cette lettre n'est, ni par sa forme, ni pour son fonds, celle d'un vieillard tombé en enfance, ainsi que le préfet Sers, le vicaire général Liebermann et le chanoine Raess ont l'habitude de le présenter dans leurs lettres. Par contre, elle respire le même courage et la même franchise dont ce prélat a fait preuve, lorsqu'il retira au chanoine Raess, après l'avoir vu à l'œuvre, la direction du grand séminaire dont il l'avait chargé. D'ailleurs, le chanoine Raess reconnut à son tour la noble franchise de l'évêque à son égard. Le prélat, ayant eu la main forcée par Paris, fit appeler M. Raess auprès de lui à Marlenheim⁴. A cette occasion, il montra à son visiteur le brouillon d'une réponse à la lettre que venait de lui adresser le garde des sceaux Vivien. Voici ce qu'en relate le futur coadjuteur : « Dans cette réponse, Monseigneur dit que je puis bien faire si je veux être à mon affaire et que c'est parce que j'étais toujours occupé de beaucoup d'autres choses qu'il m'avait retiré la direction du séminaire. Il m'y reproche, en outre, une grande légèreté de caractère, mon goût pour les voyages et une certaine espièglerie⁵. »

für die Geschichte des Oberrheins. N. F. XXVIII, p. 25-71), et Schnütgen, *Das Elsass und die Erneuerung des kath. Lebens in Deutschland*. Strasbourg, 1913, p. 128.

1. Note du préfet au garde des sceaux du 6 juin 1840.

2. Ibid.

3. Lettre du 27 juin 1840.

4. Mgr de Trévern avait pris l'habitude de passer les mois de l'été dans cette localité du Bas-Rhin.

5. Quarante ans plus tard, deux auteurs allemands, l'un catholique, l'autre protestant, main

Combien surtout le reproche de l'évêque pour les déplacements fréquents et les longues tournées de Raess en Allemagne, alors que ses devoirs auraient dû le retenir à Strasbourg, était fondé, un coup d'œil rapide sur ses itinéraires en Germanie nous le confirme. Ainsi, en 1835, il fit un long séjour en Allemagne du Nord ; en 1837, il s'arrêta longtemps en Westphalie et en Rhénanie ; en 1839, la Bavière et surtout Munich le retinrent. L'auteur allemand auquel nous empruntons ces détails motive les longs séjours de Raess en Allemagne par le grand attachement qu'il avait conservé à ce pays¹. On s'étonne que Mgr de Trévern n'ait pas plus insisté auprès de son subordonné sur son devoir de résidence et d'un dévouement plus sincère à sa nouvelle patrie, la France. Loin de le blâmer, les amis ultramontains et germanisants de Raess l'en louèrent encore davantage. Lui-même, dans sa lettre à Mgr Affre, il se fait gloire d'avoir entrepris tant de voyages pour le bien de l'Eglise et de la patrie. Ainsi qu'il l'assure dans la même lettre, il se garde bien de présenter à ce propos la moindre observation et il motive son silence de la façon suivante : « Je ne l'ai pas fait, parce qu'enfin c'est M. Birgy qui lui a fait écrire tout ceci². »

Par la nomination du chanoine Raess comme coadjuteur de Mgr de Trévern, l'œuvre inaugurée par ce digne prélat, fondateur de la petite Sorbonne de Molsheim, auteur de la résurrection de l'esprit religieux et scientifique en Alsace et de l'assimilation progressive du clergé du diocèse de Strasbourg à celui de la France, fut gravement atteinte. Comment aurait-il pu en être autrement ? Le futur évêque de Strasbourg, qui connaissait l'Allemagne à fond, avec de si fortes attaches dans les milieux politiques et religieux allemands, n'était tenu par aucun lien intime ni à sa nouvelle patrie, ni au clergé de France. Ces tristes lacunes, il n'a jamais cherché à les combler, soit en cultivant de bonnes et de franches relations avec ses confrères de l'épiscopat français, soit en s'efforçant de comprendre le génie français et d'en goûter le charme. Il ne fit aucun effort pour changer d'orientation et donna ainsi à son clergé, par une passivité nationale regrettable, un exemple néfaste et fatal pour l'avenir français du diocèse. Outre sa valeur générale, l'épisode de la défaite de Mgr de Trévern, au déclin de sa vie, et l'avènement d'un jeune coadjuteur prétentieux annoncent les dangers dont est menacée

tous deux admirateurs de l'évêque Raess, confirmèrent le jugement de Mgr de Trévern quant à l'espérancerie. Cf. L. Pastor, *August Reichensperger, 1808-1896*. Fribourg, 1899, t. II, p. 52, et E. von Ernanthausen, *Erinnerungen eines preussischen Beamten*. Bielefeld et Leipzig, 1894, p. 367.

1. « Dennoch lebte Raess auch weiterhin in seinen Gedanken für Deutschland und dessen kirchliche Entwicklung. » A. Schnütgen, *Das Elsass und die Erneuerung des katholischen Lebens in Deutschland von 1814 bis 1848*. Strasbourg, 1913, p. 114 et suiv., 130, 155. — Déjà en 1833 les fondateurs alsaciens de la soi-disant Ecole théologique de Mayence étaient considérés en Allemagne comme entièrement germanisés. Cela n'empêcha pas la Restauration et surtout la monarchie de Juillet de leur confier, après leur retour en Alsace, les postes les plus importants. Voir sur les chefs germanisés du clergé alsacien, les Colmar, les Liebermann, les Humann et tant d'autres : A. Schnütgen, *op. cit.*, p. 155 à 158.

2. Lettre de Raess à Mgr Affre du 26 juin 1840. Arch. nat., Section moderne, F.¹⁹ 2584.

la cause française sur les bords du Rhin et préparent l'implantation du Centre prussien en Alsace.

Et pourtant l'épiscopat de Mgr de Trévern a laissé de fortes traces d'une culture vraiment française dans le clergé alsacien du XIX^e siècle¹. Les leçons de la petite Sorbonne ne furent pas entièrement oubliées par l'élite des ecclésiastiques. Elle a rayonné dans toute la France, dans le sacerdoce, dans l'enseignement, dans l'épiscopat et surtout dans les ordres et les missions françaises.

Dès son entrée à Strasbourg, Mgr de Trévern s'était proposé d'accomplir une œuvre de rapprochement des esprits, « de les renouer par la patience et la douceur », pour employer une expression chère à cet homme de cœur. Longtemps, parmi les vieux prêtres qui connurent encore le digne prélat breton ou qui eurent des maîtres formés à son école, son souvenir garda un grand éclat et leur rappela des temps meilleurs. Ils aimaient à citer aux jeunes les paroles éloquentes dont, à son arrivée à Strasbourg, le nouvel évêque saluait la vieille ville épiscopale. « Et toi, cité fameuse ! rempart de la France et désespoir de ses ennemis, illustre Strasbourg ! toi que la Providence avait destiné à ce beau royaume, en te plaçant sur la rive du fleuve majestueux qu'Elle lui avait marqué pour frontière ; souviens-toi que ta force sera toujours moins dans le nombre de tes bastions, dans l'épaisseur de tes murailles que dans l'union étroite et fraternelle de tes habitants. Reste toujours fidèle à ton roi : sers unanimement ton Dieu, et c'est alors que tu seras pour la patrie un boulevard à jamais imprenable². »

Cette union étroite et fraternelle des habitants d'Alsace entrevue par Mgr de Trévern, comme une terre promise au terme de son épiscopat, il eut bien le bonheur de la voir germer, mais il n'en aperçut jamais l'épanouissement. C'est à ses lointains successeurs français venus de l'intérieur que cette joie parfaite restera réservée, lorsqu'ils auront continué, avec la même endurance que l'ancien émigré breton, les sillons tracés par sa main.

L'histoire, qui est une puissante éducatrice, est aussi une suite de recommencements. Et la France nouvelle ne doit pas oublier en Alsace l'enseignement des événements passés. En les étudiant, elle leur arrachera les secrets de l'avenir. Si gouverner c'est prévoir, il faut encore ajouter : prévoir, c'est aussi se souvenir. Cette grande leçon est le plus beau fruit que nous offre la lecture des dernières lettres de Mgr de Trévern.

Ernest HAUVILLER.

1. F. Ponteil, *op. cit.*, p. 7, 59-60.

2. Lettre pastorale à l'occasion de son arrivée dans son diocèse, p. 10.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DES RELIGIONS

JUDAÏSME ET CHRISTIANISME ANTIQUES

I. GÉNÉRALITÉS. — RELIGION ET RELIGIONS. — En écrivant le livre que j'ai sous les yeux, le P. W. SCHMIDT¹ n'a pas oublié une minute qu'il est l'auteur d'un gros ouvrage sur l'*Origine de l'idée de Dieu*. Il en a repris les thèses et les a organisées de nouveau, mais cette fois en forme de manuel. Sa préoccupation fondamentale, c'est d'établir que le monothéisme se trouve chez les peuples les plus primitifs, alors qu'on ne rencontre au même endroit aucune trace de magie. La religion est donc, pour lui, à concevoir comme le sentiment d'une dépendance à l'égard d'une *personne supra-terrestre*. La méthode consiste à prendre chacune des théories émises sur l'origine de la religion (mythologie de la nature, fétichisme, manisme, animisme, mythologie astrale, totémisme, magisme), à les exposer d'après leurs tenants représentatifs et à les critiquer pour les écarter toutes (p. 51-207); puis à élever sur leurs ruines la doctrine propre du P. Schmidt (p. 213-255), celle qui met à l'origine de tout la claire notion du Grand Dieu moral. Le R. P. sait beaucoup; c'est un spécialiste très averti des questions qu'il traite et on s'instruit en sa compagnie. Son exposé n'en est pas moins terriblement tendancieux et il marque pour l'*écreintement* une prédilection qui agace et inquiète. Trop souvent — et d'ailleurs c'est là une des plus fâcheuses habitudes des hommes de son état — il paraît s'imaginer que mépriser l'adversaire suffit à l'écarter; que proclamer qu'on a raison tout seul et qu'il n'est pas un savant « digne de ce nom » qui n'en convienne équivaut à l'avoir prouvé. Tare congénitale sans doute, mais qui ne recommande pas spécialement celui qui en est affligé. Il serait très facile de retourner contre le P. Schmidt les procédés dont il use contre Durkheim, Pettazzoni, Lévy-Brühl, Kreglinger — au hasard — et, en plus d'une rencontre, il y résisterait moins bien qu'eux. Naturellement, ce Grand Dieu qui impose l'invincible notion de son exis-

1. P. W. SCHMIDT, *Origine et évolution de la religion. Les théories et les faits*. Paris, Grasset, 1901, 360 p. in-12, de la collection « La vie chrétienne », 2^e édition. Traduit de l'allemand par A. LEMONNIER.

tence souveraine aux plus humbles primitifs, c'est — qui en douterait? — le Dieu qui rayonne dans la Bible. Le P. Schmidt, avec un grand déploiement d'érudition et les quelques précautions que réclament ses intentions scientifiques, restaure tout bonnement une vieille doctrine caduque, celle qui armait Adam de toute la Connaissance et attribuait au péché de l'Ancêtre l'oubli de la Vérité où sont tombés ses descendants. C'est très bien; mais, pour qui refuse d'adhérer à l'assimilation implicite qu'opère le P. Schmidt, il reste que ce prétendu monothéisme primitif engendre une insupportable équivoque. Il se pourrait que ces vieux hommes se fussent dit tout uniment que le monde, pour eux si plein de surprises, avait été façonné par un être plus puissant qu'eux, sans que pourtant la théodicée chrétienne eût le moindre avantage à tirer de ce fait modeste. Et c'est là que git l'équivoque : elle sera dangereuse aux profanes. Au demeurant, le livre rendra de grands services à l'étudiant averti. — L'encyclopédie pratique publiée, en seconde édition, par MM. H. GUNKEL et L. ZSCHARNACK¹, assistés d'un grand nombre de collaborateurs, est heureusement parvenue à sa fin, avec sa 115^e livraison qui termine le tome V. Un volume complémentaire² comprend les tables, très bien conçues, et quelques corrections (six colonnes). Il y a lieu de féliciter les auteurs d'avoir mené à bien, avec régularité et promptitude, une si grosse besogne. Un dictionnaire de ce genre est, en principe, destiné à mettre le chercheur au courant de l'état présent de la question sur laquelle il est consulté. Il faut donc qu'il soit lui-même aussi proche que possible du présent, sans quoi le but n'est pas atteint. Je pense bien que, si cette seconde édition a le succès qu'elle mérite, il sera question d'une troisième d'ici une dizaine d'années... Il convient de distinguer dans la publication deux séries d'articles : les uns, purement biographiques, toujours assez courts — sauf, bien entendu, quand il s'agit de personnages historiques — et suivis, d'ordinaire, d'une liste des principales œuvres de la personne en cause ; les autres, généralement plus développés et portant sur un fait, une question ou une institution. Les premiers, surtout en ce qui concerne l'Allemagne, encombrant un peu et leur brièveté fait qu'ils ne sont pas toujours instructifs. Les seconds sacrifient peut-être trop à la théologie et à l'histoire proprement chrétienne. Mais l'ensemble est bien conçu, bien conduit, par des hommes compétents et répond parfaitement à son objet. Sous une forme très concise, très ramassée, la matière est très riche et maint article apporte une information originale tout à fait intéressante. L'ouvrage ne remplace pas l'illustre *Realencyklopädie* de Hauck, mais il la complète et, sur nombre de points, la rajeunit. Il est aussi indispensable qu'elle au travailleur et à l'étudiant. — Le compendium d'histoire générale des religions

1. *Die Religion in Geschichte und Gegenwart. Handwörterbuch für Theologie und Religionswissenschaft*, herausgegeben von Hermann GUNKEL und Leopold ZSCHARNACK. Tübingen, Mohr, 1926-1931, 5 vol. de 2052, 2068, 2176, 2184, 2158 col. in-4°.

2. *Registerband*, bearbeitet von Dr Oskar RÜNLE. 1932, vi-896 col.

présenté par M. Carl CLEMEN¹ est l'œuvre d'une équipe de spécialistes dont chacun a conduit son étude particulière en pleine indépendance. Le savant professeur de Bonn s'est réservé le chapitre sur la religion préhistorique et primitive, et ceux relatifs à la religion perse et à la religion celtique. Ces trois contributions sont parmi les plus intéressantes et elles gardent, dans le domaine où l'hypothèse a coutume de s'étaler, une réserve très louable ; ce qui ne les empêche pas d'abonder en suggestions dignes de retenir l'attention. La rançon de l'indépendance des collaborateurs, c'est la diversité et l'inégalité de leurs apports et, finalement, le manque d'unité du livre. Je pense qu'il aurait gagné à être plus dirigé, équilibré, uniformisé dans sa composition. Par exemple, M. Pfister s'intéresse à la religion grecque classique et il en parle fort diligemment, mais trop en bref pour être toujours bien compris par le lecteur incompetent. Il ne dit à peu près rien des croyances hellénistiques et de l'invasion des cultes orientaux ; c'est une lacune fâcheuse qu'une entente préalable un peu plus exacte aurait prévenue². Les quarante pages de M. Baeck au sujet du judaïsme surprennent par leur allure de méditation mystique, enthousiaste et confuse, sur l'essence de cette religion. Il n'y a pas là un mot d'histoire, ni rien qui laisse soupçonner quelque différence entre ce que croyaient peut-être les contemporains de Moïse et ce que croient encore quelques-uns d'entre ceux de l'auteur. Le lecteur français ne comprendra rien à cette *élévation* et n'aura pas tort. Tout à côté, le bouddhisme de M. Hackmann, servi par le contraste et, du reste, très bien présenté, paraît lumineux. Le christianisme de M. Seeberg est fortement influencé par l'attitude germanique et luthérienne de son auteur : il inquiète (cf. p. 38 et suiv.). On y relèverait trop facilement mainte assertion proprement insoutenable en critique et le fait que M. Seeberg ait, à la lettre, escamoté toute eschatologie du christianisme primitif en dit déjà assez long. Je doute encore qu'un bon lecteur français suive notre auteur jusqu'au bout de sa dissertation et en tire profit, à des détails près. L'Islam de M. Babinger est, en revanche, bien au point et très plein. D'ensemble, je ne puis pas dire que le livre, malgré la qualité de plusieurs de ses parties, soit très réussi et qu'il mérite l'accueil que je souhaiterais de si grand cœur à celui qui réaliserait le dessein que son titre semblait annoncer. Il aurait fallu que la bibliographie, presque exclusivement allemande, dans plusieurs chapitres fondamentaux, fût partout mieux mise en état de rendre service à notre public, qui, telle qu'elle se présente, n'en fera rien. Il aurait fallu aussi que la traduction fût relue avec sévérité et qu'on en balayât les étrangetés et incorrections qui n'y sont pas assez rares. Les bonnes intentions sont toujours louables, mais elles ne suffisent pas à tout, cela dit pour l'éditeur encore plus

1. C. CLEMEN, *Les religions du monde, leur nature, leur histoire*. Trad. de J. MARTY. Paris, Payot, 551 p. in-8°.

2. M. Seeberg en dira bien quelque chose à propos du christianisme primitif : autre perspective.

que pour les auteurs et leur interprète. — Par contre, à part la singularité de son titre et, partant, de sa conception, je n'ai que du bien à dire de la *Religionsgeschichte Europas* de M. Carl CLEMEN¹. L'érudition de l'auteur est vaste et précise; elle ne donne pas inconsidérément dans les nouveautés. Il en a présenté les conclusions avec beaucoup de clarté dans ces deux volumes, bien imprimés et enrichis fort à propos d'illustrations bien choisies. Le premier divise sa matière en trois parties : I. *Les temps préhistoriques* (âges de pierre, de cuivre et bronze, de fer); II. *Les peuples européens antérieurs et étrangers aux Indo-Germains* (Égéens, Étrusques, Ligures, Ibères, Finnois); III. *Les Indo-Germains* (les ancêtres, Grecs jusqu'au II^e siècle av. J.-C., Romains, Scythes, Sarmates, etc., Thraces, Celtes, Germains, Slaves). Nous nommerions ces gens-là plutôt des Aryens ou des Indo-Européens, mais je ne veux pas disputer pour si peu. Le second volume comprend quatre parties : I. *Le Judaïsme* (Antiquité, Moyen Age, Temps modernes); II. *Le Christianisme* (même disposition); III. *L'Islam* (en Espagne, en Italie, dans le sud de la Russie, dans les pays balkaniques); IV. *Le Lamaïsme*. N'existe-t-il pas un temple consacré à ce culte à Leningrad? Et des bouddhistes chez les Soviétiques? M. Clemen nous gratifie même à leur propos d'une grande page de bibliographie qui, à la vérité, les déborde quelque peu. L'inconvénient de la convention acceptée par l'auteur c'est de supposer connu ce qui peut être l'essentiel pour les religions nées hors d'Europe et qui ne font que s'y prolonger; ou de le résumer trop succinctement pour demeurer bien intelligible au commun des lecteurs, malgré le complément de notices bibliographiques généralement excellentes, parce que discrètes et filtrées. Une Table plus détaillée ou un Index plus analytique feraient plaisir pour s'orienter plus vite dans un texte d'ordinaire un peu compact. Il va de soi que tout dans ces énergiques raccourcis ne me semble pas hors de toute contestation; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Si je ne me place pas strictement dans la même perspective que M. Clemen, je n'en pense pas moins qu'il y a le plus grand profit à suivre son développement d'un bout à l'autre. — C'était une excellente idée et très féconde que de composer un *atlas* destiné à illustrer l'histoire des diverses religions en usant des ressources que la technique d'aujourd'hui met à la disposition d'un éditeur pour reproduire avec éloquence tous les documents nécessaires. Les sept livraisons du recueil de M. H. HAAS qui me sont parvenues ont traité, une aux Aïnos, une au Jânisme, deux à la religion grecque, trois aux religions de l'ambiance du christianisme primitif².

1. C. CLEMEN, *Religionsgeschichte Europas*; I : *Bis zum Untergang der nichtchristlichen Religionen*; II : *Die noch bestehenden Religionen*. Heidelberg, Carl Winter, 1926 et 1931, 2 vol. VI-383 et VI-335 p. in-8°.

2. D. HANS HAAS, *Bilderatlas zur Religionsgeschichte*. 8 Livraison : H. HAAS, *Die Aïnu und ihre Religion*. Leipzig et Erlangen, A. Deichert; D^r Werner SCHOLL, 1925, XVIII p. et 125 fig. in-4°; 12 Livraison : W. KIRFEL, *Die Religion der Jaina's*, 1928, XXV p., 77 fig.; 13-14 Livraison : A. KUMPF, *Die Religion der Griechen*, 1928, XII p., 208 fig.; 9-11 Livraison : J. LEIPOLDT, *Die Religionen in der Umwelt des Urchristentums*, 1926, XXII p., 193 fig.

La première partie de chaque volume constitue une sorte d'introduction générale et un commentaire des figures qui composent la seconde partie ; elle s'accompagne d'une bibliographie développée. Les illustrations sont bien choisies, méthodiquement groupées et bien expliquées. On en tirera un secours des plus appréciables dans l'enseignement. — Je signale une réédition des *Mélanges d'histoire des religions* de MM. HUBERT et MAUSS ; trois mémoires (*Le sacrifice*, *L'origine des pouvoirs magiques*, *La représentation du temps*) préparés en commun et publiés pour la première fois il y a déjà longtemps (1899, 1904, 1905). Ils sont tous trois fort connus et ils ont fait leur fortune. L'intérêt propre de la réimpression nouvelle s'attache à la Préface (42 p.) qui la précède et où les deux auteurs, en répondant aux critiques qui leur ont été opposées, ont été amenés à préciser et à confirmer leurs idées¹. — Voici le second volume du vaste travail que M. Robert WILL a consacré à la description et à l'exploration du culte². Le premier traitait du rapport, à travers le culte, du sujet religieux et de son Dieu ; le troisième s'occupera de la sociologie cultuelle. *Nous entendons*, dit l'auteur, *définir et décrire les formes sensibles du culte* ; dans cette définition, il fait entrer tout objet sensible, toute forme de parole, la personne humaine et même des intermédiaires moins palpables, tels que l'espace et le temps. Il exclura des phénomènes du culte les phénomènes purement religieux et tout ce qui se rapporte à la dévotion individuelle. Deux grandes divisions : I. *Les principes de la phénoménalité cultuelle* ; II. *Les formes de la phénoménalité cultuelle*. Pour définir et préciser là où cette double opération ne va pas toujours de soi, M. Will n'hésite pas à faire appel à l'intuition, à sa propre expérience religieuse, à ses impressions cultuelles, et tout ce *subjectivisme* met d'abord en défiance. L'auteur proteste de sa mentalité scientifique ; il écarte toute intention d'apologétique et, plus simplement, de réalisation pratique. Je ne me permettrais pas de douter de sa sincérité. Pourtant, il faut bien que je donne aussi mes impressions, qui sont que l'ouvrage paraît d'esprit très protestant, qu'il n'y est fondamentalement question que du christianisme, les traits pris de temps en temps à d'autres religions ne venant guère qu'à titre de complément ou de confirmation ; que les exemples historiques, loin d'être le principal, ne représentent guère qu'un florilège d'illustrations, une chaîne d'arguments positifs, fonction d'un raisonnement tout spéculatif (cf., par exemple, la conclusion de la première partie, p. 272). Pour bien suivre ce raisonnement-là, il faut croire en Dieu, à la révélation, aux relations entre Dieu et le fidèle, aux fins chrétiennes. Ce ne sont pas là postulats d'histoire. Il faut aussi s'élever jusqu'au mysticisme où plane visiblement M. Will. C'est du point de vue de la psychologie religieuse que l'ou-

1. H. HUBERT et M. MAUSS, *Mélanges d'histoire des religions*, 2^e édition. Paris, Félix Alcan, 1929, XLII-236 p. in-8°.

2. Robert WILL, *Le culte. Étude d'histoire et de philosophie religieuses* ; t. II : *Les formes du culte*. Paris, Félix Alcan, 1929, x-568 p. in-8°.

vrage est vraiment intéressant. J'ajoute volontiers que, dans le détail, il contient beaucoup d'observations très utiles pour l'historien¹. En revanche, il y a de quoi contester sur plus d'un point ; non pas que l'auteur ne connaisse très bien les questions dont il parle, mais l'exploitation qu'il en fait peut quelquefois paraître exagérée, voire inacceptable. Les considérations esthétiques et même littéraires ont leur place dans le livre², à côté des suppositions métaphysiques hors desquelles — sa conclusion le reconnaît (p. 551 et suiv.) — il resterait inintelligible. J'ai quelque hésitation à dire que l'énorme volume présente des lacunes ; et pourtant on les voit. Par exemple, le gros problème de la *liturgie sexuelle* tient exactement en deux lignes (p. 405) ; l'étude des *temps sacrés* (p. 517 et suiv.) reste déplorablement brève et superficielle ; de même ce qui est dit des *lieux sacrés* (p. 526 et suiv.). Ces réserves ne valent pas pour diminuer le mérite intrinsèque d'une enquête unique en son genre, sur une des questions les plus complexes qui soient dans le domaine des sciences religieuses. Le long, patient et souvent très pénétrant effort de M. Will aura très efficacement contribué à en déterminer et à en analyser les composantes. — Une traduction du livre de M. HEILER sur la *Prière*³ rendra service. Ce n'est pas qu'il satisfasse un historien, mis d'abord en défiance par l'absence complète de références et de bibliographie ; on s'aperçoit vite qu'il traite de doctrine, de psychologie et de sociologie plus que de critique et d'histoire ; mais, en soi, il intéresse et aide à réfléchir sur son maint problème délicat ou complexe. Il s'applique surtout à la *classification*, à la *description*, à l'*analyse* des divers types de prières et, pour terminer, à la détermination de l'*essence de la prière*. Un érudit habitué à tenir rigoureusement compte des individus et des contingences trouvera qu'il y a dans ces pages copieuses beaucoup de synthèses hardies et d'abstractions contestables, sous lesquelles il n'est pas toujours facile d'apercevoir le réel, c'est-à-dire la vie véritable. Mais c'est là un défaut inhérent au genre même auquel l'ouvrage se rattache. Je dirais la même chose des lacunes trop visibles et de l'aspect arbitraire de l'information. Pris tel qu'il est, et si on renonce à le comparer à l'étalon du livre d'histoire scientifique, le volume peut être retenu pour le profit de l'historien des religions. —

1. Exemples : sur l'emploi du *nom* et de la *parole* dans le christianisme (p. 352 et suiv.) ; sur les divers aspects culturels du Christ (p. 414 et suiv. ; 423 et suiv., 434).

2. P. Valéry est, si je ne me trompe, cité neuf fois et Loisy seulement trois ; les frères Tharaud deux fois et Renan une seule. Je dois dire que cette préoccupation *littéraire* ne s'étend pas jusqu'au soin du style. M. Will écrit trop souvent d'une plume redoutable. Voici une phrase qui n'est, hélas ! pas unique dans son genre et qui fera comprendre ce que je veux dire : *Qu'il nous suffise d'en indiquer l'orientation : la subjectivité à tendances transsubjectives n'est violente pas l'intermédiaire phénoménal, lorsqu'elle se concrète en lui* (p. 28) !

3. FR. HEILER, *La prière*. Traduit de l'allemand par MM. Et. KRUGER et J. MARTY. Paris, Payot, 533 p. in-8°. Pas d'index. Au bout d'un livre de ce genre, c'est une carence impardonnable.

Les recherches de M. PETTAZZONI sur la confession des péchés¹ nous étaient, dans leur fonds, déjà connues par divers articles publiés, de 1926 à 1928, dans les *Studi e materiali di Storia delle religioni* et par plusieurs communications présentées à des congrès scientifiques. Ce premier volume porte sur les Primitifs, l'Amérique précolombienne, le Japon du Shinto, la Chine, le Brahmanisme, le Jânisme, le Bouddhisme. Pas de théories : des matériaux criblés et mis en ordre. Le moment n'est pas encore venu de faire plus que de constater. Pourtant, on aperçoit déjà, dans l'extension même de la pratique de la confession et dans les formes qu'elle adopte, des raisons de reviser notre doctrine touchant le péché dans les religions du Livre et les procédés de purification qui sont appliqués à la transgression de la Loi. Enquête soignée et pénétrante, dont nous attendons la suite avec une vive impatience.

— M. LOISY aurait souhaité donner de ses *Mystères*, rapidement épuisés, une véritable édition nouvelle. Comme les circonstances ne lui permettaient pas d'entreprendre la refonte qu'il jugeait nécessaire, il s'est résigné à laisser réimprimer ce qu'il avait d'abord écrit, en n'y apportant qu'un petit nombre de retouches et d'additions². Il faut le louer d'avoir passé outre à ses scrupules. Tel qu'il est, son livre, très clair et très précis, continuera de rendre de sérieux services. J'ai éprouvé qu'il est admirablement propre à éveiller des curiosités et à les orienter. — M. ANGUS³, dont j'ai naguère signalé ici même un bon travail sur le même sujet, mais présenté suivant une autre disposition, s'est attaché cette fois à l'exploration de l'arrière-plan religieux du christianisme primitif, à la détermination de ses aspirations, de ses tendances diverses, de ses expériences, de ses réalisations. Les composantes de ce vaste mouvement se ramèneraient à sept : le judaïsme, la philosophie grecque, les Mystères, le christianisme lui-même, l'astralisme, l'hermétisme, la gnose. Sur plus d'un point, elles se croisent et se confondent. Le livre n'est pas bien composé : le lecteur est choqué de voir le christianisme tenir tant de place dans un exposé qui semble destiné à lui servir de Préface, et les Mystères, par exemple, être réduits à un petit chapitre. Je vois la cause de ce déséquilibre dans la préoccupation du *to-day* qui ne quitte pas l'auteur, et dans son dessein fondamental, qui est de convaincre les chrétiens du xx^e siècle que, dans sa lutte contre le syncrétisme gnostique, l'Église a laissé perdre bien des valeurs religieuses qu'il y aurait peut-être intérêt à récupérer aujourd'hui. Il faudrait aussi débarrasser le christianisme du *sacramentalisme* et du *sacerdotalisme* qui l'encombrent. Ces convictions sont responsables de digressions, bien inutiles du point de vue de l'histoire. Du reste,

1. Raffaele PETTAZZONI, *La confessione dei peccati*, parte prima. Bologne, Zanichelli, 1929, xiv-355 p. in-12.

2. Alfred Loisy, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, 2^e édition. Paris, Em. Nourry, 1930, 349 p. in-8^o.

3. S. ANGUS, *The religious quests of the Graeco-Roman world. A study in the historical background of early Christianity*. Londres, J. Murray, 1929, xx-444 p. in-8^o.

M. Angus, qui est un mystique et un tenant de la doctrine de la révélation progressive, a très bien mis en valeur l'*expérience religieuse*, à la fois métaphysique et mystique, de certains païens ; seulement, je crois que l'esprit latin, l'intelligence du sens antique de la vie lui font défaut ; tandis que son moralisme anglo-saxon, qui perce en tant d'endroits, étriqué et dessèche ce qui, dans la réalité, devait être à la fois plus exubérant et moins précis. Ce n'est pas du point de vue des piétistes du 1^{er} siècle qu'il essaie de les voir ; il les regarde de celui d'un protestant libéral d'aujourd'hui. Cette erreur de perspective est certainement très fâcheuse ; elle fausse en trop de rencontres une analyse ailleurs tout à fait excellente et suggestive. J'aurais du mal, par exemple, à me mettre d'accord avec M. Angus sur sa représentation de l'apôtre Paul, qui doit, le pauvre homme, s'être plus mal exprimé que je ne croyais, pour être interprété de la sorte. Platon, Philon, Plotin et Von Hügel me paraissent les âmes sœurs de celle du professeur de Melbourne, et je ne me sens pas historiquement très rassuré par cette noble parenté. C'est la philosophie de l'histoire plus que sa modeste réalité que M. Angus recherche et, par malheur, je n'ai aucune confiance dans l'*objectivité* de cette philosophie-là. N'exagérons pourtant rien : trop dissertant, trop porté à la digression modernisante, trop intéressé à un dessein qui n'est pas d'histoire, le livre n'en présente pas moins beaucoup d'intérêt et je ne puis pas dire qu'il ait vraiment manqué son but. D'ensemble, il nous permet de nous représenter assez bien, si j'ose ainsi dire, l'atmosphère religieuse des temps hellénistiques.

II. LE JUDAÏSME. — Voici d'abord trois volumes de l'admirable édition des Septante qui paraît par les soins de MM. A. E. BROOKE, N. McLEAN, H. St. J. THACKERAY¹. Ils se rapportent aux deux livres de *Samuel* et aux livres des *Rois* qui, comme on sait, se placent bout à bout. La publication était interrompue depuis 1917. Le *Codex Vaticanus* a servi de base à l'établissement du texte, mais les éditeurs l'ont soigneusement conféré à tous les manuscrits qui pouvaient servir à le contrôler, aux versions anciennes, aux citations patristiques, à Josèphe, qui, à partir de *I Sam.*, 8, devient un témoin de première importance pour la lettre ancienne de la Bible grecque. L'appareil critique est d'une richesse exhaustive et offre à tous les érudits un instrument de travail incomparable. Il faut payer un juste tribut de gratitude au dévouement et à l'abnégation des savants qui mettent sur pied de pareils travaux. — Le Dr MARDRUS a choisi dans la Bible hébraïque² un certain nombre de pages et de récits particulièrement remarquables et il en a donné une traduction originale, dont l'exotisme plaira. Pas un mot d'introduction

1. *The Old Testament in Greek*, edited by Alan England Brooke, Norman McLean and Harry St. John Thackeray ; vol. II : *The later historical books*, part I, *I et II Samuel*. Cambridge University Press, 1927, ix-200 p. in-4° ; — vol. II, part II, *I and II Kings*, 1930, 389 p. ; — vol. II, part III, *I and II Chronicles*, 1932, 556 p. in-4°.

2. Dr J.-C. MARDRUS, *Pages capitales*. Paris, Fasquelle, 1931, 214 p. in-16.

ni de commentaire ; pas même une référence, de sorte qu'il ne s'agit, au vrai, que de littérature. Le livre est, du reste, fort élégant. S'il contribue à fixer l'attention de quelques profanes de bonne volonté sur l'intérêt des textes bibliques, il aura, je pense, atteint son but. Nombreux sont les braves gens qui, s'ils devaient n'emporter qu'un livre dans une île déserte, choisiraient la Bible et qui, en attendant, n'en ont pas lu un verset. — Les Anglais excellent à composer des Encyclopédies scolaires, des *compendia* destinés à mettre sous la main de l'étudiant tous les renseignements dont il a journellement besoin pour travailler avec méthode et fruit dans une direction donnée. C'est à cette intention que répondent avec bonheur, ces *Helps to the study of the Bible*¹, réédités après une trentaine d'années, par les soins de l'évêque de Bradford, de MM. Box, DODD, GRAY et cinq ou six autres érudits et ecclésiastiques. Il ne s'agit pas d'un livre qui résume et organise des théories, mais d'un recueil, méthodique et aussi pratique que possible, de faits et de précisions utiles. Il s'adresse à des *usagers* anglais. La bibliographie, ramassée à peu près toute en quatre pages liminaires, est uniquement anglaise et elle met l'accent sur les livres les plus immédiatement accessibles aux novices. Le volume se divise en cinq parties : I. *La Bible* (canon, langue, authenticité, intégrité du texte, versions anciennes, versions anglaises, avec insistance sur la *Revised*) ; II. *L'Ancien Testament* (analyse sommaire des divers livres du recueil, résumé de l'histoire juive, particularités principales de l'Ancien Testament, chronologie, archéologie, ethnologie) ; III. *Les Apocryphes*, entendons les Deutérocanoniques (analyse, esquisse historique de la période 539 à -4) ; IV. *Le Nouveau Testament* (analyse des divers écrits ; monographie sur la chronologie, les miracles, les paraboles, les relations des deux Testaments, les voyages de S. Paul, etc.) ; V. *La Palestine*, ses habitants ; sa géographie ; ses mœurs et coutumes (renseignements difficiles à rassembler sur quantité de questions de détail, depuis les sectes juives jusqu'au calendrier). L'ouvrage est clos par plusieurs répertoires fort utiles (antiquités et coutumes, noms propres de l'Écriture, index des matières de la Bible, concordance anglaise, atlas). C'est vraiment le *compagnon* des études bibliques. L'esprit est celui du *New Commentary* de Gore : anglican libéral. — Par les soins du D^r HERTZ commence à paraître une édition bien présentée du *Pentateuque*². Le premier volume contient le livre de la *Genèse* : texte hébreu imprimé en caractères magnifiques et vocalisé, traduction anglaise serrée et commentaire explicatif qui s'adresse à l'étudiant et au lecteur

1. *Helps to the study of the Bible*, second edition with many corrections, alterations and additions, by the Bishop of Bradford, G. H. Box, C. H. Dodd, etc. Londres, Oxford University Press, H. Milford, 1931, xx-289 p., 248 p. non numérotées, in-8°, 104 planches choisies et commentées par MM. H. R. HALL, Sidney SMITH et S. R. K. GLANVILLE, et un petit atlas de 12 cartes, précédé d'un index des noms bibliques.

2. *The Pentateuch and Haftorahs*. Hebrew Text, English translation and commentary. Edited by the Chief Rabbi (D^r J. H. HERTZ). *Genesis*. Oxford University Press ; Londres, Humphrey Milford, 1929, xv-544 p. in-8°.

dit cultivé, non au savant et au spécialiste. De ce point de vue, le livre est à retenir. A la vérité, il ne faut pas lui demander ce qu'il n'est pas disposé à donner : il n'a pas la moindre confiance dans l'exégèse libérale, ni, à proprement parler, le moindre esprit historique ; son horizon s'est volontairement rétréci aux limites fixées par la Bible elle-même. Il faut donc le lire ou le consulter comme on ferait — *mutatis mutandis* — de quelque travail d'un solide conservateur catholique ou anglican. — L'étude de M. GRIFFITHS sur l'*Exode*¹ rend la comparaison facile. Elle part de ce principe que les récits du Livre peuvent se proclamer substantiellement véridiques, puisque la tradition juive les a authentiqués. Comme on ne saurait pourtant nier qu'ils ne soient pas toujours très intelligibles ou seulement vraisemblables, il appartient à l'archéologie de les éclairer et de les justifier. Elle s'y montre complaisante, si nous en croyons notre auteur ; mais, pour ma part, je ne suis pas disposé à cet acte de foi. Je doute encore, par exemple, que l'*Exode* date de 1233-1232 et je me méfie de bien d'autres précisions encore, qui semblent tout à fait évidentes à M. Griffiths. — C'était une très bonne idée d'écrire un livre qui introduisit pratiquement le lecteur français à l'étude des *Nebim*. Par infortune, M. CHAÎNE², en cherchant à la réaliser, a surtout pensé aux étudiants des grands séminaires et au clergé ; s'il a songé quelque peu aux laïcs instruits, il n'a pas envisagé l'hypothèse qu'ils pussent ne pas être catholiques. Aussi l'œuvre de vulgarisation scientifique qu'il a prétendu composer non seulement ne satisfera point les savants, mais encore ne sera utilement prise en considération que chez les *Romains*. La bibliographie technique est toute catholique. Il est, du reste, visible que l'auteur sait de quoi il parle et qu'il n'est pas dépourvu de talent. — Pour étudier le *Livre d'Ezéchiel*, le Révérend J. SMITH³ part de la thèse suivante : *Ezéchiel était un Israélite du Nord, de quelque lieu dans l'Israël du Nord, parlant aux Israélites du Nord, de quelque lieu dans l'Israël du Nord, et aux exilés nord-israélites*. Il faut voir en lui un adversaire déterminé du clergé de Jérusalem, quant au culte, sous le règne de Manasseh. Son but était d'encourager ses concitoyens, déprimés par l'adversité et la perte apparente de l'appui de Yahveh. Cette thèse, l'auteur cherche à l'établir par un examen du texte et une critique des positions ordinaires de la critique. Il s'efforce spécialement d'établir qu'il ne s'agit pas d'un exilé de la Captivité, mais d'un *nabi* du temps de Sennachérib (vers 700) et qui a compilé deux séries d'oracles provenant, pour la plupart, de Palestine. Trois, tout au plus, s'adressent avec certitude à une communauté exilée. (Je pense qu'il s'agissait des captifs emmenés par Sen-

1. J. S. GRIFFITHS, *The Exodus in the light of Archaeology*. Londres, R. Scott, 1928, 79 p. in-12.

2. J. CHAÎNE, *Introduction à la lecture des Prophètes*. Paris, Lecoq, 1932, 276 p. in-16, avec 1 croquis, 2 cartes et 10 planches (bonnes) hors texte.

3. Rev. James SMITH, *The Book of the prophet Ezekiel, a new interpretation*. Londres, S. P. C. K., 1931, xvi-125 p. in-12.

nachérib.) L'apparence babylonienne est rédactionnelle et proprement interpolée. Toutefois, M. Smith admettrait qu'Ezéchiel eût rédigé une partie du livre en terre d'exil, l'autre en Palestine. Hypothèses qui paraissent d'abord, dans leur originalité, singulièrement fragiles et hasardeuses, appuyées de raisonnements souvent bien impuissants, et dont on ne saura vraiment que penser qu'après qu'elles auront été criblées avec soin par les ayant droit. — Sur le même Ezéchiel, M. L. TONDELLI présente, avec la garantie de l'imprimatur¹, un travail qui surprend moins : une Introduction sur l'homme et sur l'œuvre ; puis une traduction italienne du texte. En soi, c'est là une étude bien informée et intéressante. La traduction est accompagnée de notes assez abondantes ; elles n'apprendront rien au spécialiste, mais elles aideront le simple lecteur. — M. WIENER² part de cette constatation que la matière contenue dans les livres historiques de la Bible ne correspond pas exactement à la division que l'usage a consacrée. Il n'entend s'occuper que de *II Jug.*, II, 11 — *I Sam.*, XII, qui ont trait aux Juges, et de *I Sam.*, XIII — *I Rois*, II, qui se rapportent à David et à Salomon. Son dessein est de débrouiller les sources des récits et de préciser les interpolations, doublets, répétitions plus ou moins apparents qui encombrant le texte. Il croit pouvoir ainsi délimiter une source qu'il rapporte à Nathan ou à son milieu (*II Sam.*, IX-XX, à *I Rois*, I-II, pour le principal) ; puis une autre (derniers chapitres de *Sam.*) ; enfin, un certain nombre d'autres moindres et plus fuyantes. Travail bien conduit et utile. — M. BOUTFLOWER³ a étudié l'araméen de *Daniel* en vue de contribuer à fixer l'âge du livre. Pour ce faire, il a considéré les divers aspects et les diverses formes de l'araméen, afin d'arriver à cette conclusion que l'araméen de *Daniel* est celui d'un district du Nord-Est de la Palestine et que, s'il ne témoigne pas positivement en faveur de l'authenticité du livre, il ne s'oppose pas non plus à elle. C'est là ce que voulait établir l'auteur et il l'avoue naïvement ; car comment un chrétien peut-il croire qu'un livre traité avec tant de spéciale révérence par Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ne soit rien de plus qu'une Apocalypse juive (p. 40) ? — En effet, comment ? — M. V. L. TRUMPER⁴ est un officier qui a passé vingt ans en Égypte, où il s'est toujours efforcé de garder l'œil ouvert sur tous les faits ou incidents susceptibles de jeter quelque lumière sur l'Écriture. Il a rappelé les épisodes bibliques que ses lectures égyptologiques ou son expérience personnelle lui permettent de commenter. Ses commentaires, d'ordinaire courts, sont aussi plaisants ; ils ne paraissent pas tous également incontes-

1. Leone TONDELLI, *Le profetie di Ezechiele*. Reggio-Emilia, Bizzocchi, 1930, LVIII-199 p. in-8°.

2. Harold M. WIENER, *The composition of Judges II, 11 to I Kings II, 46*. Leipzig, Hinrichs, 1929, 40 p. in-4°.

3. Charles BOUTFLOWER, *Dadda-'Idri on the aramaic of the Book of Daniel*. Londres, S. P. C. K., 1931, 48 p. in-8°.

4. Lieut.-com. Victor L. TRUMPER, *The Mirror of Egypt in the Old Testament*. Londres et Edimbourg, Marshall et Co, 1932, 173 p. in-8°.

tables, et quelques-uns font sourire. D'ensemble, ils illustreront gentiment un cours d'Histoire sainte. — Les recherches de M. P. HUMBERT sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale juive¹, apportent des résultats de première importance. Bien longtemps avant le règne de Salomon (dix siècles au moins et peut-être vingt), la littérature sapientiale égyptienne existait et consacrait une longue tradition gnomique. Cette antiquité crée déjà la présomption d'une influence sur Israël, qui fut en relations si étroites avec l'Égypte. Mais il ne s'agit pas seulement d'une présomption : les preuves matérielles abondent, que M. Humbert réunit et qui emportent la certitude. L'influence s'étend même à la forme, que l'écrivain juif imite souvent jusqu'au plagiat. On peut dire que c'est toute la sagesse hébraïque qui dérive des livres sapientiaux égyptiens, et la démonstration de l'auteur (p. 34-51) me paraît décisive. L'étude poussée qu'il fait, du même point de vue de *Job*, de l'*Ecclésiaste*, du *Siracide*, etc., confirme les mêmes conclusions. Elles sont singulièrement inquiétantes, plus peut-être que M. Humbert n'est disposé à se l'avouer. Il constate la facilité d'adaptation des Israélites qui, défendus par le jahvisme contre les contaminations de fond, ont copié, en se les adaptant, leurs modèles égyptiens. N'ont-ils pas, par exemple, rejeté tout ce qui se rapportait à la vie d'outre-tombe? Sans doute; mais que valent exactement, comme documents sur la vie morale et religieuse d'Israël au temps de leur composition et même de l'Israël alexandrin, ces démarquages audacieux, ces imitations étroites d'écrits si antiques? Est-ce qu'autour de l'*Ecclésiaste* on pensait comme à la cour de Ramsès II? Je crois que l'excellent livre de M. Humbert impose aux exégètes une revision sévère de leurs commentaires et aux historiens un redoublement de circonspection dans l'utilisation de ces textes décevants. — Avant de s'endormir pour toujours, M. Théodore REINACH avait eu le temps de mettre la dernière main à l'édition du *Contre Apion* de Josèphe, que publie la *Collection des Universités de France*². C'est un travail excellent. L'Introduction qui le précède, et qui étudie la vie et l'œuvre de Josèphe, est un modèle de précision concise et pleine, et aussi de sagesse. La traduction, due à M. Léon Blum, rend bien le mouvement et la couleur du texte. Dans l'Introduction de ce *Contre Apion*, Th. Reinach exprimait le vœu de vivre assez pour voir s'achever la traduction des œuvres de Josèphe qu'il avait entreprise voilà plus de trente ans, sous les auspices de la *Société des Études juives*. Cette joie ne lui a pas été donnée; pourtant l'œuvre touche à sa fin. MM. Mathieu et Herrmann, avec le concours de MM. S. Reinach et J. Weill, ont achevé la publication des *Antiquités* par un volume qui contient les livres XVI-XX, et M. R. Har-

1. Paul HUMBERT, *Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël*. Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 195 p. in-8°.

2. Flavius JOSÈPHE, *Contre Apion*. Texte établi et annoté par Théodore REINACH et traduit par Léon BLUM. Paris, Les Belles-Lettres, 1930, xxxix-132 p. in-8°. M. Isidore Lévy a revu l'ensemble du volume et en a complété l'annotation après la mort de Th. Reinach.

mand, aidé par les deux mêmes collaborateurs, a terminé la *Guerre des Juifs* (livres IV-VII), dont la première partie (livres I-III) avait paru en 1912¹. Quand la *Vita* aura eu son tour, les historiens auxquels le grec de Josèphe pourrait résister disposeront contre lui d'un instrument de contrainte auquel ils pourront se fier sans réserve. M. S. Reinach a fait suivre le second volume de la *Guerre des Juifs* de notables extraits du Josèphe slave. Je suis toujours (hélas !) de ceux que la grâce n'a pas touchés et qui, depuis longtemps en défiance contre les fragments de Berendts, ont le malheur d'estimer que M. Eisler les a rendus définitivement inacceptables. Ce n'est ni le lieu ni le moment d'en disputer ; mais j'avais le devoir de ne pas me dérober à l'occasion qui m'invitait à dire mon sentiment, puisque M. Reinach a confessé le sien. — Toujours à propos de Josèphe, voici un très bon livre de M. Foakes JACKSON, un livre suggestif, plein de choses, agréable à lire et utile à consulter². La première partie expose, en deux chapitres courts et clairs, la vie de Josèphe et sa religion, c'est-à-dire les thèmes de son apologétique dans le *Contre Apion*. La seconde partie traite de la religion des Juifs avec une liberté de critique qui fait grand honneur au libéralisme de la S. P. C. K., et elle place Josèphe en face de la tradition religieuse de son peuple. Elle étudie aussi l'interprétation de l'histoire des Juifs que l'apologiste présente aux *Goyim* et sa représentation du régime romain. Chemin faisant, je note un très intéressant chapitre sur les Juifs dans l'empire parthe et les intrigues ourdies par les Juifs contre les Romains ; deux chapitres bien pleins sur les *Antiquités*, leur esprit et leurs sources. Le livre est très riche dans son détail. Je ferais des réserves sur quelques points : par exemple, je serais moins bienveillant à Josèphe que ne l'est ordinairement M. Jackson ; je n'ai aucune disposition à croire que notre chroniqueur a inséré en *Ant.*, 18, le trop fameux *Testimonium Flavianum* pour obliger un ami qui s'intéressait au christianisme. Il n'importe : l'ouvrage est à placer parmi les meilleurs au titre d'introduction à l'étude du judaïsme vers les débuts de l'ère chrétienne. — Plusieurs ouvrages d'ensemble ont été consacrés à l'histoire d'Israël. La mort prématurée de l'abbé DESNOYERS³ nous prive de la fin de la grande œuvre qu'il avait entreprise et dont le premier volume avait paru en 1922. Il a pu, avant de succomber, terminer l'exposé des règnes de David et de Salomon. Beaucoup de soin, beaucoup de travail, beaucoup de connais-

1. *Œuvres complètes de Flavius Josèphe*, traduites en français sous la direction de Théodore REINACH. T. IV : *Antiquités judaïques* (livres XVI-XX), traduction de G. MATHIEU et L. HERRMANN. Paris, E. Leroux, 1929, 301 p. in-8°. — T. V : *Guerre des Juifs* (livres I-III), traduction de René HARMAND, 1912, 309 p. in-8°. — T. VI : *Guerre des Juifs* (livres IV-VII), 1932, 286 p. in-8°.

2. F. J. FOAKES JACKSON, *Josephus and the Jews. The religion and history of the Jews as explained by Flavius Josephus*. Londres, S. P. C. K., 1930, xvi-299 p. in-8°.

3. L. DESNOYERS, *Histoire du peuple hébreu, des Juges à la Captivité* ; t. II : *Saül et David*. Paris, Auguste Picard, 1930, x-350 p. in-8° ; t. III : *Salomon, La religion et la civilisation sous les trois premiers rois*, 1930, 432 p. in-8°.

sances, de sérieuses qualités d'exposition ; c'est évident. Pas de bibliographie ; mais tout l'appareil d'un livre d'érudition ; si les travaux des Dominicains de Jérusalem et la *Revue biblique* sont largement mis à contribution, comme il est naturel, *Syria* n'est pas non plus négligée. M. Desnoyers, nous assure-t-on (t. II, p. 11), était persuadé que, *sur le terrain scientifique, le savant catholique a droit comme les autres à toute sa liberté*. Sans doute ; mais c'est un droit dont Rome se charge de limiter l'exercice. Du reste, alors que l'éditeur (t. II, p. v) nous affirme qu'il ne s'agit point d'une *œuvre d'apologétique ni d'édification*, l'auteur de la *Notice* liminaire nous avertit que M. Desnoyers était un homme prudent, que *son respect de la vérité scientifique s'alliait tout naturellement à son amour de la religion, à son profond désir de ne heurter aucune susceptibilité digne de respect*. Voilà qui n'est pas très rassurant. Et voici plus grave : *Il savait que l'Église a mission pour nous diriger. Aussi se préoccupait-il d'éclairer ses recherches à la lumière de ses décisions* (celles de l'Église, bien sûr) *et des données théologiques*. En d'autres termes, la liberté de M. Desnoyers était pourvue de bons freins ; aucun excès de vitesse à en redouter. Je suis bien obligé de dire, malgré ses très réels mérites, que le livre justifie les appréhensions que de telles déclarations suscitent : il n'est pas l'œuvre d'un savant libre d'esprit, d'un chercheur qu'aucune arrière-pensée, aucun préjugé, aucun intérêt confessionnel n'égarent. C'est de la bonne science *catholique* ; ce n'est pas de la science tout court. Je cherche l'historien vraiment libre qui accepterait, par exemple, qu'on utilisât les *Chroniques* sur le même plan que *Samuel* et qui, tout en soupçonnant qu'elles versent David dans la légende (p. 325), crût qu'elles ont tiré de leurs sources — de bonnes sources, bien entendu — tout le détail de leur information positive. N'ayant pas voulu — ou pas pu — sacrifier les habitudes de l'*Histoire sainte*, l'auteur a fini par nous donner deux portraits de David différents et inconciliables : le chef de bande, brutal, cruel, débauché, débridé, et le saint roi, le véritable homme de Dieu, dont on regrette de ne pouvoir faire un chrétien (t. III, p. 185), mais dont Dieu avait illuminé l'esprit *sur les réalités très lointaines de l'Incarnation et de la Rédemption* (p. 320). De même son désir d'harmoniser toutes les traditions touchant Saül a-t-il jeté l'auteur dans l'incohérence (p. 139). Entendons-nous bien : à en juger par la hardiesse de quelques notes, par le courage de quelques aveux, par l'embarras vraiment pénible de quelques considérations, et ne serait-ce que par l'habitude de dire *Yahvé* et non *Dieu*, je m'assure que l'abbé Desnoyers, s'il s'était trouvé dans de meilleures conditions de liberté et d'indépendance, aurait plus effectivement servi la science et qu'il en avait la volonté. Les impressions qui ressortent du tome III sont de même sorte. La partie la plus intéressante de son contenu est le long exposé (à partir de p. 159) des idées de l'auteur sur la religion et la civilisation hébraïque sous les trois premiers rois. L'image diffère tellement de celle qui ressort, par exemple, de la description récente donnée par M. Lods, qu'on croirait

vraiment qu'il s'agit de périodes historiques différentes. La raison en est que M. Desnoyers puise à pleines mains dans les *Chroniques*, les *Psaumes* et les *Proverbes*, dont M. Lods se méfie à juste titre et qu'il ne se résigne à employer la méthode comparative, à regarder autour d'Israël pour l'expliquer, à limiter l'originalité souveraine du peuple de Dieu, que lorsqu'il ne peut absolument plus faire autrement. Et encore avec quelles réticences y consent-il ! La contamination du *yahvisme* par les croyances cananéennes tient toute en une phrase attristée (p. 160). C'est toujours la préoccupation du point de vue chrétien qui domine l'auteur, et ce pourrait bien être le contraire de l'esprit historique. Il ne peut oublier que les documents dont il se sert sont favorisés du privilège de l'inspiration, ni que la Providence régit spécialement toute cette histoire (cf. p. 279-290). En fait, sur tous les problèmes essentiels (les autels et sanctuaires, les hauts lieux, le sacerdoce et l'organisation du culte, etc.), c'est l'hésitation, l'embarras, la gêne étroite, le demi-aveu pudique, l'artifice ou la dérobade. Je pense qu'il suffirait de lire le chapitre IX, relatif aux idées messianiques, sans doute le plus médiocre du livre, pour se rendre compte intégralement et de la redoutable gageure que M. Desnoyers s'est proposée peut-être malgré lui et qu'il a prétendu gagner, et de la méthode qu'il a crue efficace pour y réussir. Il se défend assurément contre les excès des extrémistes de l'orthodoxie ; il fait ce qu'il peut pour rester sur le plan de l'histoire et son effort est presque touchant. Pourtant il ne suffit pas à le libérer de la décevante hypnose. Qu'on lise en contraste le chapitre XI, sur les conséquences sociales de l'établissement de la royauté : on le trouvera bien fondé et bien conduit. Il n'a manqué à M. Desnoyers, qui sait son métier d'historien, que la permission de l'exercer librement pour être un très bon ouvrier. Nous sommes loin de l'abbé Fillion assurément et c'est déjà un résultat heureux ; mais aussi, dans l'autre sens, nous sommes loin de l'histoire désintéressée. — Le compendium d'histoire des Juifs que nous offrent MM. MARGOLIS et MARX¹ porte sur environ quarante siècles et il intéresse la *Diaspora* aussi bien que la Palestine. Il était inévitable que, même à deux, les auteurs ne prissent pas un intérêt égal à toutes les périodes et n'y apportassent pas une compétence uniforme. La période antique, par exemple, est traitée dans un esprit beaucoup trop conservateur et en cédant à des tendances apologétiques un peu choquantes. Tandis qu'en revanche l'histoire de la formation du *Talmud*, évidemment très familière au professeur Marx, est très bien présentée et intéresse vivement. L'histoire des Hébreux, pour en revenir à elle, est contée comme celle du peuple élu, avec une inintelligence complète du milieu où il a évolué : toute la perspective du tableau en est faussée. Les auteurs savent avec exactitude la date de la sortie d'Égypte (printemps de 1220 !), de même que celle de la publication et de la revision du code de Moïse. Ils ont bien de la chance !

¹ Max L. MARGOLIS et Alex. MARX, *Histoire du peuple juif*, traduite de l'anglais par J. Rousselot. Paris, Payot, 1930, 750 p. in-8°.

Une vue mystique de l'histoire juive domine tout le livre : on y sent la main d'Iahwé¹, qui guide son peuple². La vie en Palestine est fort idéalisée, comme l'avait été l'installation des Hébreux dans le pays (p. 17) et comme le sera l'histoire des Asmonéens (p. 133 et suiv.). L'optimisme, l'euphémisme, la formule émolliente et apaisante, recouvrent benoîtement toutes les tares menues et grosses d'Israël, en sorte qu'on ne comprend plus du tout que tant de mauvais sentiments à son égard aient pu prendre naissance chez les hommes qui ont vécu à son contact au cours des âges. Dans ce qui nous est dit de la période postérieure à 70, du Moyen Age, des temps modernes et contemporains (livres II-V), nous trouvons beaucoup de faits peu connus, intéressants, curieux, voire poignants : on en tirera parti. Du reste, il y aurait de quoi contredire dans les derniers chapitres. D'ensemble, le livre laisse une impression pénible, une impression hallucinante de misères imméritées et de persécutions barbares certainement, mais aussi celle, guère plus réconfortante, de coups de folie, de divisions acharnées, de querelles intestines sans fin, de disputes implacables, d'excommunications féroces. Et cela malgré toutes les atténuations et précautions de langage des auteurs. Je pense, d'ailleurs, qu'ils n'ont pas su rassembler, ordonner, composer toute cette dispersion. Leur récit n'est qu'un kaléidoscope. La traduction a laissé passer un certain nombre d'anglicismes et quelques étrangetés; elle aurait gagné à être relue de près. — C'est un appréciable mérite que d'avoir mis à la disposition des lecteurs de langue française l'*Histoire de la civilisation d'Israël* de M. A. BERTHOLET³. L'auteur est un des savants les mieux avertis qui soient sur l'antiquité juive, et son horizon ne se limite pas aux bornes d'une spécialité étroite. Deux parties : dans l'une, l'histoire de la formation en Palestine d'une civilisation israélite sédentaire; dans l'autre, la description de cette civilisation. L'information est excellente et la présentation très nette. Si je faisais un reproche au livre, ce serait d'avoir bloqué et organisé, dans la seconde partie, des faits de dates trop différentes. Les précisions chronologiques de détail, la constante référence aux sources ne suffiront pas, je le crains, à empêcher le lecteur mal averti de brouiller les plans et de perdre le sens de l'évolution. — Au temps où il était consul de Prusse à Jérusalem, M. ROSEN⁴ s'était posé une question qui n'a cessé de le préoccuper depuis : comment un si petit pays que la Palestine et, sans doute, si peu peuplé, a-t-il pu jamais fournir assez d'hommes pour alimenter

1. Peut-être n'est-il pas indifférent de remarquer que le nom divin n'est jamais écrit dans le livre.

2. Je ne serais vraiment pas fâché de savoir comment les auteurs réalisent cette phrase : (Au Sinaï) ils virent Dieu en son essence spirituelle sans aucune forme (p. 23).

3. Alfred BERTHOLET, *Histoire de la civilisation d'Israël*. Traduction de J. MARTY. Paris, Payot, 1929, 435 p. in-8°.

4. Georg ROSEN, *Juden und Phönizier. Das antike Judentum als Missionsreligion und die Entstehung der jüdischen Diaspora*. (Travail refondu, augmenté et édité par Friedrich ROSEN et Georg BERTRAM.) Tübingen, Mohr, 1929, viii-185 p. in-8°.

toute l'immense *diaspora*? Il voyait la réponse dans l'association et la fusion des deux éléments : le phénicien et le juif. C'est à rendre cette hypothèse vraisemblable qu'il a destiné son livre. Il part de l'idée générale que le judaïsme c'est une religion et non une race. C'est donc la religion juive qui a formé la *diaspora*, et les porteurs de cette religion n'ont pas été nécessairement des Juifs. Toutefois, il a fallu que ce fussent des hommes capables d'entrer en sympathie immédiate avec les Juifs, et M. Rosen s'est persuadé que les Phéniciens se trouvaient dans ce cas ; ils étaient les voisins géographiques des Juifs, appartenaient au même groupe ethnique, parlaient une langue sœur de la leur, s'attachaient à des idées religieuses analogues ; partageaient aussi les mêmes institutions, les mêmes mœurs, les mêmes usages, la même façon de vivre. Là où ils se sont rencontrés par le monde, ils ont pu aisément s'ajouter les uns aux autres et faire nombre. Et ce sont les Phéniciens qui ont adopté le yahvisme. Les objections sautent aux yeux et la thèse fait évidemment figure de paradoxe. Elle vaut pourtant d'être examinée ; les raisons et les textes que produit M. Rosen, surtout dans la troisième partie (Juifs et Phéniciens dans la *Diaspora*) méritent considération. La question est posée : il convient de l'étudier de près. — C'est aussi aux origines de la *Diaspora* que s'est intéressé M. CAUSSE dans son livre sur les *Dispersés d'Israël*¹. Sa thèse est la suivante : la *Diaspora* et son influence ne datent pas de l'époque hellénistique, comme on l'admet trop généralement ; selon toutes apparences, il s'est produit une *Diaspora* préexilique et l'on peut estimer que, sans elle, la conservation du judaïsme après la ruine de Jérusalem, aussi bien que la restauration de la communauté hiérosolymite aux VI^e et V^e siècles, restent difficilement explicables. La première partie du travail s'emploie à relever les traces de cette dispersion antique. Ses débuts remonteraient à l'établissement, par le vieux roi Akab, de bazars juifs à Damas (IX^e siècle) et son épisode essentiel se rapporterait à la conquête de Sargon (VIII^e siècle), qui déporta en Assyrie nombre de Juifs et en poussa d'autres à chercher refuge en Égypte. Autant de groupes qui ne se fondent pas dans la population ambiante et gardent la tradition. Il est remarquable que les prophètes de l'exil ne s'adressent pas au seul groupe des déportés de Nabukadnetsar, mais à la *Diaspora* dans son ensemble (cf. *Ezech.*, 36, 19) ; et cette préoccupation élargit l'horizon du second *Isaïe* jusqu'à l'universalisme. Après la restauration, qu'elle a rendue possible, la *Diaspora* reste la force active du Judaïsme, dont Jérusalem demeure la capitale spirituelle. Il paraît d'ailleurs assez difficile de préciser le rôle de ces communautés excentriques dans le développement intérieur du judaïsme, bien que M. Causse s'y efforce et qu'il attribue à ce rôle une importance décisive, particulièrement au regard de la *Synchrétisation* du yahvisme. On lira toute cette analyse (chap. IV)

1. A. CAUSSE, *Les dispersés d'Israël. Les origines de la Diaspora et son rôle dans la formation du judaïsme*, Paris, Félix Alcan, 1929, 166 p. in-8°.

avec beaucoup de profit. Le livre est neuf et très suggestif. — *Seule peut saper les bases du judaïsme une conception de matérialisme historique qui ferait de l'Écriture sainte une littérature semblable aux autres en tous points* (p. 83). Cette phrase pourrait servir d'épigraphe à l'apologie conciliatrice que M. J. WEILL a consacrée au judaïsme¹. Il y proclame la vitalité d'une religion que son adogmatisme destine à devenir *un pôle d'attraction d'une réelle puissance sur les êtres qu'un dogme irrationnel ne peut plus contenter* (p. 221); mais on se demande si la foi en l'originalité spécifique de l'Écriture n'enferme pas elle-même quelque élément irrationnel. La partie historique du livre se rapporte à l'évolution du judaïsme au XIX^e siècle (chap. II-III). On trouvera peut-être plus d'intérêt à la description de la religion de la *Tora* telle que la présente M. Weill (chap. V-VIII), et à celle de la vie juive pratique (chap. IX-XII). — Le regretté J. ABRAHAMS avait fait le plan d'un volume qui devait paraître dans la collection oxfordienne intitulée *Legs (Legacy)*, et était destiné à préciser ce que la civilisation occidentale doit au judaïsme. Ce sont MM. Bevan et Singer qui l'ont publié². Il est, du reste, sorti de la collaboration d'une quinzaine de savants³, dont chacun a traité le sujet qui convenait à sa spécialité : Le génie hébreu manifesté dans l'Ancien Testament; — Le Judaïsme hellénistique; — La dette du christianisme envers le judaïsme; — celle de l'Islam; — celle de la pensée du Moyen Âge, etc. L'ensemble prouve qu'il n'est guère de forme d'activité intellectuelle, jusqu'à nos jours, qui ne doive quelque chose à Israël. Ce qui, après tout, n'est pas autrement surprenant, étant donné le rôle que la Bible a tenu par le monde. Le volume est illustré de quatre-vingt-trois figures bien choisies et bien venues. Considéré comme un tableau de l'activité mondiale du *ferment juif*, il est plein d'intérêt. — J'en rapprocherai l'essai de M. P. GENTILE, bien qu'il ne se propose pas tout à fait le même objet et ne s'enferme pas dans le même cadre⁴. Il s'agit pour l'auteur de marquer le développement de la pensée religieuse d'Israël dans l'antiquité, en s'arrêtant un moment sur chacune de ses principales manifestations. Son but véritable est, du reste, d'apporter une contribution à l'intelligence de l'idéal chrétien. Assurément, le christianisme n'est pas seulement juif; bien d'autres influences que celles d'Israël ont contribué à le former; c'est pourtant du judaïsme que sort sa source première. L'évolution religieuse de la vieille religion a engendré la nouvelle et l'Ancien Testament est la préface du Nouveau. Sept courts chapitres : La religion des prophètes; — Le légalisme; — L'individualisme; — L'apocalyptique; — L'action de Jésus; — La formation du mythe chrétien; —

1. Julien WEILL, *Le judaïsme*. Paris, Félix Alcan, 1931, 241 p. in-12 (collection Les religions).

2. Edwyn R. BEVAN et Ch. SINGER, *The Legacy of Israel*. Oxford, Clarendon Press, 1928, xxxix-551 p. in-8°.

3. L'un d'eux, M. Roth, porte le titre, un peu surprenant pour nous, d'Officier d'Académie française (p. x)!

4. Paffilo GENTILE, *L'idéale d'Israele*. Bari, G. Laterza et fils, 1931, 149 p. in-8°.

Paul. L'auteur a taillé ses matériaux à son gré pour construire l'édifice dont il avait le plan dans l'esprit. On trouvera qu'il rétrécit les problèmes en ne tenant compte, de propos délibéré, ni des influences étrangères, qui, en s'exerçant sur le *Spätjudentum*, l'ont fait si complexe et si polymorphe; et aussi en laissant délibérément de côté la *Diaspora*, sans laquelle Paul et la première Église de terre païenne demeurent également inintelligibles. M. Gentile voit en l'Apôtre un produit type du judaïsme, et c'est pourquoi il arrête sa description à lui. Au delà, c'est le *johannisme*, contaminé déjà de pensée grecque. Je ne crois pas ces vues justes le moins du monde; mais M. Gentile les a présentées avec agrément, dans une sorte de dissertation élégante plus que sous la forme d'un exposé érudit. — C'est un livre un peu surprenant que celui de M. ASTLEY¹ sur l'anthropologie biblique. L'auteur est un prêtre anglais et nullement un spécialiste. On a l'impression que l'histoire, l'archéologie, le folklore ne sont pas ce qui l'intéresse le plus; mais qu'en mettant en lumière tout ce qui reste d'éléments primitifs dans la Bible et même dans le christianisme, il paraît vouloir : 1° préserver ses compatriotes de l'anglo-catholicisme et de son sacramentalisme magique; 2° prouver que le christianisme est une excellente religion pour les sauvages, très assimilable par eux, si on la leur présente sous son aspect animiste. *Manger le totem* peut être répugnant pour un gentleman, mais comme cela répond bien aux besoins d'un Congolais! Voilà pourquoi les missionnaires catholiques réussissent mieux là-bas que les protestants; 3° moderniser l'enseignement religieux que notre auteur juge — côté pasteurs et côté ouailles — insuffisamment intellectuel. Le dernier chapitre est très curieux comme schéma d'enseignement moderniste. Il y a de la hardiesse et quelque courage, dans la situation de l'auteur, à la proposer à des Anglais. Au fond, c'est comme document sur un état d'esprit tout à fait généreux et libéral, sinon très conciliable avec l'existence même d'une religion qui puisse encore se dire chrétienne, que le livre est intéressant et utile. Il est aussi très souvent amusant. Toutefois, comme il est composé d'articles de journaux et de revues plus ou moins ramenés à une organisation systématique, il demeure assez superficiel. Je le recommanderais volontiers à un débutant encore persuadé du caractère d'exception unique dont l'orthodoxie réclame le bénéfice pour le judaïsme et le christianisme. — MM. CESTERLEY et ROBINSON possèdent toute la compétence nécessaire pour nous décrire la religion d'Israël². Par malheur, ils n'ont voulu nous donner qu'un livre élémentaire. Il reste, d'un bout à l'autre, d'esprit très théologique et l'on s'étonne de le trouver si conservateur. Il n'accepte qu'un petit nombre des constatations de la critique

1. H. J. D. ASTLEY, *Biblical anthropology, compared with and illustrated by the folklore of Europe and customs of primitive peoples*. Oxford University Press; Londres, Humphrey Milford, 1929, 262 p. in-8°.

2. W. O. E. CESTERLEY et Théodore H. ROBINSON, *Hebrew Religion, its origine and development*. Londres, S. P. C. K., 1930, xxiv-400 p.

et paraît surtout préoccupé d'écarter les plus gênantes. Trois parties : 1° *L'arrière-plan* : le vieux fonds religieux du monde sémitique ; la religion des nomades et les origines du yahvisme ; — 2° *La religion israélite* : le mosaïsme et son code ; la prise de contact avec Canaan et le développement du yahvisme jusqu'au VII^e siècle ; — 3° *Le judaïsme*, en trois périodes : l'Exil, la Domination perse, la Domination grecque. Seul un lecteur expérimenté saura tirer profit de ce que l'ouvrage contient de bon, conclure des aveux qu'il consent à faire sur les points contestés et échapper à son conservatisme. — Les conférences de M. COOK sur l'usage de l'archéologie dans l'étude de la religion de l'ancienne Palestine¹ offrent en abondance les renseignements précieux et les aperçus suggestifs, mais elles ne sont pas toujours de lecture facile, en raison de l'exubérance de leur détail. Fort heureusement, elles sont suivies d'un index très pratique, pourvu de signes particuliers selon qu'il s'agit d'une référence à un culte, à un dieu, à un sceau, à une inscription, etc. D'une façon générale, la matière est répartie, selon l'ordre chronologique, en deux grandes périodes : le vieil Orient et l'époque gréco-romaine. La bibliographie est très à jour ; elle s'accompagne d'une excellente table chronologique, allant de l'âge préhistorique à + 640. Les XXXIX planches sont très soignées et, de tous points, excellentes. Le livre rendra d'inappréciables services comme répertoire de faits commentés. — La vie de Moïse que M. E. GRILL a résolu d'écrire, *sans référence ni note* et dans l'esprit du journalisme (p. 8 et 19), ne peut être ici que signalée² : elle n'a aucun rapport avec l'histoire proprement dite. — M. HALÉVY³ a rassemblé diligemment et critiqué les plus frappants des témoignages relatifs à Moïse qui se rencontrent dans la littérature biblique, dans la littérature hellénistique, dans la littérature palestinienne, dans la littérature talmudique, dans la littérature rabbinique. La légende — et pour cause — est plus abondamment représentée que l'histoire dans ce *compendium* et, à vrai dire, elle en fait l'intérêt. — Les conférences de M. PEAKE⁴, données en 1926 au *King's College* de Londres, sur le Serviteur de Yahvé, ont été rassemblées et publiées par des mains amies après la mort de l'auteur. C'était un savant très au courant de la critique, mais aussi un chrétien, et son influence a été de celles qui ont écarté des Églises anglaises la menace d'une crise de *fondamentalisme*, en faisant accepter par les fidèles les résultats essentiels de la critique, sans dommage apparent pour la foi. D'esprit très catholique, au sens

1. Stanley A. Cook, *The Religion of Ancient Palestine in the light of Archaeology*. — The Schweich Lectures of the British Academy, 1925. Londres, H. Milford, 1930, xv-252 pages, in-8°, xxxiv planches et 2 cartes.

2. Étienne GRILL, *Moïse, pasteur d'Israël*. Paris, la Nouvelle Société d'édition, s. d., 316 p. in-12.

3. M. A. Halévy, *Moïse dans l'histoire et dans la légende*. Paris, Rieder, 1927, 178 p. in-16, de la collection Judaïsme.

4. Arthur Samuel PEAKE, *The Servant of Yahweh*. Manchester, The Manchester University Press, 1931, xix-365 p. in-12.

de Nathan Söderblom, M. Peake rêvait de la plus large union des Églises. Le Serviteur est-il un individu, ou une personnification d'Israël? On en dispute; mais c'est à la seconde représentation que l'auteur s'arrête; c'est elle qu'il efforce de justifier en écartant les diverses objections qu'elle soulève. Il pense que Jésus s'est retrouvé dans le texte d'*Isaïe* et que Paul — sans s'y référer! — ne l'a pas perdu de vue. Je dois dire que je n'en crois rien du tout (p. 78). Ce n'est là que la première conférence; les autres ont trait aux sujets suivants : *La racine de la prophétie hébraïque et l'apocalypse juive; Élie et Jezebel; le conflit avec le Baal tyrien; les développements récents dans la critique du Nouveau Testament; le Messie et le Fils de l'homme; la quintessence du paulinisme; Paul l'Apôtre, sa personnalité et son œuvre*. Exposés honnêtes, sérieux, dans la note protestante libérale : critique adaptée à l'esprit de l'Église méthodiste. — Comme bien on pense, l'étude de M. PEDERSEN sur le scepticisme israélite tourne autour de l'*Ecclésiaste*¹. Après une rapide analyse du livre, après avoir constaté que l'auteur en est inconnu et la date tardive, M. Pedersen jette un coup d'œil sur l'histoire de la critique du *Kohélet*; il insiste sur les différences profondes qui séparent le scepticisme de ce Juif du scepticisme grec. En relation avec son pessimisme, il convient d'analyser la notion de *justice* en Israël et les causes de l'altération de la foi juive en la justice de Iahvé. Du reste, le *Kohélet*, tout en recommandant l'attitude des bras croisés, agit pour son compte, et il ne faut pas oublier que son scepticisme est plus que balancé par l'optimisme des Apocalypses qui font en définitive du judaïsme une religion de l'espoir. Exposé clair, pénétrant et fort intéressant. — M. EPPÉL² a conduit avec soin une enquête sur le piétisme juif dans les *Testaments des douze patriarches* : étude du genre littéraire des *Testaments*, qui ont eu de la vogue dans le judaïsme tardif et le christianisme premier; détermination de la langue originelle (l'araméen) et de la composition du livre; mise en valeur des thèmes principaux : représentation tendancieuse du passé; rôle spécial attribué à Lévi, qui a sa physionomie dans la littérature juive; doctrine du Dieu Très-Haut et conception dualiste du monde des esprits; la démonologie; l'attente messianique; la nature de l'homme et l'idéal de la vie sainte replacé dans l'histoire du judaïsme préchrétien. D'ensemble, excellente contribution à la description du *Spätjudentum*. — *Je ne suis ni archéologue, ni historien, ni prédicateur*, écrit M^{me} M.-T. GADALA dans les avant-propos de son livre sur le féminisme de la Bible³. Elle n'a donc cherché dans le livre que des images pour illustrer ses idées sur la conquête de l'égalité par les femmes. C'est très légitime, mais

1. Johannes PEDERSEN, *Scepticisme israélite*. Paris, Félix Alcan, 1931, 54 p., Cahier de la Revue d'histoire et de philosophie religieuses.

2. Robert EPPÉL, *Le piétisme juif dans les Testaments des douze patriarches*. Strasbourg, Imprimerie alsacienne, 1930, 202 p. in-8°.

3. Marie-Thérèse GADALA, *Le féminisme de la Bible*; t. I : *La Genèse et l'Exode*. Paris, P. Geuthner, 1930.

cette recherche n'a pas grand'chose de commun avec les préoccupations de notre *Revue*. La façon dont l'auteur l'a conduite ne la rapproche pas des méthodes de l'histoire. Du reste, le volume est très bien présenté et son contenu peut plaire. — M. WENDEL est un spécialiste de la *Mischna*; son étude sur le vœu en Israël¹ met à la disposition des érudits tout un riche matériel, assez difficilement accessible aux profanes, et fort utile. Une Introduction pose le problème dans le cadre de l'histoire générale des religions. Une première partie retrace l'évolution de l'usage en cause depuis la période préexilienne jusqu'à nos jours; une seconde décrit en détail la pratique, les rites, les formes du vœu, sa relation avec la piété, la vie sociale, le serment; il étudie les contraintes qu'il impose et les moyens de les éluder. Tous les aspects de la question sont considérés avec attention. Très bonne contribution à la mise au clair d'un problème d'importance. — Sous un titre d'abord un peu surprenant, le P. LAGRANGE vient de publier un livre considérable sur le judaïsme aux approches du début de l'ère chrétienne². Il ne le donne pas comme une étude complète et il le présente plutôt comme un recueil de quelques traits du judaïsme préchrétien, qui ne sont point destinés aux hommes d'étude. Il veut rester prudent, poser les questions et en faire le tour, plutôt que les résoudre. Du reste, l'enquête demeure dans la préoccupation constante du phénomène chrétien et, plus précisément, de la prédication de l'Évangile. Quatre parties : 1° *Les données antérieures* (fondation du judaïsme; la religion hellénistique); 2° *Les faits et les doctrines* (l'histoire politique, d'Antiochus IV à l'installation du régime romain, et le développement de l'apocalyptique dans le même temps); 3° *La situation du judaïsme avant Jésus-Christ* (les sectes et tendances; les grands thèmes de la foi et de l'espérance juives, les influences étrangères; les rapports des Juifs avec Dieu dans la doctrine et la pratique); 4° *Le judaïsme en Égypte* (les formes de son installation; les tentatives d'assimilation et leurs conséquences; Philon; les Thérapeutes). Il va de soi que le P. Lagrange, qui sait à quoi s'en tenir sur les questions dont il traite, ne quitte pas dans leur présentation le point de vue catholique. D'où il suit que, sur nombre de questions, il ne serait que trop facile de le contredire; mais il y aurait quelque absurdité à lui reprocher de se tenir à la règle du jeu. Mieux vaut constater qu'il apporte à la partie prudence et discrétion. Pourtant on éprouve, en lisant par exemple le chapitre IV sur l'avènement du règne de Dieu d'après le prophète Daniel, un sentiment de douloureuse pitié pour un authentique érudit réduit à prendre au sérieux pareilles pauvretés. Je pense que personne ne l'en rendra responsable. D'une façon générale, l'exposition disserte trop; la pré-

1. Adolf WENDEL, *Das israelitisch-jüdische Gelübde*. Berlin, Philo-Verlag G. M. B. H., 1931, 157 p. in-8°. L'absence d'un index et celle d'une table analytique se font fâcheusement sentir dans un livre où le détail a une telle importance.

2. P. M.-J. LAGRANGE, *Le judaïsme avant Jésus-Christ*. Paris, Lecoq-Gabalda, 1931, xxvii-624 p. in-8°.

on n'y gagne pas (cf. tout ce qui a trait à la doctrine de la rémunération, au Serviteur de Iahvé, au Fils de l'Homme). En revanche, le commun des lecteurs devra remercier le P. Lagrange de lui avoir donné, avec un bon résumé de l'histoire juive durant la période gréco-romaine, des analyses précieuses d'écrits fort importants dont il n'existe pas toujours de traduction française. Bien entendu, l'auteur n'accepte pas qu'Israël ait subi d'influences étrangères. C'est là pour lui un point essentiel et il s'efforce d'établir, après tant d'autres, que tout ce que nous prenons pour des nouveautés dans le *Spätjudentum* se trouvait en germe dans l'Écriture ou dans la tradition juive. Du reste, Dieu s'en mêle et procède, si j'ose dire, à des révélations successives pour mettre les choses en bon équilibre. D'ensemble, la thèse me paraît inadmissible et personne ne l'admettra qui ne soit un conservateur imperméable aux faits ; mais le détail de la discussion présente un réel intérêt. Je crains seulement qu'il échappe à la plupart des lecteurs auxquels le P. Lagrange a destiné son livre. Le moteur de tout l'ouvrage c'est le désir, inavoué, mais partout sensible, de suggérer, à tout bout de raisonnement, que le christianisme est vraiment d'une originalité totale. La conclusion part de la confusion — aussi inévitable qu'inacceptable — de la religion de Jésus-Christ et de la religion chrétienne. Elle tourne autour de cette idée que tout l'effort du *Spätjudentum*, et particulièrement celui de l'École, ont stérilisé l'Ancien Testament et, d'un *sécateur impitoyable*, coupé tous les rejetons qui promettaient de si beaux fruits. Heureusement que le christianisme les a ramassés pour leur rendre vie et fécondité ! Au vrai, il n'y aura guère qu'un lecteur bien averti à tirer de ce livre tout le profit qu'il comporte. — C'est à l'élucidation du même sujet, ou à peu près, que s'est appliqué M. T. HERFORD¹, bien connu par ses études sur les Pharisiens ; mais il l'a pris autrement que le P. Lagrange. Son livre vise à la vulgarisation et s'adresse au public incapable d'aborder la littérature rabbinique. Il se lit avec le plus vif intérêt. Après un coup d'œil sur l'ensemble de la période considérée, il explique les sectes juives par leur genèse et leur rôle historique. Puis, du complexe du premier siècle, il isole d'abord l'enseignement des Pharisiens, qu'il considère comme l'essentiel. Ensuite, il étudie le judaïsme non pharisien, qui se rencontre avec l'autre sur un large terrain commun. Les trois derniers chapitres (Le judaïsme à l'œuvre ; — L'action du judaïsme sur le christianisme ; — La séparation du christianisme et du judaïsme) sont de tous les plus vivants et les plus attachants. Je pense que le lecteur attentif se rendra compte à la fois de ce que représente alors le judaïsme pour ses fidèles et de l'impression véritable que le christianisme, une fois constitué, pouvait produire sur eux. M. T. Herford a insisté sur le judaïsme de Jésus, dont l'enseignement lui paraît être pour 90 % celui des rabbis et qui n'a con-

1. R. Travers HERFORD, *Judaism in the New Testament period*. Londres, Lindsay Press, 1922, vii-256 p. in-12.

quis le monde que parce qu'il a ressuscité ou, du moins, que ses disciples l'ont cru. Évidemment, l'auteur attache une importance particulière à tout ce qu'il dit touchant l'opposition du judaïsme et du christianisme, leur séparation, leur action réciproque. Plus d'une de ses opinions paraîtra discutable et l'est, en effet, sur plus d'un point (p. 144, sur les Grands prêtres; p. 146, sur Jésus dans le Temple; p. 154, sur le procès de Jésus, on le trouve légitimement trop conservateur); l'ensemble n'en demeure pas moins très suggestif. — En six petits chapitres, fondés principalement sur Schürer et sur Otto, mais qui utilisent aussi les études de détail les plus récentes, M. WILLRICH¹ a retracé l'histoire de la période hérodiennne. Il la fait commencer à Antipater, le père et le précurseur d'Hérode, le fondateur de la fortune de la maison. Il la termine sur la liquidation de la famille hérodiennne avec Agrippa II. Il s'est placé au point de vue de la relation des Hérodienens avec Rome et a insisté sur l'influence gréco-romaine en Palestine. Récit sobre et clair, destiné aux étudiants et au grand public. Pas de références; mais, à la fin du volume, quelques remarques utiles sur plusieurs points d'importance. Elles sont assez poussées pour faire sortir le livre de la ligne *vulgarisation scientifique*, qu'il semblait d'abord avoir adoptée. L'information est très à jour. — Je suis assez embarrassé en face du livre de feu K. KOHLER sur les *Origines de la Synagogue et de l'Église*², parce que c'est une œuvre posthume et que peut-être il n'est pas tout à fait juste d'imputer au compte de l'auteur tous les défauts que j'y remarque; il aurait, je pense, porté remède à quelques-uns. Il en serait pourtant resté qui tiennent à la tournure d'esprit de Kohler lui-même. C'était un excellent talmudiste assurément; mais, comme christianisant, il laissait à désirer. Il se montre au courant de l'exégèse libérale du Nouveau Testament et, cependant, il prend pêle-mêle dans les textes, sans autre souci apparent que d'annexer Jésus à son propre Judaïsme libéral. Et c'est une opération aussi arbitraire, aussi hostile à l'histoire que celle-là même — si souvent reprochée aux protestants libéraux — qui prête à Jésus l'horizon d'un pasteur d'aujourd'hui. D'autre part, je ne comprends rien à la composition du livre, à supposer qu'il en ait une et soit autre chose qu'une suite de trente-deux études sur des sujets différents. Je ne vois pas en quoi le titre les relie. Si on préfère: je ne vois pas en quoi le livre justifie son titre. L'origine de la Synagogue n'apparaît pas clairement. Quant à celle de l'Église, elle se montre ici liée à des thèses parfaitement arbitraires et qui, trop souvent, s'affirment sans discussion. Un exemple ou deux: nous apprenons, sans qu'un semblant de preuve nous soit offert, que la confession de Pierre est un épisode postérieur à la Résurrection, sur le témoignage de Paul; que l'apparition du Christ aux

1. HUGO WILLRICH, *Das Haus des Herodes. Zwischen Jerusalem und Rom*. Heidelberg, C. Winter, 1929, 195 p. in-8°.

2. KAUFMANN KOHLER, *The origins of the Synagogue and the Church*. Edited with a bibliographical Essay by H. S. ENELow. New-York, Macmillan, 1929, xxxix-296 p. in-8°.

cinq cents disciples, mentionnée en *I Cor.*, 15, 6, n'est autre chose que la scène de la Pentecôte (*Act.*, 2, 1 et suiv.) ; que les premiers chrétiens n'ont jamais accepté de s'organiser en synagogues et se sont dès l'abord appelés l'Église de Dieu (p. 233-237). Il paraît vraiment excessif de présenter toute une théorie sur le IV^e Évangile sans l'accompagner de la moindre justification (p. 268). D'une manière générale, la pensée de Kohler paraît terriblement confuse et, sur plus d'un point, je ne suis pas sûr d'avoir compris à quelle position elle s'arrêterait au juste. Il va de soi que l'intention apologétique juive, encore que discrètement manifestée, est partout latente. Elle se coordonne à une conviction que nous avons trop souvent rencontrée, savoir qu'Israël est le peuple d'exception ; qu'il n'emprunte rien qui ne se justifie par l'Écriture, donc qui ne soit spécifiquement juif. Cela dit, j'ajoute volontiers qu'on glanera utilement tout au long de ces pages. — Je signalerai en terminant trois petits livres de la collection *Judaïsme*. Le premier, de M. A. AUDIN¹, a trait à la légende juive des origines de l'homme. Je pense qu'il vaudrait mieux dire *une* légende, car, enfin, il y en a d'autres. Ma grosse objection s'adresse à la méthode de l'auteur. Il ne l'expose qu'à la fin de l'ouvrage dans un chapitre sur *les sources* (p. 212 et suiv.) ; mais on l'a repérée assez vite. Elle consiste à se méfier — tout en les utilisant — des arguments d'exégèse pure, parce que *toujours un peu personnels*, et à demander un secours réputé efficace à l'état d'esprit *mythique* ; mais on voit mal en quoi les interprétations sorties de cet état d'esprit-là sont moins personnelles et mieux garanties qu'un raisonnement sur un texte. Cette remarque me semble d'autant plus opportune que M. Audin manifeste un don de divination qui effraie. Il y a lieu d'éprouver rigoureusement toutes ses hypothèses ; beaucoup sont non seulement contestables, mais à l'envers du sens commun de la critique. C'est pourquoi le livre, qui a son intérêt pour un lecteur très averti, représente un réel danger pour le public auquel il s'adresse et qui l'abordera sans défiance. — Le second ouvrage est un recueil de morceaux choisis empruntés au *Guide des égarés* de MAÏMONIDE², et le troisième est le récit, vivant et très attachant, d'une sorte de pèlerinage accompli par M. EHRENPREIS³, rabbin de Stockholm, en Espagne, aux lieux qui virent la splendeur et la misère d'Israël. Ces pages sont étonnamment évocatrices.

Ch. GUIGNEBERT.

(Sera continué.)

1. A. AUDIN, *La légende des origines de l'humanité*, précédée des onze premiers chapitres de la Genèse. Introduction, traduction et notes critiques par Paul BERTIE. Paris, Rieder, 239 p. in-12.

2. MAÏMONIDE, *Le guide des égarés*, traduit de l'arabe par Salomon MUNK. Paris, Rieder, 1930, 262 p. in-16.

3. Marc EHRENPREIS, *Le pays entre Orient et Occident, voyage d'un Juif en Espagne*. Paris, Rieder, 239 p. in-16.

HISTOIRE DE L'ART

DU XV^e SIÈCLE A NOS JOURS

Depuis la guerre, le grand public s'était intéressé aux questions d'art plus vivement qu'autrefois. Les salles de l'École du Louvre et les amphithéâtres de la Sorbonne étaient trop petits pour les auditeurs qui se pressaient aux cours d'histoire de l'art. Les éditeurs publièrent alors de nombreux livres d'art ; ceux mêmes qui n'étaient pas spécialisés en ce genre créèrent des collections nouvelles. Certains s'adressèrent aux amateurs et imprimèrent des volumes coûteux somptueusement illustrés. Des écrivains découvrirent soudain qu'ils avaient ignoré leur vocation ; ils étaient destinés à écrire des ouvrages d'art, mais ils n'étaient pas de ces historiens moroses qui passent leur vie à établir des dates, à déterminer des filiations, à étudier des formes ; ils prétendaient s'élever plus haut, dans les régions de la pure esthétique où les mènerait l'intuition. Certains jeunes, pressés d'arriver, manifestèrent leur mépris pour les méthodes laborieuses et se plurent à composer autour des œuvres d'art les guirlandes de leurs phrases. Un jargon philosophique devint à la mode. La crise économique atteignit les éditeurs d'art, surtout ceux qui publiaient des livres luxueux et destinés aux bibliothèques dont les crédits se trouvèrent restreints. La production s'est ralentie. Les services de presse sont devenus plus rares. Aussi cette revue bibliographique ne pourra-t-elle enregistrer autant de livres que celles d'autrefois.

Les ouvrages généraux, qui demandent aux auteurs de nombreuses années d'études, sont moins nombreux et parfois plus cursifs. M. UNDERWOOD¹ a tenté de tracer en trois cent cinquante-six pages toute l'histoire de la peinture française. L'effort est méritoire, mais l'ouvrage dénote une connaissance parfois trop succincte du sujet. M. Underwood qualifie de byzantine toute la miniature française antérieure au xiv^e siècle. De nombreuses études ont cependant montré la variété des écoles et l'évolution du style de la miniature carolingienne et capétienne. Les fresques romanes sont passées sous silence. M. Underwood reprend, après M. Dimier, la vieille thèse périmée : la peinture française est née au xvi^e siècle de la peinture italienne. Aussi néglige-t-il la tapisserie et le vitrail qui ont été les formes de la grande peinture décorative française aux xiv^e et xv^e siècles. L'ordre chronologique n'est pas toujours observé ; d'où des confusions : Poussin vient après Lebrun, son

1. ERIC G. UNDERWOOD, *A short history of french painting*. Londres, Oxford University Press ; Humphrey Milford, 1931, in-12, 356 p.

disciple; d'où aussi des accouplements étranges : La Fresnaye (1885-1925) voisine avec Hébert (1827-1908); Aman-Jean précède Fantin-Latour; Daumier est classé parmi les post-impressionnistes; Bernard Boutet de Monvel confondu avec son père, etc...

Autrement informé et solide est le volume que M^{lle} JALABERT, conservateur du musée du Trocadéro, a consacré à l'histoire de notre sculpture¹. Comme l'indique le sous-titre : « Évolution et tradition des vieux maîtres romans à Carpeaux », M^{lle} Jalabert a voulu nous donner un aperçu général de cet art et en même temps soutenir la thèse de sa continuité. La Renaissance, toutefois, marque une rupture; aussi M^{lle} Jalabert, après Courajod, Lefèvre-Pontalis et Lasteyrie, affirme-t-elle que la sculpture française produisit des chefs-d'œuvre tant qu'elle resta elle-même, c'est-à-dire durant tout le Moyen Âge, mais que l'influence italienne compromit son caractère et que le XVII^e siècle marque une décadence. Le XVIII^e siècle, en retournant à la nature, restaura la tradition. Les choses ne semblent pas s'être passées aussi simplement. Le baroque a survécu au XVIII^e et la nature n'était certes pas méprisée au XVII^e siècle. Ce livre, écrit avec vivacité, se lit avec grand plaisir.

C'est une histoire générale de la gravure européenne et même japonaise que M. Louis DIMIER a tenté d'écrire en un petit volume de la collection artistique Garnier². Il déclare en sa préface qu'il ne veut reviser aucun jugement. Il n'en émet pas moins sur un ton impératif des sentences qu'on qualifera pour le moins de personnelles. Il nie l'existence de l'école de Cologne, juge Conrad Witz, un peintre médiocre (p. 4), estime que la couleur tient peu de place chez Poussin (p. 58), condamne en bloc l'école de David, écrit : Gilray « est mort idiot et ses œuvres ne témoignent pas plus d'esprit ». Goethe, pour approuver le *Faust* de Delacroix, devait manquer de goût ou désirait ménager l'opinion française. Gustave Doré, Zorn, Whistler, Buhot, Rops sont des graveurs sans intérêt. On jugera du ton par le paragraphe suivant : « A ces artistes, une renommée récente a, par superstition, associé Debucourt, qui n'en est digne d'aucune façon; cru dans son coloris, médiocre dans son dessin, grossièrement inférieur aux propres effets de son art et dont la *Promenade aux Tuileries* termine cette gracieuse matière par le plus fâcheux des monuments de la prétention et de l'ignorance » (p. 142). Par contre, M. Dimier reproduit quatre bois de J. Bervick, dont seule la technique présente un intérêt; il qualifie de chef-d'œuvre le *Corret à la fête* de Meissonnier et juge ses *Contes rémois* un des livres les plus remarquables du XIX^e siècle. Il ne parle ni de Legros ni de Bresdin. Il écrit : « Delacroix usa deux fois de la litho pour l'illustration des livres, dans les *Médailles* du duc de Blacas et dans le *Faust* de Goethe. » Et Hamlet? et Macbeth? et Goetz

1. Denise JALABERT, *La sculpture française*. Armand Colin, 1931, in-12.

2. Louis DIMIER, *La gravure*. Garnier frères (collection artistique Garnier), 1930, in-12, 234 p.

von Berlichingen? Ce livre, malgré la grande érudition de M. Dimier, à cause de ses appréciations excessives, éveille chez le lecteur quelque inquiétude. Que serait-ce si l'auteur avait voulu « reviser les jugements »?

Dans la même collection que dirige M. Réau ont paru des ouvrages de M. MALO-RENAULT et de M^{lles} CHARAGEAT et GOLDSCHMIDT¹. M. Jean Malo-Renault avait tous les titres pour parler du livre : ancien élève de l'école Estienne, il en connaît la technique ; bibliothécaire, il a manipulé les plus belles éditions ; ancien élève de l'école du Louvre, il peut apprécier leurs gravures. Il a donc essayé de faire tenir en deux cent quatre-vingt pages toute l'histoire du livre. Aussi sent-on qu'il a parfois hésité entre plusieurs sujets : l'étude des imprimeurs, celle de la typographie elle-même, celle de l'illustration. Arrivé à la fin, il s'est aperçu qu'il avait oublié de nous décrire le vêtement du livre, la reliure, et il nous a donné un petit résumé en vingt pages. Quelques menues erreurs se sont glissées en cet ouvrage : p. 170, M. Malo-Renault suppose que Poussin, appelé par Louis XIII à Paris, quitta la ville « parce que Lebrun voulut lui créer des ennuis ». Or, Lebrun a toujours manifesté son admiration et sa reconnaissance pour Poussin. M. Malo-Renault a confondu le peintre Lebrun avec l'architecte Lemercier. P. 207, il juge que les grandes machines de David « nous émeuvent plus par leurs proportions que par le sentiment qui s'en dégage ». C'est penser aux *Thermopyles* et oublier le *Sacre*. Ces petites observations ne diminuent pas le mérite de ce livre.

L'ouvrage de M^{lle} Marguerite Charageat sur les jardins est très sérieusement documenté, clairement divisé et contient une bonne bibliographie. Il rendra des services. — Celui de M^{lle} Daisy GOLDSCHMIDT pourra servir d'initiation aux profanes qui désirent avoir une idée de l'art chinois. M^{lle} Goldschmidt, qui a lu les nombreuses études de détail publiées depuis quelques années par les érudits, ne s'est pas borné à résumer les conclusions auxquelles ils sont arrivés. Elle a très judicieusement caractérisé cet art et ses diverses périodes.

MM. Francis M. KELLY et Randolph SCHWABE² ont voulu rédiger un manuel élémentaire et commode de l'histoire du costume. Ils ont divisé leur volume en deux parties : 1066-1485, 1485-1800 ; chaque partie elle-même est subdivisée en costume civil, costume militaire. Ils étudient successivement les pièces du costume féminin et du costume masculin. Des croquis d'après les monuments expliquent la forme des vêtements, les modes d'attache, etc. Ces volumes, abondamment illustrés, font souhaiter qu'un

1. JEAN MALO-RENAULT, *L'art du livre*. Garnier frères (collection artistique Garnier), 1931, in-12, 280 p. — MARGUERITE CHARAGEAT, *L'art des jardins*; *ibid.*, 1930, 202 p. — DAISY GOLDSCHMIDT, *L'art chinois*; *ibid.*, 1931, 212 p. — Nous rendons compte plus loin du livre de M. RÉAU, *L'art romantique*, paru dans la même collection.

2. FRANCIS M. KELLY et RANDOLPH SCHWABE, *A short history of costume and armour, chiefly in England, 1066-1800*. London, Batsford, 2 vol. in-8°, 82 et 86 p., avec planches et figures.

l'auteur reprenne sur ce type une histoire complète, où chaque genre du vêtement serait représenté. Un tel recueil, analogue au Racinet, aujourd'hui périmé et épuisé, serait singulièrement utile aux historiens de l'art et les aiderait à dater certaines œuvres.

M. Alfred CARLIER¹ s'est contenté de dessiner trois cent vingt figures sur trente-deux planches pour raconter l'histoire du costume civil en France. Il a soigneusement indiqué ses sources, mais, hélas ! pourquoi les couleurs sont-elles souvent si offensantes et les silhouettes à ce point dénuées d'élégance ?

M. L. RÉAU², continuant sa vaste enquête sur l'expansion de l'art français dans le monde, a publié un troisième volume consacré aux pays scandinaves, à l'Angleterre et à l'Amérique du Nord, Canada et États-Unis. Un tel ouvrage suppose une énorme quantité de lectures. M. Réau a mis une certaine coquetterie à ne pas citer toutes ses sources. Il a très bien fait voir comment, dès le Moyen Age, des relations s'étaient établies entre la France et les pays scandinaves, comment ces rapports devinrent étroits au XVII^e et au XVIII^e siècle. Dans la dernière partie, il a résumé le volume qu'il avait déjà publié sur *l'Art français aux États-Unis*.

Tous les historiens de l'art ont étudié les beaux livres que M. MALE a consacrés à l'iconographie religieuse du Moyen Age. Il ne croyait pas qu'il fût possible de continuer ce travail au delà de la Renaissance : il l'avoue lui-même avec la bonne foi des vrais savants : « Je m'aperçus bientôt, non sans étonnement, qu'au XVII^e siècle, comme au Moyen Age, les scènes religieuses obéissaient à des lois³. » M. Male constata également qu'il était impossible pour cette époque de limiter l'enquête à la France, car « c'est à Rome qu'il faut aller chercher l'art nouveau à sa source ». A la suite de la Réforme, l'Église se montre plus sévère à l'égard des peintres ; elle réprouve dans les tableaux religieux les nudités et les détails trop mondains, mais elle comprit aussi toute l'aide que les artistes lui pouvaient apporter et de nombreux tableaux ne sont qu'une illustration des traités publiés par les théologiens contre le protestantisme. M. Male a cité les sujets relatifs à la Vierge, à la papauté, au purgatoire, aux sacrements, aux œuvres, au culte des saints. L'art reste aussi un moyen d'édifier les fidèles : les peintres représentent des martyres et glorifient l'extase. Une iconographie⁴ et des dévotions nouvelles

1. *Histoire du costume civil en France (de 80 avant J.-C. à 1930 après J.-C.)*. Trois cent vingt costumes colligés, reconstitués et dessinés par Alfred CARLIER. André Lesot, album in-fol.

2. Louis RÉAU, *Histoire de l'expansion de l'art français. Pays scandinaves, Angleterre, Amérique du Nord*. H. Laurens, 1931, in-8°.

3. Émile MALE, *L'art religieux après le Concile de Trente. Étude sur l'iconographie de la fin du XVI^e siècle, du XVII^e et du XVIII^e siècle. Italie, France, Espagne, Flandres*. A. Colin, 1932, in-4°, 532 p.

4. M. Male note que désormais dans l'Annonciation l'ange Gabriel est accompagné d'autres anges, et il écrit : « C'est aux premières années du XVI^e siècle que remonte cette façon nouvelle d'imaginer l'Annonciation. » Il nous permettra de lui signaler des tableaux du XV^e siècle,

apparaissent : les anges, l'Enfant-Jésus, saint Joseph jouent un rôle plus important que jadis.

Cependant, le xvii^e siècle est encore plein des souvenirs du passé. Nous avons essayé nous-même jadis de montrer comment l'architecture du xvii^e siècle, sous un vêtement classique, conserve souvent un squelette gothique. M. Mâle prouve la persistance du génie symbolique médiéval et de l'allégorie du xvi^e siècle.

Enfin, le xviii^e siècle a vu se multiplier les ordres religieux. Chacun de ces ordres a eu ses saints, ses traditions, ses croyances spéciales et leurs églises sont destinées à exalter leurs gloires. Ce livre ne le cède ni en importance, ni en érudition, ni en agrément aux tomes précédents. Pour terminer ce monumental ouvrage, M. Mâle nous donnera-t-il un dernier volume sur l'iconographie religieuse du xix^e siècle? Le sujet mériterait cet épilogue.

C'est aussi une étude d'ensemble des xvii^e et xviii^e siècles que nous présente M. ROCHEBLAVE¹. Cet auteur avait, dans un volume précédent, suivi le parallélisme qui existe entre l'art et la littérature de 1600 à 1900. Il nous apporte en ce nouvel ouvrage un tableau de l'art français de 1600 à 1800 et nous fait voir comment un même esprit classique anime la peinture, la sculpture et l'architecture. M. Rocheblave a très justement défini cet esprit classique (p. 4 et 5) et en a montré l'évolution au cours de ces deux siècles. Cette synthèse n'intéressera pas moins les historiens, qui ont analysé les œuvres de cette époque, que les étudiants désireux de trouver un cadre où situer leurs connaissances.

M. HOURTICQ a tenté le même effort pour l'art de la Hollande². L'usage a prévalu de donner aux Provinces-Unies le nom de l'une d'entre elles, la Hollande. N'est-ce pas d'ailleurs en ce comté qu'étaient groupées des villes comme Delft, Leyde, Haarlem, Amsterdam, qui fournirent le plus grand nombre de peintres? Les ouvrages précédents de la collection *Ars Una* ne négligeaient point la sculpture et l'architecture. M. Hourticq a consacré son exposé à la peinture, et ce simple fait est déjà caractéristique des préoccupations de ce pays. Il a présenté — autant qu'il lui était possible en trois cents pages — un tableau de la peinture hollandaise ; il s'est arrêté aux environs de 1900 et, parmi les contemporains, il ne cite guère que Toorop. Il a tout naturellement divisé son sujet d'abord chronologiquement : les gothiques,

où apparaissent déjà deux anges ; par exemple, celui de Bernardo Daddi, au musée du Louvre, où nous avons signalé cette transformation (*La peinture au musée du Louvre. École italienne, XIII^e, XIV^e, XV^e siècles. L'illustration*, in-4^o, p. 13). Jacopo del Casentino a également traité le sujet de cette manière. Peut-être la guirlande d'anges, qui, au xviii^e siècle, se déroule dans l'air au-dessus de Gabriel, fut-elle inspirée par les anges qui accompagnent Dieu le Père dans certaines Annonciations, ainsi chez Neri di Bicci, au musée du Louvre. Dieu le Père a disparu, les anges sont restés.

1. S. ROCHEBLAVE, *L'âge classique de l'art français*. Firmin-Didot et C^{ie}, s. d. (1932), in-12.

2. L. HOURTICQ, *Ars Una. Species mille, Histoire générale de l'art. Hollande*. Hachette, 320 p., 471 fig.

les romanistes, Frans Hals et son groupe, Rembrandt et son école ; ensuite, par genres : portraitistes, peintres d'intérieurs, paysagistes. Il a composé sur chacun de ces peintres de brillants paragraphes. Peut-être a-t-il été un peu sévère pour la « décadence » hollandaise. Jacob de Witt, qu'il cite seulement dans son index, a composé cependant au XVIII^e siècle de bien agréables pan-neaux décoratifs.

Le très beau volume de M. HENKEL¹ complète celui de M. Hourticq. Il est consacré à l'histoire du dessin hollandais depuis Ouwater jusqu'à Rembrandt et son école. M. Henkel a bien indiqué les caractères généraux de cet art, soucieux du vrai, respectueux de la nature, pitoyable à l'homme. Si original qu'il soit, cet art n'entretient pas moins des rapports avec celui des autres pays, et M. Henkel a montré, par exemple, comment Lucas de Leyde s'apparente à Dürer, Scorel à Raphaël, Van Heemskerk à Michel-Ange, les maniéristes du XVI^e siècle aux maîtres de Fontainebleau, l'école d'Utrecht à Caravage. M. Henkel étudie chaque artiste, cite ses principaux dessins, sans négliger l'enchaînement des faits ni l'expression des idées générales. De belles et nombreuses reproductions accompagnent le texte.

Les peintres hollandais italianisants, Van Berchem, Karl Dujardin, ont, à Rome, servi de modèle au Flamand Jan Siberechts, à qui M. FOKKER consacre une précieuse monographie². M. Gabriel de Terey, directeur du musée des Beaux-Arts de Budapest, avait rédigé un catalogue de l'œuvre de Siberechts. La mort l'a empêché d'écrire la monographie qu'il méditait. Sa veuve a libéralement confié à M. T. H. Fokker ces documents. Né en 1627 à Anvers, Siberechts fit peut-être en 1645-1648 le voyage d'Italie. Revenu à Anvers, il traite des pastorales italiennes, c'est-à-dire que, dans un paysage montagneux, il groupe des bergers et des troupeaux. Il se rapproche de l'école d'Utrecht, puis de l'école d'Amsterdam.

Vers 1660, il change de manière et s'inspire davantage des paysagistes flamands qui l'ont précédé : Paul Brill, les deux Jan Breughel, Rubens, Lucas Van Uden. Il multiplie les gués, les ruisseaux, que traversent des charrettes, où les laitières prennent des bains de pieds. Il ne néglige ces sujets que pour peindre des cours de ferme. A la fin de cette période flamande, il représente des intérieurs bourgeois.

Entre 1672 et 1674, il suit en Angleterre, où il reste près de trente ans, le second duc de Buckingham. Il traite les mêmes sujets, mais ses perspectives sont plus vastes, ses arbres plus amples. Il remplace parfois ses charrettes par des carrosses et représente pour les grands seigneurs britanniques leurs châteaux. L'ouvrage de M. Fokker nous fait mieux connaître ce petit maître.

1. M. D. HENKEL, *Le dessin hollandais, des origines au XVII^e siècle*, Les éditions Van Oest, 1931, in-fol., 142 p., 76 planches.

2. T. H. FOKKER, *Jan Siberechts*, Bruxelles et Paris, Librairie nationale d'art et d'histoire, 1931, in-4°, 132 p., 48 pl.

Le Dr Curt GLASER¹ a voulu donner dans l'ouvrage qu'il consacre aux primitifs allemands un tableau d'ensemble. Il ne vise pas à l'érudition et ne fournit aucune bibliographie. C'est une initiation à l'histoire de la peinture allemande et, comme tel, ce livre sera fort commode pour les lecteurs français. Il a finement analysé les diverses influences qui se sont exercées sur les peintres du XIV^e siècle : influence italienne, influence française, influence bohémienne. Il a supposé certains problèmes résolus : il a admis le voyage en Bohême de Tomaso da Verona, que nient plusieurs historiens italiens. Il aurait pu noter également l'influence des émaux sur le retable de la *Crucifixion* du musée Walhaf-Richartz (planche I), sur la *Nativité* du maître d'Erfurt (planche II), ainsi que l'influence de l'école vénitienne sur la *Vierge* due à un maître bohémien que conserve le musée de Berlin ; il aurait pu expliquer les rapports artistiques qui ont existé entre la France et la Bohême, en rappelant la parenté qui unissait Charles V de France et Charles IV de Bohême. M. Glaser a très bien montré les relations entre l'école de Bohême et les écoles de Nuremberg, de Hambourg et du Rhin moyen. L'influence bourguignonne s'exerce à Cologne, en Westphalie, en Basse-Saxe, dans la région de Constance. Tous ces faits confirment le caractère cosmopolite de la peinture au XIV^e siècle et au début du XV^e. En un livre² qu'on nous permettra de signaler simplement et où nous avons voulu, comme le Dr Glaser, fournir, sans appareil d'érudition, un tableau d'ensemble de la peinture italienne de ses origines au milieu du XV^e siècle, nous avons essayé nous-même d'indiquer les réactions semblables qu'ont subies et exercées les écoles ultramontaines.

L'évolution de la peinture allemande ne doit pas être considérée en soi. Bien des problèmes se trouvent résolus, lorsqu'on compare l'histoire de la peinture allemande avec celle de la peinture italienne et de la peinture française. Le désir qu'éprouvent les peintres d'imiter la sculpture n'est pas spécial à l'Allemagne et ne s'explique pas seulement par l'apparition du retable sculpté. En Italie, nous avons essayé de le prouver, les peintres veulent également, vers 1430-1440, rivaliser avec Donatello. La tendance est générale. On pourrait à ce sujet — sans forcer la comparaison — montrer certaines parentés entre les personnages d'Andrea del Castagno et ceux de Conrad Witz, tout comme entre les paysages aigus de Bellini et du même Witz. De même, si M. Glaser a pu, à propos de Stephan Lochner, évoquer le nom de Fra Angelico, c'est que tous deux se souvenaient des miniaturistes.

M. Glaser a donc grandement raison d'insister à son tour sur l'idée — admise depuis Courajod — des relations internationales au XIV^e siècle. L'histoire de la peinture allemande au XV^e siècle justifie encore ce point de vue. Roger van der Weyden et Bouts ont été connus des maîtres allemands.

1. Dr Curt GLASER, *Les peintres primitifs allemands, du milieu du XIV^e siècle à la fin du XV^e*. Les éditions G. Van Oest, 1931, in-4°, 138 p., 104 planches.

2. Louis HAUTECEUR, *Les primitifs italiens*. H. Laurens, 1931, in-8°, 292 p., 60 planches.

M. Glaser estime qu'à partir de ce moment l'art septentrional se sépare de l'art méridional. Ce divorce ne fut pas absolu. On sait que les Flamands ont été appréciés en Italie. On connaît l'influence qu'ils exercèrent à Naples, par exemple, et l'on se rappelle les leçons que reçut un Antonello de Messine. On sait aussi la pénétration des Flamands en Espagne. Enfin, M. Glaser admet que Pachter, ce Tyrolien, dépend beaucoup plus de Mantegna que de ses compatriotes germains. Sous cette réserve, on peut admettre avec M. Glaser que les caractères de la peinture allemande s'affirment au ^{xv}e siècle, sans que toutefois s'atténue le particularisme des écoles. M. Glaser a très nettement indiqué ces caractères : la recherche du mouvement flamboyant, des plis bouillonnants, du pittoresque quotidien, avec cette différence « que les maîtres de la Haute-Allemagne sont des sculpteurs, tandis que ceux de la Basse-Allemagne sont des peintres ».

Il faudrait ajouter que presque tous ont subi l'emprise de la gravure sur bois et que beaucoup d'entre eux sont restés profondément gothiques. C'est ce caractère gothique que M. FOCILLON retrouve chez un homme de la Renaissance comme Albert Dürer. Il a écrit sur lui d'excellentes pages en un livre consacré aux maîtres de l'estampe, surtout aux visionnaires¹. Ce sens de l'au-delà, cette inquiétude passionnée, ce mystère des êtres et des choses, on les retrouve chez Rembrandt, chez Elsheimer, chez son héritier Castiglione Genovese. Ce maître représente l'Italie romantique, dont l'écho, résonnant à travers les palais classiques et les infinies perspectives des décorateurs, vibrera encore au temps de Piranesi. Visionnaire aussi Goya, qui « révèle l'Espagne à elle-même en gravure » et qui nous conduit à Manet. Le livre de M. Focillon se termine par l'étude de quelques graveurs contemporains : les Beggarstaff, James Pryde, William Nicholson, représentants d'une Angleterre solide et sanguine, les Américains Whistler et Joseph Pennell, le Suédois Zorn ; enfin par une esthétique des visionnaires et des pages sur le livre des magiciens, où M. Focillon confronte les conceptions de l'Orient et de l'Occident.

C'est l'esthétique romaine que M. Camille MAUCLAIR a voulu dégager². Il a montré la continuité du génie romain depuis l'antiquité et les premiers temps chrétiens jusqu'à la Renaissance. Il nous semble quelque peu injuste pour le baroque. Le génie romain est double : dès l'antiquité il aime les formes classiques, les ordonnances bien composées, mais il se plaît à des alliances irrationnelles entre la construction et la forme, à des fantaisies décoratives : le baroque existe déjà, il serait facile de le montrer.

À côté de ces livres de caractère général ont paru des monographies qui viennent s'insérer dans l'histoire comme des notes au bas d'une page. Dans la collection « le Musée ancien », M. BABELON nous a donné un Pisanello qui,

1. HENRI FOCILLON, *Maîtres de l'estampe, peintres, graveurs*. H. Laurens, 1930, in-8°, 234 p., 16 planches.

2. CAMILLE MAUCLAIR, *La majesté de Rome*. Bernard Grasset, 1931, in-8°.

pour être rapide, n'en est pas moins fort solidement établi. Conservateur des médailles à la Bibliothèque nationale, M. Babelon avait organisé la belle exposition de Pisanello, qui s'est ouverte en mars 1932. Son livre étudie le peintre, le dessinateur, le médailleur. Peut-être M. Babelon aurait-il pu insister un peu — comme nous avons essayé de le faire en notre volume cité plus haut — sur les relations qui unissent Pisanello à cette école cosmopolite des Flandres, de France, de Bourgogne, de Suisse et du Tyrol et qui expliquent certains aspects de son talent¹.

M. G. Fiocco a voulu rendre à Carpaccio² la place qu'il devrait occuper dans l'histoire de la peinture vénitienne. Carpaccio, d'après lui, sert d'intermédiaire entre Jean Bellini et Giorgione. Bellini dessine encore comme Mantegna, délimite la forme par le trait ; il a découvert les qualités du ton ; mais, chez lui, la couleur ne fait que s'ajouter au trait. Carpaccio, au contraire, dessine en peintre ; il procède par touches quasi impressionnistes ; il annonce Giorgione. Tout cela est très juste ; cependant, en son zèle légitime pour Carpaccio, M. Fiocco va peut-être un peu loin : il écrit que le *Songe de sainte Ursule* est la première scène d'intimité de l'art moderne. Il oublie que les Flamands et les Français, aussi bien dans leurs tableaux, comme Van Eyck ou le maître de Mérode, que dans leurs miniatures, avaient déjà représenté de telles scènes. Carpaccio, comme les autres peintres de l'Italie septentrionale, doit beaucoup aux artistes ultramontains. M. Fiocco le reconnaît, d'ailleurs, lorsqu'il nous parle de Carpaccio « jardinier ». Il y a aussi chez lui un goût du macabre, des squelettes, de la mort qui l'apparente aux peintres allemands.

Il ne faudrait pas nier, d'autre part, tout ce que Carpaccio doit à ses compatriotes : le retable de la cathédrale de Capo d'Istria (1516), malgré ses repeints, laisse voir son admiration pour G. Bellini ; dans l'*Arrivée des ambassadeurs*, le souverain, assis sous sa tente, semble inspiré du *Songe de Constantin* de Piero della Francesca à Arezzo ; dans le *Christ au jardin des Oliviers*, à Saint-Georges-des-Eslavons, Carpaccio se souvient de Mantegna ; dans le *Christ mort entre deux saints*, du Metropolitan Museum, la parenté avec les œuvres de Pollaiuolo et de Signorelli est évidente.

M. Fiocco résout par l'affirmative la question discutée : Carpaccio est-il allé en Orient ? Il donne comme arguments la représentation des Orientaux et celle des monuments dans l'œuvre de Carpaccio. Il faut cependant remarquer que les architectures orientales de Carpaccio sont assez fantaisistes ; il couvre les édifices de *tempietti* classiques, dans la Jérusalem de son tableau du Louvre ou à Saint-Georges-des-Eslavons ; il ne donne du Haram ech-Cherif et de la Koumba es-Sakhra qu'une interprétation. Carpaccio aurait pu connaître ces édifices par les croquis d'un autre artiste. M. Fiocco croit

1. J. BABELON, *Pisanello*. Crès et C^{ie} (*Le musée d'art*), 30 p., 64 planches.

2. Giuseppe FIOCCO, *Carpaccio*. Traduction de Jean Chuzeville. Crès, 1931, in-4°, 115 p., 201 reproductions.

reconnaître, dans le *Triomphe de Saint-Georges*, une porte du Caire, ce n'est ni Bab el-Foutouh, ni Bab el-Nasr, ni Bab Zouweila, ni Bab el-Ouizir. Alors ? On pourrait cependant citer des détails plus caractéristiques : dans le *Marriage de la Vierge* à la Brera, les marches sont décorées d'ornements analogues à ces rinceaux incisés et remplis de mastic coloré, qu'on trouve dans les édifices musulmans contemporains, à Kanibai-Kara, au Caire, par exemple. Il est fort possible que Carpaccio soit allé en Orient, mais les arguments avancés ne sont pas décisifs, car la part d'adaptation est très grande.

M. Gilles de LA TOURETTE n'a pas prétendu, dans l'étude qu'il vient d'écrire sur Léonard de Vinci¹, apporter des documents nouveaux. Il a voulu expliquer l'artiste et son œuvre. Mais on peut se demander si cette explication n'est pas toute personnelle. Sans doute l'érudition, comme on la pratiquait jusqu'en ces dernières années, comme certains savants la pratiquent toujours, s'attache parfois aux vétilles, est lente en ses démarches et ne jette pas sur l'âme des artistes ou des littérateurs de fulgurantes lumières ; mais elle fournit des données solides, sur lesquelles chacun peut s'appuyer. Beaucoup des monographies imprimées depuis quelque temps appartiennent, au contraire, à ce que Brunetière nommait la critique subjective. L'ouvrage de M. Gilles de La Tourette pourrait être classé dans cette catégorie, même lorsqu'il émet des affirmations à visée scientifique et cherche, par exemple, à établir une relation entre l'homosexualité, la géologie et le climat (p. 32). Tout en rendant hommage à l'effort fourni par l'auteur et à ses qualités, nous nous demandons s'il atteint vraiment la pensée de Léonard, lorsqu'il prétend rendre compte de ses œuvres par une sorte de symbolique. L'*Adoration des mages* « évoque par ses formes une coquille marine tournée en spirales » et M. Gilles de La Tourette cherche les raisons de cette forme et y trouve des causes philosophiques (p. 52-55). Dans la *Vierge aux rochers*, « la composition s'inscrit nettement en forme d'arc prêt à lâcher son trait... Dans le sentiment de Vinci, la conception en forme d'arc tendu ayant pour chef la Vierge et au bas du tableau l'Enfant-Jésus, aux masses parfaitement achevées, signifiait la projection de saint Jean (forme embryonnaire) vers des sphères différentes » ; puis encore, M. Gilles de La Tourette tire de cette constatation des conclusions philosophiques, « l'une catholique, l'autre divine dans le sens général du mot ». Quant à la *Cène*, sa composition imite le mouvement d'un serpent. Dans la sainte Anne, M. Gilles de La Tourette voit une préfigure de la doctrine transformiste. Ces hypothèses sont des jeux de l'esprit. Répondent-elles à la réalité ? M. Gilles de La Tourette, qui se réclame de la psychanalyse (p. 141), nous dirait sans doute qu'il cherche une réalité profonde².

1. Gilles de LA TOURETTE, *Léonard de Vinci* (collection *Les maîtres du Moyen Age et de la Renaissance*, publiée sous la direction de M. Edouard Schneider). Albin Michel, 1932, in-4°, 170 p., 96 planches.

2. La réalité tout court se trouve parfois contredite dans ce livre. M. Gilles de La Tourette

On ne reprochera pas aux éditions « Tel » de vouloir nous imposer leur conception sur Michel-Ange¹. Elles ont reproduit en belles héliogravures les photographies Anderson de la chapelle Sixtine. Une courte préface donne quelques renseignements historiques. Si nous connaissons le nom du traducteur en anglais, nous ignorons celui de l'auteur du texte. Cette publication est un utile instrument de travail. On souhaiterait que tout l'œuvre des grands peintres fût ainsi reproduit.

M. LOUKOMSKI² avait déjà consacré des études à Vignole et à Palladio. Jusqu'ici on voyait surtout en Jules Romain le peintre décorateur abondant, l'élève de Raphaël et son successeur aux Stanze. M. Loukowski a rendu justice à l'architecte ; il a montré son rôle à Rome (1518-1524), où il lui attribue le palais Maccarani, la villa Lante, peut-être le palais Cicciaporci et même la villa Madame qu'il retire à Raphaël. L'activité de Jules Romain fut surtout très grande à Mantoue, où il fut appelé en 1524 par les Gonzague. Le palais du Té, les appartements Paléologue, sa propre maison — aujourd'hui très modifiée — la Pescheria ou halle aux poissons, le Dôme, etc., attestent sa fécondité. M. Loukowski a dépouillé les archives, recherché le traité de perspective écrit par Jules Romain, qu'il a retrouvé à la bibliothèque du Vatican. On peut regretter que trop de fautes d'italien déparent ce volume, qui reprend et complète l'ouvrage du comte d'Arco paru en 1838 à Mantoue.

Dans un précédent volume de la collection publiée sous la direction de M. Schneider, M. Dimier avait réimprimé son *Primatice* ; M. KUSENBERG³, cette fois, raconte la vie et analyse l'œuvre du Rosso, qui précéda ce maître à Fontainebleau. M. Kusenberg adopte, d'autant plus facilement qu'il est Allemand, la thèse favorite de M. Dimier, à savoir qu'il n'y avait pas de peinture française avant la Renaissance. Cette réserve faite, on ne peut que féliciter M. Kusenberg de l'ampleur de ses recherches, de l'exactitude de ses informations et de l'intérêt de son livre.

Deux volumes ont paru sur le Greco, d'abord celui de M. MAUCLAIR⁴, ensuite celui de M. CASSOU⁵. M. Maclair, au cours d'un voyage en Espagne, qu'il a raconté dans son joli livre *L'âpre et splendide Espagne*⁶, avait déjà consacré des pages éloquentes au Greco. Il a, dans sa monographie, indiqué

écrit : « Vinci entre au service de Julien de Médicis, à Rome. Est-ce hasard ou préméditation de Léonard ? Ce protecteur devait épouser Philiberte de Savoie, mère du nouveau roi de France François I^{er}. »

1. MICHEL-ANGE, *Le plafond de la Sixtine*. Éditions Tel, in-fol., 40 planches.

2. G. LOUKOMSKI, *Jules Romain, sa vie, son œuvre* (collection *Les grands artistes*). A. Vincent, éditeur, 1932, in-8°, 117 p., 103 planches.

3. Dr KURT KUSENBERG, *Le Rosso* (collection *Les maîtres du Moyen Âge et de la Renaissance*). Albin Michel, 1930, in-4°, 230 p., 80 planches.

4. Camille MAUCLAIR, *Le Greco* (collection *Les grands artistes*). H. Laurens, 1931, in-8°.

5. Jean CASSOU, *Le Greco* (collection *Les maîtres de l'art ancien*). Rieder, 1932, in-8°, 64 p., 60 planches.

6. Camille MAUCLAIR, *L'âpre et splendide Espagne*. Grasset, s. d. (1931), in-12, 262 p.

avec pénétration comment s'était formé le génie de Théotocopouli, comment, dans le milieu favorable de Tolède, s'était épanoui son caractère, comment son mysticisme explique sa vision de la réalité. Le livre de M. Cassou est plus ambitieux ; il a prétendu y exposer une méthode pour les historiens d'art ; il n'a pas craint de parler de Barrès, des rapports de la France et de l'Allemagne, de M. de Montherlant, de l'idée de la mort, etc. Plusieurs de ses affirmations sont sujettes à discussion : n'affirme-t-il pas que l'art des icônes peintes commence à se développer au début du xvi^e siècle, alors que depuis plusieurs centaines d'années on peignait de telles images ? On trouvera des rapprochements singuliers entre Cimabue et Masaccio. Le livre n'en est pas moins écrit avec talent et vivacité ; il contient souvent des réflexions intéressantes.

L'architecture des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles commence à être mieux étudiée. Les différents États ont organisé des services des monuments historiques et ont réuni une précieuse documentation sur les édifices classés. Au congrès d'Athènes, en octobre 1931, nous émettions le vœu que des recueils fussent publiés, où l'on trouverait la liste des monuments, avec quelques indications sur la date et une bibliographie sommaire. Le centre des études historiques d'Espagne vient de nous donner satisfaction¹. Les deux petits volumes, commodes à emporter en voyage, contiennent, province par province, des études sur les édifices inscrits à l'inventaire. Des photographies accompagnent la description. On eût souhaité que des plans y fussent joints.

Chez nous, MM. Marcel Aubert, Jean Verrier et Planchenault, assistés d'un comité, ont entrepris la publication d'un vaste ouvrage intitulé : *Les églises de France*. Le premier volume, dû à M. Gustave DUEM, est consacré aux églises du Morbihan². C'est là un véritable inventaire de nos richesses d'art.

M. François GÉBELIN, qui nous avait déjà donné, dans la collection dirigée par M. Wildenstein, un excellent ouvrage sur les châteaux français du xvi^e siècle, consacre un volume des éditions « Alpina » aux châteaux de la Loire³. Il n'a pas adopté, comme M. TERRASSE, en un volume qui traite le même sujet⁴, l'ordre topographique ; il a montré l'évolution du style et il a tiré aussi des conclusions d'ordre général intéressantes pour l'histoire de l'architecture. On trouvera ainsi des constatations sur l'influence qu'exercèrent le plan du Plessis-Bourré, la disposition de la galerie de Charles d'Orléans à Blois, sur le caractère tout artificiel de l'appareil militaire, sur la

1. *Monumentos españoles. Catálogo de los declarados nacionales, arquitectónico e histórico-artísticos*. Madrid, Centro de estudios históricos, 1932, 2 vol. in-16, 400 et 494 p.

2. *Les églises de France. Morbihan*, par Gustave DUEM. Letouzey et Ané, 1932, in-4°, 228 p.

3. François GÉBELIN, *Les châteaux de la Loire*. Éditions Alpina, 1932, in-8°.

4. Charles TERRASSE, *L'art des châteaux de la Loire* (collection *A travers l'art français*). La Renaissance du livre, s. d., in-12, 170 p.

construction en briques, sur le rôle de l'italianisme dans la décoration d'abord, dans l'architecture ensuite. Ce petit livre, abondamment illustré, a le grand mérite d'être à la fois érudit et très clair.

C'est à Amboise que nous conduit M^{me} Marguerite COLEMAN¹. M. de Nolhac rappelle, non sans finesse, que l'abbé Bossebœuf avait consacré au château et à la ville un livre très complet. L'ouvrage de M^{me} Coleman ne prétend pas à l'érudition. C'est une aimable promenade à laquelle elle nous convie.

M. DUMOLIN a écrit pour la collection des *Petites monographies des grands édifices de la France*, que dirige M. Marcel Aubert, une étude sur un de ces châteaux, commencés à l'époque de la Renaissance². Le château d'Oiron fut élevé par les Gouffier sur les ruines d'un château antérieur donné au premier d'entre eux, Guillaume, seigneur de Bonnavet, par Charles VII en 1449. Artus Gouffier n'acheva pas la collégiale et l'aile nord du château que, après sa mort en 1519, continua Claude. Le château et l'église étaient terminés vers 1550. Louis Gouffier, premier duc de Roannez, fit, de 1632 à 1642, des travaux importants dans le château. Il songea à le rebâtir au goût du jour; il le flanqua au sud d'un grand pavillon carré, dit pavillon du Roi, et qui était alors surmonté d'un grand toit; il doubla l'aile nord. Sa fille épousa François III d'Aubusson, comte, puis duc de La Feuillade, qui, après 1667, termina le bâtiment central, éleva le pavillon des Trophées, rasa les étages supérieurs de l'aile sud pour couvrir son rez-de-chaussée d'une terrasse. La Feuillade vendit Oiron à M^{me} de Montespan, qui bâtit l'hospice en 1703. Oiron fut restauré de 1860 à 1877 par l'architecte Daviau, qui construisit, dans le style du XVIII^e siècle, le pavillon carré, qui flanque la tour, située à l'extrémité de l'aile sud.

Dans la même collection a paru une monographie du palais du Luxembourg, due à M. Gustave HIRSCHFELD³. Cet auteur a succédé comme bibliothécaire du Sénat à M. Hustin, à qui l'on devait déjà une histoire de ce palais bâti par Salomon de Brosse pour Marie de Médicis et qui fut transformé au XVIII^e siècle, quand il devint le premier musée de Paris, puis, sous la Révolution, lorsqu'il servit de prison et ensuite de palais au Directoire. Chalgrin l'aménagea de nouveau pour le Sénat conservateur. Alphonse de Gisors bâtit une nouvelle façade sur le jardin et ajouta les deux pavillons latéraux. M. Hirschfeld a raconté également avec précision l'histoire du Petit-Luxembourg, aujourd'hui hôtel du président du Sénat. Ancien hôtel de Luxembourg, habité par Richelieu, puis par Condé, il fut transformé par

1. Marguerite COLEMAN, *Amboise et Léonard de Vinci à Amboise*. Tours, Arrault et C^{ie}, 1932, in-4°, 236 p.

2. M. DUMOLIN, *Le château d'Oiron* (collection des *Petites monographies des grands édifices de la France*). H. Laurens, 1931, in-12, 96 p., 31 gravures, 3 plans.

3. Gustave HIRSCHFELD, *Le palais du Luxembourg* (collection des *Petites monographies des grands édifices de la France*). H. Laurens, in-12.

Boffrand de 1709 à 1716 pour la princesse Palatine. C'est là qu'habita le Premier consul, avant de s'installer aux Tuileries. Une description du jardin termine cette monographie.

Ce n'est pas quitter ce quartier que de passer à Saint-Sulpice. M. LEMESLE, prêtre de Saint-Sulpice, a groupé d'excellents collaborateurs pour écrire un livre sur son église¹. Lui-même s'est chargé de raconter l'histoire du monument, de nous promener de chapelle en chapelle et de retracer la vie religieuse de saint Sulpice. M. André, professeur à l'école des Beaux-Arts, a parlé de l'architecture et a bien montré les mérites du plan, des façades, de la construction. Peut-être notre regretté collègue était-il un peu sévère pour la chaire de Wailly (1788). Il a commis un léger lapsus lorsqu'il a parlé de l'encorbellement de la chapelle de la Vierge, qui, en fait, est une trompe superbement appareillée en joints concentriques. Les peintures sont étudiées par M. Bence, les sculptures par M. Gobillot, les vitraux par M^{lle} Huré, les orgues par le maître Widor, la mystique de Saint-Sulpice par M. H. Ghéon, les curiosités du quartier par M. Grimault. Notre nom figure même à la table des matières, sans que nous ayons collaboré à ce volume, sans que nous ayons l'honneur de connaître son auteur. C'est la seule erreur grave, croyons-nous, qu'il contienne.

Il serait fort utile que chaque église de Paris fût l'objet d'une semblable monographie. Pour se rendre compte de la richesse de notre architecture ecclésiastique au XVII^e siècle, il suffit de lire le nouveau volume de la monumentale histoire de Paris que publie M. Marcel POÈTE².

Ce volume s'occupe peu des édifices en eux-mêmes. L'historien de l'art trouvera à glaner des dates, plus que des renseignements sur les styles, mais l'urbaniste y rencontrera bien des idées intéressantes. M. Poète écrit en sa préface : « J'admire la hardiesse des techniciens actuels de l'urbanisme qui, dans l'application de cette science à une ville, considèrent avant tout le dehors des choses, comme si la considération des habitants qui forment la ville ne s'imposait pas au préalable. » C'est donc l'étude de l'âme parisienne au XVI^e et au XVII^e siècle qu'a entreprise M. Poète ; il analyse d'abord l'esprit du quartier latin, des régents du collège, des étudiants, des imprimeurs, puis il nous montre les progrès de la Réforme ; nous assistons au pullulement des monastères autour de la cité et dans la cité, à la création de couvents de tous ordres, hospitaliers, mendiants, enseignants, qui, avec leurs jardins, leurs zones, leurs vastes bâtiments, constituent autant de zones de mainmorte dont s'inquiètent bientôt le Parlement et le pouvoir royal. Ce volume est d'une extrême richesse. On eût souhaité que M. Marcel Poète citât ses sources. Nul n'ignore que M. Poète est un érudit aussi impeccable

1. G. LEMESLE, *L'église Saint-Sulpice*. Bloud et Gay, in-4°.

2. Marcel POÈTE, *Une vie de cité. Paris de sa naissance à nos jours*. T. III : *La spiritualité de la cité classique. Les origines de la cité moderne (XVI^e-XVII^e siècles)*. Aug. Picard, 1931, in-8°, 579 p. et une carte.

que courtois et qu'il suffit de lui demander un renseignement pour qu'il se fasse un plaisir de le fournir, mais les hommes passent et les œuvres — surtout les œuvres comme celle-ci — demeurent. Une bibliographie, tout au moins sommaire, à la fin de chaque chapitre eût été singulièrement utile. On pourrait aussi chicaner M. Poète sur de très menus détails : c'est ainsi que l'église Saint-Paul-Saint-Louis évoque, selon nous, beaucoup moins les églises de Rome que celles d'Anvers. Nous essaierons de le prouver un jour et rappellerons que des Flamands ont travaillé à cette église. On pourrait aussi signaler quelques lapsus (p. 39, effluves au féminin). Mais ce sont là vétilles, que nous signalons pour montrer à M. Poète le soin avec lequel nous avons lu, comme il le mérite, son bel ouvrage.

Ce sont les maisons des environs de Paris que nous présente M. JARRY¹, dont on connaît les travaux sur les vieux hôtels de cette ville. Deux séries ont déjà paru sous le titre aimable : *La guirlande de Paris*. La première série, à côté d'ensembles connus ou de fragments célèbres comme ceux de Choisy ou de Sceaux, nous montre les restes du château de Berny par François Mansart, la vallée aux Loups, qui fut la demeure de Chateaubriand, la maison de campagne de Raspail à Cachan, bien d'autres encore. La deuxième série est consacrée aux maisons de Meudon, de Fontenay-aux-Roses et surtout de Versailles, tels le pavillon de la Du Barry, le pavillon de la Lanterne, élevé par J.-H. Mansart, près de la Ménagerie, pour la duchesse de Bourgogne, le pavillon de Musique de Madame, comtesse de Provence, ou le Petit-Trianon de Satori, que Monsieur, comte de Provence, fit construire pour la comtesse de Balbi. L'auteur est bien informé ; il a dépouillé les titres de propriété et nous apporte, grâce aux admirables planches qui nous révèlent souvent des demeures peu connues ou peu accessibles, de nombreux et précieux renseignements sur l'histoire de ces résidences et sur l'évolution de notre architecture.

Parmi les châteaux des environs de Paris, il en est dont l'histoire semblait assez bien connue. C'est le château de Saint-Cloud, auquel le comte Fleury avait déjà consacré un volume il y a de nombreuses années. Mais on ignorait la part exacte des architectes dans la construction du palais que fit élever Philippe d'Orléans. M. Émile MAGNE², qui nous a déjà donné tant de livres nouveaux sur le XVII^e siècle, a découvert des plans, actes de vente, devis jusqu'ici inédits ; il n'a pas reconstitué seulement la vie souvent tragique que menèrent les hôtes de ce château, mais encore le décor qui les entoure.

Dans cette même collection, M. Jacques BOULENGER³ a publié un très

1. PAUL JARRY, *La guirlande de Paris ou maisons de plaisance des environs aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Contet, 2 vol. in-fol.

2. ÉMILE MAGNE, *Le château de Saint-Cloud, d'après des documents inédits* (collection *Châteaux, décors de l'histoire*). Calmann-Lévy, 1932, 1 vol. avec un plan et des hors-texte.

3. JACQUES BOULENGER, *Les Tuileries sous le Second Empire* (collection *Châteaux, décors de l'histoire*). Calmann-Lévy, 1932, 1 vol. avec deux hors-texte et deux plans.

amusant livre sur les Tuileries sous le Second Empire. Les historiens y retrouveront des descriptions du palais qu'avait déjà faites M. Clouzot, à qui l'ouvrage est justement dédié. Grâce à M. Boulenger, toutes les pièces s'animent et notre imagination relève le château.

M. Paul COURTEAULT a tracé de Bordeaux, cité classique¹, un portrait qui est à la fois d'un historien et d'un artiste. Les faits viennent expliquer les œuvres. Bordeaux garde peu de monuments de la Renaissance. Par contre, aucune ville ne conserve autant d'édifices du XVII^e et surtout du XVIII^e siècle. M. Courteault, qui, dans un excellent volume paru sous les auspices de la Société d'histoire de l'Art français, nous avait raconté la création de la place Royale et qui enseigne à la Faculté des lettres de Bordeaux l'histoire du sud-ouest de la France, était tout désigné pour décrire et étudier l'art classique de cette ville. Ce petit volume est un modèle auquel on souhaiterait simplement — et l'auteur n'y est pour rien — qu'eût été ajoutée une illustration plus abondante et plus lisible.

M. Pierre CHIROL, qui est architecte et ancien élève de l'école du Louvre, a consacré un volume à sa ville de Rouen². Modestement, l'auteur se défend d'avoir voulu écrire une histoire de la cité, un guide ou un inventaire. Mais son livre, si résumé qu'il soit, est tout cela à la fois et l'on ne saurait cette fois reprocher à l'éditeur d'avoir ménagé les photographies, qui sont excellentes.

Riom s'est toujours opposé à Clermont. Clermont était une ville épiscopale; mais, depuis Philippe-Auguste, Riom était le siège de l'administration de la terre d'Auvergne. Jean de Berry, qui reçut en 1360 comme apanage le duché d'Auvergne, y bâtit un château, dont il reste encore la chapelle. Sous Henri II, Riom est le siège d'une généralité. Après la Révolution, une cour d'appel y fut installée. Ainsi, ville de fonctionnaires et de magistrats, Riom a été longtemps prospère. Ces faits nous expliquent le nombre de ses églises, de ses hôtels particuliers. MM. BRÉHIER et DESDEVICES DU DÉZERT les ont datés, décrits, étudiés avec la connaissance qu'ils possèdent du Moyen Âge et des temps modernes³.

M. WACKERNAGEL, dans un volume d'ensemble, a étudié l'architecture des XVII^e et XVIII^e siècles dans les pays germaniques⁴. M. Wackernagel prend ce terme dans une large acception, puisqu'il comprend à la fois les

1. Paul COURTEAULT, *Bordeaux, cité classique*. Firmin-Didot, s. d. (1932), in-12, 216 p., 20 planches.

2. Pierre CHIROL, *Rouen*. Ouvrage orné de 148 héliogravures et d'aquarelles de Germaine Petit. Grenoble, Arthaud, in-8°.

3. G. DESDEVICES DU DÉZERT et L. BRÉHIER, *Riom, Mozat, Volvic, Tournol* (collection *Les villes d'art célèbres*). H. Laurens, 1931, in-8° illustré de 105 gravures et 3 plans.

4. Dr Martin WACKERNAGEL, *Die Baukunst des 17 und 18 Jahrhunderts*. II : *Baukunst des 17 und 18 Jahrhunderts in den germanischen Ländern*, 4^e édit. Handbuch der Kunstwissenschaft herausgegeben von Dr A. E. Brinckmann. Potsdam, Akademische Verlagsgesellschaft Athenaion M. B. H., in-4°, 221 p.

Pays-Bas et l'Angleterre dans cette définition. Comme ce volume est largement illustré — et on félicitera l'auteur d'avoir donné de nombreux plans — les chapitres réservés à ces pays sont fort succincts. C'est donc surtout l'Allemagne et l'Autriche qui attirèrent ses regards. M. Wackernagel, avec impartialité, a noté les influences française, flamande, italienne qui se sont exercées sur cette architecture : il en a noté les caractères en termes très justes. Dans chaque chapitre, après les considérations d'ordre général, M. Wackernagel cite des exemples heureusement choisis, auxquels il consacre des paragraphes imprimés en petits caractères, de sorte que l'ouvrage comporte deux parties successives, mais apparentes à l'œil, un discours sur l'architecture germanique, une illustration de ce discours. Certains jugements pourraient être discutés. D'après M. Wackernagel, le classicisme n'est qu'une résurrection nordique du classicisme italien de la Renaissance : le fait n'est pas exact pour la France, où le classicisme de l'époque de Philibert Delorme et, ensuite, au temps de Perrault fut, au contraire, une réaction contre l'italianisme baroque. Or, ce classicisme français ne fut pas inconnu des pays septentrionaux, et l'architecture européenne du XVIII^e siècle dérive en partie des modèles fournis par l'école classique de la France.

La gravure a fait l'objet de deux beaux volumes¹ dans la grande collection que la librairie Van Oest a consacrée à cet art. M. André BLUM nous rappelle les procédés des maîtres anglais, manière noire ou mezzotinte, pointillé ou « stippé », gravure en manière de crayon, aquatinte, gravure en trois couleurs ; il reproduit, avec de bons commentaires, les chefs-d'œuvre exécutés d'après les tableaux de Reynolds, Gainsborough, Romney et Lawrence. — M. Augusto CALABI distingue chez les graveurs italiens la gravure « rangée » ou régulière et la gravure libre. Pitteri, en ses portraits, représente la seconde, Volpato, Bartoli, Morghen la première, tandis que Piranesi, Canaletto, Tiepolo manient l'eau-forte avec une prestigieuse habileté et que Bartolozzi se montre original dans la gravure en couleurs. M. Calabi a bien indiqué le rôle capital joué par Venise dans cette histoire de la gravure italienne au XVIII^e siècle².

Les artistes français du XVIII^e siècle sont toujours l'objet d'études nombreuses. M. Robert REY a recherché l'influence exercée par Watteau sur quelques peintres de ce temps : Antoine Pesne, Philippe Mercier, Octavien, Bonaventure de Bar, Chantreau³. Il nous prévient dans sa préface que ce livre fut écrit il y a vingt-deux ans. Il l'a repris comme thèse accessoire de doctorat et a ajouté les notes nécessaires. On eût aimé qu'il ajoutât un chapitre sur Quillard, que des polémiques récentes ont mis à l'ordre du jour.

1. André BLUM, *La gravure en Angleterre*. Van Oest, 1930, in-4°.

2. Augusto CALABI, *La gravure italienne au XVIII^e siècle*. Van Oest, 1931, in-4°, 74 p., 84 planches en héliogravure.

3. Robert REY, *Quelques satellites de Watteau*. Librairie de France, 1931, in-16, 210 p., 39 pl.

On sait que deux tableaux achetés par le Louvre comme œuvres de Watteau ont été ensuite attribués à Quillard par le conservateur lui-même des peintures, M. Guiffrey. M. Alvin BEAUMONT¹ refuse d'admettre ce changement de cartel ; il procède à toute une série de rapprochements avec l'œuvre de Watteau. Son livre n'emporte pas la conviction, car on peut des faits tirer d'autres conclusions, mais il montre combien ce problème d'attribution est délicat.

M. André DE RIDDER, en un livre agréable sur Chardin², qui ne prétend pas apporter de documents nouveaux, a exposé clairement l'histoire de sa vie, les sources de son art, les procédés de sa technique. De bonnes reproductions accompagnent ce volume, mais elles sont classées suivant l'ordre des lieux où sont conservés les tableaux ; on eût préféré une succession chronologique.

C'est avec une méthode rigoureuse et une science parfaite du XVIII^e siècle que M. Émile DACIER vient de publier le catalogue de l'œuvre de Gabriel de Saint-Aubin³. Chaque œuvre est décrite et les notices contiennent des renseignements sur sa date, son origine, ses possesseurs, sur les monuments représentés. Ce catalogue est une véritable mine de documents.

En un somptueux volume justement dédié à M. Georges Lisch, architecte, petit-neveu de Houel, qui a ouvert à l'auteur ses précieuses archives familiales et ses collections, M. VLOBERG⁴ raconte la vie de cet artiste normand, qui, protégé de Choiseul, débuta par de jolis paysages des bords de la Seine ou de la Loire, qui obtint une place à l'Académie de France à Rome, puis se consacra à la description de la Sicile. Il accumula les gouaches, que se partagent les musées de l'Ermitage et du Louvre, représenta les temples d'Agrigente, les éruptions de l'Etna, les cérémonies religieuses à Catane, les scènes populaires. Il se fit graveur pour reproduire ses dessins à l'aquatinte et nous laissa un admirable document sur le goût qu'éprouvait le XVIII^e siècle finissant pour l'antiquité, pour l'Italie, pour les phénomènes naturels, pour les mœurs rurales. Certaines de ses gouaches, telle celle de la fontaine Aréthuse (musée du Louvre), annoncent déjà les aquarellistes anglais et français de l'époque romantique. Revenu en France, Houel s'occupa de lancer son œuvre. Il assista en témoin intelligent à la Révolution française et nous a laissé un récit saisissant des journées d'octobre. Pourquoi M. Vloberg a-t-il éprouvé le besoin d'insérer en ce livre d'art des diatribes intempestives et d'ailleurs injustes contre Voltaire et Jean-Jacques Rousseau ?

M^{lle} ÉLISE MAILLARD⁵, dans un volume de la commode collection que

1. Alvin BEAUMONT, *Le Pedigree. Erreurs et vérités en art. Autour de Watteau*. Chez l'auteur, 1932, in-4°.

2. André DE RIDDER, *J.-B.-S. Chardin* (collection *Art et artistes français*). Floury, 1932, in-4°, 78 p., 96 reproductions.

3. Émile DACIER, *Gabriel de Saint-Aubin*, t. II. Van Oest, 1931, in-4°, 264 p., 41 planches.

4. Maurice VLOBERG, *Jean Houel, Peintre et graveur, 1735-1813*. Jean Naert, 1930, in-4°.

5. ÉLISE MAILLARD, *Houdon* (collection *Les maîtres de l'art ancien*). Rieder, 1931, in-12.

dirige M. Tristan Klingsor, a esquissé la carrière de Houdon, analysé ses œuvres mythologiques et allégoriques, ses portraits historiques ou réalistes; elle a insisté sur sa technique et fait voir, par exemple, comment Houdon, en creusant la pupille et en laissant une petite arête de terre où s'accroche la lumière, donna la vie aux regards de ses personnages. Elle l'a suivi durant la Révolution et l'Empire, jusqu'à sa vieillesse, où il connut l'amertume de l'oubli.

C'est un ami de Houdon, Moitte, que nous voyons revivre dans le journal aigre-doux de sa femme. Loredan Larchey avait remis à M. Paul COTTIN le document qu'il possédait¹. M. Cottin jugea que ce fatras ne pouvait être publié et il se contenta de tracer d'après lui un tableau de la famille Moitte. Ce ne sont que ragots sur les domestiques de cette petite bourgeoise, sur sa fille adoptive, sur le fiancé de cette dernière, le sculpteur Taunay, que rancœurs à l'égard de son mari. A peine découvre-t-on çà et là un petit renseignement sur les amis de Moitte, Vien, David, Houdon, et encore ne s'agit-il que de racontars sur leur famille, sur leurs réceptions. Ce journal, peu intéressant pour l'histoire de l'art, est par contre un document curieux sur l'existence d'une famille bourgeoise en 1805. On y trouvera d'amusants détails sur le prix de la vie, sur les menus des repas, sur les villégiatures de cette époque.

C'est le décor de cette existence d'autrefois qui est évoqué en deux volumes de la collection *Architecture et art décoratif*², dus à MM. ALGOUT et CLOUZOT. M. Algout, après avoir rappelé l'ancienneté du métier de la soie en France, qui existait chez nous dès le XIII^e siècle et que Louis XI et Henri IV favorisèrent pour lutter contre les importations italiennes, constate que l'influence ultramontaine continua cependant à s'exercer en ce métier à l'époque de Louis XIII. Louis XIV demanda des modèles à des dessinateurs comme Berain. Le XVIII^e siècle marque le triomphe de Lyon, qui employa des artistes, tels que Pillement ou Philippe de Lasalle. Les tentures murales s'ornent de fleurs, de Chinois, d'oiseaux, d'attributs bucoliques ou guerriers. La fabrique garde encore toute sa puissance sous Napoléon I^{er}, mais déjà les motifs ont quelque lourdeur.

On suit l'évolution du papier peint qui est parallèle à celle des tentures de soie, dans le livre de M. Clouzot. Le papier peint apparaît à la fin du XVI^e siècle, mais ne devient d'usage courant qu'au XVIII^e siècle. M. Clouzot nous renseigne sur la technique, sur les fabricants, sur les motifs d'orne-

1. *Journal inédit de M^{me} Moitte, femme de Jean-Guillaume Moitte, statuaire, membre de l'Académie des Beaux-Arts, 1805-1807*, publié avec des notes et un index par Paul Cottin. Plon, 1932, in-12, 320 p.

2. H. ALGOUT, *Le décor des soieries françaises, de l'origine à 1815*. — H. CLOUZOT, *Le papier peint en France, du XVII^e au XIX^e siècle*. — ÉT. DEVILLE, I : *La reliure française, des origines à la fin du XVII^e siècle*. II : *La reliure française aux XVIII^e et XIX^e siècles* (collection *Architecture et art décoratif*, publiée sous la direction de M. L. Hauteœur). Paris, Van Oest, 1930 et 1931, 4 vol. in-8°.

ment. Au XIX^e siècle, le papier peint prétendit rivaliser avec la soie, avec la peinture.

Dans la même collection, M. DEVILLE nous raconte l'histoire de la reliure. Dans un premier volume, il en fixe les origines ; dans le second, il en suit la destinée aux XVII^e et XVIII^e siècles. M. Deville, après avoir indiqué la manière des grands relieurs du XVIII^e siècle, des Padeloup, des Derôme, observe la décadence que subit cet art sous la Révolution, puis ses transformations sous l'Empire et la Restauration ; il décrit les reliures cathédrales, les reliures avec plaques d'émail, les cartonnages multicolores.

M^{me} GIROUD et M. DELAYE fournissent une contribution à l'histoire du meuble français ; ils ont réuni des documents sur les Hache, ébénistes de Grenoble (1699-1831)¹. On trouvera une généalogie de cette famille, une reproduction des marques et des meubles, une étude sur leurs caractères et un aperçu des prix auxquels ils étaient vendus. Peut-être eût-il été permis de condenser ces détails et de réduire un peu l'épaisseur de ce volume : les éditeurs devraient songer que les bibliothèques ne sont pas extensibles. Est-il bien utile, pour donner à une étude l'aspect imposant d'un gros in-quarto, de multiplier les pages vierges, les faux-titres, de reproduire en haut d'une page blanche une petite commode ou en pleine page de très médiocres portraits ? La valeur d'un travail ne s'apprécie pas au poids du volume.

M^{lle} DUPORTAL a eu l'heureuse idée de reproduire quelques-uns des dessins de Percier conservés à la bibliothèque de l'Institut². M^{lle} Duportal, qui a publié de bons livres sur l'histoire de la gravure d'illustration au XVII^e siècle ne paraît pas aussi familière avec l'architecture et les hommes de la Révolution et de l'Empire. Elle nous permettra de lui signaler quelques omissions ou erreurs : p. 31 : la fontaine de la Régénération ne fut pas imaginée par Percier, mais par David, comme le prouve un texte publié par le petit-fils de David, dans son volume consacré à cet artiste. P. 39 : le dessin représente certainement l'atelier d'Isabey ; il suffit de le comparer avec le tableau de Boilly, conservé au Louvre, que nous avons commenté dans notre volume sur la *Peinture au musée du Louvre*, publié par l'*Illustration*, p. 52. P. 39 : Percier n'imagina pas la gravure au trait. Gagneraux et Flaxman avaient déjà exécuté des gravures avec ce procédé. P. 51 : dans sa bibliographie, M^{lle} Duportal ne signale pas les Mémoires de Fontaine, qui ont été publiés par la *Revue de Paris* en 1911, ni les précédents ouvrages sur Percier et Fontaine, tel celui de M. Fouché.

M^{lle} POIRIER, dans une thèse de doctorat, a cherché quelle était l'origine

1. Jeanne Michel GIROUD et Edmond DELAYE, *Les Hache, ébénistes de Grenoble, 1699-1831*, avec une préface de M. Émile Bayard. Grenoble, édition Didier et Richard, 1931, in-4°, 74 p., 64 planches.

2. M^{lle} J. DUPORTAL, *Ch. Percier. Reproduction de dessins conservés à la bibliothèque de l'Institut. Biographie et notices*. Préface de M. Maurice Fenaille, membre de l'Institut. Ouvrage publié sous les auspices de l'Institut de France (Fondation Debrousse), Maurice Roussau, 1931, in-4°, 106 p., 52 planches.

des idées artistiques de Chateaubriand¹. On avait déjà enlevé à ce pauvre vicomte la paternité de bien des passages en ses œuvres. M^{lle} Poirier, « sourcière » impitoyable, compare à son tour toutes les pages de ses livres où il parle d'art à celles de ses devanciers : elle dénonce la rapidité de sa documentation et l'étalage d'une science trop fraîche. Sans doute on ne peut parler d'une esthétique de Chateaubriand ; si Chateaubriand eut des idées sur l'art, il ne construisit aucun système. Il fut éclectique, comme beaucoup de ses contemporains. Aux théoriciens classiques, il emprunte la doctrine du beau idéal ; aux Anglais et à Diderot, celle de la beauté perçue par la sensibilité et liée à la morale ; aux préromantiques, celle de la beauté pittoresque, dramatique, le goût des ruines, des couchers de soleil, des clairs de lune. Il pille de toutes mains ses jugements sur l'Antiquité, le Moyen Age, l'art moderne. Tout cela, c'est entendu ; mais on aurait pu, croyons-nous, dégager de toutes ces citations quelques idées directrices : Chateaubriand est l'adversaire de l'imitation ; il veut qu'on reproduise la nature, mais ce qu'il appelle la nature, c'est la nature humanisée — telle que la concevaient avec des nuances différentes aussi bien les classiques que les préromantiques — c'est-à-dire la nature avec des fabriques, la nature avec des personnages qui fuient devant un éclair, qui contemplent un coucher de soleil, la nature qui excite des sentiments. C'est précisément la vigueur des sentiments de Chateaubriand et surtout l'éloquence, le lyrisme de sa forme qui donnent un caractère personnel à cette esthétique faite de pièces et de morceaux. — Le livre de M^{lle} Poirier contient quelques affirmations contestables : p. 348, elle croit les Tuileries complétées par Du Cerceau sous Louis XIII, ce qui est une erreur ; p. 377, elle place Benozzo Gozzoli au xvi^e siècle ; p. 405, elle confond Bernardin de Saint-Pierre et l'abbé de Saint-Pierre ; p. 424, elle croit que les plans du Louvre publiés par L. Batiffol sont les plans de Pierre Lescot ; nous avons montré que ces plans datent de 1594 au plus tôt. P. 380, elle écrit : « c'est le romantisme, c'est l'époque de Delacroix qui a réhabilité Michel-Ange » ; or, dès 1780, deux partis s'étaient formés à Rome au café Gréco parmi les artistes cosmopolites : l'un tenait pour Raphaël, l'autre pour Michel-Ange.

Chateaubriand s'était déclaré l'admirateur du gothique. Son séjour en Angleterre n'a peut-être pas été sans influence sur ses idées. M. Yvon a démontré récemment le rôle considérable que ce goût avait joué en Angleterre au xviii^e siècle². Le goût du gothique alla de pair avec le goût de l'antique, le goût du chinois. Dès 1752, Walpole vante dans ses lettres les châteaux de Tunbridge, de Penhurst et les dessine ; Muller, dès 1753, élève des fabriques gothiques pour Sir Georges Littelton et pour un de ses parents dans le comté de Worcester. Le goût du gothique est constant dans la poésie

1. Alice POIRIER, *Les idées artistiques de Chateaubriand*. Les Presses universitaires, s. d. (1931).

2. YVON, *Le gothique et la renaissance gothique en Angleterre*. Caen, Jouan et Bigot, 1931.

anglaise de cette époque, chez Dyer, Shenstone, Chatterton, Mason, Thomas Warton, Wordsworth, dans les romans d'Anne Radcliffe. Walter Scott, qui exerça une si grande influence sur le romantisme, n'est donc qu'un aboutissement. M. Yvon étudie la persistance de ce goût en Angleterre au XIX^e siècle ; il suit l'histoire de l'architecture « gothique » anglaise après 1824, de la Renaissance gothique de Pugin ; il analyse les idées de Ruskin et note la décadence de cette mode vers 1880.

M. Louis RÉAU, avec sa clarté et son érudition habituelles, présente, dans une collection qu'il dirige, un tableau d'ensemble de l'art romantique¹. La peinture occupe la première place, comme il est juste, en ce panorama. Peut-être eût-il mieux valu intituler le livre « l'art à l'époque romantique », car Corot, sur lequel M. RENÉ-JEAN vient de nous donner un joli petit livre², Daubigny et autres paysagistes de ce temps, qui figurent en ce volume, sont peu romantiques. L'architecture est un peu sacrifiée. Les sculptures sont jugées avec une sévérité qui n'est pas de l'injustice.

M. VALOTAIRE, dans sa monographie de David d'Angers³, n'a pas caché les faiblesses, les grandiloquences de cet artiste, son besoin de réclame, mais il a montré aussi toutes les qualités du sculpteur. Il semble que, dans l'histoire de notre art, le portrait rende aux peintres et aux sculpteurs le sens de la réalité et le goût de la nature dont les écartent l'italianisme, l'antiquomanie ou le romantisme. On ne peut nier d'ailleurs la grandeur des œuvres officielles de David d'Angers. Si parfois ses proportions sont un peu courtes — et l'on constate surtout ce défaut, que n'a pas signalé l'auteur, dans les bas-reliefs — si les mouvements sont emphatiques, il y a une véritable ampleur et une noblesse certaine en des œuvres comme le général Foy. David, tout romantique qu'il fut, s'est inspiré de l'antiquité, mais cette antiquité, ce fut celle de Pergame. Il a connu et aimé les Gaulois et les gladiateurs mourants et s'est souvenu de leurs attitudes dans les statues de Bonchamps, voire même dans la petite Grecque au tombeau de Botzaris. Il a voulu laisser une galerie de grands hommes, et certains de ses bustes et ses médailles demeureront comme un témoignage de son talent.

Le *Journal* de DELACROIX avait été publié en 1893, mais de manière incomplète. A la suite d'accidents que raconte M. Joubin, dans la préface de son édition nouvelle⁴, le manuscrit avait été dispersé. Plusieurs carnets ont été morcelés. On possède aujourd'hui les années 1822-1824, 1847-1863, et encore pour certaines de ces années doit-on se contenter d'une copie. On sait quel document merveilleux ce journal constitue pour la connaissance

1. Louis RÉAU, *L'art romantique*. Garnier frères (collection artistique Garnier), 1930, in-12.

2. RENÉ-JEAN, *Corot* (collection *Le musée ancien*). Crès, in-12, 24 p., 64 illustrations.

3. Marcel VALOTAIRE, *David d'Angers* (collection *Les grands artistes*). H. Laurens, 1932, in-8°, 80 p., 24 reproductions.

4. Eugène DELACROIX, *Journal*. Nouvelle édition, publiée d'après le manuscrit original, avec une introduction et des notes par André Joubin. Plon, 1932, 3 vol. in-8°.

de Delacroix et de son esprit, qui était grand. On y découvre une intelligence lucide, un bon sens qui ne fut pas l'apanage de tous les romantiques, une sensibilité très fine, une culture classique. Ce journal est un des plus beaux livres du XIX^e siècle. M. Joubin l'a édité avec le plus grand soin et la plus grande érudition. Il nous promet maintenant une édition des lettres, qui complètera ces volumes.

C'est Delacroix qu'a choisi pour guide M. le Dr VALLON à travers les salles du Louvre¹. M. Vallon est un médecin lyrique. Il a imaginé une conversation avec Delacroix ; il lui demande son avis sur tous les peintres qui l'ont suivi, mais il s'empresse de lui donner le sien avant d'attendre ses réponses. Ce livre, d'un autodidacte, comme le caractérise M. Élie Faure, autre médecin, dans une préface d'une hautaine bienveillance, n'est dénué ni de talent, ni d'acuité ; mais Delacroix, si calme, si méthodique, eût sans doute été un peu surpris par ce qu'il avait coutume de nommer « le remue-ménage ».

Chasseriau a trouvé dans son neveu, le baron Arthur Chasseriau, le plus fidèle défenseur de sa mémoire. Plus le temps s'écoule, plus grande semble la perte qu'éprouva la peinture à la mort prématurée de cet artiste. M. Léonce BÉNÉDITE avait consacré un de ses cours de l'école du Louvre à l'étude de ce peintre². Le baron Arthur Chasseriau lui avait ouvert ses archives. Bénédite avait laissé un manuscrit, qu'il importait de mettre au point avant de le publier. M. André Dezarrois, conservateur du Jeu de Paume, s'est chargé de ce soin. Le baron Chasseriau a assuré la publication de cet ouvrage qu'il a voulu superbe. Presque toutes les œuvres de Chasseriau, des esquisses, des dessins s'y trouvent reproduits. Depuis que le livre a été rédigé, une version du *Tepidarium* du Louvre a été acquise par nos soins pour le musée du Caire. Elle est intéressante, parce qu'elle montre les hésitations de Chasseriau entre le dessin d'Ingres et la couleur de Delacroix.

M. Hubert PIERQUIN³ a extrait de *L'esquisse d'une philosophie* de Lamennais les passages qui concernent l'esthétique. Ces pages n'ont pas l'éclat apocalyptique des *Paroles d'un croyant* ; elles prouvent parfois une connaissance assez limitée de l'art, mais elles sont intéressantes, parce qu'elles annoncent déjà certains développements de Taine sur les rapports entre le milieu et le créateur. A une époque où la plupart des architectes étaient éclectiques, Lamennais a protesté contre l'imitation, incapable « d'imprimer à ses productions le caractère de vie, inséparable de cette spontanéité qui réalise immédiatement un modèle interne ». En un temps où le romantisme multipliait les comparaisons entre les voûtes des cathédrales et celles des

1. Fernand VALLON, *Au Louvre avec Delacroix*, préface d'Élie Faure. Grenoble, Arthaud, in-8°, 238 p., 24 planches.

2. Léonce BÉNÉDITE, *Théodore Chasseriau, sa vie, son œuvre*. Manuscrit inédit publié par André Dezarrois. Les éditions Braun, s. d. (1932), 2 vol., ensemble 526 p., 60 planches.

3. Hubert PIERQUIN, *L'esthétique de Lamennais*. Ch. Bosse, 1930, in-12.

forêts, Lamennais osait écrire : « l'art n'est pas l'imitation de la nature ». Alors que le classicisme était décrié, il commentait avec intelligence les jardins de Lenôtre.

M. Pierre COURTHION nous donne sur Courbet une série de variations¹. Il n'a cherché ni à nous expliquer la formation de son talent, ni à replacer Courbet dans son milieu. Ses considérations sont souvent intéressantes, mais ses développements semblent écrits plutôt à l'occasion de Courbet que sur Courbet lui-même.

Les contemporains ont souvent comparé et opposé Couture à Courbet. Il y a chez l'un et chez l'autre, malgré leur prétention au réalisme, un égal goût de la littérature et pas toujours de la meilleure, un égal amour de la belle pâte, des tons sombres. Le petit-fils de Couture² publie un volume où apparaît la noblesse de ce caractère, la conscience de cet artiste. Le volume contient des lettres et des fragments de Couture.

À l'occasion du centenaire de Manet, plusieurs volumes ont été consacrés à cet artiste. Dans les quelques pages que lui concédait la collection *Les artistes nouveaux*, M. LÉGER³ ne pouvait qu'indiquer les dates principales de sa biographie et ses œuvres les plus marquantes. — Le livre de M. TABARANT s'intitule : *Histoire catalographique*⁴. C'est un livre fort bien conçu. Après avoir résumé la biographie de l'artiste, M. Tabarant a établi un catalogue chronologique. Un catalogue, car toutes les œuvres connues se trouvent indiquées, avec leur date, leurs dimensions, leurs caractères, leurs propriétaires, mais un catalogue qui n'a rien de sec, car l'histoire de Manet est liée sans cesse à l'énumération. Rencontrons-nous pour la première fois le nom du chanteur Faure, qui collectionne les œuvres de Manet, M. Tabarant nous fournit aussitôt une notice sur cet amateur ; décrit-il le tableau de la *Pêche*, où figurent Édouard Manet, Suzanne Leenhoff, qu'il devait bientôt épouser, et le fils de cette dernière, Léon Koëller-Leenhoff, nous apprenons en quels autres tableaux nous pourrions les reconnaître. Ailleurs, par exemple, à propos du *Christ insulté par les soldats*, M. Tabarant nous rapporte les opinions des critiques. Il faut avoir soi-même établi des catalogues pour savoir combien de recherches désintéressées, combien de milliers de fiches exige un tel travail. Des critiques grincheux pourront toujours chercher noise à l'auteur, découvrir que, dans la liste des expositions où figura le *Lapin* (n° 119), ne figure pas l'exposition de Saint-Petersbourg en 1912, où il portait le n° 406 et où le *Bar* avait le n° 405 ; ils pourront regretter que l'auteur n'ait pas ajouté une table alphabétique des sujets qui permettrait de les trouver

1. Pierre COURTHION, *Courbet* (collection *Art et artistes français*). Floury, 1931, in-4°, 92 p., 96 reproductions.

2. Thomas Couture, 1815-1879, sa vie, son œuvre, son caractère, ses idées, sa méthode, par lui-même et par son petit-fils. Préface de Camille Mauclair. Le Garrec, 1932, in-4°, 160 p.

3. Ch. LÉGER, *Manet* (collection *Les artistes nouveaux*). Grès, in-12, 16 p., 32 planches.

4. A. TABARANT, *Manet, histoire catalographique*. Éditions Montaigne, 1931, in-8°, 594 p.

rapidement. Pour notre part, nous nous contenterons de remercier M. Tabarant de l'excellent instrument de travail qu'il a fourni aux admirateurs de Manet. Nous lui en sommes d'autant plus reconnaissants qu'il est toujours facile pour un critique d'art d'accumuler les phrases sonores. M. Tabarant a sacrifié toute vanité personnelle et s'est contenté d'être utile.

En même temps que M. Tabarant, MM. JAMOT et WILDENSTEIN procédaient à un travail analogue¹. M. Jamot a écrit une longue introduction où, avec sa finesse ordinaire, il nous apporte une explication psychologique du génie de Manet. Suit un tableau chronologique. Tous les documents connus et beaucoup de documents inédits viennent se classer année par année, mois par mois et permettent de suivre la carrière de l'artiste. Les érudits publiaient jadis les annales des papes ou des rois de France ; voici les annales de Manet. Vient enfin le catalogue, avec tous les renseignements désirables sur chacune de ses œuvres et une bibliographie complète. Un index permet de retrouver facilement œuvres et personnages. Le deuxième volume contient les reproductions des œuvres en quatre cent quatre-vingts phototypies. Grâce à MM. Tabarant, Jamot et Wildenstein, nous disposons aujourd'hui d'admirables ouvrages sur ce grand artiste.

Manet, comme les Vénitiens, comme Vélaquez, était avant tout un peintre. Il considérait le dessin comme une préparation, une note, un aide-mémoire. Aussi ne trouve-t-on pas dans son œuvre ces nombreux dessins poussés qu'accumulaient d'autres artistes. M. REY² a eu l'heureuse idée de reproduire une soixantaine de ces dessins et d'analyser dans une préface le talent « actuel » de Manet.

M. Gaston POULAIN³ est originaire de Montpellier comme Bazille ; il a pu, grâce aux documents conservés dans la famille de ce peintre, disparu à vingt-neuf ans, le 28 novembre 1870, tracer l'histoire de cette brève existence et commenter les œuvres. On trouvera en ce volume des lettres souvent assez pénibles de Claude Monet et des renseignements inédits sur tout le petit groupe des préimpressionnistes.

C'est à l'un d'eux, à Jongkind, que M. ROGER-MARX consacre un petit livre⁴. M. Roger-Marx ne pouvait en ces quelques pages qu'esquisser une biographie et une étude. Peut-être eût-il été possible d'indiquer ce qu'il devait à la Hollande, son pays d'origine, à la France, son pays d'adoption, et de noter sa place dans l'art de son temps.

1. *Manet*. Introduction par Paul Jamot ; catalogue critique par Paul JAMOT et Georges WILDENSTEIN, avec la collaboration de Marie-Louise BATAILLE (collection *L'art français*, dirigée par Georges Wildenstein). Les Beaux-Arts, 1932, 2 vol. in-4°, 202 p. et 480 phototypies.

2. Robert REY, *Choix de soixante-quatre dessins d'Éd. Manet* (collection *Dessin et peinture des maîtres du XIX^e siècle à nos jours*). Braun, 1932, in-4°, 47 p.

3. Gaston POULAIN, *Bazille et ses amis*. Paris, la Renaissance des lettres, 1932, in-12, 223 p., une gravure.

4. Cl. ROGER-MARX, *Jongkind* (collection *Le musée ancien*). Crès, 1932, in-12, 22 p., 64 pl.

M. Robert REY, dans une thèse de doctorat, a voulu soutenir une thèse¹. Il a prétendu montrer la persistance du sentiment classique chez les peintres à la fin du XIX^e siècle. En fait, il semble avoir cherché à relier une série de monographies par un lien qui fût agréable à la Sorbonne. Sa définition du classicisme, « une harmonie se dégageant des seules formes et des seules couleurs », nous paraît un peu étroite, car cette harmonie on la trouve chez des peintres qu'on ne saurait qualifier de classiques. Nous aurions plaisir à discuter avec M. Rey certains de ses jugements : Cimabué représenterait un « académisme formel, majestueux et exsangue », alors que Cimabué, comme les Toscans du XIII^e siècle, essaie, au contraire, de se libérer des formules byzantines. « Le stade réaliste succède au stade académique » (p. 5). Au XIX^e siècle, le réalisme n'a-t-il pas succédé plutôt au romantisme? — M. Rey analyse longuement le classicisme de Poussin. Il nous semble que ce classicisme naît essentiellement de sa conception : la peinture doit représenter des idées. Les objets ne sont que des cas particuliers de ces idées générales. Il eût fallu aussi insister sur le thème tout classique de la hiérarchie des genres. M. Rey accuse Mariette (p. 13) d'être l'auteur d'une réaction académique, alors que Mariette n'a cessé de combattre l'artifice, a écrit que le peintre doit avant tout imiter la nature et pense, avec Dezallier d'Argenville, qu'« un artiste capable de bien peindre un insecte peut être aussi parfait dans son genre que Raphaël dans le sien ». — P. 20, M. Rey croit à l'influence de Quai sur Overbeck, alors que Overbeck s'est formé à Rome et a suivi l'exemple de Carstens. Ce discours sur le classicisme, si intéressant qu'il soit, n'aboutit donc pas à une définition nette. Et au fait, le pouvait-il? Le classicisme est bien plutôt une méthode, une forme d'esprit qu'une formule. C'est pourquoi nous sommes un peu sceptiques sur le classicisme de Cézanne, de Gauguin, de Seurat. Classicisme, soit ; mais bien différent chez chacun d'entre eux. Parler de renaissance du sentiment classique laisserait supposer que ce sentiment était mort : et Delacroix, et Corot, et Puvis, et Chassériau n'étaient-ils pas plus classiques que Renoir? N'y a-t-il pas même une sorte de classicisme chez Manet pour lequel M. Rey nous semble bien injuste (p. 36)? L'application de réseaux géométriques qu'on trouve chez Seurat et que M. Rey a très ingénieusement dégagés suffit-elle à conférer à cet artiste un caractère classique? Les artistes de tous les temps ont employé de telles trames : M. Rosenthal a montré qu'elles existent chez Piero della Francesca ; j'ai essayé de prouver, en un cours, que le médiocre Mallet, sous l'Empire, composait de cette manière, que Puvis a connu la section d'or, et il suffit de lire les travaux de M. Ghyka pour se rendre compte que ce système est aussi vieux que l'architecture. — Le livre de M. Rey est donc curieux, écrit avec vie, mais peut-être ne répond-il pas entièrement au sujet qu'il annonce.

1. Robert REY, *La peinture française à la fin du XIX^e siècle. La Renaissance du sentiment classique. Delgas, Renoir, Gauguin, Cézanne, Seurat*. Les Beaux-Arts, in-4^e, 162 p., 32 planches.

De nombreuses biographies ont paru sur les artistes de la fin du XIX^e siècle et ceux du XX^e. M. Arsène ALEXANDRE, en un livre vivant et documenté, nous parle de Gauguin¹. M. Maurice DENIS a rappelé la figure de Henry Lerolle², mort en 1929, qui était l'ami de Degas, de Renoir, de Besnard, de Mallarmé, de Valéry, de Gide, de Claudel, et qui, beau-frère de Chausson, fit connaître les musiciens modernes, d'Indy et Debussy. M. ROGER-MARX a déterminé le rôle de Seurat³ parmi les néo-impressionnistes ; celui-ci voulut un retour à la discipline, au style, à la composition. M. KÜNSTLER était un familier de Forain ; il a fait revivre le peintre, le dessinateur, on pourrait dire l'écrivain, tant les légendes complètent les œuvres⁴. M. FEGDAL nous parle de Félix Vallotton, qui fut un peintre à la fois sensible et systématique, froid et passionné, naturaliste et décorateur, qui admirait tout ensemble Ingres, Holbein, Poussin et son ami Vuillard⁵. Fernand Maillard est commenté par M. CHRISTOFLOUR⁶, Ceria par M. ALAZARD⁷, Raoul Dufy par M. RENÉ-JEAN⁸, Modigliani par M. BASLER⁹. Cet israélite italien arrive à Paris en 1907 ; il oscille aussitôt de Montmartre à Montparnasse. M. Basler a indiqué ce qu'il dut aux sculptures nègres ; il n'a pas fait voir ce qu'il y eut de primitif, au sens propre du mot, dans les œuvres, d'ailleurs fort modernes et parfois assez « roublardes », de ce contemporain. La coupe des visages, les arabesques des nus ne sont pas sans analogie avec celles de Botticelli. Modigliani, comme tant d'autres artistes de sa génération, a aussi admiré Matisse. Cette simplification colorée, cette manière de peindre les yeux sans pupilles (dans le *Jeune apprenti*), Matisse en avait usé avant lui.

M. LOOSLI¹⁰ avait déjà consacré, il y a une quinzaine d'années, un important ouvrage au peintre suisse Hodler. Il résume en quelques pages la vie et l'œuvre de cet excellent artiste ; mais il ne note pas ses diverses époques, depuis ses débuts naturalistes, ses essais magistraux de toiles quasi « carac-

1. Arsène ALEXANDRE, *Paul Gauguin, sa vie et le sens de son œuvre*. Bernheim jeune, éditeurs, 1930, in-4°, 276 p.

2. Maurice DENIS, *Henry Lerolle et ses amis, suivi de quelques lettres d'amis* (hors commerce), janvier 1932. Impr. Duranton, in-12.

3. Cl. ROGER-MARX, *Seurat* (collection *Les artistes nouveaux*). Crès, 1932, in-12, 14 pages, 32 planches.

4. Ch. KÜNSTLER, *Forain* (collection *Les maîtres de l'art moderne*). Rieder, 1932, in-8°, 64 pages, 60 planches.

5. Charles FEGDAL, *Vallotton* (collection *Les maîtres de l'art moderne*). Rieder, 1931, in-8°.

6. Raymond CHRISTOFLOUR, *Fernand Maillard, peintre et décorateur* (collection de la *Revu du Centre*), 1932, in-4°, 136 p.

7. Jean ALAZARD, *Ceria* (collection *Les artistes nouveaux*). Crès et C^{ie}, 1931, in-12, 14 p., 32 planches.

8. RENÉ-JEAN, *Raoul Dufy* (collection *Les artistes nouveaux*). Crès et C^{ie}, 1931, in-12, 14 p., 32 planches.

9. Adolphe BASLER, *Modigliani* (collection *Les artistes nouveaux*). Crès et C^{ie}, 1931, 16 p., 32 planches.

10. C. A. LOOSLI, *Hodler* (collection *Les artistes nouveaux*). Crès, in-12, 16 p., 32 planches.

téristes » — nous pensons à sa *Malade* — jusqu'à ses paysages du mont Blanc, où, malgré l'élosion des formes et de la couleur, se dégage une étonnante impression de vie. Réduire Hodler à ses théories qu'il croyait philosophiques, à ses procédés de compositions parallèles, c'est diminuer sa grandeur.

M. Luc DURTAIN¹ professe pour les critiques d'art qui parlent technique un mépris transcendant, et qui, avouons-le, n'est pas injustifié. Il veut juger Masereel, le peintre belge, « humainement ». Il le juge trop souvent « littérairement ». Grâce à ses dons d'écrivain, M. Durtain parvient à transposer avec des mots les villes « hallucinantes » de Masereel. C'est qu'il y a déjà beaucoup de littérature en ces images. M. Durtain étudie les peintures de Masereel comme si elles avaient été composées hors du temps. Mais Masereel, qui, durant la guerre, s'était installé en Suisse, pour demeurer lui aussi « au-dessus de la mêlée », a connu les œuvres de Hodler et l'on s'en aperçoit dans sa *Malade*, dont le titre même est un rappel. Puis, à Paris, il a admiré Picasso : cette femme assise semble avoir emprunté aux modèles de cet artiste ses mains de géante. M. Durtain a justement caractérisé les dernières œuvres de Masereel, exécutées près de Boulogne, où l'on découvre un sentiment de la masse, de l'équilibre et de la couleur, une couleur sourde, mais puissante.

M^{me} Sandor KEMERI est une de ces personnalités étrangères qui fréquentaient l'atelier de Bourdelle et que le maître accueillait avec sa méridionale affabilité². L'auteur nous rapporte des conversations de Bourdelle et même de M^{me} Bourdelle. Qu'il y ait un peu de pathos en ces dissertations esthétiques ; qu'il y ait eu parfois un peu d'ironie en ces apophtegmes négligemment abandonnés aux disciples ; qu'il y ait eu, tout comme dans les entretiens de Rodin recueillis par M. Gsell, le désir de paraître aussi profond philosophe que grand artiste, nul, croyons-nous, ne pourra le nier après avoir lu ces pages, où l'on trouvera de précieux renseignements sur la genèse de certaines œuvres.

M. CANTINELLI avait, en 1928, du vivant de l'artiste, consacré un beau volume au sculpteur Joseph Bernard. Au lendemain de l'exposition rétrospective qui fut organisée au musée de l'Orangerie, il a publié un nouveau volume sur le monument de Michel Servet à Vienne, suivi d'un catalogue de l'œuvre de Joseph Bernard par la veuve et le fils de l'artiste³.

On trouvera dans le volume de M. SENTENAC une série d'articles consa-

1. LUC DURTAIN, *Frans Masereel*. Vorms, 1931, in-4°, 80 p., 79 planches.

2. Sandor KEMERI, *Visage de Bourdelle*. Armand Colin, 1931, in-12.

3. *Le monument à Michel Servet de Joseph Bernard*, avec un avant-propos de R. CANTINELLI, suivi d'un catalogue complet de l'œuvre de Joseph Bernard. Van Oest, 1932, in-4°, 30 p., 18 planches.

crés à des artistes d'aujourd'hui¹. Il dénonce l'artifice de certains peintres d'après-guerre ; il cherche à remettre un peu d'ordre dans la république des arts. Peut-être manifeste-t-il une indulgence excessive pour certains peintres — hommes ou femmes — dont le mérite personnel est assez mince, mais on sent dans le livre de M. Sentenac tant de bonne foi, de bon sens, de courage, que les critiques ne sauraient être vives et nombreuses.

M. Ugo OJETTI² est le Vasari — un Vasari spirituel et bien informé — des artistes italiens qu'il a connus — et il a connu les meilleurs de l'Italie moderne. Il nous raconte des anecdotes, peint les caractères, décrit les tableaux ; tout cela est fait avec science, avec une façon de n'y pas toucher, qui est parfois terrible. M. Ojetti, en bon Italien, est parfois partial sur les relations de ces artistes avec leurs contemporains français et, pour écouter certains de ses jugements, il conviendrait d'appuyer un peu sur la pédale sourde. D'autres appréciations — celle sur Michetti, par exemple — pourraient être revisées à la suite de la dernière Biennale de Venise. Ces réserves faites, on ne saurait boudier contre le plaisir qu'on prend à lire ces deux volumes et nier l'utilité qu'ils présenteront pour les historiens futurs.

En Italie, comme en France, se multiplient les biographies d'artistes. Nous signalerons celle de M. Sandro VOLTA sur Ottone Rosai³, futuriste, qui peint des figures caricaturales et des paysages vigoureux ; celle de M. Giuseppe CARTELLA-GELARDI⁴ sur le sculpteur Achille Alberti, né à Milan en 1860 et qui suivit la tradition académique. Mais, ce sont les deux seules que la *Revue historique* ait reçues.

C'est une vue d'ensemble de tout l'art contemporain que MM. Marcel et André BOLL⁵ ont voulu nous donner. Architecture, peinture, gravure, philosophie, musique, phonographe, littérature, théâtre, music-hall, cinéma, tout cela nous est présenté côte à côte. Ils ont de plus prétendu nous fournir au début de ce panorama un traité d'esthétique. A vrai dire, cette esthétique n'est pas aussi contemporaine que l'art à quoi elle prétend s'appliquer : elle disserte sur le splendide, le joli, le plaisant, tout comme le faisait Victor Cousin. Les considérations de MM. Boll sont intelligentes, souvent ingénieuses ; il n'en reste pas moins que leurs affirmations manquent parfois d'étais. Certains exemples (p. 93, note 1) sont des erreurs historiques ; certaines phrases (p. 93, note 3, « l'obscurantisme médiéval ») sont des clichés périmés. Certaines observations techniques ne sont pas justifiées : le béton armé n'impose nullement des fenêtres en longueur : les ouvrages de

1. Paul SENTENAC, *Dans la ronde des couleurs*. AUX éditions du Cygne, 1932, in-8°, 200 p.

2. Ugo OJETTI, *Ritratti d'artisti italiani*. Milano, Trèves, 1931, 2 vol. in-12.

3. Sandro VOLTA, *Ottone Rosai* (collezione *Arte moderna italiana*). Milano, Hoepli, 1931, in-12, 12 p., 32 planches.

4. Giuseppe CARTELLA-GELARDI, *Achille Alberti*. Torino, edizione *L'improvisa*, 1932.

5. Marcel et André BOLL, *L'art contemporain, sa raison d'être, ses manifestations*. Delagrave, 1931, in-12, 189 p., 114 illustrations.

M. Perret en sont la preuve. Certaines classifications sont surprenantes : ne trouvons-nous pas, p. 128, Chagall rangé parmi les constructeurs ? Ce petit livre — parfois agaçant — mérite, en tout cas, la discussion.

M. Henri SEROUYA¹ se vante d'étudier pour la première fois les principes généraux des différentes écoles — ce qui n'est pas exact, car d'autres livres ont précédé le sien. On s'aperçoit vite que toute sa documentation consiste dans l'Histoire de l'art d'André Michel et dans l'Histoire de la peinture au XIX^e siècle d'Henri Focillon. Il ajoute, il est vrai, aux renseignements qu'il y puise, un style personnel : il écrit, par exemple, « l'art n'est que l'aboutissement d'un reflet hétérogène de l'intellectualité de l'époque » (p. 7). M. Serouya, dans une première partie, essaye de nous donner une psychologie de l'artiste qu'il résume ainsi : « l'art révèle à l'artiste un sens singulier de l'absolu et de tout ce qui lui est foncièrement inexprimable ». Peut-être, si M. Serouya fréquentait ces artistes, constaterait-il que ces artistes cherchent beaucoup moins ce sens de l'absolu et cet inexprimable que des formes, des volumes, des couleurs, des masses. Beaucoup de ses affirmations sont historiquement contestables : p. 52, il fait sortir Gauguin du préraphaélisme ; p. 70, il classe Boldini parmi les impressionnistes ; p. 80, il fait de Bonnat et de J.-P. Laurens des néo-impressionnistes et de Cézanne un symboliste ! Cet ouvrage a paru dans la collection *A travers l'art français*, dirigée par M. Huisman, qui avait publié auparavant d'excellents volumes dus à des érudits comme MM. Bréhier, Deshoulières, Oprescu, Regamey, etc.

L'architecture moderne est l'objet de nombreuses publications réservées surtout aux architectes, mais qui constituent des documents pour l'avenir. Une collection nouvelle : *Les maîtres de l'architecture*, contient déjà une dizaine de volumes² sur des artistes de divers pays : on y rencontre des Anglais, Sir John Burnet, MM. Wils et Koula ; des Hollandais, MM. Kropholler et Jan Wils ; un Autrichien, M. Josef Hoffmann ; des Tchéco-Slovaques, MM. Jiri Kroha et Gočar ; un Yougoslave, M. Sunko ; des Italiens, MM. Vaccaro et Muzio ; un Français, M. Siclis. Dans la collection *Les artistes nouveaux*, les éditions Crès ont publié une monographie du Tchéco-Slovaque Adolf Loos, qui a vécu tour à tour en Amérique, à Vienne, à Paris. L'auteur de ce volume, M. GLÜCK, fait de M. Loos l'inventeur de l'architecture moderne ; il serait plus juste de dire un des inventeurs, car M. Glück oublie que les frères Perret imaginaient, à la même époque, des formes architecturales analogues. Dans la même collection, a paru une étude sur Mallet-Stevens par M. LÉON MOUSSINAC³. M. MALLET-STEVENS a lui-même édité

1. HENRI SEROUYA, *Initiation à la peinture d'aujourd'hui* (collection *A travers l'art français*). La Renaissance du livre, 1931, in-12.

2. *Les maîtres de l'architecture*. Genève et Paris, Van Oest, in-8°.

3. FRANZ GLÜCK, *Adolf Loos* ; LÉON MOUSSINAC, *Mallet-Stevens* (collection *Les artistes nouveaux*). Crès, 2 vol. in-12, 16 et 32 p.

ses ouvrages en un bel album¹. M. GOISSARD a réuni des villas construites dans le Nord²; MM. WATTJES, FOKKER et BROMBERG, des villas et maisons hollandaises³; M. FRECKMANN, des églises bâties en Allemagne et en Suisse⁴; M. SCHMIEDEN, des hôpitaux et cliniques d'Allemagne⁵; M. ERICH MENDELSSOHN a publié des vues de la belle maison qu'il a bâtie pour lui-même auprès de Berlin⁶; la municipalité de Vienne a groupé en un album les plans et les images des maisons à bon marché qu'elle a fait construire et qui ont contribué à obérer ses finances⁷.

A côté de ces luxueux ensembles, modestes, mais non dénués de goût, paraîtront les habitations à bon marché que reproduisent M. et M^{me} TRÉANT-MATHÉ⁸.

M. Maurice CASTEELS a voulu présenter un tableau d'ensemble de ce qu'il appelle *L'art moderne primitif*⁹. Par là, il entend les œuvres d'architecture créées en Europe depuis quarante ans. M. Van de Velde nous annonce que M. Casteels appartient à l'École de la critique vivante et de la théorie d'art, qu'il se rattache ainsi à Mirbeau et Meyer-Graefe. M. Van de Velde, qui est Belge, ne tient pas rancune, on le voit, à certaines pages de la 628-E-8. M. Casteels n'expose pas, il juge. Il juge d'ailleurs souvent avec beaucoup de bon sens. Certaines de ses pages sur la tradition dans l'architecture moderne étonneront peut-être certains prophètes modernistes; elles n'en sont pas moins très exactes. M. Casteels fait l'éloge de ses compatriotes Van de Velde et Horta et il a grandement raison. Peut-être eût-il pu rappeler d'autres « animateurs ». Il y en eut en France et, s'ils ont parfois discuté avec M. Van de Velde, fallait-il les négliger? Est-il bien sûr, comme l'écrit, p. 86, M. Casteels, que, « pour la première fois depuis le xvi^e siècle, les Français se sont vus réduits à prendre des leçons à l'étranger »? Il est parfaitement vrai que sur certains points l'étranger nous a devancés, mais l'historien de l'architecture enregistrera, lorsqu'il étudiera la fin du xix^e et le début du

1. ROB. MALLET-STEVENS, *Dix années de réalisation en architecture et décoration*. Ch. Messin, in-4°.

2. *Belles demeures de France*. La construction moderne, 1931, un album in-4°.

3. PROF. DR J. G. WATTJES, *Moderne Nederlandsche Villas en landhuizen*. Amsterdam, Cosmos, 1931, in-4°; R. J. P. FOKKER, *Het rigenhuis*; PAUL BROMBERG, *Het Hollandsche interieur*. Amsterdam, Cosmos, 1931, 2 vol. in-8°.

4. KARL FRECKMANN, *Kirchenbau-Ratschläge und Beispiele*. Freiburg im Breisgau, Herder et C^{ie}, 1931, in-4°.

5. H. SCHMIEDEN, *Krankenhausbau in neuer Zeit*. Kirchhain, Brücke-Verlag Kent Schmeitzov, 1931, in-4°.

6. ERICH MENDELSSOHN, *Neues Haus, neue Welt*. Berlin, Rudolf Mosse, in-4°.

7. *Das Neue Wien*. Ein album mit Plan, herausg. von der Fremden Verkehrskommission der Bundesländer Wien und Niederösterreich.

8. C. et J. TRÉANT-MATHÉ, *Nouvelles habitations à bon marché en France*. Éditions Sifon, 1930, in-fol.

9. MAURICE CASTEELS, *L'art moderne primitif*. Les éditions Henri Jonquières, in-4°, 128 p., 144 planches.

xx^e siècle, que la France avait fourni bien des idées qui furent exploitées ailleurs. La technique du ciment armé, par exemple, ne fut-elle pas mise au point chez nous? Ce sont là petites chicanes, car le livre est vivant et fort intéressant.

Tous ces travaux nous prouvent qu'une architecture nouvelle est née. M. J. B. VAN LOGHEM veut en donner la formule¹. Il reprend en son livre plusieurs des idées de M. Le Corbusier, vieilles déjà d'une dizaine d'années. Ces théories ont inspiré le manifeste des « Congrès internationaux d'architecture moderne » et elles prétendent se résumer dans le « fonctionnalisme ». Beaucoup d'entre elles se sont imposées. Toutefois, on pourrait discuter la question de savoir si l'architecture doit « enfin devenir sans style ». Il s'agit de s'entendre sur le mot style : si M. Van Loghem veut dire que l'architecte a rompu avec les styles classiques, ou même qu'il se refuse aujourd'hui à soumettre son plan à une ordonnance esthétique préalable, c'est exact ; s'il veut dire que l'architecte doit renoncer à tout mode d'expression, c'est faux. Car le « fonctionnalisme » même a créé un style, qui est devenu international, et ce fait constitue peut-être la critique la plus sévère qu'on puisse adresser à une architecture qui, en vertu de sa définition même, doit répondre à des nécessités différentes de climat, à des mœurs, à des habitudes. Le « fonctionnalisme » n'est peut-être pas aussi intégral que le croient ces architectes. L'architecture est un art autrement complexe, comme le montre très bien, en ses dialogues renouvelés d'Eupalinos, M. Jean BAYET².

Il ne faudrait pas non plus oublier que toute forme architecturale est en partie soumise à l'influence des modes. C'est là ce qu'on constate lorsqu'on se remémore l'histoire des expositions universelles et l'influence qu'elles ont exercée. M^{me} BOURCET a voulu, en quelques pages, donner une psychologie de ces expositions organisées à Paris depuis 1855 jusqu'à l'exposition coloniale de 1931³. Il y a dans ces chapitres, j'allais dire dans ces articles de journaux, des réflexions exactes, mais combien de littérature, combien d'injustices ! Le couplet sur la laideur de la tour Eiffel semble dater de 1889. Intituler le chapitre sur l'exposition de 1867 « Flonflons d'Offenbach », c'est méconnaître l'effort économique du Second Empire et les plans curieux de cette exposition. Le désir d'être brillante a privé M^{me} Bourcet du plaisir d'admirer. Pourquoi n'a-t-elle pas pris pour devise celle qu'elle donne à l'exposition de 1878 : « Soyons sérieux ! »

Les Arts décoratifs ont été fort à la mode au lendemain de l'exposition de 1925. Mais les éditeurs, durant les années qui ont suivi, ont tant publié d'ouvrages qu'ils semblent avoir un peu épuisé la curiosité des lecteurs.

1. J. B. VAN LOGHEM, *Bouwen. Bâten. Nieuwe Zakelijkheid. Vers une architecture réelle*. Amsterdam, Cosmos, 1932, in-4°.

2. Jean BAYET, *Architecture et poésie*. Armand Colin, 1932, in-8°, 242 p.

3. Marguerite BOURCET, *Miroir du temps. Psychologie de quatre-vingts ans d'expositions* (collection *Ars et fides*). Bloud et Gay, 1932, in-12.

Nous signalerons un volume paru en 1930, où M. VALOTAIRE décrit la céramique française moderne et étudie les principaux céramistes¹.

La muséographie est à l'ordre du jour. La revue *Mouseion*, éditée par l'Office international des musées de l'Institut de coopération intellectuelle, publie les comptes-rendus des congrès et réunions diverses ; elle fournit une bibliographie. Dans la petite collection des *Memoranda* ont paru deux monographies des musées de Marseille et d'Avignon, dues à leurs conservateurs, MM. J.-A. GIBERT et Joseph GIRARD². Le musée du Luxembourg renouvelé a publié son catalogue, mais cette galerie « des artistes vivants » — tel était son nom officiel — est par définition sans cesse en mouvement et ce catalogue marque l'état du Luxembourg en 1931³. Il aura cessé de répondre à la réalité, lorsque paraîtront ces lignes.

Si cette bibliographie avait la prétention d'être complète, elle devrait peut-être enregistrer tous les livres d'esthétique. L'esthétique ou science de l'art, comme l'appellent certains programmes officiels, relève de la philosophie, mais étudie les manifestations de l'art. Aussi plusieurs attitudes sont-elles possibles à son égard : on peut partir des œuvres d'art, s'appuyer sur l'histoire de l'art, et nous croyons, pour notre part, que ce recours à l'expérience ne serait pas nuisible. On peut aussi procéder à une analyse psychologique. ALAIN, dans ses *Vingt leçons sur les beaux-arts*, considère⁴ même que ceux-ci « peuvent être considérés comme des effets des mouvements du corps humain ». Cette explication, très fine, parfois convaincante, épuise-t-elle tout le contenu ? Lorsqu'on vit parmi les artistes, lorsqu'on se livre soi-même à la pratique des arts, on s'aperçoit très vite que la technique n'est pas seulement un moyen d'expression, mais qu'elle impose souvent l'expression elle-même et jusqu'au sentiment. Lorsqu'on étudie l'histoire de l'art, on constate que les conditions auxquelles sont soumis les artistes, en particulier les architectes, ont souvent « informé » leurs créations. Tout système qui prétend expliquer l'œuvre d'art doit tenir compte de ces réalités.

LOUIS HAUTECŒUR.

1. Marcel VALOTAIRE, *La céramique française moderne* (collection *Architecture et arts décoratifs*). Paris et Bruxelles, Van Oest, 1930, in-8°, 52 p., 32 planches.

2. J.-A. GIBERT, *Le musée des Beaux-Arts de Marseille* ; Joseph GIRARD, *Le musée d'Avignon*. H. Laurens, 1932, 2 vol. in-16, 64 p.

3. L. HAUTECŒUR et P. LADOUÉ, *Catalogue du musée du Luxembourg*. Musées nationaux, 1931, in-12, 92 p., 32 planches.

4. ALAIN, *Vingt leçons sur les beaux-arts* (*Nouvelle Revue française*). Gallimard, s. d. (1931), in-12, 298 p.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Forma Orbis Romani. *Carte archéologique de la Gaule romaine*, dressée sous la direction de M. Adrien BLANCHET. Carte (partie orientale) et texte complet du département du Var, préparés par M. Paul COUISSIN, avec la collaboration de M. le Dr A. DONNADIEU et de M. Paul GOBY ; terminés par le directeur, avec la collaboration de M. le comte Henry DE GÉRIN-RUCARD (carte et fascicule II). Paris, Leroux, 1932.

La carte est petite ; elle comprend la partie orientale du département du Var : Saint-Raphaël, Fréjus et la région de Callian-Montauroux, avec la partie sud-ouest des Alpes-Maritimes d'Antibes à Cannes, dont le texte a été donné dans le fascicule I. Le directeur, M. A. Blanchet, a le scrupule de s'en excuser : ainsi est composée la forme de la carte d'état-major au 200,000^e, qui sert de fond à la carte archéologique. La prochaine carte nous donnera le reste du département du Var, dont nous avons dès maintenant le texte. Mais la présente livraison nous apporte comme dédommagement un excellent plan de Fréjus au 2,000^e, plan dressé par le Dr Donnadiou avec la collaboration de M. G. Brun, ingénieur. Du plan, comme de la carte, des numéros renvoient au fascicule de texte, où l'on trouve sous une forme brève tout l'essentiel des renseignements et de la bibliographie.

J'ai trop emprunté, lors de la rédaction de mon *Manuel*, à l'ouvrage que le Dr Donnadiou venait de consacrer à Fréjus romain, pour avoir besoin d'exprimer toute la confiance et même l'admiration que m'inspirent ses recherches et ses travaux à Fréjus. Ces recherches continuent d'ailleurs et sont en train de mettre au jour les substructions des bâtiments d'un camp aussi complet que les plus beaux de la région rhénane. Ce plan de Fréjus, complètement nouveau, fera désormais autorité ; il sera un modèle pour les autres plans de villes qui prendront place dans la Carte archéologique de Gaule. M. A. Blanchet en adresse, dans sa *Préface*, ses remerciements au Dr Donnadiou, « qui est certainement l'érudit le mieux informé sur les antiquités du *Forum Julii* et de ses environs ». « Le plan de l'aqueduc de Fréjus », ajoute-t-il, « lui doit également beaucoup... Les clichés qui ont servi pour les trois planches phototypiques du fascicule de texte ont également été pris par M. et M^{me} Donnadiou. » Sur les soixante-quinze pages de texte du fascicule, Fréjus n'en occupe cependant que dix-sept et toutes les trouvailles y sont énumérées et classées, depuis les inscriptions jusqu'aux moindres fragments de poterie. C'est un répertoire extrêmement complet et précieux qui ne remplace évidemment pas de plus amples lectures, mais qui est singulièrement favorable aux recherches.

Si éminente que soit la personnalité du directeur, dont le contrôle se marque par diverses observations critiques, par des adjonctions surtout en ce qui concerne les monnaies et par quelques indications touchant l'origine des noms de lieux, la va-

leur de la publication tient surtout à la qualité des collaborateurs dont il a su s'entourer. Le principal rédacteur de ce fascicule, celui qui a centralisé et mis en œuvre les renseignements recueillis, a été Paul Couissin, dont on ne peut assez déplorer la perte. Avec un complet dévouement et une abnégation qu'on ne saurait méconnaître, ce savant de premier ordre a donné tous ses soins à la préparation de ce Répertoire, où s'efface la personnalité de l'auteur et où la seule qualité apparente est la minutieuse exactitude. Avec non moins de dévouement, M. de Gérin-Ricard, à qui l'on doit tant de belles découvertes, a repris l'œuvre interrompue de son confrère. A ce fascicule, non moins qu'au précédent, M. Goby a apporté tous les renseignements que, depuis plus de trente ans, recueille son inlassable activité. Tous les archéologues qui se serviront de cette carte archéologique ne pourront jamais assez en remercier les auteurs.

Nous avons là, en effet, réalisé sous une forme nouvelle et meilleure, ces *Répertoires archéologiques des départements*, projetés depuis longtemps et dont cinq seulement ont paru. La carte avec ses numéros procure toute facilité pour reporter les faits sur le terrain. Elle fait en même temps index et, dans le texte, les trouvailles diverses apparaissent méthodiquement classées. Nous nous rendons compte aisément et rapidement de tout ce qu'a fourni chaque lieu, base indispensable de toute étude archéologique.

Certes, les difficultés d'un tel inventaire sont grandes et multiples. Comment être assuré d'avoir tout connu? « Nous ne voulons pas avoir la prétention de le présenter comme complet, car aucun travail de ce genre ne saurait l'être », écrit le directeur. Mais la critique peut témoigner de l'étendue des recherches et de la masse énorme de faits qui se trouvent présentés avec une remarquable précision. Chacun de ces faits a exigé un examen critique. La provenance des objets est souvent matière à discussion. Leur authenticité, parfois, doit être éprouvée. On a reproché, paraît-il, au premier fascicule, de ne pas avoir revendiqué comme authentiques un certain nombre d'inscriptions que le *Corpus* donne comme fausses ou douteuses. Là n'est pas le rôle du *Répertoire*, dont chaque article doit conserver, comme première qualité, la mesure et qui ne saurait s'engager en des discussions délicates et complexes. Tel qu'il se présente dans ce fascicule, exécuté en majeure partie par Couissin, repris en main, revu et achevé par MM. de Gérin-Ricard et Blanchet, le travail défie toute critique. Il est ce qu'on a voulu qu'il fût : un instrument de travail de tout premier ordre et désormais indispensable. Le directeur ne se trompe pas en estimant que cette Carte, avec son fascicule de texte, fournit à une certaine date, 1930 par exemple, l'état complet de nos connaissances relatives à l'archéologie romaine de la France.

A. GRENIER.

Dictionnaire de biographie française, sous la direction de J. BALTEAU, M. BARROUX et M. PREVOST. T. I : Ange Alicot. Paris, Letouzey et Ané, 1933. In-4^o, VIII p. et 1,520 colonnes. Prix : 180 fr.

Avec le fascicule 6, daté de 1932, mais paru en février 1933, vient de s'achever le tome I du grand dictionnaire de biographie française si courageusement entrepris il y a vingt ans par MM. Didier, Isnard et Ledos, mais dont la guerre a retardé

jusqu'en 1929 la mise en train. Nous avons déjà signalé le 1^{er} fascicule au tome CLXI, p. 143. L'œuvre est vaste ; si abondants ont été les noms retenus, si larges ont été les cadres tracés, que l'activité et l'énergie des directeurs ne pourront éviter les très longs délais qui s'écouleront avant l'achèvement, nous ne dirons même pas de l'œuvre, mais des volumes correspondant aux premières lettres de l'alphabet. En revanche, les articles, confiés presque toujours à des collaborateurs de choix — dont beaucoup spécialement qualifiés par leurs travaux antérieurs — sont, dans l'ensemble, d'une belle tenue scientifique ; d'excellentes bibliographies y sont jointes, qui indiquent l'essentiel et permettent de pousser plus loin les recherches.

On ne peut évidemment, tant la moisson est riche, relever au passage que quelques articles, dont la qualité donne une juste idée du soin apporté à l'ensemble. Signalons donc, à titre d'exemples, les articles *Abélard*, par H. Labrosse (col. 117-127) ; *Ableiges (Jacques d')*, jurisconsulte, par Félix Aubert (col. 154-158) ; *Adalbéron 1^{er}, II et III*, évêques de Metz, par R. Parisot (col. 384-392) ; les trois articles : *Adam (Guillaume)*, frère prêcheur (col. 451-455), *Adémar de Chabannes*, chroniqueur (col. 556-599), *Adhémar de Monteil*, évêque du Puy, au temps de la première croisade (col. 590-598), par L. Bréhier ; *Agnès de Saint-Paul Arnaud*, abbesse de Port-Royal, par R. Pichard du Page (col. 760-764) ; *Agoult (comtesse d')*, dite Daniel Stern, par R. Descharmes (col. 788-794) ; *Aguesseau (H.-F. d')*, chancelier de France, par M. Prevost (col. 827-834) ; *Aiguilhe (Raimond d')*, chroniqueur de la première croisade, par L. Bréhier (col. 905-908) ; *Aiguillon (duchesse d')*, 1604-1675, par Henri Courteault (col. 920-924) ; *Ailly (Pierre d')*, par A. CoVILLE (col. 946-956) ; *Aimoin*, par feu H.-F. Delaborde (col. 1013-1015) ; *Albret (Alain d')*, dit le Grand, par J. Balteau (col. 1295-1299) ; *Alcuin*, par E.-G. Ledos (col. 1337-1343) ; *Alembert (d')*, par L. Lemoine (col. 1397-1416), etc. Sans doute eût-on pu avantageusement élaguer quelque peu, car on se perd souvent dans le dédale des noms médiocrement illustres qui encombrant tant de colonnes ; mais mieux vaut cet excès de richesse qu'un parti pris de sobriété à outrance, qui nous eût privé de tant de renseignements utiles.

Félicitons directeurs et collaborateurs de cette belle réussite et souhaitons que l'œuvre se poursuive avec célérité.

Louis HALPHEN.

JONES (Leslie Webber). *The script of Cologne from Hildebalde to Hermann.*

With one hundred plates. Cambridge, Mass. The Mediaeval Academy of America, 1932. In-fol., xi-98 pages et 101 planches.

L'Académie médiévale d'Amérique continue avec succès ses publications paléographiques. Après le beau travail du professeur E. K. Rand sur le *scriptorium* de Tours, que nous avons annoncé ici même, voici une très substantielle étude sur le *scriptorium* de Cologne durant plus d'un siècle (de 791 à 923), par le professeur Jones. Assurément, on ne saurait comparer le rôle de ces deux centres calligraphiques : tandis que le premier a eu une importance capitale dans la réforme de l'écriture à l'époque carolingienne, le second n'a montré que peu d'originalité et n'a exercé presque aucune influence. A Cologne, comme dans toutes les grandes écoles épiscopales de ce temps, on constate beaucoup d'éclectisme. Les manuscrits

sont de types variés, nettement inspirés de styles différents. Au début, l'imitation de Tours est très visible, et nous savons, en effet, qu'Alcuin y envoya au moins un volume. Dans un manuscrit, on reconnaît deux mains différentes, l'une irlandaise et l'autre anglo-saxonne. Il est bien certain que les scribes voyageaient et qu'ils exécutaient des copies dans des localités parfois fort éloignées de leurs pays d'origine. De plus, les manuscrits étaient prêtés et circulaient. Toutefois, on observe à Cologne quelques caractères très particuliers qu'il était intéressant de dégager, car nous sommes là dans le pays d'origine des Carolingiens, puisque Sainte-Marie du Capitole fut même fondée par Plectrude, femme de Pépin d'Héristal, et on pouvait penser y retrouver des influences directes de l'école palatine. L'étude en était d'autant plus aisée qu'il existe un catalogue des manuscrits de la cathédrale Saint-Pierre daté de 833 et que les archevêques Hildebald, Hadebald, Gunther, Willibert et Hermann ont toujours encouragé avec zèle l'art des copistes. M. Jones a examiné, dans l'ordre chronologique, les manuscrits exécutés sous chacun de ces prélats, dont ils ont conservé les noms dans leurs « ex-libris » (*Codex S. Petri sub pio patre Hildebaldo scriptus*, etc.). Au début, les traces de la cursive mérovingienne y sont encore visibles, puis la réforme s'affirme de plus en plus sous l'influence de Tours et des modèles franco-saxons ; on peut alors admirablement en suivre l'évolution et les progrès sur les fac-similés que l'auteur, profitant des travaux de Jaffé-Wattenbach, a classés et décrits avec une méthode rigoureuse et un sens paléographique averti. Tout est minutieusement passé en revue, réglure du parchemin et composition des quaternions, types d'écriture, diversité de mains, abréviations, ponctuation et enluminures. Bien que l'école de Cologne n'ait pas réussi à créer un style distinctif d'écriture, comme celle de Corbie ou celle de Fleury, l'étude de l'adaptation à son usage des styles courants d'autres *scriptoria* est un des chapitres curieux et attachants de l'histoire de la minuscule caroline. Une liste des « symboles spéciaux » ou signes abrégatifs qui lui sont propres, ainsi que d'excellents index des manuscrits et publications utilisés, complètent cette excellente monographie, qui fait grand honneur à l'enseignement de la paléographie latine aux États-Unis.

Ph. LAUER.

HARRY BRESSLAU. *Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien*. Tome II, 2^e partie, 2^e édition. Berlin, de Gruyter, 1931. In-8^o, xvi-271-xiii pages. Prix : 18 mk.

Harry Bresslau avait prévu, pour le deuxième et dernier volume de son grand traité de diplomatique, trois parties, qui devaient paraître successivement en fascicules séparés. Il publia lui-même la première, en pleine guerre (1915). La troisième, qui, à vrai dire, n'était destinée à comprendre que des compléments et des index, ne verra sans doute jamais le jour. Quant à la seconde, les circonstances contraindront l'auteur à la garder en portefeuille jusqu'à sa mort. Des disciples dévoués, Hermann Reincke-Bloch d'abord, puis, après sa disparition prématurée, M. Hans Walter-Klewitz, se sont attachés à mettre au point le manuscrit pour l'impression¹. Ainsi avons-nous désormais en mains l'œuvre à peu près entière.

1. P. 430, l. 6, au lieu de « Turin », lire « Tuscien ».

A peu près seulement. Car, des six chapitres entre lesquels Bresslau avait compté répartir la matière de ce fascicule, deux ont dû être laissés de côté, parce qu'il n'avait eu le temps que d'en réunir, et encore très incomplètement, les matériaux. Ce sont ceux sur « l'écriture décorative et les signes écrits d'authenticité (*Schriftzeichen*) » et sur « la rédaction et le formulaire ». On regrettera particulièrement l'absence de ce dernier. Les quatre chapitres subsistant traitent de la datation, des matières de l'écriture, de l'écriture elle-même et des sceaux (envisagés dans leurs caractères matériels, l'étude de leur valeur juridique ayant été faite dans le premier volume). On retrouvera dans tous quatre, mais plus spécialement dans les deux premiers, qui sont ceux dont Bresslau lui-même avait poussé la rédaction le plus loin, les qualités de souveraine précision et de lucidité qui ont mis le traité, dans son ensemble, au rang des grands classiques de l'érudition. Ne parlons pas, à leur propos, seulement de « sciences auxiliaires ». Les problèmes de datation intéressent, de très près, l'histoire politique ; et, depuis les travaux de M. Pirenne, personne n'a plus le droit d'ignorer les raisons qui, de la substitution du parchemin au papyrus, font un des phénomènes capitaux de l'évolution des courants commerciaux et culturels ; de même, ajouterons-nous, pour l'avènement postérieur du papier. Peut-être ne sera-t-il pas superflu de rappeler, en terminant, que l'admirable manuel de Giry n'ayant pas été réédité (je ne dis pas : réimprimé) depuis 1894, et l'ouvrage, plus récent, de M. de Bouard bornant malheureusement son horizon aux diplomatiques française et pontificale, le traité de Bresslau constitue un instrument de travail indispensable à tous les chercheurs et à tous les archivistes que préoccupe le passé des régions qui, au Moyen Age, dépendirent de l'Empire : près d'un quart, en somme, du territoire français d'aujourd'hui.

MARC BLOCH.

A. DE BOUARD. *Manuel de diplomatie française et pontificale. I : Diplomatie générale*. Paris, Auguste Picard, 1929. In-8°, 397 pages et un album in-4° de 54 pl., accompagné de 49 pages in-8° de transcriptions. Prix : 150 fr.

On voudra bien excuser le retard insolite avec lequel nous rendons compte de l'important traité de diplomatie dont M. de Bouard entamait la publication vers la fin de 1929. On annonçait alors que l'ouvrage serait complet en trois volumes, qui devaient, pensait-on, se succéder à très bref intervalle, et nous espérions bientôt embrasser d'un seul regard l'effort accompli par l'auteur pour dominer son immense matière. Les circonstances font que, pour avoir attendu trois ans, nous n'en sommes pas moins condamnés à restreindre provisoirement encore notre horizon au tome I, l'achèvement des deux autres se trouvant reporté, nous dit-on, à une date lointaine.

Il faut pourtant bien dire l'excellence de cette mise au point, que rendait nécessaire le temps déjà considérable écoulé depuis la publication du *Manuel* de Giry (1894). A la différence de son prédécesseur, M. de Bouard — qui, au surplus, ne traite que de diplomatie française et pontificale — entend circonscrire sa tâche à ce qui est la matière propre de la diplomatie au sens étroit du mot, savoir l'étude des règles qui ont présidé à la rédaction des actes nommés instrumentaires

par les juristes, en ce sens qu'ils sont des témoins, des instruments de preuve de faits et d'actes juridiques. Et ceci l'amène, bien entendu, à jeter par-dessus bord des questions dont s'embarrassait encore Giry, pour la plus grande commodité de ses lecteurs, mais qu'il est parfaitement admissible, parfois même indispensable, de renvoyer à d'autres spécialistes, comme celles qui touchent à la chronologie, la sigillographie, l'onomastique, etc. Il peut y avoir avantage, en effet, à alléger ainsi un exposé, déjà par lui-même complexe et ardu, à la condition toutefois qu'on ne perde pas de vue ce fait que les progrès accomplis en ces diverses matières rendent plus urgente que jamais la rédaction de nouveaux manuels qui leur soient réservés. Car, sur ce point comme sur tant d'autres, nous sommes en France exceptionnellement mal pourvus.

Le premier volume de M. de Bouard est tout entier réservé aux principes généraux. Dans une Introduction d'une cinquantaine de pages, l'auteur s'applique d'abord à définir l'objet propre de la diplomatique, à en retracer l'histoire et à préciser un certain nombre de notions fondamentales. On peut ici s'écarter à diverses reprises de l'opinion qu'il professe, juger, par exemple, qu'il restreint à l'excès — beaucoup plus d'ailleurs dans les mots que dans le fond des choses — le champ d'investigation ouvert aux diplomatistes et la portée de leurs recherches quand il semble faire (p. 12) de la critique d'authenticité l'essentiel de leur science ; on peut le trouver injuste pour l'œuvre de Giry, dont il eût fallu rappeler qu'il fut, avec Léopold Delisle et Julien Havet — ce dernier à peine cité — un véritable initiateur en France ; on peut juger, en revanche, un peu démesurée l'importance qu'il attache à certaines complications, souvent verbales et rien que verbales, dont nous sommes redevables aux érudits d'Allemagne. Mais ce sont là divergences inévitables de points de vue et, quand bien même cette dernière observation serait fondée, on ne manquera pas d'observer l'avantage que le public français retirera de cet exposé, lucide et dépouillé de certaines théories d'outre-Rhin, dont la qualité primordiale n'est certainement pas la clarté.

Le fond même de l'ouvrage est réparti en deux « livres » intitulés *Genèse et vicissitudes des actes* et *La forme des actes*. Le premier de ces deux titres requiert quelques explications. Par « genèse des actes », M. de Bouard entend, naturellement, la procédure de leur élaboration, depuis la requête introductive jusqu'à l'expédition de l'original. Les diverses opérations intermédiaires sont décrites avec toutes les ressources qu'apportent aujourd'hui au diplomate les nombreuses études de détail publiées en France, en Allemagne et en Italie depuis une quarantaine d'années. Mais M. de Bouard présente aussi des remarques, dont quelques-unes nous paraissent neuves, sur la naissance de ce qu'on appelle l'« original-minute ». Il y joint — et c'est l'objet de tout un chapitre — un aperçu des conditions matérielles dans lesquelles les actes étaient établis au Moyen Age, soit par les soins de leurs auteurs, soit par les soins des destinataires ; et là encore les nombreuses indications qu'il fournit sur les formulaires employés par la chancellerie royale de France à partir du XIV^e siècle pourront utilement servir d'amorce à de nouvelles recherches.

Par « vicissitudes des actes » — et ici nous eussions préféré une formule plus claire — M. de Bouard entend leurs divers modes de tradition et leurs transformations successives sous la plume des copistes. Un chapitre l'expose en détail et souligne les mesures de précaution qui s'imposent à quiconque fait usage des documents, non d'après l'original, mais d'après les copies des registres et des cartulaires, ou d'après des expéditions plus ou moins soigneusement collationnées.

Le livre II (*La forme des actes*) appelle moins d'observations. En un premier chapitre, M. de Bouard traite très brièvement de l'aspect extérieur des actes (matière sur laquelle ils sont transcrits, écriture, langue, etc.), pour lequel il renvoie aux manuels spéciaux de paléographie et de philologie. Au chapitre II, il passe à l'étude analytique de la teneur des actes, dont il décompose le texte en ses divers éléments, comme l'avaient fait avant lui Giry et à peu près tous les diplomatistes. Le chapitre III et dernier est consacré aux signes et modes de validation (souscriptions, signatures, sceaux), avec une annexe sur les chartes-parties. Le développement le plus neuf, dans ce troisième chapitre, concerne l'emploi des sceaux et leur valeur juridique.

Un album de cinquante-quatre planches en phototypie accompagnées de transcriptions donne des modèles de lettres missives, de lettres closes, de suppliques, de minutes et d'originaux-minutes, de chartes-parties, de copies certifiées, figurées ou libres, de formules d'actes, de pages de registres ou de cartulaires, de souscriptions, signatures, seings manuels, sceaux, contre-sceaux et signets. L'ensemble est des plus instructif ; il achève de prouver l'étendue des connaissances sur lesquelles est fondé ce beau et utile manuel. Nous en attendons la suite avec confiance.

LOUIS HALPHEN.

I. — R. LIMOUZIN-LAMOTHE. *La commune de Toulouse et les sources de son histoire, 1120-1249 ; étude critique suivie de l'édition du Cartulaire du Consulat*. Toulouse, Édouard Privat ; Paris, Henri Didier. In-8°, 535 pages. Prix : 50 fr.

II. — *Bibliographie critique de l'histoire municipale de Toulouse des origines à 1789*. Toulouse, Édouard Privat ; Paris, Henri Didier. In-8°, 119 pages. Prix : 20 fr.

I. — Quelle que soit la pénétration et quelle que soit aussi la haute valeur synthétique des études générales qui ont été consacrées, souvent avec une rare maîtrise, au mouvement communal du Moyen Age, on ne saurait cependant douter que, pour permettre de saisir le phénomène dans sa riche complexité, il ne soit encore nécessaire de procéder à de nombreuses enquêtes sur des cas d'espèces. La monographie est, en cette matière entre toutes délicate, à la base de toute conclusion d'ensemble.

Parmi les villes du Moyen Age, beaucoup en sont à attendre l'histoire de leurs origines municipales. M. Limouzin-Lamothe a comblé tout récemment cette lacune en ce qui concerne Toulouse. Sa thèse principale de doctorat, soutenue à Toulouse, traite un sujet qui n'avait pas encore été sérieusement abordé. L'ouvrage se situe nettement dans le cadre des analyses documentaires. Dans une première partie, l'auteur s'attache à débrouiller les sources, faisant, comme il convient, la part la plus large à celle de ces sources qui, de beaucoup, tient le premier rang, le Cartulaire du Consulat. Dans une seconde partie, *Les origines de la commune de Toulouse et les institutions jusqu'au milieu du XIII^e siècle* sont disséquées en huit chapitres que complètent une conclusion et un appendice réservé aux listes consulaires. Enfin, une troisième partie, véritable pièce justificative des deux autres, nous apporte le *Cartulaire du Consulat : édition critique*.

On aperçoit aussitôt que les sciences auxiliaires trouvent une place de choix dans les préoccupations de M. Limouzin-Lamothe et dans l'économie de son volume : étude d'historiographie, paléographie et diplomatique d'une part, édition de texte d'autre part, l'une et l'autre largement étoffée, encadrent la portion proprement historique, qui représente le panneau central du triptyque.

L'étude des sources est extrêmement serrée et dénote, en même temps qu'un sens critique très aigu, une possession très complète des règles de la méthode. C'est une analyse très fouillée, un peu verbeuse parfois, mais toujours très précise : les diplomatistes et les paléographes y puiseront d'intéressants éléments de comparaison. Relevons au passage (p. 39) les raisons nouvelles que M. Limouzin-Lamothe ajoute à celles qui nous inclinent déjà à admettre l'existence d'un style toulousain du 1^{er} avril. Il y a toutefois dans quelques-unes des datations proposées, là et ailleurs, certaines confusions dont l'auteur annonce la rectification dans un prochain article destiné à paraître dans les *Annales du Midi*. Noter cet *errata* imminent n'est point ici autre chose qu'un avertissement pertinent pour ceux qui auront à utiliser à ce point de vue la thèse que nous résumons.

En ce qui touche l'histoire proprement dite des origines et des premiers temps de la commune toulousaine, M. Limouzin-Lamothe — après avoir adhéré à l'opinion que le rôle des antécédents antiques doit se borner à la persistance de la tradition capitoline entretenue par la passion de saint Sernin — insiste très justement sur l'influence des consulats d'Italie avec lesquels la maison de Saint-Gilles a été en contacts répétés ; il fait aussi leur part légitime aux croisades et aux guerres féodales. Les premières franchises économiques de Toulouse sont de dates indéterminées, leur conquête paraît lente et timide au long du XII^e siècle, et l'on glanera dans les pages que dédie l'auteur à cette période préliminaire toutes les traces, même fugitives, que notre documentation trop clairsemée permet de saisir. Les choses commencent à se préciser lorsqu'on voit, au milieu du siècle, poindre le chapitre et le consulat. En 1152, « pour la première fois un acte fait mention d'institutions municipales. Un nouveau pouvoir apparaît en face du comte. La ville de Toulouse possède un corps délibérant, le *Commun-Conseil*, qui fait des ordonnances ou *établissements* » (p. 123). Donc, la naissance est insaisissable. La vie se manifeste par l'action, son point de départ demeure mystérieux. Les troubles de 1188, qui s'apparentent à la crise albigeoise, donnent aux bourgeois l'occasion de faire un pas en avant ; puis, si le consulat subit une éclipse au temps de la dictature de Montfort, il n'en est que plus vigoureux sous Raymond VII, qui aurait mauvaise grâce à vouloir tenir trop en bride des sujets aussi fidèles que l'ont été les Toulousains en des heures dramatiques.

Ainsi, très judicieusement, M. Limouzin-Lamothe explique par les contingences historiques le rythme des institutions municipales. Il les décrit ensuite jusqu'au plus petit rouage avec un soin appliqué, avec un sens très averti des réalités concrètes, sans toutefois éclairer tout le mécanisme par des comparaisons qui, pensons-nous, eussent été ici très à leur place. Le côté économique de la vie urbaine aurait pu également fournir un développement plus ample et des aperçus plus aérés. M. Limouzin-Lamothe s'en est volontairement tenu au terrain un peu étroit que circonscrivait la lettre de son titre. Du moins, l'excellent et solide substratum de textes positifs sur lequel s'édifie la série de ses chapitres historiques suffisent pour inspirer à qui s'y appuiera une sécurité complète et de bon aloi : et c'est ce dont il convient de louer sans réserves l'érudit historiographe de la cité des capitouls.

M. Limouzin-Lamothe ne mérite pas moins d'éloges en tant qu'éditeur de textes. Quelques *sic* bien placés auraient fait ressortir à propos sa minutie, car il respecte — avec toute raison — les bévues des scribes : en ne les signalant pas toujours, il peut donner à croire à une coquille d'imprimerie là où, collation faite, il n'y a que défaillance du clerc de la ville. L'importance hors de pair du double Cartulaire (cité et bourg) — joyau des archives municipales de Toulouse — confère à l'édition de M. Limouzin-Lamothe un intérêt de tout premier ordre. Vraiment, les fragments publiés épars de-ci de-là et les analyses de Roschach ne pouvaient tenir lieu de l'original ; le voici maintenant à la portée de tous dans son intégrité. C'est un service immense que M. Limouzin-Lamothe a rendu à la fois à l'histoire locale et à l'histoire générale.

II. — Un service non moins précieux, et d'ordre plus austère, c'est celui dont nous sommes redevables à M. Limouzin-Lamothe pour sa thèse complémentaire. D'autant que sa Bibliographie, tout en étant commode à manier, est vraiment critique, qualité plus rare, en la matière, qu'on ne croit, et qui suppose une enquête patiente et approfondie à travers les recueils et les fonds de bibliothèques les plus variés. L'auteur a l'art de condenser ses jugements en peu de mots. Il est sévère, mais sans excès. Les apostilles dont il use sont tellement équitables et utiles qu'on souhaiterait qu'il les eût encore davantage multipliées. Que quelque arbitraire puisse s'être glissé dans les admissions ou les exclusions, on le concédera : comment en pourrait-il être autrement ? On pourrait aussi chicaner sur le nombre ou les chevauchements des différentes divisions. Tout cadre de cette nature a des frontières difficiles à tracer et l'aménagement intérieur en est malaisé. Mais on se reconnaît fort bien, grâce à la table, dans le plan de M. Limouzin-Lamothe. Certes, ce n'est point dans son répertoire qu'il faudra aller chercher ce qu'il n'a pas voulu y mettre — par exemple les ouvrages sur l'art toulousain — mais on y trouvera sur les institutions et la vie de Toulouse, des origines à la Révolution, presque sans lacunes, tout ce qui vaut la peine d'être consulté, et même un peu plus.

J. CALMETTE.

Mélanges Albert Dufourcq. Études d'histoire religieuse. Paris, Plon, 1932.

In-12, xxiv-316 pages.

L'élégant volume de Mélanges qu'ont offert à M. Dufourcq ses amis et anciens élèves contient, à la suite d'une vibrante préface de M. Goyau, seize mémoires qui ont le trait commun de concerner l'histoire ecclésiastique. — Maurice BESNIER, *Eglises chrétiennes et collèges funéraires* (combat la théorie de G. B. de Rossi : utilisation par les chrétiens de la législation romaine sur les collèges funéraires). — R. PLANDÉ, *Géographie et Monachisme* (étudie, pour la région de l'Aude, dans ses rapports avec la géographie physique, l'emplacement des monastères ; s'engage ainsi dans une voie qui peut conduire à des résultats intéressants ; mais il ne faut pas oublier que le choix des fondateurs ne s'exerçait pas tout à fait librement : ils fondaient là où ils trouvaient un donateur). — Jules GAY, *Les relations franco-germaniques et le rôle de l'archevêque de Reims à la fin du X^e siècle* (conteste qu'il existât à cette époque un sentiment national ; cela est vrai en gros, pourtant le

discours fameux d'Adalbéron en 987 invoque cet argument, ce qui prouve non pas qu'Adalbéron fût sincère, mais que l'argument devait porter). — J.-J. JUGLAS, *Yves de Chartres et la question des investitures* (résume bien des choses déjà connues). — B. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ, *Le second différend entre Boniface VIII et Philippe le Bel* (insiste d'une façon intéressante sur une des causes de la querelle à laquelle on n'a peut-être pas attaché autant d'importance qu'il le faudrait : l'usage « tout à fait hors de proportion avec les habitudes de ses prédécesseurs », que Boniface VIII a fait des provisions apostoliques). — Paul FOURNIER, *Notes* (très curieuses) *tirées des sermons inédits du Frère Prêcheur Pierre de La Palu*. — Jean MAUBOURGUET, *Luttes autour d'un évêché à la veille de la Réforme* (il s'agit de l'évêché de Sarlat : aucun exemple ne montre mieux combien chimérique était une bonne application de la Pragmatique Sanction. Ce n'était certes pas par cette formule qu'il fallait chercher la réforme de l'Église ; ce qui ne veut pas dire que le concordat de 1516 ait toujours donné de meilleurs résultats). — G. CONSTANT, *Clément VII et le divorce d'Henri VIII* (si l'on peut taxer Clément VII de faiblesse, ce n'est pas au détriment d'Henri VIII, qu'il a, au contraire, plutôt trop ménagé). — Louis PAPY, *L'établissement des prêtres de la Mission de Saint-Lazare dans la ville nouvelle de Rochefort* (curieux épisode de la vie religieuse et administrative de l'Ancien régime). — A. CHÉREL, *L'anti-machiavélisme de Fénelon et la « conversion » du Roi* (comment Fénelon, soufflé par Fleury, a voulu aller un peu plus loin que ne le supportait Louis XIV et que ne le désirait Mme de Maintenon). — M. MARION, *Un épisode de la Terreur en pays basque* (exemple de l'hostilité des hommes de l'an II à l'égard des minorités ethniques). — Paul MAZIN, *Un évêque concordataire, Mgr de Pidoll, évêque du Mans, 1802-1819* (prélat allemand, échoué dans le Maine, bien dépaycé, honnête et médiocre). — E. GRANDJEAN, *Un martyr pour la foi : le bienheureux Théophane Vénard* (résume la biographie du célèbre missionnaire, martyrisé au Tonkin en 1861 ; rien de nouveau). — Louis VILLAT, *Notes sur le développement des études relatives à l'histoire religieuse de la Corse* (très bonne bibliographie critique ; on notera que les savants italiens semblent s'intéresser beaucoup plus que les français au passé de l'île). — René CANAT, *Quelques surprises de la Palestine* (notes de voyage sans prétention scientifique qui tranchent complètement avec les autres articles). — René CUZACQ, *De l'évolution du type de la Vierge dans l'art bayonnais du Moyen Âge* (« elle reproduit avec une parfaite et fatale exactitude l'enchaînement des modifications que l'art français en général imposa à la représentation de Marie »).

E. JORDAN.

Georges DE MANTEYER. *Le livre-journal tenu par Fazy de Rame en langage embrunais, 6 juin 1471-10 juillet 1507*. Gap, 1932. 2 vol. in-8°, 371 et 331 pages. (Extrait du *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, 51^e année, 6^e série, fasc. 1, 2 et 3.)

Nos archives publiques sont pauvres en documents sur l'histoire des familles, l'économie de la maison, la vie journalière, qui est la vie profonde, et qui, d'ordinaire, ne laisse pas de traces. Nous sommes particulièrement curieux de ces livres de comptes domestiques dont la région du Sud-Est est, semble-t-il, moins dépour-

vue pour une époque ancienne que d'autres pays de la France. Nous avons déjà, entre autres, le livre-journal de maître Ugo Teralh, notaire et drapier à Forcalquier, publié par Paul Meyer ; voici un registre de même portée, mais intéressant un autre milieu, celui d'un gentilhomme montagnard du Dauphiné. Le document est conservé dans la collection Vallentin du Cheylard. Dès 1887, il éveilla la première curiosité paléographique de M. de Manteyer, qui en prit copie alors. L'impression fut commencée en 1902, le livre attendu paraît trente ans plus tard, mais non sans que des érudits comme Paul Meyer, M. Duraffour et M^{lle} Sclafert n'aient eu la faveur de pouvoir le consulter avant son achèvement. Si le *Livre-journal* de Fazy de Rame a retenu si longtemps les soins de son éditeur, c'est que celui-ci n'a rien négligé de ce qui pouvait éclairer le document et permettre d'en tirer parti à tous les points de vue. Le texte, difficile à lire, est imprimé en employant les caractères italiques pour les lettres abrégées dans le manuscrit. Un relevé complet de tous les mots, y compris la conjonction *et*, l'accompagne. Ce matériel philologique est recensé une nouvelle fois dans l'ordre des phénomènes phonétiques et morphologiques. La généalogie de la famille de Rame nous est offerte avec une parfaite connaissance de l'histoire du pays ; les lieux sont décrits, les ruines reproduites dans leur aspect et leur plan ; les monnaies citées sont longuement étudiées, comme les mesures, et c'est toute une encyclopédie qui se développe autour du précieux texte. Ajoutons que l'auteur nous fait la confidence de la chronologie minutieuse de ses travaux et des menus incidents qui se sont produits. La lecture du volume entier consacré à l'introduction est des plus savoureuses. On est frappé de voir combien les conditions de vie de Fazy de Rame, dans la nécessité où il se trouvait de tout tirer de son domaine, différaient peu de celles de ses sujets et différaient peu aussi de celles des habitants de la campagne embrunaise jusqu'à ces derniers temps. L'historien n'aura qu'à puiser dans cette mine de renseignements mis à sa disposition par M. Manteyer avec un labeur admirable ; le philologue aussi, si sera plus sensible à la richesse des formes présentées qu'à leur interprétation, construction technique qu'à vrai dire il était un peu téméraire de concevoir sur le fondement, nécessairement ébranlé, des notes d'un cours suivi en 1893, ce cours fût-il celui d'un maître éminent.

C. BRUNEL.

F. MAZEROLLE. Jean Varin, conducteur de la Monnaie du Moulin, tailleur général des Monnaies, contrôleur général des Poinçons et Effigies. Sa vie. Sa famille. Son œuvre (1596-1672). Paris, Schemit, 1932. 2 vol. in-4°.

M. Mazerolle, auquel nous sommes déjà redevables d'une histoire sur les médailleurs français du x^e siècle au milieu du xvii^e, consacre aujourd'hui une étude approfondie à l'un des plus illustres médailleurs du xvii^e siècle : Jean Varin. Dans la pensée de l'auteur, cette biographie est la continuation de son précédent ouvrage ; en effet, Jean Varin, qui parvint à une situation éminente dans l'administration royale, joua un rôle important dans l'histoire monétaire de cette époque. Où naquit-il ? A Liège, selon la version traditionnelle, fondée sur les « Lettres de naturalité » qui lui furent accordées en 1650, ou à Sedan, comme le propose M. F. Mazerolle ? Il semble bien que celui-ci ait raison. Il invoque, en effet, à l'appui de sa thèse, des arguments

très sérieux : l'enquête de bonnes mœurs faite au moment où Jean Varin se convertit au catholicisme (1629), et le fait qu'en 1572 et 1573 des Warin, orfèvres, sont mentionnés dans des textes sedanais. Au cours de sa jeunesse, Jean Varin a également travaillé (de là provient l'erreur des auteurs qui le faisaient naître à Liège) sous les ordres du comte de Loewenstein-Rochefort, et même peut-être dans des ateliers de faux monnayeurs dans la vallée de la Meuse. La question est d'autant plus compliquée que le nom de Varin est fort répandu dans l'est de la France et que des graveurs et monnayeurs travaillaient dans la vallée de la Meuse. Deux personnages, portant le même nom que le grand artiste, vivaient à Paris à la même époque. Peut-être M. Mazerolle aurait-il pu cependant rendre un peu plus clair son exposé, qui ne laisse pas d'être un peu confus sur ce point. L'existence à Paris de Jean Varin nous est assurée de façon certaine par le procès-verbal de l'inventaire des biens de Nicolas Briot, conducteur de la Monnaie du Moulin (4 octobre 1625). Grâce à son mariage avec Jeanne Desjours, femme de René Olivier, conducteur de la Monnaie du Moulin, qui fut assassiné en 1629, il put assurer la fabrication jusqu'à la majorité des enfants de celui-ci, malgré l'opposition de leur oncle, Pierre Régnier. Ce fut une des causes des interminables procès que Jean Varin eut à soutenir durant sa carrière. Il eut aussi comme adversaire la Cour des Monnaies, qui prit ombrage de l'indépendance du nouveau conducteur et chercha constamment à lui susciter des difficultés. Ce fut ainsi qu'accusé de faux monnayage et condamné à l'exil en 1632, Jean Varin n'évita cette peine que par l'intervention de Richelieu. Cependant, malgré ses ennemis, la réputation du grand artiste grandit de jour en jour et, lorsque le roi décida, en 1639, la refonte générale des espèces légères, c'est à lui qu'il confia cette délicate et capitale entreprise. Ce choix n'est pas seulement un succès personnel pour Jean Varin ; il marque, en outre, le triomphe de la fabrication mécanique des monnaies — déjà préconisée en 1552 par Aubin Olivier — sur l'ancien procédé au marteau qui reçoit alors un coup mortel. On reprochait au nouveau système de donner la quantité plutôt que la qualité ; il fallut toute l'habileté du conducteur de l'atelier du Moulin pour remédier à ce défaut.

Encouragé par le succès, Jean Varin voulut tenter l'unification des monnaies en procédant à la refonte des espèces légères dans tout le royaume. Il obtint, malgré la Cour des Monnaies, hostile à ses projets, une charge de conducteur général des Monnaies au Moulin de France (1^{er} septembre 1642) et installa un atelier à Lyon. Mais la Cour s'y opposa : elle obtint la fermeture de cet atelier (1643), puis la désignation d'un fermier général des Monnaies (mars 1645), lors de l'établissement de monnaies au Moulin dans seize villes de France. S'il eut à lutter pendant toute sa carrière contre le mauvais vouloir et la jalousie des magistrats, partisans des anciennes traditions, Varin fut toujours soutenu par la protection royale. Nommé, le 7 mai 1646, tailleur général des Monnaies de France, il obtient, en 1647, la charge de contrôleur des Poinçons et Effigies du royaume ; il est, en outre, conseiller et secrétaire du roi, intendant des Bâtiments royaux, membre de l'Académie de peinture, sculpture et gravure. Il meurt le 26 février 1672. Ni son fils aîné, joueur et débauché, ni le cadet, incapable, ne purent continuer son œuvre ni garder les charges qu'il occupait.

L'habileté de Jean Varin comme graveur ne doit pas faire oublier son talent comme sculpteur. Les bustes qu'il nous a laissés de Henri IV, de Louis XIII, de Richelieu et de Louis XIV témoignent de sa maîtrise à manier le ciseau.

A la biographie de Jean Varin, M. Mazerolle a ajouté un catalogue de son œuvre, et une partie documentaire dans laquelle le lecteur trouvera les textes les plus précieux, non seulement sur l'activité du grand artiste, mais sur l'histoire monétaire de cette période.

Ph. DU VERDIER.

John BERESFORD. *Mr. Du Quesne and other essays*. Londres, Humphrey Milford, 1932. vi-211 pages. Prix : 7 s. 6 d.

Le Du Quesne, dont M. Beresford a écrit la biographie, est un descendant direct d'Abraham Du Quesne, l'adversaire heureux de Ruyter (1676), dont Louis XIV récompensa les services en érigeant la terre de Bouchet-Valgrand, près d'Étampes, en baronnie, puis en marquisat. Après la révocation de l'Édit de Nantes, dont le glorieux amiral fut une des plus illustres victimes, sa famille se dispersa : parmi ses enfants et petits-enfants, les uns se convertirent à la foi catholique, les autres allèrent se réfugier soit en Suisse, soit en Angleterre. C'est ainsi que le troisième marquis, Gabriel, né à Paris en 1684, alla faire ses études à Genève et devint officier au service de l'Angleterre ; il épousa la fille de Roger Bradshaig, baronet, et il eut un fils, Thomas Roger (1717-1793), dont la vie est l'objet principal du présent opuscule. Après ses études à Eton, Roger devint « fellow » de King's college, Cambridge (1743), et entra dans les rangs du clergé anglican par la faveur de son cousin, Charles Townshend, qui le « présenta » pour desservir ce que nous appellerions « la cure » de Honingham, en Norfolk. D'autres acquisitions de bénéfices ecclésiastiques firent de lui un « pluraliste », bien pourvu des biens de ce monde, abus alors très répandu dans le clergé anglican et qui sévit jusqu'à sa suppression radicale par l'Act de 1838. Honingham n'est pas loin de Weston, où résidait ce James Woodforde, dont le curieux *Journal* (*Diary*) vient d'être publié par M. Beresford¹. Les deux « clergymen » entretenirent des relations de bon voisinage. Du Quesne n'a pas laissé de *Journal* ; mais M. Beresford a retrouvé et utilisé deux documents très significatifs : un livre de comptes (*Tythe book*), qui intéresse l'histoire de l'économie rurale, et le testament de Du Quesne, complété par quatre codicilles, qui nous renseignent sur le morcellement de la propriété foncière et sur la condition des personnes soumises aux conditions séculaires de la féodalité. Les chapitres v et vi sont, à ce point de vue, très instructifs. Le chapitre viii nous renseigne sur le lamentable état où se trouvaient les routes dans certaines régions de l'Angleterre. M. Beresford publie une curieuse lettre (p. 77-78) où Du Quesne raconte à son ami Woodforde (26 juillet 1789) les tribulations d'un voyage à St. Davids, qui prit quatre jours par d'horribles chemins et un temps affreux. Le chapitre vii sur les amis de Du Quesne ajoute quelques traits piquants à la peinture de la vie, en réalité si peu chrétienne, que menaient ces très considérés, mais au fond peu respectables membres du clergé rural.

Dans son *Journal*, John Wesley note, à la date du 8 avril 1755, la présence à un de ses sermons de Judith Beresford, « charmante fleur, trop tôt moissonnée ». Cette « short-lived flower » est une « great, great, great aunt » de M. John Beresford, qui,

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXLVIII, p. 128, et CLIII, p. 122.

dans un des appendices de son livre, esquisse d'elle (p. 133-154) un touchant portrait. Profondément émue par le sermon de Wesley, qu'elle entendit alors pour la première et dernière fois, la jeune fille se convertit bientôt à la nouvelle religion que lui enseigna un disciple de Wesley, Thomas Hanby.

Les pages que M. Beresford consacre à son arrière-grand'tante nous font assister aux débuts du méthodisme, qui allait bientôt bouleverser, dans leur quiétude, des serviteurs de l'Église établie, tels que Du Quesne et Woodforde.

Ch. B.

-
- I. — Edwin Motley PICKMAN. *The collapse of the scholastic hierarchy in seventeenth century France*. Boston, 1931. In-8°, 34 pages.
- II. — J. LHERMET. *Pascal et la Bible*. Paris, Vrin, s. d. (1931). In-8°, 707 pages. Prix : 60 fr.
- III. — Dom A. JAMET. *Le témoignage de Marie de l'Incarnation, ursuline de Tours et de Québec*. Paris, Beauchesne, 1932. In-8°, xxviii-350 pages. Prix : 30 fr.
- IV. — H. BREMOND. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion*. Paris, Bloud et Gay. Tome IX : *La vie chrétienne sous l'Ancien régime*. In-8°, iii-395 pages. Prix : 20 fr. — Tome X : *La prière et les prières de l'Ancien régime*. In-8°, 355 pages. Prix : 40 fr.
- V. — A. C. M. DUINKER. *Claude de Sainte-Marthe, prêtre et confesseur de Port-Royal*. Haarlem, H. D. Tjeenk, Willink et fils, 1931. In-8°, vii-171 pages. Prix : 2 florins 50.
- VI. — John T. MACNEILL. *Unitive Protestantism; a study in our religious resources*. New-York, The Abingdon Press, 1930. In-8°, 347 pages. Prix : 3 \$ 50.
- VII. — Wilhelm DEINHARDT. *Der Jansenismus in deutschen Landen*. Munich, Josef Kose, 1929. In-8°, vii-142 pages. Prix : 5 marks.
- VIII. — J. DIEBOLT. *La théologie morale catholique en Allemagne au temps du Philosophisme et de la Restauration*. Strashourg, F.-X. Le Roux, 1926. In-8°, xxviii-362 pages. Prix : 30 fr.

Au cours des dernières années, un certain nombre de livres d'histoire religieuse importants pour la période comprise entre 1600 et 1800 ont paru en France, dans les pays anglo-saxons, en Allemagne. Dans un prochain article, nous examinerons les ouvrages d'histoire religieuse anglaise.

I. — La courte brochure de M. E. Motley Pickman est une étude de philosophie historique. L'auteur se propose de démontrer que « la philosophie acceptée par les savants d'Europe, de l'âge de Platon à celui de Galilée », a été battue en brèche au cours du xvii^e siècle ». La conception scolastique du monde reposait sur une hiérarchie complexe qui, par Dieu, soumis lui-même aux grands principes premiers, agit

par ses Saints sur les hommes. Ceux-ci, à leur tour, dominent de haut une nature créée pour eux. Or, vers 1640, elle a fait son temps.

L'école théocentrique de Bérulle nie le pouvoir du Diable (Gibieuf), des Saints dont Bolland et Launoï mettent en doute les miracles, attribués au simple magnétisme par Van Helmont. A son tour, Descartes montre que les principes premiers ne sont que les modes d'activité de Dieu. La toute-puissance divine paraît si entière aux jansénistes qu'ils affaiblissent la liberté humaine, pendant que, dans l'ordre politique, le roi exerce le pouvoir absolu.

Une autre principale doctrine scolastique, la supériorité de l'homme sur les animaux, est contestée par Pascal ; il montre combien il nous est difficile de juger si nous sommes guidés par Dieu ou par la bête humaine qui sommeille en nous. Malpighi, Lemvenhoeck (microcospe) révèlent la ressemblance de la structure du corps de l'homme avec celle des animaux. On en vient, en 1690, à croire que le « roi de la création » ne diffère des bêtes ni par le corps, ni par la compréhension, ni par la vertu ! (p. 27).

Pas plus que le monde animal, le règne végétal et le minéral n'ont été créés pour l'usage de l'homme. Et, tandis qu'un Paracelse croyait que toute maladie trouve son remède spécifique dans la nature, les savants de la fin du XVII^e siècle s'aperçurent que certains animaux et végétaux sont uniquement nuisibles.

Sur les ruines de la scolastique, la hiérarchie du Démon, des Saints, de l'homme roi de la création avait vécu. A leur tour, Dieu et le Roi sont l'objet des attaques. Galilée juge inutile un Créateur dont la place peut être tenue par le principe de la conservation de l'énergie. On sait ce que la Révolution fera de la majesté royale.

La documentation du livre est fort étendue, mais hétérogène. M. Pickman semble mettre sur le même plan des ouvrages de saint Augustin, de l'abbé Houssaye, de M. Gilson et la *Grande Encyclopédie* (p. 18, note 58) ou une scène de Polyeucte. Pour caractériser Bossuet, il nous semble trop utiliser les *Élévations à Dieu sur les Mystères*, publiées au XVIII^e siècle et à la suite de remaniements posthumes. M. Pickman cite trop d'ouvrages de seconde main, surtout au point de vue scientifique, et pas assez de livres français. Quant à la synthèse elle-même, qui rappelle celle de M. Lanson (*Les origines de l'esprit philosophique*) et pourrait servir d'introduction à celle de M. Pilon (*L'idéalisme au XVIII^e siècle*)¹, elle est plus intéressante dans l'ensemble que solide dans les détails².

Telle quelle, la brochure de M. Pickman pourra rendre des services en Amérique, où elle fera mieux connaître le XVII^e siècle³.

II. — Le livre que M. J. Lhermet a consacré à *Pascal et la Bible* apporte une précieuse contribution aux études pascaliennes. C'est que la Bible a inspiré toute la vie, toute l'œuvre du grand philosophe. En une démonstration patiente, bien conduite, qui ne néglige aucun incident entre sa première éducation et la composi-

1. Ces articles ne sont pas cités.

2. En particulier dans le paragraphe intitulé : « The fall of God ».

3. Deux phrases sont bien singulières : « Dire que Clovis et Suarez professaient une même philosophie est évidemment absurde. Mais je pense pouvoir dire que chacun concevait la hiérarchie des puissances à peu près de la même façon » (p. 1) ! — A propos de Saint-Cyran et de Jansénius, il est abusif de parler d'une « renaissance » augustinienne (p. 20). — L'auteur, à la page 23, exagère les vices du cardinal de Retz et, à la page 24, la défaveur du laxisme des Jésuites de 1655 à 1690.

tion du Mémorial de Jésus, l'auteur prouve que, pour Pascal, « la Bible est le foyer de lumière et de chaleur qui illumina les horizons de sa vie ascétique (p. 165), l'axe de sa vie sociale (p. 177), le principe de sa résistance au Formulaire ». Il écrit même (p. 165) cette conclusion qui nous paraît trop absolue : « De deux écrits, le plus ancien est celui qui contient une moins forte dose de biblisme. » Les trois quarts du livre de M. Lhermet montrent l'influence des livres saints sur la forme et le fond de l'œuvre de Pascal. Son style, si riche en images, s'est imprégné des formes particulières aux éditions grecques primitives, à la Vulgate, à la traduction de Vatable. Il semble alors que, de plusieurs leçons, il ait invariablement choisi la plus favorable aux dogmes jansénistes. Mais, plus encore que la forme, la pensée pascalienne est toute biblique. Nonobstant son ignorance de l'hébreu, ses vues augustinienne à priori, Pascal fournit un exemple remarquable de réalisme scripturaire. Surtout, sa thèse de la foi, toute biblique, qui a pour clef de voûte la chute, la Rédemption, et relègue au second plan les preuves rationnelles, physiques ou métaphysiques, constitue une justification de la méthode d'immanence et du fidéisme, bien que l'accent qu'il donne dans son apologétique au Dieu vivant et caché, symbolisé par l'Eucharistie, soit d'une logique aussi pressante qu'irrésistible.

Dans la dernière partie de son livre, M. Lhermet montre la valeur de l'arme biblique maniée par Pascal aux prises avec les Casuistes et les Libertins qui, comme de simples scolastiques, attribuent trop de créance à la raison si peu sûre et négligent la parole de Dieu. La casuistique est « un code de décisions humaines obtenues par des artifices de logique, des recettes syllogistiques et qui n'ont d'autre but que d'abolir les préceptes bibliques ».

C'est sur cette opposition entre le christianisme biblique de Pascal et des jansénistes et celui, plus traditionnel et rationnel, des Jésuites que se termine la lecture de cet ouvrage, si riche de matière et de pensée, de M. Lhermet. Quelques affirmations de détail peuvent paraître discutables ou trop systématiques¹, l'étude consacrée aux *Pensées* eût pu être plus poussée. Au-dessus de ces réserves sans importance, il nous paraît que le livre de M. Lhermet, consciencieux, solide, souvent exhaustif, sera indispensable à tout chercheur désireux de connaître dans sa réalité l'influence de la Bible au XVII^e siècle.

III. — C'est un autre aspect de la vie catholique d'alors, l'activité mystique et liturgique, qui fait l'objet des ouvrages de Dom A. Jamet et de l'abbé Bremond. Le premier : *Le témoignage de Marie de l'Incarnation*, ne fait point partie de la collection des œuvres complètes de cette religieuse, entreprise par Dom Jamet. Comme l'explique celui-ci, c'est un livre destiné au grand public, une autobiographie mystique arrangée, en suivant l'ordre chronologique, en treize états d'oraison, au moyen des *Relations* composées en 1654 et en 1633 par Marie de l'Incarnation et complétées par plusieurs lettres écrites à Dom Claude Martin, son fils. En dépit des défauts d'ordre historique et littéraire qu'entraîne cette méthode (ils sont très loyalement exposés par l'auteur dans son excellente préface, p. xii-xiv), le *Témoignage* se présente comme un livre de spiritualité, de doctrine. La Vie de Marie de

1. Comme M. Chaix-Ruy, M. Lhermet fait de Pascal un janséniste foncier. A la page 113, il ne distingue pas Jansénius de Gand de Jansénius d'Ypres (cf. p. 119). Il eût été utile par quelques exemples, quelques allusions, de dire si les contemporains de Pascal ont, comme lui, subi l'influence de la Bible.

l'Incarnation « offre un des types les plus purs des opérations de Dieu dans l'âme ; elle paraît même comme le type accompli des voies par lesquelles l'Esprit-Saint fait monter progressivement les âmes favorisées des grâces de choix » (p. xvi). C'est l'histoire d'une âme aimante, tout intuitive, qui, dans ses états d'oraison, évoque ses ravissements dans la sainte Trinité, ses visions, ses inquiétudes, qui se conciliaient avec une vie gaie, affable. « C'est une positive : elle voit clair, elle voit juste et ne va que par le plus court chemin : d'un trait au but, tout droit à Dieu » (p. xxii). Le livre apporte moins de nouveau au point de vue historique : il donne un exemple concret de l'activité de M. de Bernières et, en cinq pages, la Mère Marie de l'Incarnation (p. 219-224) donne son impression sur le Canada. L'édition est enrichie de 103 notes, rejetées à la fin du livre (p. 337-344), suffisantes pour la compréhension des termes et des événements, mais qui, à notre avis, gagneraient à être complétées par des compléments propres à faire comprendre au grand public l'originalité des points de vue mystiques de la vénérable religieuse, mais aussi leurs rapports avec les doctrines de l'école spirituelle française.

IV. — C'est leur application dans le domaine des cérémonies, de la liturgie, de la prière, qu'en deux volumes, riches de substance, étudie M. l'abbé Bremond. Le tome IX de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France* est composé d'une suite de chapitres sur la dévotion au baptême, à l'Eucharistie, au sacrifice de la messe, à la Vierge.

Avec saint Pé, Duguet recommande aux fidèles de garder dans leur vie spirituelle le souvenir de la régénération baptismale. Il se fait — qui l'eût dit? — le champion de la pratique de l'exorcisme, menacée par certains contemporains. Après lui, plusieurs dévotions prennent leur élan : le port du chrême, la communion mensuelle ou annuelle au jour anniversaire du baptême, le culte des fonts baptismaux. Le chapitre suivant, qui montre l'évolution de la communion fréquente au xvii^e siècle (p. 45-128), s'engage sur un terrain brûlant, longtemps controversé. En des pages très fines, le savant auteur montre que la communion fréquente, née au xvi^e siècle et pratiquée de façon quotidienne par de nombreux fidèles, ne fut point attaquée en elle-même par « le grand Arnauld », mais seulement dans la mesure où elle était faite par des mondains sans conversion suffisante. Si le traité de la *Fréquente communion*, au titre malencontreux, attaque les casuistes, il donne un enseignement assez voisin des PP. Caussin et Suffren, qui n'étaient point suspects d'augustinisme et de rigorisme. A la suite d'Arnauld, le premier jansénisme accepta, même pour les catholiques assez tièdes, la communion hebdomadaire. Le Père jésuite Pichon est responsable de la calomnie qui accuse les jansénistes du xvii^e siècle d'avoir été hostiles à la « Fréquente ». Même certains docteurs du second jansénisme, Duguet, J.-J. Colbert (catéchisme de Montpellier) et nous pourrions ajouter Nicolas Petitpied, s'en sont tenus à la même doctrine de juste milieu¹.

Au contraire, l'idée que les fidèles se faisaient du Saint-Sacrifice a singulièrement évolué de 1550 à 1750. Primitivement considéré comme une simple dévotion qui ne laisse au chrétien qu'un rôle passif, il est peu à peu, de saint François de Sales à Duguet, devenu l'acte essentiel de la vie chrétienne, le sacrifice fait par le prêtre au nom des fidèles, dont il est le ministre. Conception nouvelle qui ne s'im-

1. Nous eussions souhaité des textes caractéristiques sur ce point.

pose point sans déchaîner de violentes et bruyantes oppositions, exprimées en trois furieuses polémiques. Doit-on mettre entre les mains des fidèles l'Écriture sainte et l'Ordinaire de la messe? Oui, disent les jansénistes. Non, objectent les orthodoxes et les pourfendeurs d'hérésies imaginaires, dont le P. de Colonia. Cependant, par la force des choses, les livres de prières s'enrichissent de versions françaises du Saint-Sacrifice. Puis c'est l'interminable polémique du canon à voix haute dont M. l'abbé Bremond donne un résumé aussi substantiel que brillant¹. Nous nous permettons ici de lui signaler la liturgie hétérodoxe de l'abbé Jubé², généralement connue sous le nom de liturgie d'Asnières. Elle illustre de façon frappante les conclusions de l'auteur.

Des plus remarquables sont les pages qu'il a consacrées aux idées théologiques d'alors sur le sacrifice de la messe et aux vues si caractéristiques du Père Amelotte. A l'encontre des protestants, les controversistes catholiques montrent l'insuffisance métaphysique du sacrifice de la croix, déshonoré par les apparences d'un ignominieux supplice, mais relevé, transfiguré par l'institution de l'Eucharistie. A la lumière de ces pages révélatrices, nous comprenons, enfin, ce qui nous avait échappé³, à savoir l'insuffisance des vues sur le sacrifice du P. Le Courayer, ainsi que des théologiens rationalistes français et anglicans au début du XVIII^e siècle.

La dernière partie du tome IX expose l'évolution de la dévotion à la Vierge, qu'à l'encontre du très regretté Ch. Flachaire M. Bremond ne voit pas décliner à la fin du règne de Louis XIV. Quatre courants caractérisent la piété mariale : celui des Jésuites de caractère populaire, celui des Bérulliens, qui préconisent une adoration en esprit rattachée au dogme de l'Incarnation, ceux de Saint-Cyran et de saint Jean Eudes. Après la crise de la dévotion à la Vierge (1656-1680), marquée par les écrits de Pascal, de Nicole, de l'auteur des *Monita*, prolongée par les réserves dès lors permanentes de la majorité des jansénistes⁴, à l'exception de Baillet et de Duguet, les progrès de la mariolatrie s'affirment avec l'école du Bienheureux Grignon de Montfort. Les derniers chapitres, fort curieux, exposent les manifestations de la dévotion au mariage, jusqu'aux prières de la femme enceinte, les exercices de préparation à la mort par l'abbé Boileau (de l'Archevêché) et par Edme Calabre.

Sur le sujet mal connu de la prière et des prières, le tome X jette de précieuses clartés. Tandis que Guilleré, qu'Antoine Arnauld contestent l'efficacité de la prière vocale, Nicole et Duguet en montrent la nécessité pour la plupart des fidèles. Aussi la publication de l'*Année chrétienne* de Letourneux répond à un besoin profond et non pas surtout à une manifestation de jansénisme doctrinal. A son tour, l'hymne gallicane prend un bel essor, grâce aux compositions de Cl. Santeul, de Besnault, de Simon Gourdan, de Coffin. Toute cette partie, précise, pénétrante et fine, est digne du grand écrivain qu'est M. l'abbé Bremond. Triomphales, dramatiques et

1. Nous croyons avoir montré (*Les jansénistes du XVIII^e siècle et la Constitution civile du clergé*) que la polémique a fait rage dans de nombreux diocèses (p. 192-196) et que plusieurs causes, en particulier les idées démocratiques du clergé inférieur (p. 196), expliquent la violence du débat.

2. *Les jansénistes du XVIII^e siècle et la Constitution civile du clergé*, p. 180-185.

3. Dans notre livre : *L'union des Églises gallicane et anglicane. Une tentative au temps de Louis XV*, p. 93, 103 et suiv.

4. Peut-être eût-il convenu d'insister sur ce point,

mystiques, les hymnes de la fin de l'Ancien régime, plus savantes chez Santeul, plus prosaïques chez Gourdan, ferventes et sensibles chez l'appelant Coffin, sont toujours traditionnelles par leur thème, bibliques par leur inspiration, didactiques par leur développement, gallicanes par leurs tendances.

Les derniers chapitres constatent le pullulement des formes de litanies, des offices de dévotion, des formules de prières qui servent de base à l'oraison mentale.

A coup sûr, ces deux livres de M. l'abbé Bremond n'épuisent pas le sujet. Mais ils ouvrent aux chercheurs un immense domaine et il est à souhaiter qu'à la suite de l'auteur les historiens étudient les grands doctrinaires de la piété au temps de Louis XIV, ainsi que les caractères de sa pratique réelle dans les villes et les campagnes. Par ailleurs, ils confirment l'impression que nous ont laissée nos propres travaux, à savoir, l'évolution nuancée, progressive du mouvement janséniste, qui n'en est venu que peu à peu aux singularités des convulsions. Enfin, et ce n'est pas son moindre mérite, l'exposé de M. l'abbé Bremond, voyant au delà des querelles d'école et de secte, dégage admirablement dans sa continuité réelle le caractère de la vie pieuse depuis la fin de la Réforme jusqu'à la veille de la Révolution.

V. — De portée beaucoup plus réduite est le livre que M. Duinker a consacré à Claude de Sainte-Marthe. Cette thèse de doctorat d'Université, due à la plume d'un Hollandais, écrite en un français clair, correct, un peu sec, comprend trois parties à peu près égales : un résumé de la vie, un exposé classé des œuvres et du contenu des lettres (qui ont été datées¹). Le dernier tiers caractérise l'homme, le prêtre (très voisin de Singlin), le moraliste qui croit à l'infinie miséricorde de Dieu. C'est ainsi qu'il écrit (p. 111) : « Le péché de Judas aurait été pardonné comme celui de saint Pierre s'il eût eu recours à la miséricorde de Dieu. » Dans l'ensemble², l'ouvrage de M. Duinker, bien qu'il contienne peu de documents inédits — l'essentiel vient de Sainte-Beuve — a cet avantage de dater les lettres de Claude de Sainte-Marthe, dont il montre l'originalité comme moraliste.

VI. — Comme l'ouvrage déjà ancien de l'oratorien Tabaraud, comme celui, plus récent, de M. André Paul : *L'unité chrétienne*, le travail de M. John T. MacNeill est une étude des tentatives d'union au sein du protestantisme. Mais, tandis que les deux premiers auteurs s'attachent surtout à retracer les tentatives pratiques d'union généralement vouées à l'échec, le professeur MacNeill croit que la Réforme primitive visait à l'union en corps des chrétiens et que seules des circonstances uniformément fortuites et défavorables aboutirent à son émiettement en Églises séparées. C'est dire qu'il prend le contre-pied de la théorie de Bossuet dans l'*Histoire des variations*.

Pour illustrer son point de vue, M. MacNeill analyse successivement les idées ecclésiologiques et conciliaires des réformateurs : l'enseignement de Luther sur la

1. Voir p. 117 et dans l'appendice III.

2. Dire qui sont les princesses Louise et Léonore de Bourbon, abbeses de Fontevrault (p. 2). — Il conviendrait de rappeler qu'en 1661 le jour de Pâques fut le 17 avril (p. 11). — Sacré est aujourd'hui Saclay, Seine-et-Oise (p. 44, note 1). — Le lecteur aimerait avoir des détails sur Ernest Ruth d'Ans (p. 41, note). — L'expression : archevêque des Pays-Bas, est peu claire (p. 46). — Il conviendrait de dire à la page 114 pourquoi les traités de piété de Claude de Sainte-Marthe ne parurent qu'en 1770.

communion entre les fidèles et le rôle du prêtre¹, la fort remarquable conception de l'Église par Calvin, les vues particulières de Zwingli, de Bucer, vues exprimées dans les diverses confessions de foi. Puis il étudie les diverses formes du conciliarisme protestant, peu original chez Luther, essentiel chez Calvin, aujourd'hui florissant chez les luthériens américains, les méthodistes, les anglicans (Assemblée nationale de 1919).

A la suite de cette précieuse introduction, l'auteur en vient dans le second tiers du livre qui est, à notre avis, la partie la plus originale de l'ouvrage à exposer dans leur évolution logique et historique les efforts iréniques au xvi^e siècle. En une centaine de pages (au lieu de cinq dans le livre de M. Paul, d'une quarantaine dans celui de Tabaraud), il insiste sur l'action essentielle de Bucer, les concessions doctrinales de Calvin (p. 186 et suiv.) ; il en vient à accepter un archevêque en Pologne, à regretter l'intransigeance d'un Hooper, qui rejette le surplis et les « vestiments ». Surtout, M. MacNeill évoque dans leur complexité les négociations iréniques de Cranmer, dont il nous paraît exagérer l'originalité.

La dernière partie du livre, courte et incomplète, énumère plus qu'elle n'étudie les efforts en vue de l'union des Églises après le xvi^e siècle.

Avec les livres du P. Tabaraud, de M. Paul, celui de M. MacNeill est indispensable à tout historien qui veut connaître l'évolution du rapprochement entre les diverses Églises chrétiennes².

VII. — C'est une autre question à peu près inconnue, le jansénisme allemand, qu'étudie M. Wilhelm Deinhardt en une courte mais substantielle esquisse. La doctrine de Jansénius, de Saint-Cyran et de Nicole paraît n'avoir été primitivement connue en Allemagne que par l'intermédiaire de protestants comme Gramlich et Pfaff, qui soulignent les harmonies entre le nouvel augustinisme et les principes de la Réforme. Puis, au lendemain de la bulle *Unigenitus*, neuf catholiques, dont six Jésuites, s'attachent à démontrer que, par la condamnation des 101 propositions, le pape n'a porté aucune atteinte aux préceptes de l'Évangile et aux enseignements des Pères. Jusqu'ici, la théologie janséniste a surtout été vue de l'extérieur. Puis on l'étudie en elle-même, dans ses rapports avec le thomisme. « Le jansénisme a forcé la théologie allemande à se renouveler » (p. 47). Babenstuber et Lewenberg, s'attachent aux problèmes de la grâce et de la liberté, tandis que l'éclectique Eusèbe Amort et Engelbert Klupfel accusent les divergences essentielles entre Baïus, Jansénius et l'augustinisme authentique.

Après 1760, le mouvement janséniste revêt un aspect social et canonique. Ici, les documents allemands de M. Deinhardt confirment les conclusions que nous

1. La prêtrise laïque ne s'exerce que socialement, non pas atomiquement. Que chaque homme soit son propre prêtre n'est jamais, un seul instant, la pensée de Luther ; au contraire, il est un prêtre pour son voisin (p. 36).

2. Les vues liturgiques de Luther sont résumées de façon trop sèche. — L'auteur (p. 129) nous semble exagérer l'hostilité de J. Knox contre l'érasianisme. — Ce n'est pas en 1555 que commence la persécution contre les Vaudois (p. 205). — M. MacNeill nous paraît placer trop haut l'influence exercée par Cranmer sur la haute Église (p. 221). — La dernière partie présente de nombreuses lacunes (les négociations Le Courayer-Wake ne sont pas citées, non plus que celle de Frédéric I^{er}). L'auteur ne connaît pas les derniers ouvrages sur les non-jureurs.

avons tirées des documents français¹. A la suite de l'introduction en Allemagne du livre du Père jésuite Sauvage : *La réalité du projet de Bourgfontaine*, une violente polémique s'engage entre les amis des Jansénistes et des Jésuites. Par les Pays-Bas, les ouvrages des appelants se répandent dans les pays rhénans et à Vienne. Déjà Barthel avait soutenu l'origine divine de la juridiction (comme les richéristes français). Febronius vient de publier son système. Joseph II interdit toute obéissance à la bulle *Unigenitus*.

En conclusion, M. Deinhardt montre que le jansénisme a été un des facteurs de l'*Aufklärung*.

Pour n'être qu'une esquisse incomplète² (les aspects théologiques et « politiques » de la doctrine sont presque exclusivement étudiés, alors que ses conséquences pratiques — conflits entre les divers ordres de la hiérarchie — ont été négligées), le livre de M. Deinhardt sera indispensable à ceux qui étudient l'évolution du jansénisme en Europe.

VIII. — C'est un sujet tout proche du précédent qu'étudie M. l'abbé Diebolt, dont le livre présente un grand intérêt. Sous l'influence de la philosophie du XVIII^e siècle, la théologie morale, délaissant la scolastique et la casuistique, transforme continuellement ses méthodes. L'ouvrage comprend trois parties. L'introduction, qui est courte, tend à caractériser les influences qui agissent successivement sur la théologie : celles de Descartes, de Leibniz, de Wolf, des « philosophes » et des jansénistes français, puis de Jacobi et de Schelling. Dans une seconde partie, l'auteur énumère les courants de la théologie morale catholique entre 1750 et 1800, le retour à un thomisme ou à un augustinisme mitigés (E. Amort, Martin Gerbert), les progrès en Autriche de la méthode scientifique ou mathématique chère aux théologiens protestants et adoptée par Rautenstrauch et ses émules, l'augustinisme exagéré d'Oberrauch, Waibel, Rosshirt, le jansénisme de Schanza et de Lauber. Une seconde catégorie de moralistes s'essaie à concilier les enseignements catholiques avec les influences étrangères à toute religion. C'est l'humanitarisme optimiste qui pousse un Daeborg à éveiller la piété par un choix de textes d'anthologie morale, le rationalisme radical d'un Euloge Schneider, le probabilisme de Benott Stattler, l'éclectisme singulier qui incite Reyberger à attaquer tout à la fois les mystiques et les casuistes, tout en conciliant l'eau et le feu : rien moins que l'utilitarisme et le kantisme, qui, à son tour, envahit la théologie morale de la fin du siècle (Mutschelle, Thanner, etc.).

Au cours de la période de 1800 à 1850 se multiplient les ouvrages qui réunissent les enseignements traditionnels et ceux de la philosophie des lumières. Cinq tendances apparaissent : Sailer, un Fénelon allemand du XIX^e siècle, tente une synthèse plus séduisante que solide. Pour le rationaliste Salat, « un homme qui ne croit pas au Christ historique ne cesse pas d'être chrétien, pourvu qu'il possède l'esprit de

1. Voir notre ouvrage *Les jansénistes du XVIII^e siècle*, p. 432-437.

2. P. 4. L'auteur connaît mal la répartition du jansénisme en France au XVII^e siècle. — La paix de Clément IX fut signée le 16 septembre 1668 et pas en 1669. Il y eut plus de cinq évêques appelants. — P. 36. Les Pays-Bas ne sont pas redevenus autrichiens en 1716. — P. 57. L'auteur connaît mal les rapports d'Eusèbe Amort avec les religieux français. Il ne dit mot de son rôle en Bavière. — P. 80. M. Deinhardt ne paraît pas assez insister sur le rôle de Van Swieten. — A la page 94, lire *Pichon* au lieu de *Pichou*.

religion » (p. 209). D'autres théologiens comme Baader s'inspirent de Jacob Böhme. Une quatrième tendance, représentée par Hermes, croit à l'autonomie morale absolue et développe un homocentrisme rationaliste. Enfin, Möhler et Hirscher, de l'école de Tubingue, s'appuient sur l'histoire et la psychologie. Chez Hirscher, « la prétention de vouloir décrire l'évolution historique de la vie surnaturelle et, par conséquent, mystérieuse, conduit fatalement à une profanation rationaliste de ses profondeurs impénétrables » (p. 342).

Parvenu à la fin de sa longue étude, M. l'abbé Diebolt montre que, de 1750 à 1850, la théologie morale a vu s'élargir ses horizons sous la pression des événements extérieurs. Les efforts, en apparence incohérents, des théologiens ont donné de grands résultats. Ils ont fixé les rapports entre l'éthique et la théologie morale positive, éliminé de celle-ci les prescriptions canoniques et liturgiques, mais pour mieux insister sur l'aspiration générale de la volonté vers le bien, « pour parler le langage de l'ascétisme chrétien et esquisser la synthèse totale de la perfection humaine ». Par ce souci de rester en contact avec les problèmes humains, la théologie morale allemande est très moderne dans ses tendances, sans pour cela conduire au modernisme comme le croit M. Vermeil, historien de l'école de Tubingue.

La longue analyse qui vient d'être faite du livre de M. l'abbé Diebolt en montre toute la richesse. Tout au plus pourrions-nous regretter que l'exposé ne soit pas assez vivant. Trop souvent, les personnages cités restent des noms, des abstractions. L'auteur indique, plus qu'il ne prouve, les influences françaises (Bautain, Lamennais, Bonald) ou anglaises ; il n'insiste pas assez sur le rôle de la Révolution et des circonstances extérieures.

Nonobstant ces lacunes, le livre de M. l'abbé Diebolt sera indispensable aux théologiens, aux moralistes, aux historiens des idées.

E. PRÉCLIN.

Christopher DAWSON. *The making of Europe. An introduction to the history of European unity.* Londres, Sheed et Ward, 1932. In-8°, xxiv-317 pages, 16 planches et 4 cartes. Prix : 15 s.

Ce livre sur la formation de l'Europe n'est pas un manuel d'enseignement, du moins au sens courant du mot. C'est une vue d'ensemble, neuve, personnelle, suggestive, sur les conditions générales qui ont présidé à la naissance du groupement humain que nous appelons Europe, et dont on ne saurait nier sans paradoxe la fondatrice unité. Cette unité, qui n'est évidemment pas telle qu'aux limites extrêmes, du côté de l'Orient, il y ait coupure brusque, est beaucoup moins un fait d'ordre géographique que le résultat d'une longue évolution ; et, sans vouloir faire de l'histoire un instrument de la politique, M. Dawson a raison de dire qu'une claire intelligence du passé peut seule rendre les peuples d'aujourd'hui conscients des liens qui les unissent ou devraient les unir.

Mais, qu'on se rassure, le livre de M. Dawson n'est pas plus un livre de propagande qu'il n'est un manuel. Il ne concerne, d'ailleurs, que les siècles de formation, ceux qui, de la chute de l'Empire romain, nous mènent aux temps où, par une coïncidence dont nous nous félicitons, nous avons récemment placé le début d'une deuxième période, où l'Europe, une fois formée, nous paraît prendre enfin son

essor¹. C'est pendant la période préparatoire d'environ sept cents ans, qui s'étend du iv^e siècle au xi^e, que M. Dawson voit poindre tout ce qui, à ses yeux comme aux nôtres, va constituer l'Europe médiévale et, dans une large mesure, l'Europe moderne — notre Europe — avec son fond de culture à la fois humaniste et chrétienne, qui plonge ses racines tant dans le passé romain que dans le passé oriental, ce passé que le christianisme et Byzance ont l'un et l'autre transformé et fécondé.

L'exposé est divisé en trois parties d'étendue presque égale : « les fondations » (p. 3-99), « l'ascendant oriental » (p. 103-185), « la formation de la chrétienté occidentale » (p. 189-283), et chacune de ces parties concourt à sa façon à la démonstration finale. Avec précision, mais concision — car ce livre, riche d'idées, n'est pas un livre long — et sans jamais se laisser distraire du but qu'il s'est proposé par des détails inutiles à sa thèse, M. Dawson y parcourt successivement le cycle des problèmes particuliers, dont le problème général qu'il veut résoudre comporte de toute nécessité l'examen. Il étudie donc tour à tour, dans la première partie, l'Empire romain comme facteur d'unité, la catholicité de l'Église chrétienne primitive, la survie de la tradition classique en pays chrétien, l'apport barbare, la rupture de l'Empire romain en Occident sous les coups des Barbares ; — dans la deuxième partie, les origines de la civilisation byzantine, la révolte des peuples orientaux contre Rome, la naissance de l'islam, l'expansion de la culture musulmane, la renaissance byzantine des viii^e et ix^e siècles ; — dans la troisième partie enfin, le rôle de l'Église d'Occident et la conversion des Barbares, la restauration impériale sous Charlemagne et la renaissance carolingienne, l'expansion du christianisme dans les pays du nord et, à la dernière étape, l'apparition de cette première unité européenne, encore bien restreinte dans l'espace, que les historiens désignent couramment du nom de chrétienté occidentale.

Cette simple table des matières ne laisse apparaître que les lignes maîtresses de l'édifice élevé par M. Dawson. Il faudrait entrer dans le détail pour montrer sur quelles solides assises il est fondé et l'excellente qualité des matériaux employés. La place nous manque ici pour le faire. Nous voudrions seulement avoir éveillé chez le lecteur le désir de se reporter à ce livre remarquable, une des meilleures introductions qu'on puisse souhaiter à l'étude du passé historique de notre Europe moderne.

Louis HALPHEN.

Hermann ONCKEN. *Die Rheinpolitik Kaiser Napoleons III, von 1863 bis 1870, und der Ursprung des Krieges von 1870-1871*. Berlin et Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt, 1926. In-8°, I : xii-382 pages ; II : 591 pages ; III : 550 pages.

Heureux les pays qui, n'ayant pas à compter, peuvent aider des savants à imprimer sur beau papier trois volumes de textes qui représentent quelque quinze cents pages ! M. Oncken a consulté les Archives nationales d'Autriche, de Prusse et des États de l'Allemagne du Sud. Sa publication complète heureusement la

1. Notre volume sur *l'Essor de l'Europe* a paru, comme celui de M. Dawson, en juin 1932 et traite des xi^e, xii^e, xiii^e siècles.

publication française : *Les origines diplomatiques de la guerre de 1870-1871*. Il se flatte quelque part d'avoir expliqué par les documents restés longtemps inédits qu'il a eus à sa disposition des négociations que les *Origines* n'avaient pas suffisamment éclairées. Les savants scrupuleux qui ont édité les *Origines* avec tant de diligence n'ont jamais manqué de souligner eux-mêmes ce qui restait obscur ou incomplet dans les archives du quai d'Orsay. Depuis que les dépôts des États de l'Europe centrale ont largement ouvert leurs collections, des travailleurs français ont vu beaucoup de documents inédits et les ont utilisés dans des études de détail, sans avoir le bonheur de trouver dans un pays appauvri par la guerre les moyens de mettre au jour tout le résultat de leurs recherches, et c'est ainsi qu'ils ont été devancés par le savant allemand.

Il faut distinguer dans le travail de M. Oncken la publication des textes et la manière dont ils sont présentés. La publication ne pouvait pas être complète ; il aurait fallu la faire triple au moins de ce qu'elle est. Elle est, d'ailleurs, fort riche. Les archives de Berlin ont fourni des textes précieux, des lettres de Bismarck et de Goltz, la correspondance diplomatique des États de l'Allemagne du Sud, celle notamment de Quadt avec Louis II de Bavière, qui éclaire certaines négociations et nous permet de nous faire une idée de l'état des esprits en Allemagne entre 1865 et 1870. Mais la partie de beaucoup la plus intéressante des trois volumes est le dossier secret, conservé à Vienne, des négociations qui ont eu lieu en 1868 et 1869 entre Napoléon III, François-Joseph et Victor-Emmanuel. Il est passé par beaucoup de mains depuis que le libéralisme intelligent de la République autrichienne l'a mis à la disposition des lecteurs des archives du Minoritenplatz. Il a même beaucoup voyagé, et peut-être certaines pièces ont-elles été déplacées.

Était-ce une raison, et c'est ici que M. Oncken encourt un reproche qui paraît assez grave, pour mêler aux textes du dossier secret des pièces de la correspondance diplomatique ordinaire ? Il tombe sous le sens qu'une négociation qui a été dissimulée par les souverains à des conseillers même officiels devait être publiée à part. Pour ne parler que de la France, Daru, ministre des Affaires étrangères pendant les premiers mois de 1870, Émile Ollivier, qui croyait faire figure de président du Conseil sans en porter le titre, ne connurent l'existence de ces négociations secrètes qu'après la guerre de 1870. Est-il juste d'en publier les documents dans l'ordre chronologique, comme s'ils faisaient corps avec les autres correspondances d'archives ? En réalité, M. Oncken semble avoir voulu réunir les arguments d'un acte d'accusation contre Napoléon III et la France. Tandis que les auteurs des *Origines* prennent pour point de départ la question des Duchés en 1863 et une proposition adressée aux puissances par l'empereur des Français pour réunir un congrès destiné à relever l'édifice construit à Vienne en 1815, « et qui s'écroule de toutes parts », M. Oncken publie pour commencer une lettre de Metternich du 22 février 1863. L'ambassadeur d'Autriche à Paris, qui occupe son poste depuis quatre ans et qui tient surtout à faire la dépêche, à la faire aussi longue et aussi détaillée que possible, transmet une longue conversation de l'impératrice Eugénie, qui n'est au fond qu'une bouffonnerie de haut goût. Un atlas en main, elle refait toute la carte de l'Europe et touche même à l'Asie, car elle supprime la Turquie tout entière « pour cause d'utilité publique et de moralité chrétienne ». C'est de l'opérette sans la musique d'Offenbach et sans l'esprit des auteurs du livret de *La belle Hélène*. Mais, comme, dans les rêves de la souveraine, la France prendrait la rive gauche du Rhin, M. Oncken ne manque pas de rédiger une note qui fait de ces trois mots le

französisches Kernmotiv, quelque chose comme la pierre angulaire de la politique française. L'auteur de la lettre a beau qualifier lui-même ces intempérances de langage, ces incursions d'une reine de la mode dans la grande politique, de « fantasmagories » napoléoniennes, le tour est joué. Le lecteur qui pourra reculer devant l'étude attentive des trois volumes ne manquera pas de lire les premières pages et le commentaire du savant éditeur, l'impression restera et, en feuilletant l'ouvrage, on trouvera facilement la confirmation du jugement et des opinions que M. Oncken veut inculquer à son public.

S'il avait publié à part le dossier secret de Vienne, il pourrait très bien soutenir que Napoléon III a désiré prendre sa revanche de multiples échecs diplomatiques, et sans doute la trouver dans une extension de la France vers le Rhin ; mais il faudrait montrer que les traités préparés n'ont jamais été signés. On n'a pas abouti, parce qu'il fallait compter avec Victor-Emmanuel, qui réclamait impérieusement l'évacuation de Rome, et que Napoléon III, prisonnier du parti catholique, obsédé par l'impératrice, qui a poursuivi beaucoup de chimères, mais qui n'a eu qu'une seule idée fixe, celle de défendre à tout prix le pouvoir temporel du pape, n'a jamais osé s'engager définitivement. Singulière manière, certes, de poursuivre la politique rhénane !

Il est très vrai qu'immédiatement avant et après Sadowa, un diplomate, Benedetti, et un homme d'Etat français, Rouher, ont cru, sur la foi de vagues propos de Bismarck, assez inexactement rapportés et mal interprétés, que la Prusse consentait à une rectification de frontières sur la Queich, sur la Sarre ou sur la Moselle. Il suffit de consulter les *Origines*, aux derniers volumes desquelles la restitution des papiers de Cerçay a donné un si puissant intérêt, pour constater que le gouvernement impérial a fait machine arrière dès que la Prusse a montré les dents. M. de Bismarck avait été autrement agressif dans l'affaire du Slesvig qui n'était pas, que l'on sache, habité par des populations allemandes.

Le siège de M. Oncken est fait et bien fait ; il faut prouver que, de 1863 à 1870, la France n'a pensé qu'à attaquer la Prusse et à prendre la rive gauche du Rhin. Quand les documents d'archives et les correspondances diplomatiques ne suffisent pas, des citations fort habilement choisies de discours de Thiers, de souvenirs du général Lebrun en tiennent lieu et corsent la démonstration. M. Oncken a beaucoup de lecture et une information très étendue ; il publie jusqu'à un article d'Émile de Girardin dans la *Liberté* du 9 juillet 1870, comme si la prose d'un de ces journalistes sans conscience, tels qu'il y en a dans tous les temps et dans tous les pays, était une preuve décisive du chauvinisme général du peuple français. On peut s'étonner de sa réserve quand il s'abstient de publier un compte-rendu, même incomplet, de la fameuse séance du 15 juillet 1870, où une majorité servile acclama au Corps législatif les ministres de l'Empire et leur vota, sans enquête sérieuse et sur un mensonge par préterition du duc de Gramont, les crédits réclamés pour la guerre. C'est dans une note (t. III, p. 402) qu'il remarque que, si Émile Ollivier a dit dans un mouvement malheureux d'éloquence qu'il déclarait la guerre « d'un cœur léger », la véritable légèreté s'était manifestée depuis le commencement de la crise dans tous les détails de la négociation. L'avocat qui, pour son malheur et pour celui de la France, avait été alors porté au pouvoir n'avait pas étudié le dossier. Il avait l'habitude des procès politiques et des procès d'affaires, il n'avait pas celle des négociations diplomatiques, et il n'a eu sous les yeux les pièces d'archives que

lorsqu'il a rédigé pour sa justification les innombrables volumes de *L'Empire libéral*. M. Oncken, qui les connaît bien, y aurait trouvé les interviews données par Ollivier au début de 1870 au correspondant de la *Gazette de Cologne* à Paris, où le ministre exprimait sa sympathie pour la Prusse et pour l'Allemagne, sa volonté de laisser la voisine de la France se développer à son gré, et ce texte, longuement médité, rédigé à loisir, contredirait les billevesées du mois de juillet, l'éloquence de hanneton de la funeste séance du 15. Si M. Oncken n'a pas jugé à propos de donner un compte-rendu de celle-ci à ses lecteurs, est-ce parce qu'il aurait fallu mettre sous leurs yeux le discours où Thiers, un des orateurs de l'opposition, mais le seul homme d'État qui siégeât au Corps législatif, adjurait ses collègues de ne pas s'engager dans la voie où les entraînaient des ministres déments et désaxés? Le troisième volume de M. Oncken, si utile d'ailleurs, y gagnerait en exactitude, mais sa thèse en serait infirmée, et la publication, qui n'en serait que plus scientifique, y perdrait quelque chose de son caractère national.

Henry SALOMON.

J. H. CLAPHAM. *An economic history of modern Britain. Free trade and steel, 1850-1886*. Londres, Cambridge University Press. In-8°, xiii-554 pages. Prix : 25 s.

Six ans après le premier, voici que paraît le second volume de ce remarquable ouvrage. Il se distingue par les mêmes qualités. Dès les premières pages, le lecteur éprouve une impression de parfaite sécurité, tant l'information paraît approfondie et probe. Et cependant, pour la période qu'il étudie en ce volume, M. Clapham n'a eu à sa disposition qu'une quantité insuffisante de bonnes monographies. Mais il a tiré un excellent parti des *census*, enquêtes et rapports officiels, ainsi que de la littérature économique de l'époque.

On est frappé aussi de la sûreté et de la finesse de l'interprétation des documents. L'auteur, on le sait, a une prédilection pour la méthode « quantitative », mais prise au sens large. Les statistiques lui révèlent la continuité de l'évolution, plus que les contrastes, et cependant la période 1850-1886 marque une transformation profonde de l'Angleterre économique. Tandis qu'en 1850 l'industrie textile se trouvait encore au premier plan, dans les trente années qui suivent c'est la métallurgie et notamment la fabrication de l'acier qui l'emportent, et l'on voit aussi, en cette période, se développer toutes les conséquences du *free trade*. Ajoutons que, même dans l'industrie textile, la fabrication domestique finit par disparaître à peu près complètement et que le *factory system* triomphe définitivement ; la transformation, cependant, a été plus lente pour la laine et surtout pour la toile que pour le coton : M. Clapham ne manque pas de le noter avec précision.

En ce qui concerne l'organisation industrielle proprement dite, l'évolution a été relativement lente. Ainsi, la concentration est moins rapide qu'on ne serait disposé à se l'imaginer. Dans les manufactures proprement dites, le système de la société par actions ne se manifeste encore que peu, contrairement à ce qui se passe pour certaines catégories d'entreprises, comme les chemins de fer, le gaz, etc. L'auteur nous montre aussi que les *unions* patronales ont été moins précoces et moins actives que les *trade unions* ouvrières.

D'un puissant intérêt nous apparaissent aussi les chapitres qui traitent du commerce de l'Angleterre, intérieur et extérieur, et qui intéressent, il faut bien le dire, le monde tout entier, tant est éclatante sur toutes les mers la prédominance du pavillon anglais. Avec humour, M. Clapham rapporte le mot de Charles Dilke, déclarant que les Français avaient dépensé des millions pour creuser le canal de Suez, qui serait surtout avantageux à l'Angleterre ; et, de fait, en 1879, le tonnage anglais y était représenté par 1,752,000 tonneaux, tandis que le tonnage français ne comptait que pour 181,000. L'auteur insiste avec raison sur les conséquences de l'établissement des câbles maritimes. Il met en parallèle les importations et les exportations anglaises : les premières consistant essentiellement en denrées alimentaires et en matières premières pour l'industrie, les secondes en fer et en acier et aussi en productions textiles. Il estime que le commerce avec la France n'a pas été bouleversé par le traité de 1860 ; cependant les chiffres qu'il nous indique donnent à réfléchir, puisque si, de 1855 à 1859, la moyenne annuelle des exportations en France a été de six millions de livres sterling, elle s'est élevée, de 1861 à 1864, à 8,700,000 et, de 1866 à 1870, à onze millions.

L'organisation du commerce a connu des progrès plus lents que son expansion. Cependant, dans bien des branches commerciales, on assiste à l'élimination plus ou moins complète des intermédiaires. Mais le grand commerce extérieur n'est atteint profondément par la spéculation qu'à la fin de la période envisagée. Signalons aussi des pages pleines d'intérêt sur les bourses des marchandises et sur les assurances.

Les transformations agricoles sont moins apparentes, car, en 1850, le mouvement des enclosures était déjà presque achevé ; la concentration de la propriété et de l'exploitation avait atteint presque son maximum. M. Clapham montre, d'une façon saisissante, combien, d'après les statistiques, il est difficile de se rendre compte du nombre des petits propriétaires, qui ne semble pas avoir très sensiblement diminué dans la période de 1850 à 1886. D'autre part, il y a eu un progrès incontestable de l'outillage et des procédés agricoles ; l'emploi des machines se développe beaucoup, plus ou moins, naturellement, suivant les régions. La fin de la période est marquée par une « dépression » des prix et par une crise agricole, qui, d'ailleurs, ne sont pas particulières à l'Angleterre. L'auteur nous donne encore des renseignements sur les unions des travailleurs agricoles, mais il n'est nullement persuadé qu'elles aient amélioré leur condition.

On lira encore avec le plus vif intérêt le chapitre très nourri qui traite de la monnaie, des prix, de la banque, des investissements de capitaux. Chose curieuse : l'organisation bancaire ne se transforme que lentement au cours de la période ; les grandes banques, sociétés par actions, n'ont pas éliminé les banques particulières. D'autre part, Londres est incontestablement le grand marché monétaire du monde. La Bourse des valeurs (*Stock Exchange*) de cette ville joue un rôle de premier plan, et le taux d'escompte de la Banque d'Angleterre est une sorte de thermomètre des affaires, dont l'auteur nous donne un historique des plus vivants ; les crises de 1857, 1866, 1873 (celle-ci de caractère mondial) s'inscrivent de façon saisissante sur le graphique qu'il en a tracé.

L'Angleterre du XIX^e siècle est considérée comme le pays par excellence de l'individualisme et de la liberté économiques, où l'on se défie par-dessus tout de l'intervention de l'État. Cependant, à voir les faits, on assiste à l'intervention progressive de cet État en matière sociale et même économique ; en ce qui concerne la

législation du travail et la législation sanitaire, l'Angleterre devance tous les autres pays du monde. Rien de frappant comme la démonstration minutieuse que nous en donne M. Clapham ; c'est l'Angleterre qui, la première, donne une singulière extension à l'impôt sur le revenu (*income tax*), contre-partie de l'étonnante diminution des impôts indirects et notamment des droits de douane.

Dans la période 1851-1887, la vie sociale de l'Angleterre a été bien moins dramatique que dans la période précédente. C'est pour cela sans doute que l'auteur nous en donne une vue plus adéquate. En dépit de l'accroissement très rapide de la population, qu'une active émigration ne ralentit qu'à peine, la condition des classes laborieuses s'améliore d'une façon frappante : le nombre des heures de travail est progressivement réduit ; les salaires augmentent dans l'ensemble d'environ 60 %, les salaires féminins surtout, exception faite cependant des métiers soumis au *sweating system*. Les *slums* de l'Est londonien et des grandes villes industrielles n'ont pas encore totalement disparu, il s'en faut ; mais, dans l'ensemble, les conditions sanitaires se sont bien améliorées. Par contre, l'apprentissage a presque disparu dans la grande industrie et les sociétés de secours mutuels (*friendly societies*) ne rendent pas tous les services qu'on en attendait. Dans ce chapitre, on lira aussi avec grand plaisir des pages attrayantes sur les théories économiques et socialistes, sur Stuart Mill et Henry George, notamment ; on voit nettement que l'influence de Karl Marx a été très faible en Angleterre et on se l'explique très bien.

En conclusion, M. Clapham décrit « la physionomie du pays » en 1886-1887 ; il nous donne en outre des indications pleines d'intérêt sur les conditions de l'habitation, la géographie industrielle, les côtes et les ports. Mais le lecteur — le lecteur français tout au moins — est un peu déçu de ne pas trouver de conclusion générale, donnant la synthèse de toutes les conclusions partielles qui se dégagent des divers chapitres. C'est que sans doute l'esprit essentiellement critique de l'auteur se défie des grandes généralisations. Avouons aussi que nous n'avons pas toujours compris la raison d'être du plan qu'il a suivi ; ainsi, ce chapitre sur l'agriculture, coïncé entre un sur le commerce extérieur et un autre qui traite de l'organisation commerciale, nous laisse un peu rêveur ; c'est que sans doute notre éducation a été par trop « cartésienne ». Mais, par contre, même un étranger subit le charme d'une exposition aussi lucide et aussi alerte, relevée plus d'une fois par un humour du meilleur aloi.

Henri Sée.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Antiquité. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres a pu, après les longs retards causés par l'Imprimerie nationale, distribuer la quatrième partie du *Corpus inscriptionum Semiticarum* ; elle contient la fin des inscriptions himyaritiques et sabéennes. Ce fascicule est divisé en trois chapitres comprenant : 1° les inscriptions sabéennes, où l'on ne trouve aucune mention de divinité ; 2° celles qui concernent des faits imprécis ; 3° un supplément aux chapitres précédents (p. 217-376). On pourra constater une fois de plus avec quelle prodigalité on a procédé : sur des pages qui mesurent $0,35 \times 0,26$, on a logé à peu près vingt lignes séparées à leur tour par des blancs considérables qui occupent la moitié de l'espace libre. Par contre, les *Addenda et corrigenda* sont imprimés sur deux colonnes de soixante lignes environ. Voilà qui, du moins, est raisonnable. — A ce somptueux fascicule est jointe une série de belles planches où sont gravées les plus importantes des inscriptions.

— Miss Ellen Churchill SEMPLE. *The geography of the Mediterranean region. Its relation to ancient history* (London, Constable and Co, 1932, in-8°, ix-737 p., index, 1 pl. phot. ; prix : 21 s.). — Très réputée parmi les géographes américains pour plusieurs ouvrages inspirés de Ratzel, Miss Semple s'est depuis longtemps occupée de l'histoire méditerranéenne dans ses relations avec le milieu physique. Il y avait bien des façons de définir ce vaste et redoutable sujet. La sienne est restée flottante et vague. Tantôt elle essaie de montrer l'influence des facteurs naturels sur la forme et la destinée des États, sur la direction des courants de civilisation : ainsi, dans un long chapitre sur les barrières montagneuses qui enferment notre mer et dont l'auteur exagère les obstacles. Ailleurs, c'est une analyse de l'activité économique, sans rapport avec la vie des États ; ou bien, un répertoire de tout ce que les anciens ont dit sur les rivières, les grottes, les tremblements de terre ; deux chapitres, sans lien avec le corps du livre, sont consacrés l'un aux dieux de la pluie et des labours, l'autre aux temples élevés sur des promontoires. Dans tout cela, bien peu d'idées directrices, ou fort pauvres ; aucun souci de renouveler les vieux clichés par un effort de précision ; un don singulier pour passer à côté des problèmes sans les apercevoir : trois lignes sur la malaria, alors que les jardins d'agrément réclament trente et une pages !

Une colossale boîte à fiches, vidée sans discernement de ce qui est important et intéressant, avec une dizaine de références à chaque page. Leur examen révèle une curieuse méthode de travail. L'auteur donne l'impression d'avoir dépouillé tous les textes anciens, depuis la Bible et les tragiques grecs jusqu'à certaine *Vita Sancti Apolloni Tyanae* qui a sûrement échappé aux hollandistes. Mais elle néglige complètement les secours de l'archéologie, sans parler de l'épigraphie et de la linguistique. Elle utilise fort peu les travaux modernes. Elle accomplit ce tour de force de

décrire la Gaule et l'Afrique romaines sans connaître Jullian ni Gsell. Pour Bologne, à défaut de Grenier, elle recourt au Baedeker qui est une de ses principales autorités. Elle a cet avantage, il est vrai, ignorant les discussions savantes, de ne pas entrevoir quelles difficultés présentent l'interprétation des textes anciens, la localisation de telle ville citée par Strabon. L'esprit critique l'a totalement épargnée.

Quant à la partie proprement géographique, ce ne serait qu'un résumé maladroit des ouvrages classiques de Philippson, Vidal, etc., s'il ne s'y ajoutait quelques erreurs et incompréhensions. L'orthographe même des noms propres n'a pas été vérifiée : constamment Lyons (orthographe anglaise) pour Lyon, etc. En somme, cette géographie historique ne peut guère servir ni aux historiens ni aux géographes, sinon comme recueil de références.

Jules SION.

— M^{lle} Hélène WUILLEUMIER. *Étude historique sur l'emploi et la signification des « signa »* (Klincksieck, 1932, 137 p.; extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions*, t. XIII, 2^e partie). — Dans un certain nombre d'inscriptions latines trouvées surtout à Rome et en Afrique, on trouve, après le nom et le surnom, une désignation complémentaire. C'est, dit l'auteur, « tout mot attribué à une personne quelconque, avec l'idée de préciser son individualité, et qui est employé en dehors des noms traditionnels et légaux ». On le traduit à l'ordinaire par « sobriquet », mais sans qu'on y attache nécessairement une intention de moquerie; l'auteur montre, en effet, qu'on l'employait pour indiquer la condition sociale des individus, le lieu des trouvailles, la date de rédaction, la signification personnelle, et c'est ici que s'applique le mieux le terme de sobriquet. Les plus intéressants de ces *signa* sont ceux qui attestent des croyances religieuses ou philosophiques et l'affiliation à certains collèges de caractère moral, mystique ou religieux. Ces derniers traits sont, dit l'auteur, « un reflet populaire et sincère des aspirations religieuses au III^e siècle de notre ère ». Cette dissertation, conduite avec un remarquable sens critique, se termine par un tableau très détaillé des lieux d'où proviennent les inscriptions et de l'emploi du terme *signa* ou de ses équivalents, tels que *qui et*, *qui dicitur*, dont le sens n'est pas douteux.

— P. CLOCHÉ. *Les classes, les métiers, le trafic, dans la vie publique et privée des anciens Grecs* (Paris, Les Belles-Lettres, 1931, in-4^o, 127 p., 36 fig. dans le texte, 40 pl. hors texte). — Ce volume, qui porte le n^o V, est en fait le premier paru de la collection dirigée par M. J.-L. Heuzey. On n'y trouvera pas une étude historique des classes de l'ancienne société grecque, mais des indications précises, classées méthodiquement, sur les occupations et les moyens de subsistance des habitants de la Grèce antique. Le premier chapitre, un peu sommaire, consacré à la « Vie de combats, de parade et de luxe de l'aristocratie », paraît mal rattaché au vrai sujet — les métiers. Mais, dans les trois autres chapitres, la documentation précise de l'auteur, clairement distribuée en paragraphes, ne laisse dans l'ombre aucun des aspects essentiels de l'activité des classes « laborieuses ». D'abord l'agriculture et l'élevage, pour lesquels les renseignements abondent : ceux qui concernent la chasse et la pêche n'ont pas été oubliés ; signalons notamment le paragraphe sur la pêche du murex à pourpre et son influence sur la colonisation hellénique. Le chapitre qui traite de l'industrie contient une excellente étude sur le travail dans les mines et les différentes opérations que comporte le traitement des métaux ; viennent ensuite les métiers d'art, si importants en Grèce et particulièrement à

Athènes. Enfin, le dernier chapitre, consacré au commerce, est divisé en deux parties : la première donne de précises indications sur les « instruments de vente et moyens d'échange » — poids et mesures, monnaies, banques ; — la seconde déroule un tableau de l'activité commerciale — procédés de vente, transports des marchandises par terre et surtout par mer — et se termine par la description des ports les plus importants du monde grec. On voit que, grâce au classement méthodique adopté par son auteur, ce livre précis et complet rendra de grands services. Il faut louer la parfaite clarté du livre de M. Cloché et l'abondance de sa documentation, ainsi d'ailleurs que l'excellence des planches fort bien choisies dont M. Jacques Heuzey a augmenté l'intérêt en y joignant de fort utiles notices explicatives.

J. CHARBONNEAUX.

Afrique. — *Histoire et historiens de l'Algérie*, par J. ALAZARD, E. ALBERTINI, etc. (Paris, Félix Alcan, 1931, in-8°, 426 p. Collection du *Centenaire de l'Algérie, archéologie et histoire*). — Parmi les publications nées du Centenaire, celle-ci, publiée par les soins de la *Revue historique*, sera particulièrement précieuse pour les historiens. Ce n'est pas que les quinze monographies qui la composent, dues à d'éminents spécialistes, soient toutes construites sur le même type et conçues d'après une méthode uniforme. Quelques-unes, comme celle de M. Esquer, sont proprement des études bibliographiques. D'autres, celles de M. Morand sur le droit musulman et de M. Tailliar sur l'Université d'Alger, sont des descriptions d'institutions et intéressent l'historien surtout parce que ces institutions ont évolué. Mais les plus nombreuses mêlent, dans des proportions inégales, l'examen de quelques problèmes essentiels de l'histoire de l'Afrique du Nord et des renseignements, difficiles à trouver ailleurs aussi ramassés, sur les moyens dont nous disposons pour les étudier. Sans prétendre distribuer des palmes, nous citerons, parmi les chapitres les plus utiles pour les non-spécialistes, l'étude profondément suggestive de M. E. F. Gautier sur le cadre géographique de l'histoire algérienne, les chapitres de MM. W. Marçais et A. Bel sur l'Islam berbère, celui où M. F. Braudel a repris et complété son esquisse antérieure sur les Espagnols en Algérie, enfin celui de M. Yver qui est un raccourci, d'une précision et d'une plénitude remarquables, de l'histoire de la conquête française et de la colonisation : il y a là presque tout l'essentiel. Ajoutons les chapitres d'art et de littérature de MM. Martino et Alazard, sans oublier, bien entendu, ceux qui ont été consacrés à des sujets tout de même plus généraux, à savoir à la préhistoire, à l'ethnographie, à l'antiquité préchrétienne et chrétienne, par MM. Reygasse, Leblanc, Albertini, Zeiller. Le tout forme comme une sorte d'encyclopédie réduite de l'Algérie, un peu même de l'Afrique du Nord, puisque, avant l'instauration du régime turc à Alger, il n'est pas possible d'isoler le Maghreb central de ses deux voisins.

L'ouvrage est présenté par une introduction du maître regretté des études nord-africaines, Stéphane Gsell. Introduction brillante, qui résume admirablement le travail historique accompli depuis 1830, et qui ne craint point d'appeler les choses par leur nom, par exemple de stigmatiser telle publication « qui a bénéficié d'une subvention de quatre cent mille (400,000) francs, prise sur les fonds du Centenaire... Ouvrage luxueux, mais entièrement dépourvu de valeur scientifique — non moins que de valeur littéraire, quoique l'Académie française l'ait récompensé par distraction — il atteste seulement des patronages pouvant disposer avec générosité de l'argent des contribuables ». On a plaisir à entendre cette voix d'outre-tombe

s'exprimer avec cette nécessaire rudesse. Ajoutons que ce connaisseur qu'était Gsell a tenu à rendre pleine justice au labeur d'un des artisans de l'œuvre collective qu'il présentait au public, à savoir celui qui a distribué les tâches et obtenu les divers concours, M. Julien, secrétaire de la *Revue historique*.

Henri HAUSER.

— E.-L. GUERNIER. *L'Afrique, champ d'expansion de l'Europe* (Paris, Armand Colin, 1933, in-8°, xiv-284 p. ; prix : 25 fr.). — Cet ouvrage, sérieusement documenté, écrit d'une plume alerte, et dans lequel les vues suggestives ne manquent pas, intéressera surtout les économistes, les hommes d'affaires, les hommes politiques, mais il ne laissera pas indifférents les historiens. Constatant que l'Europe a perdu la plupart des débouchés dont elle a besoin pour sa population surabondante et sa production sans cesse croissante, M. Guernier ne voit de salut que dans l'Afrique, qui devra devenir le grand champ d'expansion de notre continent. Ce projet, l'auteur en décrit les principales phases, montre les raisons, surtout d'ordre géographique, pour lesquelles elle a été si tardive, et aussi les raisons qui font que l'Afrique est maintenant entrée dans ce qu'il appelle « le circuit économique de l'Europe ». Un autre chapitre expose la position réciproque des économies européenne et africaine. Les nations d'Europe pourront se procurer en Afrique toutes les matières premières dont elles ont besoin, surtout pour leur industrie (on en dresse l'inventaire précis) ; d'autre part, elles y trouveront les plus précieux débouchés pour leurs productions manufacturées. Les échanges ne sont-ils pas fructueux surtout entre pays de latitudes différentes ?

Enfin, M. Guernier se demande comment se fera la mise en valeur de l'Afrique et, s'inspirant, déclare-t-il, des idées du maréchal Lyautey, il oppose aux anciens procédés une méthode nouvelle, d'après laquelle les indigènes doivent être initiés peu à peu à notre civilisation économique et intellectuelle. Deux traits sont principalement à relever dans le programme qu'il préconise : il demande que les nations européennes, renonçant à toute mesquine rivalité, collaborent à l'œuvre commune de la mise en valeur, que soit instituée une Conférence européenne des intérêts africains. Puis, il estime que l'équipement « moral » doit précéder l'équipement matériel, que les Européens doivent s'occuper en premier lieu d'institutions sanitaires, d'assistance, d'enseignement, etc. Quant à la pénétration économique, elle dépendra surtout de tout un outillage coûteux, mais productif, de l'amélioration des ports, des routes, des chemins de fer, de la navigation aérienne, des lignes télégraphiques et téléphoniques. L'auteur estime que 500,000 Européens pourront chaque année émigrer sur le continent noir. Peut-être, sur ce dernier point, se montre-t-il quelque peu optimiste, car, à part les deux zones relativement étroites du Nord et du Sud, il ne semble pas que le climat permette aux Européens de s'établir à demeure.

Henri SÉE.

Allemagne. — Wilhelm Kosch. *Das katholische Deutschland. Biographisch-bibliographisches Lexikon* (Augsbourg, Literarisches Institut von Haas et Grabherr. Paraît depuis 1931 par fascicules de 80 pages à deux colonnes et 4 pages d'illustrations ; prix du fascicule : 3 m. 60). — Douze fascicules (de A à John) composant le premier volume de cet ouvrage ont paru. Dans le plan primitif, *Das katholische Deutschland* devait en comporter de vingt à vingt-cinq ; mais, à mesure que l'œuvre avance, les notices s'allongent et il est vraisemblable que le cadre prévu sera dépassé. Les lecteurs et tous ceux qui auront besoin de recourir à ce

dictionnaire ne s'en plaindront pas, car ils y trouveront des renseignements précis sur toutes les personnalités ayant joué un rôle de quelque importance dans la vie du catholicisme des pays de langue allemande (Autriche et Suisse comprises), donc depuis le xvi^e siècle. Écrivains comme Brentano, Eichendorf ou Görres, artistes comme Achtermann ou Gluck, hommes politiques comme Hohenwart, Bach ou Erzberger, généraux comme Benedek ou le prince Eugène, prédicateurs, savants, industriels, ont ici leur notice indiquant les principaux événements de leur vie, leurs œuvres et la bibliographie qui les concerne. Le ton est impartial (voir Dollinger, Hontheim). Cependant, n'aurait-il pas été nécessaire d'indiquer la tendance foncièrement antisémite de Gessmann, le fondateur avec Lueger du parti chrétien-social? Le lecteur regrette aussi parfois la brièveté de certains articles (Aerenthal, Adolf Auersperg, Hontheim, par exemple); néanmoins, l'ouvrage rendra les plus grands services et l'on ne peut que souhaiter son rapide achèvement. M. C.

— ERICH RATHMANN. *Die Balkanfrage 1904-1908 und das Werden der Tripelentente* (Halle, Max Niemeyer, 1932, in-8°, 203 p.). — Ce livre repose sur une étude précise et consciencieuse des recueils de documents et des témoignages anglais et allemands. Les sources russes n'ont été utilisées que dans la mesure où les traductions allemandes le permettent. Les publications françaises sont mal connues. Mais, malgré ces lacunes, l'auteur a fait, dans ce travail de début, un effort intéressant.

Ce n'est pas l'évolution des questions balkaniques entre l'accord de Mürzteg et le début de la crise bosniaque qui forme l'objet de l'ouvrage : il s'agit seulement de rechercher comment ces questions ont réagi sur les relations anglo-russes. L'auteur ne donne donc ni une analyse serrée des relations austro-serbes, ni un exposé précis de la « politique des chemins de fer » menée par Aehrenthal. Mais il montre les répercussions de la guerre russo-japonaise sur la politique des grandes puissances à l'égard du problème macédonien; il indique comment les préoccupations balkaniques d'Isvolsky le déterminent, en 1906, à chercher un accord avec l'Angleterre sur les questions asiatiques; il analyse enfin le rôle que jouent, à l'arrière-plan, les questions balkaniques dans les négociations anglo-russes, entre novembre 1906 et août 1907 : l'Angleterre, décidée à traiter avec la Russie, par crainte de la flotte allemande, est amenée à faire des concessions.

Bien que, dans le détail, ces recherches donnent, sur plusieurs points, des aperçus nouveaux, les conclusions de l'auteur, lorsqu'elles abordent la politique générale, sont très contestables. L'entente anglo-russe, dit-il, était précaire; les desseins d'Isvolsky, en 1907, étaient encore indécis. C'est vrai, plus vrai encore que ne le croit M. Rathmann. Mais pourquoi en vient-il à dire que cette entente anglo-russe n'est devenue « dangereuse » que par la volonté de la France? Rien, dans tout le cours de son étude, ne faisait prévoir cette conclusion, qui n'est fondée sur aucune donnée précise, et qui paraît bien n'être, en l'espèce, qu'une clause de style.

Pierre RENOUVIN.

— FRITZ VON HANIEL-NIETHAMMER. *Das Reich des Abendlandes* (Munich et Berlin, R. Oldenbourg, 1932, in-8°, 160 p.). — Ces considérations, souvent bizarres et obscures — exception faite pour un chapitre sur les Juifs, très clairement antisémite — n'ont avec notre discipline qu'un rapport des plus lointains. H. S.

Amérique du Sud. — JOSÉ TORRE REVELLO. *Libros procedentes de expurgos en*

poder de la inquisicion de Lima en 1813 (extr. du *Boletin del Instituto de investigaciones historicas*, de Buenos-Aires, oct.-déc. 1932). — Le 22 février 1812, les Cortes de Cadix promulguèrent un décret qui abolissait le tribunal de l'Inquisition en Espagne et dans ses colonies. L'archevêque de Lima, après une assez longue résistance, se soumit au décret, en décembre 1813. Un inventaire, suivant le décret, aurait dû être fait de tous les papiers du tribunal de l'Inquisition ; mais le peuple, forçant les portes, les détruisit presque entièrement. Parmi ceux qui furent préservés et que M. Revello a retrouvés à l'Archivo de Indias, à Séville, figure une liste d'ouvrages saisis par ce tribunal, liste fort hétéroclite, contenant pas mal de livres étrangers, surtout français, et aussi des ouvrages aussi anodins que des dictionnaires ; il la publie en appendice. L'auteur de l'article remarque, d'ailleurs, qu'en fait beaucoup des ouvrages prohibés par l'Inquisition circulaient au XVIII^e siècle dans l'Amérique espagnole. Bien que Ferdinand VII ait rétabli l'Inquisition en juillet 1814, elle ne fit plus que végéter en Amérique, jusqu'à son abolition définitive, lorsque triompha l'indépendance des anciennes colonies espagnoles.

H. S.

États-Unis. — L'Université Harvard a publié, à l'usage de ses étudiants, une brochure (*History. I : European history from the fall of the roman Empire to the present time*. Publication de l'Université, 1932, 108 p.) qui contient de judicieux conseils et, pour chacune des trente parties du programme, une bibliographie très sommaire de la question et des problèmes principaux sur lesquels l'attention des étudiants est attirée. Les ouvrages indiqués sont à peu près exclusivement anglais ou traduits en anglais, ce qui est bien compréhensible ; mais pourquoi, par exemple, citer la traduction de la *Révolution française* de Madelin de préférence aux trois petits volumes d'A. Mathiez de la collection Colin, qui sont eux aussi, cependant, traduits en anglais ? Un chapitre, « Histoire et historiens », résume rapidement l'évolution de l'historiographie depuis Hérodote ; pour la période contemporaine, seuls Aulard et Mgr Duchesne représentent l'École française. Enfin, des exercices cartographiques vraiment trop élémentaires sont proposés dans un dernier chapitre ; ils laissent soupçonner combien est mince le bagage d'histoire et de géographie européennes que possèdent les jeunes étudiants en arrivant à l'Université.

— M. Waldo G. LELAND vient de publier un livre intitulé : *Guide to materials for American history in the libraries and archives of Paris*, vol. I (Carnegie Institution of Washington, 1932, in-8°, xiii-343 p.). — On y trouvera une liste des manuscrits, cartes et plans conservés dans les bibliothèques parisiennes et qui traitent de l'histoire nord-américaine (surtout des États-Unis, mais aussi du sud du Canada et du nord du Mexique). Les manuscrits sont classés par bibliothèques : Bibliothèque nationale, celles de l'Académie de médecine, de l'Arsenal, de la Chambre des députés, de l'Institut, de la Mazarine, des Missions des Affaires étrangères, du Muséum, de Sainte-Geneviève, du XVII^e arrondissement, du Sénat, de l'Université de Paris. Ce plan, qui fait double emploi avec l'ordre des catalogues des diverses bibliothèques, est heureusement complété par un long (p. 285-343) index systématique qui rendra de grands services aux chercheurs. A le parcourir, le lecteur se fait une idée de la richesse en documents des dépôts parisiens sur l'Acadie, la Révolution américaine, le commerce des peaux de castor, le Canada (l'article n'est pas assez classé), les diverses compagnies de commerce, la Guyane, les pêcheries (p. 305-

326), la Louisiane, le commerce du tabac et des mélasses. Parfois, M. Leland donne une idée de la valeur critique de ces manuscrits (p. 46 pour le ms. B. N., f. fr. 15452 ; p. 52, 18160 ; p. 61, 22016). C'est dire que l'ouvrage rendra de réels services aux érudits. Nous nous permettons cependant d'exprimer quelques desiderata. L'auteur n'a point énuméré les manuscrits des ministères de la Guerre, de la Marine, de l'Assistance publique. Se propose-t-il de le faire dans le second volume, où devraient trouver aussi place les manuscrits parisiens qui n'ont point encore été utilisés par les travailleurs?

E. PRÉCLIN.

France. — Henry DE JOUVENEL. *Huit cents ans de révolution française, 987-1789* (Paris, Hachette, 1932, in-16, 256 p. ; prix : 12 fr. Coll. *L'ancienne France*). — Dans le titre et même dans le contenu de cet attrayant petit volume, l'auteur joue un peu avec les mots. Il pense que, si la Révolution française a éclaté en 1789, c'est que notre pays connaissait une longue tradition révolutionnaire. Il évoque, en effet : l'avènement de la royauté capétienne (révolution de fonctionnaires) ; la révolution communale, berceau de la liberté ; les troubles nobiliaires de 1314 (révolution « féodale ») ; l'insurrection d'Étienne Marcel (révolution bourgeoise) ; la prise de la Bastille... en 1413 (révolution populaire) ; le règne de Louis XI (révolution royale) ; le mouvement des idées du xvi^e siècle (révolution religieuse) ; la Fronde (révolution des femmes, sans doute en souvenir des élucubrations de Victor Cousin) ; le siècle de Louis XIV (révolution littéraire, à cause de la place que comencent à tenir les écrivains) ; la Régence (révolution financière). Tout cela n'est-il pas plutôt artificiel ?

Dans la seconde partie de son ouvrage, M. Henry de Jouvenel étudie ce qu'il appelle la « concentration révolutionnaire ». Il s'agit de tout le xviii^e siècle, de la lente préparation de la Révolution, puis de ses antécédents immédiats. En ces pages, on trouvera certainement bien des réflexions judicieuses. Il semble, cependant, que l'auteur exagère la décadence du pouvoir royal, alors que l'administration a fait, au contraire, de notables progrès. D'autre part, les faits économiques si importants sont, en grande partie, laissés de côté. Puis, la Révolution, telle qu'elle s'est produite, apparaît trop comme un événement fatal, alors que tant d'éléments contingents ont contribué à son éclosion. Quoi qu'il en soit, M. de Jouvenel a beaucoup lu et a tiré bon parti de ses lectures, sans compter que son volume est écrit avec un talent qui lui vaudra un appréciable succès.

Henri SÉE.

— Maurice BARRÈS. *Mes cahiers*. T. V : *Mai 1906-juillet 1907* (Plon, 1932, vi-365 p.). — Barrès est alors de nouveau à la Chambre des députés. Ce qui intéressera le plus, sans doute, les lecteurs d'aujourd'hui, c'est ce qu'il écrit d'un premier jet et sous l'influence de ce qu'il vient d'entendre, sur les plus notables de ses collègues : amis ou adversaires politiques. On appréciera notamment ce qu'il dit de Jaurès : « C'est un tempérament, mais aussi un talent. Il me déplaît même par son habileté... Il n'émeut pas, mais il fait, avec une extraordinaire sécurité, aisance, un tour de force » (p. 24). — De Deschanel, de Viviani, de Clemenceau, il parle sans aménité ; mais, c'est à Jaurès que va son admiration, même quand il le combat. Curieuse anthologie de portraits en pied ou de simples profils des plus notables parmi les députés. Barrès est et demeure avant tout un artiste de l'art d'écrire comme de bien dire.

— Le tome IV des *Documents diplomatiques français*, 2^e série, remplit la période qui va du 5 octobre 1903 jusqu'à la conclusion des accords franco-anglais du 8 avril 1904. Il comporte les divisions suivantes : I. Les groupements d'alliances (Allemagne, Autriche, Italie, Russie, les neutralités belge et danoise). II. La Grande-Bretagne et l'entente cordiale. III. L'Espagne et la question marocaine. IV. Les affaires de Macédoine et le chemin de fer de Bagdad. V. Le conflit russo-japonais. VI. Affaires asiatiques : golfe Persique, Thibet, Chine, Siam, Abyssinie et Égypte. Mais les documents se suivent d'après l'ordre chronologique.

— *Dictionnaire de l'Académie française*. Huitième édition. Fasc. 3 et 4 (librairie Hachette ; chaque fascicule, 40 fr.). — Le tome I se termine avec le mot *gypseux*, qui fait partie du fasc. 3, et, avec ce fascicule, commence aussi le tome II, depuis la lettre H et l'interjection *Ha* ! L'étude de certains mots révélerait (s'il en était besoin) le caractère incertain de cette œuvre, d'ailleurs, si étroitement liée à l'histoire sociale de la France. Lisez, par exemple, les articles sur les mots *Diable* et *Dieu* qui sont rédigés sans aucun ordre logique. Certaines définitions sont erronées ; par exemple : *féodalité* ; c'est, lit-on, « un système politique du haut Moyen Age, où le pays était divisé en fiefs », alors que ce système était au moins autant social que politique et qu'il a duré jusqu'à la Révolution. Au mot *établissement*, on cite les « Établissements Saint-Louis, code de lois donné par ce prince », et l'on sait de reste l'erreur de fait que contient cette définition. D'autre part, on a plaisir de constater l'introduction de certains mots tout récents tels que *familistère*, *haut parleur*, etc., néologismes qui ont acquis, si justement, le droit de cité, ou encore *dichotomie*, que Littré ne connaissait pas, mais qui désigne maintenant une pratique aussi immorale qu'elle est répandue dans le monde médical.

— Germaine MAILLET. *Les classes rurales dans la région marnaise au Moyen Age, jusqu'en 1328* (Saint-Dizier, André Brulhiard, 1929, in-8°, 132 p. et 4 p. d'errata ; extr. des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts, agriculture et industrie de Saint-Dizier*, t. XXI). — Sous les rubriques suivantes : état des personnes, état des terres, charges grevant la propriété et la classe agricoles, émancipation des classes rurales, habitations et exploitations agricoles, prés et pâturages, vigne, bois, eaux et pêcheries, moulins, fours, mesures et monnaies, valeur des biens, M^{lle} Maillet a classé avec soin les renseignements fournis par les documents des archives de la Marne. Le plus grand nombre appartient à la seconde moitié du XIII^e siècle ou au début du XIV^e. Les conclusions qu'elle en tire trahissent quelque inexpérience, et l'on eût souhaité surtout que les étapes de l'évolution historique fussent marquées plus attentivement. Ainsi se fussent expliquées très simplement bien des confusions apparentes entre les diverses classes sociales ou entre le statut des fiefs et celui des censives. Mais, si les conclusions de la jeune historienne sont souvent discutables, les données sur lesquelles elles sont fondées sont solides. On lui saura gré d'avoir ainsi mis à notre disposition le fruit de son labeur.

Louis HALPHEN.

— Guy de TOURNADRE. *Histoire du comté de Forcalquier, XII^e siècle*, avec une préface de C. JULLIAN (Paris, Auguste Picard, [1930], in-8°, vi-250 p.). — Cette petite histoire, divisée en deux parties — 1^o histoire extérieure et formation du comté, 2^o histoire intérieure — est le fruit d'un consciencieux dépouillement des archives départementales et communales et d'un sérieux effort pour se libérer

des hypothèses aventureuses ou des combinaisons fantaisistes qui encombrant encore si souvent nos livres d'érudition locale. La première partie est surtout une histoire de la maison comtale — dont l'auteur place les débuts dans les premières années du XII^e siècle seulement — et de ses rapports avec les comtes de Provence et les empereurs (qu'il faudrait s'abstenir d'appeler à cette époque « empereurs d'Allemagne »). M. de Tournadre arrête son récit en l'année 1220 qui, pour le comté de Forcalquier, marque la fin de l'indépendance. Dans la deuxième partie, il étudie tour à tour l'administration des comtes, les seigneuries, les villes, les églises, monastères et hôpitaux. Il eût sans doute pu s'affranchir plus délibérément des récits des vieux historiens provençaux, peut-être aussi voir un peu plus large et prendre les questions d'un peu plus haut ; mais son livre, sage et méthodique, rendra service. A l'exposé sont joints une bonne bibliographie, huit pièces justificatives, des reproductions de sceaux et un croquis, malheureusement très insuffisant ; les montagnes sont même tout à fait absentes, ce qui, pour un pays de montagnes, est, on l'avouera, le comble du paradoxe.

Louis HALPHEN.

— Joseph GIRARD. *L'art de la Provence* (collection *Les arts français*. Paris, E. de Boccard, s. d., in-4°, 72 p., avec illustrations). — Ouvrage destiné au grand public, mais d'une érudition de bon aloi. L'auteur, qui, depuis de nombreuses années, est conservateur du musée Calvet, s'est proposé de donner, sous une forme claire et concise, un aperçu aussi complet que possible de l'activité artistique en Provence depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours. Il y a réussi. Mais, pour condenser en soixante-dix pages une matière aussi riche sans rien négliger d'essentiel, il fallait s'abstenir de tout commentaire. Les monuments même les plus importants, comme le Palais des Papes, sont décrits en quelques lignes.

Ne le regrettons pas, car les lecteurs désireux de détails trouveront à la fin du livre une bibliographie méthodiquement et judicieusement composée. Deux remarques en passant : parmi les ouvrages consacrés à l'art romain, la plaquette de M. Jules Formigé sur *Les monuments romains de la Provence* (Paris, 1924), aurait pu trouver place. — M. Girard a eu grandement raison d'accorder une page aux peintres niçois de la fin du Moyen Age. Un excellent article de M. Labande, publié en 1912 dans la *Gazette des Beaux-Arts*, que cite M. Girard, a attiré sur ces artistes l'attention des érudits. Mais c'est une exposition faite à Nice qui les a révélés au public. Le catalogue très soigné de cette exposition qu'a composé M. Levrot méritait d'être signalé, ainsi que les études pénétrantes, mais trop peu connues, du Niçois Joseph Bres.

Robert LATOUCHE.

— *Annuaire de la Société historique, littéraire et scientifique du club vosgien*, édité sous les auspices de la Société par Fr. RITTER (Strasbourg, impr. Alsacienne, 1933, in-8°, 226 p.). — Le Club vosgien vient de se reconstituer à Strasbourg et a décidé de publier un annuaire contenant des articles, soit en français, soit en allemand, sur le passé ou le présent des Vosges, pour remplacer l'ancien *Jahrbuch des Vogesenklubs*. Ce premier volume fait honneur à la Société. Il contient les articles suivants : E. LINCKENHELD. Saint-Quirin et le culte du chêne en Lorraine et dans les Vosges (superstitions attachées au chêne et à ses produits : glands, écorce, feuille, gui. Le centre de ce culte se trouve à Saint-Quirin, en Lorraine, au nord-ouest du Donon ; liste des communes où l'on trouve des traces de ce culte). — Marie-Joseph BOPP. La prise de possession du comté du Ban-la-Roche par le stettmeister de

Strasbourg Jean de Dietrich (le 14 juillet 1771 et jours suivants, article en allemand). — Joseph DELAGE. Grands hommes de France en Alsace (Voltaire, Delille, Camille Jordan, Benjamin Constant, Alfred de Vigny, Fustel de Coulanges). — M. GINSBURGER. Médecins juifs en Alsace (de 1338 à 1842). — Paul LÉVY. Goethe et le dialecte alsacien (formes patoises qu'on trouve dans son œuvre). — R. MINDER. Un romantique allemand à Sessenheim au siècle passé (Ludwig Tieck, en 1806, 1816, 1825 ; article en allemand). — Dr Alfred REH. La *Zollschanze* (étude sur la redoute qui se trouvait sur les bords du Rhin, en avant de Kehl ; étude fouillée avec de nombreuses vues des bords du Rhin, en allemand). — P. KOEHNEN. La maladie épizootique qui a régné dans le comté Linange-Dabo et dépendances en 1777. — Fr. RITTER. Répertoire systématique et alphabétique des anciennes années, 1885-1918, de l'*Annuaire du club vosgien* (rendra grand service). — Louis WILL. Bibliographie alsacienne, 1931 (tous les ouvrages, tous les articles de revue ou de journal parus en 1931 sont indiqués sous les rubriques suivantes : bibliographie, le pays et les habitants, l'histoire, l'histoire des localités, biographies, littérature, histoire de l'art, folklore). Chr. Pr.

Grande-Bretagne et Irlande. — *Proceedings of the British Academy*, vol. XVIII (Londres, H. Milford, 1932). — Tenney FRANK. Cicero (ses idées politiques et sociales ; influence qu'elles ont exercées jusqu'à nos jours. 26 p. ; prix : 1 s. 6 d.). — Senator VISCONTI DE MODRONE. England and Italy ; an historical survey of a great friendship (rapports d'amitié et alliances depuis le XII^e siècle, sur le terrain littéraire : Chaucer, Shakespeare, Byron et Carlyle, etc. L'Angleterre a su conserver des relations amicales avec l'Italie, alors que la France dédaignait son amitié ; après quelque hésitation, elle a compris la grandeur du fascisme. 22 p. ; prix : 1 s. 6 d.). — Sir Arthur QUILLER-COUCH. Paternity in Shakespeare (20 p. ; prix : 1 s.). — J. B. BAILLIE. Article nécrologique sur Andrew Seth Pringle-Pattison, 1856-1931 (Écossais, qui fut professeur de logique, rhétorique et métaphysique à Saint-Andrews. 45 p. ; prix : 2 s.).

— Dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. VENDRYES a lu une étude intitulée : *La poésie de cour en Irlande et en Galles*. Il y eut, en effet, dans ces pays de langue celtique des poètes de cour, officiellement attachés à la personne d'un chef et exerçant auprès de lui une fonction rétribuée ; ils étaient appelés *fili* en Irlande et *bardes* en Galles. En échange des avantages considérables qu'ils recevaient, ils devaient au chef un tribut d'éloges. Il existe de ce mémoire un tirage à part chez Firmin-Didot, 1932, in-4^o, 18 p.

— H. P. PALMER. *The bad abbot of Evesham and other medieval studies* (Oxford, Basil Blackwell, 1932, in-32, 132 p. ; prix : 4 s. 6 d.). — Ce petit livre est composé de huit récits déjà publiés dans des Revues générales et qui sont autant de tableaux de la vie cléricale en Angleterre au Moyen Âge. Bien choisis, fondés sur des textes authentiques, agréables à lire, ils se présentent sans aucun caractère d'édition, même le plus élémentaire, et pourront être ignorés par les historiens de profession. Ch. B.

— *The collected papers of Frederick Thomas Tout, with a memoir and bibliography*, t. I (Manchester University Press, 204 p. ; prix : 12 s. 6 d.). — Ce premier volume commence naturellement par une biographie de l'éminent professeur de Manchester ; il est dû à l'un de ses plus fervents disciples, à M. Powicke. Viennent

ensuite, sous forme d'introduction, deux articles par la digne compagne de sa vie, sur la carrière de Tout à Manchester et sur la part prépondérante qu'il a prise à la fondation de sa chère Université ; c'est comme un chapitre sur l'histoire des universités régionales qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, se sont formées, non sans un douloureux enfantement, pour infuser un sang nouveau à l'enseignement supérieur capable de rivaliser avec les plus célèbres des universités continentales. C'est à lui en grande partie que Manchester doit d'avoir, dès le début, occupé le tout premier rang parmi les universités d'Angleterre. Après des chapitres sur l'organisation internationale des études historiques (Congrès internationaux, Union académique internationale), on entre dans le détail par une série d'études sur les plus connus des professeurs et historiens dont l'Angleterre nouvelle a lieu de s'enorgueillir : Freeman, Mary Bateson, Ramsay de Banff, Thomas Hodgkin, etc., auxquels s'ajoute à la fin l'illustre Liebermann. Le livre se termine par plusieurs comptes-rendus critiques de Tout, notamment : sur les différents sceaux de la royauté (à propos des *Études de diplomatique anglaise* de Déprez), le Conseil du roi pendant le Moyen Âge (d'après le traité de J. F. Baldwin), les Parlements d'Écosse (d'après celui de Rait). Les historiens les reliront avec le plus grand profit.

D'autre part, voici terminés, avec le tome VI, les *Chapters in administrative history* (Ibid., 1933, VIII-458 p. ; prix : 40 s.). Il contient les appendices et les tables. Dans le premier appendice, on trouve la liste des fonctionnaires employés aux divers services de la chancellerie jusqu'à 1399 : chanceliers et gardes du grand sceau, trésoriers, chefs de la Garderobe royale, connétables de la Maison du roi, gardiens du sceau privé, secrétaires-fonctionnaires de l'administration de la Galles du Nord, connétables de Bordeaux. Le second appendice fournit le tableau des recettes et dépenses de la Garde-robe de 1224 à 1399. Suit une longue liste de corrections et additions, dressée en partie par Tout lui-même, qui était le plus diligent correcteur de ses propres œuvres (p. 111-131). La plus grosse partie du volume est prise par un Index des noms propres et des choses (p. 141-457), dont il faut remercier M^{me} Mabel H. MILLS. Ajoutons, pour finir, que les historiens doivent une reconnaissance toute spéciale, soit à M^{me} Tout, qui a suivi de près toute l'œuvre de son mari, soit à Miss Broome, plus particulièrement appliquée à la revision dernière. Le défunt aurait pu s'appliquer l'épithète du poète : « Exegi monumentum aere perennius. »

Ch. B.

— G. G. COULTON. *Some problems in medieval historiography*. C'est une communication faite par l'éminent professeur à la « British Academy » dont il est membre (1932, tirage à part du t. XVIII des *Mémoires* de cette Académie, 38 p. ; prix : 2 s.). — Il dit bien haut que l'histoire médiévale doit être étudiée et exposée dans un esprit exempt de toute idée préconçue, de tout préjugé de classe ou de situation officielle. L'historien doit penser, travailler, écrire, avec la liberté d'esprit d'un Maitland. Stubbs lui-même, malgré sa vaste et solide érudition, a été parfois une victime inconsciente de la situation qu'il occupait dans son Église. L'historien ne doit avoir d'autre point d'appui que l'autorité des textes établis avec une critique scrupuleuse. C'est pourquoi, par exemple, il approuve la décision prise par l'Académie de refaire les *Concilia* de Wilkins. Les textes, enfin, et surtout ceux qui figurent dans les grandes collections, doivent être munis de tables de références précises et complètes, etc. Après la lecture de cette communication, n'a-t-on pas l'impression que la jeune école historique applique avec succès les principes expo-

sés dans la présente brochure et que M. Coulton, passé maître en ce domaine, contribue à enfoncer une porte déjà plus d'à moitié ouverte? Ch. B.

— E. Marianne H. M' KERLIE. *Mary of Guise-Lorraine, Queen of Scotland* (Londres, Sands et C^{ie}, 1931, in-8°, 278 p., 16 fig.). — Le culte que les âmes tendres ont voué à Marie Stuart est comme la noblesse en Chine : il remonte les générations. Marie étant pleurée pour « sa beauté, son charme et sa vertu » — on ne s'attendait guère à voir la « vertu » en cette affaire — il faut bien que sa mère ait été une manière de sainte, descendante authentique « de Charlemagne et des rois carlovingiens », compatriote de Jeanne d'Arc.

Ce n'est pas que M^{me} Mac Kerlie n'ait beaucoup lu de livres et de documents. Mais tout esprit critique est absent de ces pages. Il faut prouver qu'en face de la bonne Lorraine se sont dressés les méchants Tudors et le serviteur du démon, John Knox¹. Les questions les plus intéressantes, comme les tentatives de Marie de Lorraine pour faire une politique écossaise en Irlande, ne sont touchées que juste assez pour éveiller notre curiosité (p. 118). Je ne vois pas ce qui, dans cet agréable volume, peut ajouter à nos connaissances, sinon une illustration très soignée².

Henri HAUSER.

— Francis Griffin STOKES. *The Bletchley diary of the Rev. William Cole, 1765-1767* (Londres, Constable, 1931, LX-392 p.; prix : 16 s.). — Venant après le journal un peu long, mais savoureux, du Rév. J. Woodforde (cf. *Rev. histor.*, t. CXLVIII et CLIII) celui du Rév. Cole, beaucoup plus bref, paraîtra presque dénué d'intérêt. La chasse et l'équitation occupent cet honnête clergyman plus que les affaires de sa paroisse, sauf quand il manifeste son aversion contre la « faction calviniste ». On consultera utilement du moins le terrier qui est reproduit en appendice (p. 337-341), et où sont énumérés les droits appartenant au rectorat de Bletchley.

— *A Frenchman in England (1784), being the « Mélanges sur l'Angleterre »* of François DE LA ROCHEFOUCAULD, edited with an Introduction by Jean MARCHAND and translated with notes by S. C. ROBERTS (Cambridge, University Press, in-8°, xxviii-256 p.; prix : 8 s. 6 d.). — M. Jean Marchand, qui a déjà publié antérieurement les *Souvenirs du 10 août 1792*, de François de La Rochefoucauld, fils du duc de La Rochefoucauld-Liancourt, nous donne aujourd'hui le journal d'un voyage du même personnage en Angleterre, au cours de l'année 1784, d'après un manuscrit du British Museum. Le texte a été traduit d'une plume très alerte par M. Roberts, auquel on doit aussi des notes, un peu sommaires, malheureusement, rejetées à la fin du volume. M. Marchand a écrit une instructive introduction. François de La Rochefoucauld, âgé seulement de dix-neuf ans, avait été envoyé par son père en Angleterre, avec son jeune frère, Alexandre, sous la surveillance de Lazowski, l'économiste bien connu. Nos voyageurs résidèrent surtout à Bury St Edmunds, dans le Suffolk, mais firent aussi deux intéressantes excursions dans ce comté et dans le Norfolk, l'une d'elles sous la direction d'Arthur Young, grand ami, comme on sait, du duc de Liancourt. François de La Rochefoucauld nous

1. P. 193 : « the unchristian Knox ». L'exécution d'un prêtre « apostat » ne fait (p. 191) qu'un « pseudo-martyr ».

2. Quelques erreurs dans la transcription des noms français : Guiffry (p. 19), de Rublé (p. 123).

donne, d'ailleurs, un portrait intéressant et sympathique du grand agronome anglais et nous entretient d'un certain nombre de personnages, tels que le professeur Symonds, Lord Bristol. Il décrit de façon très vivante le genre de vie, les mœurs et les habitudes des *gentlemen* campagnards et des fermiers, braves gens, hospitaliers et francs, mais dont la tempérance n'était pas la vertu favorite. Il donne aussi une idée assez nette et précise de l'agriculture anglaise, dont il note les remarquables progrès et qu'il compare avec la française, bien plus arriérée. Il marque le contraste entre le *farmer* anglais, véritable entrepreneur de culture, et le fermier français, qui n'est le plus souvent qu'un paysan, dénué de capitaux et ignorant. Son attention est attirée aussi sur les institutions de l'Angleterre, mais l'esquisse qu'il en trace ne peut, naturellement, rien nous apprendre que ce que par ailleurs nous savions déjà.

Henri SÉE.

— Samuel Pepys, l'auteur bien connu des notes journalières sur les premières années du règne de Charles II, était aussi un grand collectionneur ; il avait recueilli un grand nombre de ces affiches (*broadside ballads*) qui, alors, pour le gros public des villes, tenaient lieu de journaux. Le texte en a été publié par M. Hyder Edward ROLLINS : sept volumes auxquels vient de s'ajouter un t. VIII, où, après un certain nombre d'additions et corrections, on trouve les tables nécessaires. A titre d'exemple, si on lit les articles consacrés à la France et à Louis XIV, on voudra se reporter aux textes eux-mêmes, non dans l'espoir d'y trouver des faits inédits, mais pour constater comment se déforme la réalité sous la plume de journalistes préoccupés d'amuser les lecteurs beaucoup plus que de les instruire.

Pepys appartient encore au premier âge de la presse populaire (*The Pepys ballads*. Harvard Univ. Press, 1932, et Londres, H. Milford, 243 p. ; prix : 3 doll. 50 c., ou 21 s.). Pour célébrer le 3^e centenaire de sa naissance, la Cambridge University Press publiera, par les soins de M. Edwin Chappell, professeur au Collège naval de Greenwich, le texte inédit de ses lettres sténographiées.

— *Handbook to the University of Oxford* (Oxford, at the Clarendon Press, et Londres, Humphrey Milford, 1932, ix-465 p., 23 planches, 4 cartes et plans ; prix : 5 s.). — Cette nouvelle édition se compose de deux parties. Dans la première, on trouve tous les renseignements utiles sur l'histoire de l'Université, l'enseignement féminin, les fondations Rhodes, l'organisation de l'Université, la vie dans les collèges, le système des classes dirigées par les « tutors », les études d'enseignement supérieur, les bibliothèques, laboratoires et musées, les sports et les pratiques religieuses, les situations et les carrières que peuvent ouvrir les grades conférés par l'Université. La deuxième partie est réservée aux renseignements pratiques et techniques sur l'admission, les examens, les diplômes et certificats ; enfin, sur chacun des collèges, « halls » et sociétés où sont admis les étudiants. De nombreuses gravures donnent une juste idée de l'aspect extérieur des collèges et églises qui sont un des charmes de la ville, si riche en souvenirs. — On trouverait un utile supplément d'informations dans *The government of Oxford*, publié en 1931 par l'Oxford University Press.

Histoire générale. — Erich KEYSER. *Die Geschichtswissenschaft. Aufbau und Aufgaben* (Munich et Berlin, R. Oldenbourg, 1931, in-8°, vi-243 p. ; prix : 10 m. broché et 12 m. relié). — Ces réflexions sur la méthode et les techniques de l'histoire, sur les diverses voies qui s'offrent à l'historien selon qu'il considère sa science

d'un point de vue national ou d'un point de vue plus large, ou bien qu'il s'applique à l'étude d'une période déterminée, ou encore d'un aspect particulier du passé (histoire économique, histoire religieuse, etc.), méritent certainement considération. Mais quand donc les penseurs d'outre-Rhin cesseront-ils de tout envisager en fonction de l'Allemagne, en fonction de l'avenir de leur patrie? Ce livre, qui n'est guère fondé que sur des livres allemands et dont le *Reich* forme constamment la toile de fond, va jusqu'à nier la possibilité d'une histoire qui ne soit pas la juxtaposition d'histoires nationales. La thèse inverse, selon laquelle l'idée même d'histoire nationale apparaît comme un non-sens historique dès qu'on remonte un peu haut dans le passé, est à peine indiquée et, dès le début du volume, un chapitre intitulé : *Die Geschichte und die Gegenwart* ne tend-il pas à faire de l'histoire tout autre chose qu'une science désintéressée?

Louis HALPHEN.

— *If it had happened otherwise. Lapses into imaginary history*, par Winston Churchill, Emil Ludwig, André Maurois, G. K. Chesterton, Harold Nicolson, Ronald Knox, H. A. L. Fisher, J. C. Squire, Hilaire Belloc, Philipp Guedalla, Milton Waldman. Publié par J. C. Squire (Londres, New-York, Toronto, Longmans, Green et Co, 1931, in-8°, viii-289 p. ; prix : 21 s.). — Que se serait-il passé si...? C'est à ce type de questions que répond cette suite d'inventions humoristiques, signées de noms connus. Si les Maures étaient restés à Grenade... : deux pages d'un Baedeker fantaisiste et quelques extraits d'ouvrages ou papiers « inédits », communiqués par M. Guedalla, laissent deviner ce qui serait advenu. Si don Juan d'Autriche avait épousé Marie Stuart... : M. Chesterton veut bien nous confier comment le cours de l'histoire eût été modifié. « Si Louis XVI avait été doué d'un atome de fermeté » : sur cette hypothèse, de toutes la plus invraisemblable, M. André Maurois brode agréablement. Et que serait-il arrivé, se demande M. Fisher, si Napoléon avait réussi à passer en Amérique? Ou bien, se demande M. Nicolson, si Byron était devenu roi de Grèce? Ou bien encore — et c'est M. Winston Churchill qui pose la question — si le général Lee avait été vaincu à la bataille de Gettysburg? Ou si l'empereur Frédéric, le père du dernier Kaiser, n'avait pas eu de cancer? « Le 1^{er} août 1914 », conclut froidement M. Ludwig, « Frédéric III mourait à l'âge de quatre-vingt-trois ans et le monde entier pleurait ce sage prince. Son successeur, encore plein de jeunesse à cinquante-cinq ans, monta sur le trône avec une dignité paisible et fut accueilli avec faveur en Europe. » — Et si en 1930 on avait découvert que Bacon est vraiment l'auteur des pièces de Shakespeare...? Les coupures de journaux collectionnées par M. Squire prouvent quelle révolution une découverte aussi sensationnelle, aussi invraisemblable, eût déclenchée dans le monde! On ne peut tout mentionner. D'ailleurs, si ce livre était un livre d'histoire, si toutes les aimables et divertissantes imaginations ne nous éloignaient pas un peu trop de nos études habituelles, la *Revue historique* eût certainement fait choix, pour en rendre compte, d'un collaborateur plus qualifié¹...

Louis HALPHEN.

Humanisme. — Martin LUTHER. *Propos de table (Tischreden)*, traduit et préfacé

1. Dans une note que publie le supplément littéraire du *Times* (23 mars 1933) on attire l'attention sur un traité du rabbin Eliezer où se trouve le passage suivant : « Si toutes les mers étaient de l'encre et tous les roseaux étaient des plumes ; si le ciel et la terre étaient des rouleaux de parchemin et tous les hommes savaient écrire, cela ne suffirait pas pour écrire tout ce que j'ai appris sur le droit... »

par Louis SAUZIN (Paris, éditions Montaigne, Collection des textes rares ou inédits, 1932, in-12, 528 p. ; prix : 30 fr.). — Le lecteur français trouvera ici non pas une édition intégrale des *Tischreden*, mais une traduction de l'édition de « morceaux choisis » donnée par Fr. von Schmidt en 1878, plus quelques passages pris à l'édition latine de Bindsell de 1863, et que von Schmidt avait exclus dans une pensée d'édification. Tel quel, le choix de M. Sauzin permet de se représenter la figure du réformateur. L'introduction de trente pages résume d'ailleurs assez bien, surtout d'après l'étude pénétrante et vivante de M. Lucien Febvre, ce qu'il faut savoir de l'évolution doctrinale et, peut-on dire, sentimentale de cette puissante et abrupte nature. Quelques légèretés : p. 22, le Concile de Trente invoqué pour définir le christianisme préluthérien ; p. 25, ce raisonnement bizarre : « Anecdote sans doute apocryphe. Du moins a-t-elle le mérite de montrer l'état d'esprit de Luther... » Si elle est apocryphe, elle ne montre rien du tout. H. HA.

— ERASMO. *El Enchiridion o Manual del Caballero cristiano*, publ. par Dámaso ALONSO, introduction de Marcel BATAILLON, et la *Paraclesis o exhortación al estudio de las letras divinas*, éd. et introduction de D. ALONSO (Madrid, 1932, in-8°, 536 p., 16 pl., XVI^e année de la *Revista de filología española*; prix : 30 pesetas). — Dans l'histoire, si riche et si pleine, de l'érasme espagnol, l'*Enchiridion militis christiani* occupe une place essentielle. Paru à Louvain en 1522, il est publié, à Alcalá, dès 1525, par les soins de Miguel de Eguia, édition dont aucun exemplaire ne nous est parvenu. L'année suivante, Alfonso Fernández, de Madrid, chanoine de la cathédrale de Palencia, en écrit une traduction espagnole, publiée sans date par le même Miguel de Eguia, et plusieurs fois rééditée, notamment à Anvers en 1555. C'est ce texte, reproduit par M. Dámaso Alonso, que notre compatriote M. M. Bataillon fait précéder d'un *prologo* en espagnol de quatre-vingts pages, morceau capital pour l'histoire des *alumbrados*. Le succès de l'*Enchiridion* fut très grand parmi eux, car nulle part ils ne trouvaient plus ferme exposé du nouveau christianisme, de la religion en esprit et en vérité. « A la cour de l'empereur », dit M. Bataillon, « dans les villes, dans les églises, dans les couvents, jusque dans les auberges et sur les routes, à peine y avait-il quelqu'un qui n'eût l'*Enchiridion* d'Érasme en espagnol. » Ce succès est même en grande partie responsable de l'antiérasmisme espagnol. Le maître de Bâle, soucieux de son repos, s'était déjà plaint que les traductions de ses œuvres en espagnol lui valussent bien des haines. En 1528 paraissait à Salamanque une *Apologia monasticae religionis* de Luis de Carvajal, dirigée contre l'*Enchiridion*. Il figure à l'index de Paul V de 1559, puis, sous la forme castillane, dans celui de Valdès. C'est donc un document de la seconde phase de « l'érasme espagnol, l'érasme sans Érasme ». Sans parler de Juan et Alonso de Valdès, dont M. Bataillon a déjà fait l'étude d'une façon attachante, il est bon de noter que « saint Jean de la Croix... a reçu, malgré la prohibition des œuvres d'Érasme, l'influence d'un érasme diffus qui se respirait dans l'enseignement de maîtres éminents comme Fray Luis de León ». Il semble bien qu'Ignace de Loyola ait apprécié l'*Enchiridion* (en 1526-1527) avant de le rejeter. Quant à la *Paraclesis*, qui remontait sous sa forme latine à 1516, elle est reproduite ici d'après l'édition d'Anvers de 1555. Elle enseignait la nécessité du recours direct à l'Écriture, et par conséquent de la traduction de celle-ci en toutes langues. Mais l'index de Valdès, après celui de Paul V, ne défendait-il point « de lire la Bible en notre vulgaire ou en quelque autre, traduite en tout ou en partie », prohibition ratifiée, en principe,

avec quelque tolérance dans l'application surveillée, par le Concile en 1564? Aussi, comme le montre M. D. Alonso, la *Paraclesis* espagnole déchaîna-t-elle d'ardentes polémiques. Érasme n'y disait-il pas son désir que toutes les femmes lussent les Évangiles et les Épîtres?

Henri HAUSER.

— Raymond UMBDENSTOCK. *William Penn et les précurseurs de Genève, de 1500 à 1815* (Saint-Dizier, André Brulhiard, 1932, in-8°, 259 p.). — Qui ne fut pas « précurseur de Genève »? Penn le Quaker a mérité ce titre pour avoir publié, en pleine guerre de la Succession d'Angleterre (1693), un *Essay towards the present and future peace of Europe*. Ceci sert à M. Umbdenstock de prétexte facile pour passer en revue les « précurseurs » de William Penn, c'est-à-dire les penseurs chez qui l'on trouve l'idée pacifiste avant lui, et ceux qui vinrent après lui, c'est à savoir depuis Érasme jusqu'à M^{me} de Krüdener. On sent tout ce qu'il y a de factice dans ce procédé : galerie, où chaque figure n'a forcément que son tout petit portrait, et encore y a-t-il des cadres vides, comme celui où devrait figurer Rabelais, à côté d'Érasme et de More. Le vrai service rendu par l'auteur, c'est de nous avoir donné (p. 231 et suiv.) une traduction de l'opuscule de Penn : le quaker y réclame « l'établissement d'une Diète, d'un Parlement ou d'un État européen », une fédération sur le plan des Provinces-Unies ; il n'a pas la naïveté de croire que cette Société des nations puisse être viable si les États prétendent y entrer avec leur entière souveraineté ; il proclame la nécessité, pour cette Société, de disposer d'une force collective qui forcerait les récalcitrants à se soumettre aux arrêts de la Cour souveraine. Ce n'est donc point un utopiste. Il pense qu'on ne fera régner la justice entre les nations que par les moyens mêmes qui l'ont établie dans la nation.

On goûtera également sa critique des conséquences économiques de la guerre, parmi lesquelles il fait figurer « les pensions aux veuves de ceux qui meurent dans les guerres et à ceux qui ont été estropiés ». Inutile de dire que Penn attribue à Henri IV le *Grand dessein* de Sully. — M. Umbdenstock est bien mal servi par son imprimeur quand il cite de l'italien (p. 3).

Henri HAUSER.

Moyen Age. — Edward Maslin HULME. *The middle Ages* (New-York, Henry Holt, [1930], in-8°, XII-851 p. et 11 cartes, de la série *American historical series*). — Manuel de caractère assez élémentaire embrassant la période comprise entre l'an 300 et l'an 1300. L'auteur a fait un effort, inégalement heureux, pour se mettre au courant des travaux publiés en ces dernières années. Il en cite — d'une façon abrégée et sans indications de dates ni de formats — un certain nombre dans ses bibliographies ; mais la lecture de son texte et la manière dont il les cite donnent à penser qu'il ne les a pas tous vus, tant s'en faut, et il en est beaucoup d'essentiels qu'il a omis. L'exposé est généralement dénué d'originalité, mais il est clair et bien adapté aux besoins d'étudiants encore novices.

LOUIS HALPHEN.

— *The crusades and other historical essays presented to Dana C. Munro by his former students*, publ. par Louis J. PAETOW (New-York, F. S. Crofts, 1928, in-8°, x-419 p.). — On s'excuse de donner ici avec un tel retard l'analyse sommaire du beau volume d'essais offert il y a quatre ans au professeur Munro par un groupe d'anciens élèves auquel appartenait le regretté Louis Paetow. Huit de ces essais, parmi les plus importants, concernent l'histoire des croisades. D'une étude attentive du « grand pèlerinage allemand de 1064-1065 » (p. 3-43), M. Einar JORANSON tire d'intéressantes conclusions sur les rapports des Occidentaux avec les Musul-

mans de Syrie avant le temps des Turcs Seldjoucides. M. DUNCALF tente, pour sa part, avec plus ou moins de bonheur, de dégager les grandes lignes de ce qu'il appelle « le plan pontifical de la première croisade » (p. 44-56). M. KREY présente de curieuses remarques sur un passage de l'*Histoire anonyme de la première croisade* touchant les négociations de Bohémond d'Antioche (p. 57-78). M. KNAPPEN met en relief le rôle de Robert II de Flandre au cours de la première croisade (p. 79-100). M. André Alden BEAUMONT reprend l'examen de la chronique d'Albert d'Aix sur un point particulier : l'histoire du comté d'Édesse (p. 101-138), et conclut à la réelle valeur des renseignements fournis par un chroniqueur qu'il juge injustement décrié. M. BYRNE, poursuivant ses recherches sur le commerce de Gênes aux XII^e et XIII^e siècles, apporte une précieuse contribution à l'histoire des colonies de la grande cité italienne en Syrie (p. 139-182). M. GUTSCH trace un portrait de Foulque de Neuilly, le prédicateur de la quatrième croisade (p. 183-206), et l'on doit à Louis J. PAETOW quelques pages instructives sur l'ardeur avec laquelle Jean de Garlande a parlé de la croisade (p. 207-222). Les conclusions de ces huit essais ne sont pas toutes — nous l'avons déjà laissé entendre — absolument inattaquables ; mais toutes méritent examen. On ne pourra plus désormais s'occuper des croisades sans recourir au volume que le fécond enseignement de M. Dana Munro a suscité.

Les quatre études qui suivent celles dont nous venons de présenter l'analyse ne lui font pas moins honneur, mais traitent de tout autres sujets. Une seule concerne encore le Moyen Age, celle de M. WILLARD, sur la réforme de l'Échiquier au temps d'Édouard I^{er} (p. 225-244) ; les trois dernières nous transportent aux XIX^e et XX^e siècles. M. Bernadotte E. SCHMITT y retrace la mission de Lord Haldane à Berlin en 1912 (p. 245-288), tandis que M. LINGELBACH passe en revue les sources de l'histoire diplomatique de l'époque contemporaine (p. 289-320) et que M. Herbert A. KELLAR présente (p. 321-365) un tableau du « comté de Rockbridge » (Virginie) en 1835. Le volume se termine par une liste des publications de M. Munro (p. 367-373), soigneusement dressée par M. Marion Peabody WEST. — Louis HALPHEN.

— J. E. TYLER. *The Alpine passes. The middle ages, 962-1250* (Oxford, Basil Blackwell, 1930, in-8°, vi-188 p. ; prix : 8 s. 6 d.). — L'Université d'Oxford ayant mis au concours en 1926 une histoire des principaux cols des Alpes reliant l'Europe septentrionale à l'Italie du nord de 962 à 1313, le prix a été décerné à M. Tyler pour un mémoire fort consciencieux qui s'arrête à l'année 1250. Il s'agit moins d'une histoire que d'un dépouillement méthodique des textes de tous genres relatifs au passage des Alpes par les empereurs germaniques et leurs armées. Les difficultés de détail que soulève l'étude de ces textes sont d'ordinaire résolues avec intelligence. On eût cependant aimé que les choses fussent prises de plus haut, que les problèmes d'ensemble relatifs à la traversée des Alpes fussent au moins posés ; souvent, au surplus, il eût été bon ne pas s'en tenir strictement aux limites chronologiques indiquées. Une carte, enfin, eût été la bienvenue. Mais, tel quel, le mémoire de M. Tyler, rédigé clairement et de consultation facile, rendra service à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Empire germanique avant le grand interrègne.

Louis HALPHEN.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Bulletin. 1932, juillet-septembre. — Pierre MONTET. Les nouvelles fouilles de Tanis. — Franz CUMONT. Une lettre du roi Artaban III à la ville de Suse (texte, commentaire et traduction. La lettre est de l'an 25-26 ap. J.-C. ; elle nous fait connaître comment fonctionnait à cette époque l'administration municipale de Suse). — J.-B. CHABOT. Nouvelle inscription palmyrénienne d'Afrique. — Fr. CUMONT. Nouvelles inscriptions grecques de Suse (texte, traduction et commentaire). — André-E. SAYOUS. Le rôle des Gérois lors de leurs premiers mouvements réguliers d'affaires entre l'Espagne et le Nouveau-Monde, 1505-1520, d'après les archives notariales de Séville. — Raymond LANTIER. Le vase de Gundestrup et les potiers gallo-romains. — William SESTON. La libération des légionnaires d'après un papyrus récemment publié (les véritables légionnaires n'ont jamais reçu de diplômes sans qu'ils aient été de ce fait citoyens « *minuto jure* ». Ce diplôme n'est une récompense que pour les « *dedicij* » ou les pérégrins). — Michel ROSTOVITZEFF. La dernière campagne de fouilles de Doura-Europos (avec reproduction d'une peinture murale découverte sur les murs d'une chapelle chrétienne datant de la fin du III^e siècle ; avec une reproduction photographique). — Étienne MICHON. A la mémoire de Maurice Holleaux.

Annales de Bretagne. T. XL, 1932, n° 1. — E. ERNAULT. L'ancien mystère de saint Guénolé (avec traduction et notes). — Abbé RAISON. Le mouvement janséniste au diocèse de Rennes ; suite (rôle important joué par l'évêque de Rennes, Mgr de La Mothe-Houdancourt, dans la lutte contre le jansénisme en 1657-1662, dans les assemblées du clergé et auprès du roi ; mais on sait peu de chose sur ce qui se passa dans son diocèse). — Arthur LE MOY. La grande prêtresse (il s'agit de la femme de l'avocat général du parlement de Rennes, Auguste-Félicité Le Prestre, comte de Châteaugiron, qui l'épousa en 1761 ; ses lettres sont intéressantes pour l'étude de la société rennaise au XVIII^e siècle). — L. LEGRAS. Lucile de Chateaubriand et les Mémoires d'outre-tombe (montre combien ils sont inexacts en ce qui concerne les derniers jours de Lucile). — M^{lle} S. CASTEL. Brest, étude de géographie urbaine ; suite (résume le développement de Brest des origines à la Révolution ; la ville compte 27,000 habitants en 1789). = Comptes-rendus, Chronique d'histoire, de littérature et de géographie de Bretagne. = N° 2. Abbé RAISON. Le mouvement janséniste au diocèse de Rennes. II (au temps des évêques de La Vieuville, Beaumanoir de Lavardin, Turpin de Crissé de Sansay, Le Tonnelier de Breteuil, 1661-1732 ; bibliographie abondante ; quelques documents inédits). — P. D'HÉROUVILLE. Julien Maunoir, écrivain, grammairien et poète (curieux portrait de ce personnage, qui fut, au XVII^e siècle, le type achevé du missionnaire de campagne et qui trouva

néanmoins le temps d'écrire de nombreux ouvrages, dont la plupart sont encore inédits ; ils sont écrits en français, en latin, en breton, en prose et en vers). — Paul JEUIN. Une page de l'histoire du commerce nantais, du ^{xvi}^e siècle au début du ^{xviii}^e. Aperçus sur la « contractation » de Nantes, 1520-1733 (utilise ses recherches dans les archives du consulat de Bilbao. Des « Señores del Salvo conduto », beaucoup sont Nantais). — J. G. La maison de M^{me} de Bédée à Plancoet (c'était la mère de Chateaubriand ; la maison où il fit de longs séjours dans son enfance ; une plaque de marbre vient d'en fixer le souvenir, le 25 septembre 1932. Discours prononcé à cette occasion). — George COLLAS. Discours prononcé à l'inauguration du monument d'Anatole Le Braz au lycée de Saint-Brieuc, le 13 juin 1932. = **Comptes-rendus.** *Auguste Dupouy*. Histoire de Bretagne (œuvre méritoire et utile, malgré d'assez regrettables lacunes). — *Gabriel Perreux*. Au temps des sociétés secrètes. La propagande républicaine au début de la monarchie de Juillet, 1830-1835 (étude bien documentée). — *Jean Choleau*. L'outillage économique de la région de Vitré. — *Armand Rébillon*. Les États de Bretagne de 1661 à 1789 et Les sources de l'histoire des États de Bretagne (deux excellentes thèses). — *Abbé Émile Pasquier* et *Victor Dauphin*. Imprimeurs et libraires de l'Anjou.

Annales d'histoire économique et sociale. 1932, novembre. — J. SION. Tourisme, économie, psychologie. Les étrangers en Italie (une chaire a été fondée à l'Université de Rome pour l'étude du tourisme et de son rôle dans la vie économique du pays). — Pierre MONBEIG. Vie de relations et de spécialisation agricole : les Baléares au ^{xviii}^e siècle (riche bibliographie). — R. J. TRUPTIL. Les banques anglaises et la crise (expose la position de la balance des comptes internationaux de la Grande-Bretagne à la veille de la crise et comment la Cité put sortir de l'épreuve). — B. S. CHLEPNER. L'organisation bancaire en Belgique depuis la guerre. — Lucien FEBVRE. Albert Mathiez ; un tempérament, une éducation. — H. BAULIG. Statistiques : recensements et annuaires. — Marc BLOCH. Le prix du temps (montre les économies de temps et d'argent qu'on pourrait réaliser en modifiant les usages actuellement suivis pour l'établissement des textes imprimés). — Georges ESPINAS. Corporation et production (au Moyen Age ; à propos du livre récent d'Erich Wege : *Die Zünfte als Träger wirtschaftlicher Kollektivmassnahmen*). — Lucien FEBVRE. Chiffres faux, courbes vraies ? (montre, à la suite de M. René Jouanne, les erreurs où est tombé M. d'Avenel dans son *Histoire économique* ; les prix, établis par lui sur une base des plus fragiles, ne peuvent être utilisés qu'avec méfiance). — E. TONNELAT. L'Allemagne contemporaine : crises économiques, croyances communes (ce sont les grandes fédérations industrielles et financières qui dirigent aujourd'hui l'économie allemande et même la politique du Reich). = **Comptes-rendus critiques.** *Fr. Quicke*. L'intérêt, au point de vue de l'histoire politique, économique et financière, du 3^e compte des expéditions militaires d'Antoine de Bourgogne dans le duché de Luxembourg, 1413-1414. — *Hubert van Houtte*. Les occupations étrangères sous l'Ancien Régime en Belgique (solide et ample travail). — *Ferdinand Brunot*. La vie chère en France et le vocabulaire pendant la Révolution. — *Oswald Kohnt*. Zeitungen und Zeitschriften als Handelsgut (montre ce qu'est en Allemagne et ce que doit être le commerce des journaux et des périodiques). — *Gerhard Menz*. Die Zeitschrift ; ihre Entwicklung und ihre Lebensbedingungen. — *Matteo Gaudioso*. La schiavitù domestica in Sicilia dopo i Normanni. — *Amerigo D'Amia*. Schiavitù romana e servitù medievale. — *Ridolfo Livi*.

La schiavitù domestica nei tempi di mezzo e nei moderni. — *Lady Kathleen Simon*. Esclavage; trad. par Gabriel Debu. — *Philippe Arbos*. Clermont-Ferrand; étude de géographie urbaine. — *Jean Déniau*. Les « nommées » des habitants de Lyon en 1446 (les « nommées » étaient des états sur lesquels la municipalité de Lyon, au xv^e siècle, faisait inscrire l'évaluation des biens possédés par les contribuables). — *Abbé Floris Prims*. Geschiedenis van Antwerpen (cinq volumes déjà publiés jusqu'à la fin du xiii^e siècle. Important). — *Georges Espinas*. La fondation d'une ville neuve dans la Flandre wallonne au xv^e siècle : Lannoy-du-Nord, 1458-1462. — *Sergio Mochi Onory*. Ricerche sui poteri civili dei vescovi nelle città Umbre durante l'alto medio evo. — *Wilhelm Kraft*. Der Königshof in Nürnberg. — *K. Woltereck*. Zur Gründung von Goslar und Braunschweig. — *Walther Vogel*. Handelsverke, Städtewesen und Staatenbildung in Nordeuropa (plein de renseignements curieux et intelligemment présentés). — *André Masson*. Hanoi pendant la période héroïque, 1873-1888. — *Paul Descamps*. État social des peuples sauvages : chasseurs, pêcheurs, cueilleurs (répertoire commode de faits bien contrôlés). — *E. Ziebarth*. Beiträge zur Geschichte des Seeraubs und Seehandels im alten Griechenland. — *Paul Cloché*. La vie publique et privée des anciens Grecs. V : Les classes, les métiers, le trafic (claire synthèse). — *Heichelheim*. Wirtschaftliche Schwankungen der Zeit von Alexander bis Augustus (tableaux montrant le mouvement des prix du blé, de l'huile, du bois, des salaires, à l'époque hellénistique). — *W. Giesecke*. Das Ptolemäergeld (bonne revue de la numismatique égyptienne sous les Ptolémées et les premiers empereurs romains; critiques d'E. Cavaignac au point de vue de l'histoire économique). — Der Rhein. Sein Lebensraum, sein Schicksal (œuvre collective; quatre volumes déjà parus). — *J. Majorelle*. Essai sur la cartographie économique. — *Hans Keller*. Der Hafen Ludwigshafen am Rhein. — *Gaston Michel* et *Alfred Wiest*. La Suisse. Géographie physique, humaine et économique. — *H. Nabholz* et *L. von Muralt*. Geschichte der Schweiz (les six premiers fascicules allant jusqu'à la fin du xvi^e siècle). — *Hektor Ammann*. Neue Beiträge zur Geschichte der Zuzacher Messen (histoire des deux foires de Zurzach, petite ville de la vallée du Rhin, sur l'Aar, très fréquentées jusqu'au xvi^e siècle). — *Karl Hans Ganahl*. Studien zur Verfassungsgeschichte der Klosterherrschaft St Gallen. — *Ludwig Welti*. Geschichte der Reichsgrafschaft Hohenems. — *René Dussaud*. La Lydie et ses voisins aux hautes époques. — *J. Garstang*. The hittite Empire (ne donne aucune idée de l'état actuel de la question). — *A. Kammerer*. Pétra et la Nabaténe (abondant recueil de documents puisés à très bonne source). — *P. P. Mousterde* et *Poidebard*. La voie antique des caravanes entre Palmyre et Hit au ii^e siècle av. J.-C. — *N. Iorga*. Brève histoire de la Petite Arménie. — *Mathias Thordarson*. The Vinland voyages. — *Amiral G. Loizeau*. François I^{er}, fondateur du Canada, et ses premiers lieutenants. — *P. E. Renaud*. Les origines économiques du Canada : l'œuvre de la France. — *Harold A. Innis*. Select documents in Canadian economic history, 1497-1783. — *Charles de La Roncière*. Une épopée canadienne (sorte de cantilène épique, fondée sur des documents solides). — *Harold A. Innis*. The fur trade in Canada (contribution capitale à l'histoire économique du Canada). — *L. d'Hauteserove*. Le blé au Canada; conservation et transport. — *Hermann Lufzt*. Latein-Amerika (c'est le meilleur ouvrage sur la question). — 1933, janvier, *Marc Bloch*. Le problème de l'or au Moyen Age (très importante vue d'ensemble avec une bibliographie critique en appendice). — *J. HOUDAILLE*. Aux États-Unis : la crise bancaire et la grande crise (dissertation de trente-deux pages très com-

factes). — Marc BLOCH. Manuels ou synthèses (montre en quoi sont originales et parfois insuffisantes des entreprises de haute vulgarisation scientifique, comme la *Cambridge medieval history* et *Peuples et civilisations*. Sont-ce des manuels ou des ouvrages synthétiques? Notamment l'*Essor de l'Europe* par Louis Halphen?). — Georges BOURGIN. Les archives notariales et l'histoire économique et sociale. — André-E. SAYOUS. Le fonds de l'Amirauté aux archives des Bouches-du-Rhône. — Id. Un catalogue des fonds américains des archives des notaires de Séville. — Georges ESPINAS. Débris des archives d'Ypres. = **Comptes-rendus**. *Julian Paz*. Catálogo de la colección de documentos inéditos para la historia de España. — *Platonof*. La Russie moscovite (très utile, bien que dans des limites trop étroites). — *Giorgio Mortara*. Prospettive economica (12^e édition d'un gros livre plein de faits et d'idées). — *C. Merz*. Volkswirtschaftliche Studien über Central Amerika (fournit beaucoup de renseignements sur Costa-Rica). — *Roman Rybarski*. Le commerce et la politique commerciale dans la Pologne du xvi^e siècle (important ouvrage en langue polonaise, qui n'est pas encore traduit). — *Léon Koczy*. Le commerce de Poznan jusqu'au milieu du xvi^e siècle (même observation). — *Jaroslav Leügeber*. Contributions à l'histoire du commerce et des marchands de Poznan à l'époque de l'ancienne République. — *Franz Bastian*. Oberdeutsche Kaufleute in den Tiroler Raibücher, 1288-1370 (importance des livres de comptes tenus par les agents de l'autorité comtale en Tirol; mal présenté). — *Lucien Febvre*. Le Rhin (admirable synthèse). — *Benedetto Croce*. Storia della storiografia italiana nel secolo decimonono (2^e édit. très augmentée). — *Id.* Storia d'Italia, 1871-1915. — *James A. Williamson*. A short history of British expansion (2^e édit. très augmentée d'un ouvrage très instructif). — *J. Magnan de Bornier*. L'Empire britannique; son évolution politique et constitutionnelle (bien documenté et ingénieux). — *Edward Shann*. An economic history of Australia (utile mise au point). — *Alexandre von Tobien*. Die Livländische Ritterschaft in ihrem Verhältnis zum Zarismus und russischen Nationalismus. — *Emil Reicke*. Willibald Pirckheimer. — *Heinrich Silbergleit*. Die Bevölkerungs- und Berufsverhältnisse der Juden im deutschen Reich (t. I, qui se rapporte à la Prusse). — *Gustav Gratz et Richard Schüller*. Der wirtschaftliche Zusammenbruch Esterreich-Ungarns (étude pleine d'intérêt sur les effets du blocus en Autriche-Hongrie en 1914-1918). — *Ishwari Prasad*. L'Inde du vi^e au xvi^e siècle (médiocre traduction d'un livre fort incomplet, mais avec d'utiles indications sur la politique économique du pays). — *H. C. Chakladar*. Social life in ancient India. — *W. H. Moreland*. The agrarian system of Moslem India.

Année politique française et étrangère. Fasc. 2, 1932, octobre. — Bernard LAVERGNE et Pierre LEFRANÇOIS. Le problème du désarmement. I : Le côté technique du désarmement; analyse de la résolution du 23 juillet 1932 qui a clos la première phase de la Conférence du désarmement. II : Le côté politique du problème; les considérations d'ordre général de nature à influencer le choix de la France. L'attitude anglaise. Les demandes allemandes (étude détaillée et passionnée). — Paul JACON. Les effets de la crise économique sur la vie spirituelle de l'Allemagne (toutes les idéologies sont en transformation ou en ruine, une seule reste parfaitement intacte : l'idée catholique). — E. VERMEIL. La politique allemande en 1930 et 1931. La politique extérieure et intérieure. = **Comptes-rendus critiques**. *Sébastien Charlèty*. Enfantin. — *René Gibaudan*. Les idées sociales de Taine, = Fasc. 3,

novembre. Charles SEIGNOBOS. Le sens des élections françaises de 1932 (comme les élections précédentes, elles montrent les progrès continus de la Gauche. Remarquable analyse des conditions de la vie politique en France). — TESTIS. La Conférence de Lausanne (c'est une « transaction honorable », mais maintenant la parole est aux États-Unis). — M. J. BONN. La destinée du capitalisme allemand (il est aux mains d'une nouvelle féodalité). — Bernard LAVERGNE. L'économie moderne et la doctrine libérale (nécessité d'un néo-libéralisme). — T. SIMON. La politique allemande en 1930 et 1931. Questions économiques et sociales. = *Comptes-rendus*. E.-R. CURTIUS. Essai sur la France. — Prince de BÜLOW. Mémoires. T. III : Les papiers de Stresemann. T. I : La bataille de la Ruhr, la Conférence de Londres, 1923-1924. — Antonina VALLENTIN. Stresemann. — J.-J. CHEVALLIER. L'évolution de l'Empire britannique. — Jacques ANCEL. La Macédoine, son évolution contemporaine. M. C.

Le Correspondant. 1932, 25 décembre. — André BELLESSORT. Un nouvel académicien : G. Lenôtre (M. Gasselin, dit Lenôtre, descend, par sa bisaleule paternelle, du célèbre intendant des jardins royaux). — Jacques MAUPAS. De M. von Papen au général von Schleicher. — Dom J.-B. MONNOYEUR. Un grand moine : dom Jean Mabillon. II, suite et fin : L'homme d'études, chercheur de vérité. — Jean POZZI. Nicée (son histoire depuis les origines jusqu'à l'occupation musulmane, qui l'a fait tomber dans l'oubli. Des fouilles bien conduites sur son emplacement donneraient sans doute des résultats intéressants). — Wladimir D'ORNESON. La grande « crise mondiale » de 1857 ; suite (en Angleterre, à Hambourg et dans le reste de l'Europe. En France, d'utiles mesures prises au bon moment ont pu la conjurer ; mais la leçon fut oubliée lors de la crise actuelle). — 1933, 10 janvier. DANIEL-ROPS. Présence de Péguy (héroïsme et sainteté sont les deux pôles de l'attitude spirituelle de Péguy ; « chef il le fut et il le reste »). — Robert D'HARCOURT. Le nouveau chancelier d'Allemagne (Schleicher est entièrement dévoué à la tradition frédéricienne et bismarckienne). — Jacques DE COUSSANGE. Björnson (à propos de son centenaire). — Pierre CHIROL. L'art religieux après le Concile de Trente (d'après l'ouvrage d'Émile Mâle). — Charles LEDRÉ. Ce dur métier : gouverner. = **Bibliographie.** Maurice Muret. L'archiduc François-Ferdinand. — Gaston DELAYEN. Cléopâtre. — P. POURRAT. Jean-Jacques Olier, fondateur de Saint-Sulpice. — Le P. Abel DECHÊNE. Contre Pie VII et Bonaparte. Le Blanchardisme (bon chapitre de l'histoire de la « Petite Église » fondée par Pierre Blanchard, curé de campagne en Basse-Normandie, en opposition au Concordat de 1801 qui imposait la démission aux évêques d'ancien régime). — 25 janvier. Princesse Marie DE CROY. Souvenirs de la Belgique et de la France envahies (très émouvant). — Georges GOYAU. La liberté de l'Église. Un inédit du P. Ravignan (*Essai sur la liberté de l'Église*, écrit en 1844, où l'auteur expose en grand détail les conditions auxquelles l'union de l'Église avec l'État pourrait se faire sur la base d'une vraie liberté). — Vicomte DE MEAUX. Les catholiques et la loi de 1928 sur les assurances sociales. — De LANZAC DE LABORIE. Visions du Second Empire (la vie privée de l'Empereur et la corruption de la Cour ; par contre, le nombre des femmes irréprochables qui entouraient l'Impératrice a été considérable). — Comte Laurent DE SERCEY. Les Anglais en Perse : l'Anglo-persan oil Cy (raconte la genèse et l'évolution de cette Compagnie, dont la concession vient d'être dénoncée par le gouvernement persan, à la grande joie des nationaux). — DANIEL-ROPS. Présence de Péguy ; suite et fin (son

œuvre et ses « fidélités », à la fois à « soi-même » et au peuple, le peuple français ; les raisons qu'il avait d'être patriote). = 10 février. Princesse Marie de Croÿ. Souvenirs de la Belgique et de la France envahies. II (procès intenté à la princesse, traduite devant les juges allemands, octobre 1915 ; elle est déportée en Allemagne). — André NICOLAS. L'Italie fasciste au seuil de l'an XI (le fascisme a réveillé la foi, l'ardeur, l'énergie du peuple et, en même temps, l'a poussé à l'impérialisme). — Général Pierre IBOS. Un grand colonial : Archinard ; suite et fin le 25 février. — Paul LESOURD. Les missionnaires catholiques devant l'erreur et la haine. I (chez les Musulmans) ; suite et fin le 25 février. — ROCHEFORT. Les plans de guerre de l'U. R. S. S. — DE LANZAC DE LABORIE. Visions du Second Empire ; suite (conteste sur beaucoup de points les opinions de M. Bellessort). — Charles LEDRÉ. Édouard Daladier (sa formation intellectuelle et son caractère). = 25 février. André LAMANDÉ. La religion de Montaigne ; 1^{er} article (l'auteur combat vivement l'opinion de ceux qui affirment l'incrédulité de Montaigne). — Maurice MURET. La jeunesse d'Eugène-Melchior de Vogüé. — Hélène ISWOLSKY. Le plan quinquennal dans la littérature soviétique.

Études. 1932, 5 juillet. — Jules LEBRETON. Le problème de la vie de Jésus (à propos du livre de Goguel : *La vie de Jésus*). — Joseph LECLER. L'exposition des Archives nationales. La France religieuse du XVII^e au XX^e siècle. — Paul DUDON. Le romantisme social de Lamennais (à propos des thèses de Jacques Poisson, dont l'une porte ce titre). — Yves DE LA BRIÈRE. L'histoire religieuse du temps présent. L'autorité pontificale et l'Église catholique en France (critique et rectification du livre anonyme *L'Église catholique en France*, récemment paru, qui serait un pamphlet inspiré par l'*Action française* en revendiquant les franchises de l'épiscopat et du clergé à l'égard du Vatican, dont « l'impérialisme » est dénoncé). = 20 juillet. Louis JALABERT. La France noire. III : L'Afrique équatoriale française (résume l'histoire de l'occupation des régions du Tchad et de la Sangha et la question du Haut-Nil). — Joseph BOUBÉE. Le mouvement religieux hors de France. Le Congrès eucharistique de Dublin (22-26 juin 1932). = 5 août. Jules LEBRETON. Le P. de Grandmaison. Le directeur des « Études » et des « Recherches de science religieuse » (chapitre d'une biographie qui paraîtra bientôt). — Joseph LECLER. Chrétienté médiévale et Société des nations (à propos du livre d'A. Rastoul : *L'Internationale universitaire et la coopération intellectuelle au Moyen Âge*). — Yves DE LA BRIÈRE. L'histoire religieuse du temps présent. I : Un rectorat d'Université catholique (celui de Mgr A. Baudrillart, recteur depuis 1907). II : La diplomatie contemporaine (Briand, Stresemann, les *Enfances diplomatiques* de W. d'Ormesson). — Joseph BOUBÉE. Le mouvement religieux hors de France. Le Congrès eucharistique de Dublin ; suite et fin. = 20 août. Jean VILLEPELET. Bourdaloue et sa province natale. A propos du troisième centenaire de sa naissance (20 août 1632, à Bourges). = 5 septembre. Pierre DELATTRE. La campagne électorale en Allemagne. Tableaux vécus. — Jean KLEIN et Octave DE ROUX. La semaine sociale de Lille. — Yves DE LA BRIÈRE. L'histoire religieuse du temps présent. L'organisation de l'enseignement libre. = 20 septembre. Albert BESSIÈRES. Pierre Poyet. L'apôtre de Normale supérieure (1887-1913). — Bernard LEIB. Un pape français et sa politique d'union. Urbain II et l'Orient byzantin (1088-1099). = 5 octobre. Louis JALABERT. La France jaune. I : La Cochinchine et le Cambodge (continué aux fascicules suivants ; résumé rapide de la conquête). — Émile GA-

THIER. Les forces révolutionnaires de l'Inde. Tableau actuel des partis. — Yves DE LA BRIÈRE. L'histoire religieuse du temps présent. Au Danemark et en Norvège (à propos du Congrès eucharistique de Copenhague en août 1932). = 20 octobre. Louis JALABERT. La France jaune. II : Le Tonkin. = 5 novembre. Paul DUDON. Le pape et le Mexique. — Henri GAUTHIER. Le P. Louis Froc, 1859-1932 (savant météorologiste de l'Observatoire de Zi-Ka-Wei). — Robert d'HARCOURT. L'évolution des partis de droite allemands (la faiblesse du parti d'Hitler). — Louis JALABERT. La France jaune. III : Le Tonkin. — Joseph LECLER. Histoire du Moyen Age et des origines de la Renaissance. = **Comptes-rendus.** *Augustin Fliche*. Histoire du Moyen Age; t. II. — E. Lévi-Provençal. L'Espagne musulmane au x^e siècle. Institutions et vie sociale. — Paul Fournier et Gabriel Le Bras. Histoire des collections canoniques en Occident; t. I et II. — Louis Halphen. L'essor de l'Europe (xi^e-xiii^e siècles). — J. Huizinga. Le déclin du Moyen Age. — L. Salenbier. Le cardinal Pierre d'Ailly. — Alfred Coville. Jean Petit et la question du tyrannicide au commencement du xv^e siècle. = 25 octobre. Alexandre Bnou. Les missions. L'œuvre du cardinal Van Rossum (préfet de la Propagande de 1918 à 1932). — Yves DE LA BRIÈRE. L'histoire religieuse du temps présent. Sur le nonce apostolique. Griefs extravagants et scandaleux oubliés (réponse aux articles de l'*Action française* contre l'attitude de Mgr Maglione à Berne en 1918). = 20 novembre. Pierre DEFRENNES. La grandeur et la sainteté de saint Vincent de Paul (à propos de l'ouvrage de P. Costes : *Monsieur Vincent*). — Adhémar d'ALÈS. L'empereur Constantin (critique de l'ouvrage de Piganiol : *L'empereur Constantin*). = 5 décembre. Paul DONCŒUR. Sur les origines de Jeanne d'Arc. Deux articles du *Mercur de France* (véhémement critique de la thèse de l'auteur de ces articles qui fait de Jeanne d'Arc la fille naturelle de Louis d'Orléans et probablement une fille adultérine d'Isabeau de Bavière). — Yves DE LA BRIÈRE. L'histoire religieuse du temps présent. I : L'école unique réalisée sans avoir été votée. II : Le cinquantenaire d'un grand organe catholique : *la Croix*. = 20 décembre. Adhémar d'ALÈS. L'Université de Bologne (à propos du t. I du *Cartulaire* de cette Université, par le R. P. Ehrle, S. J.). M. C.

Journal des Savants. 1932, novembre. — Gustave DUPONT-FERRIER. Les institutions de la France sous le règne de Charles V; 1^{er} article; fin en décembre. — V. CHAPOT. L'art du portrait sous la République romaine (à propos de l'ouvrage de M^{me} Annie N. Zadoks-Josephus Jitta : *Ancestral portraiture in Rome, and the art of the last century of the Republic*; les recherches de l'auteur, poussées jusqu'au Moyen Age, la richesse de sa documentation et ses analyses de détail font qu'on devra en tenir le plus grand compte dans toute nouvelle étude sur ce sujet). — Henri LEMONNIER. L'art allemand au xv^e siècle; suite et fin (le problème du gothique flamboyant et de la Renaissance; l'art dans la peinture allemande du xv^e siècle. « C'est l'Allemagne alors presque sentimentale, que nos romantiques retrouveront dans leur essai de rajeunissement de la pensée »). — L.-A. CONSTANT. A propos d'un cinquantenaire (celui de l'École française de Rome). = **Bibliographie.** P. Benoit. L'Afrique méditerranéenne : Algérie, Tunisie, Maroc. — Dom Fernand Cabrol et dom Henri Leclercq. Dictionnaire d'archéologie chrétienne; fasc. 112-113 (articles très importants sur le mariage, la vierge Marie). — Lucien-Louis Bellar. Chah Abbas I; sa vie, son histoire (il mérita d'être appelé le Grand, parce qu'il rétablit en Perse la paix et la prospérité pour près d'un siècle). = Décembre. J.

TOUTAIN. Un nouveau recueil d'études de Sir James Frazer (recueil d' « essais » concernant l'anthropologie, l'ethnographie, le folklore, l'histoire des religions). — Georges SEURE. A la recherche d'Ithaque et de Troie; suite et fin (Homère semble avoir mieux connu l'Anatolie que les îles Ioniennes; mais les fouilles n'ont pas encore dit leur dernier mot).

Mercre de France. N° 829. — François PORCHÉ. Mathilde et les deux « fils du Soleil » (notes biographiques sur le poète Verlaine; elles sont tirées des Mémoires inédits de Mathilde Mauté de Fleurville, qui épousa Verlaine le 11 août 1870. Ces extraits se rapportent au rôle assez piteux joué par le poète pendant la guerre et surtout au service de la Commune de Paris en 1871. A suivre). — Paul-Louis COUCHOU. Préface au problème de Jésus (Jésus est « la Résurrection »; c'est un acte de foi, non l'affirmation d'un fait démontrable. « Jésus n'est explicable que comme Dieu »). — Louise FAURE-FAVIER. La solitaire de Port-Royal (notes biographiques sur la vicomtesse d'Aurelle de Paladine, décédée en 1932 dans la cellule où elle refusa de se donner le bien-être qui lui était offert). = **Comptes-rendus.** Eugène BAIE. Le siècle des Gueux. Le gallicanisme (est-il mort? On rapporte ici le mot du vicomte de Meaux lors du 16 mai : « si nous sommes devenus impopulaires, c'est moins en qualité de monarchistes qu'en qualité de cléricaux »). — Les Archives rouges; vol. 47-51. — Tanshowa. Japan's foreign policy relating to China. — La reconnaissance de jure de la régence de Mandchourie et le traité des neuf puissances (mais il faudrait s'entendre sur le sens que prend aujourd'hui le mot Chine; en fait, il ne s'applique ni à la Chine ni aux pays situés en dehors de la grande muraille, la Mongolie étant déjà au pouvoir russe et la Mandchourie indépendante sous Tchang-Tso-Linn). — Léon TROTSKY. Istoria rousskoï revoliutsii; t. II (volume où l'auteur aborde la révolution d'octobre; « c'est ce que les Bolcheviks ont fait de mieux en cette matière »). — E. de VÈRE. La reconnaissance de jure de la régence de Mandchourie et le traité des neuf puissances (on ne saurait invoquer contre ce traité ceux qui ont précédé; en fait, la Mandchourie n'a jamais fait partie intégrante de la Chine, du moins jusqu'en 1907). — Gaston GROS. 1915, l'année sanglante (plaidoyer contre Joffre, inculpé d'incapacité pendant vingt-huit mois). — Paul ALLARD. Les dessous de la guerre révélés par les comités secrets (dont l'auteur a fait réimprimer les plus importantes parties). — Chronique. J. JACOBY. La Pucelle d'Orléans et l'opinion catholique (longue réplique aux critiques adressées à l'auteur par les catholiques « intolérants » sur la question de Jeanne d'Arc). — A. BARTHÉLEMY. Les plaisanteries du P. Donceur (il prétend que « Jacoby » est un nom de guerre, derrière lequel se dissimule celui d'Alfred Vallette, l'actuel directeur du *Mercre*). = N° 830. John CHARPENTIER. Plaidoyer pour le roman historique. — René DUMESNIL. La Normandie de Maupassant (comment il a décrit la Normandie agraire et maritime). — Robert DE SOUZA. La poésie et le symbolisme à l'Académie belge, à propos de la réception du poète Vielé-Griffin par le poète Albert Mockel. = **Comptes-rendus.** Marcel LANGLOIS. M^{me} de Maintenon (Émile Magne refait le portrait de M^{me} de Montespan d'après l'imposant dossier constitué par l'abbé Langlois). — F. SCHILLMANN. Histoire de la civilisation toscane depuis les Étrusques jusqu'à nos jours; trad. par J. Marty. — Jean MOURA et Paul LOUVET. Notre-Dame de Paris, centre de vie. — Gaston MARTIN. Manuel d'histoire de la franc-maçonnerie française (instructif, dans un sens favorable). — Léon de PONCEINS. La franc-maçonnerie, puissance occulte. — E. CHASSIGNEUX. L'atlas de l'Indo-Chine. —

Mémoires du maréchal Joffre (critique véhémente de ces mémoires et de leur auteur). = N° 831. G. PEYTAVY DE FOUGÈRES. France et Italie face à face (il est nécessaire qu'elles s'entendent; mais à quel prix?). — Commandant LEFEBVRE DES NOËTTES. L'esclavage antique devant l'histoire. — Zinovi LVOVSKY. La guerre littéraire en Russie soviétique. = **Comptes-rendus.** Paul Arbelet. Un dernier amour de Stendhal : Eugénie de Montijo (Stendhal a connu la future impératrice quand elle était toute jeune fille et a parlé d'elle avec admiration, sous le nom à peine défiguré Eouke[nia], dans la *Chartreuse de Parme*). — Louis Bréhier. L'art en France. — L. Villecourt. L'Estonie. — François Eckhardt. La Hongrie. — Henri Prost. La Bulgarie, de 1912 à 1930 (l'auteur est un financier qui connaît bien le pays). = N° 832. Dr A. MORLET. Chronique de Glozel. A propos du bâton d'El Pendo (attaque vivement l'abbé Obermaier, professeur à l'Université de Madrid, qui néglige de mentionner la belle monographie de M. Carballo, directeur du musée préhistorique de Santander, alors qu'il l'a « pillée »).

Le Moyen Age. 3^e série, t. III, 1932, n° 2 (avril-juin). — A. GRUNZWEIG. Un plan d'acquisition de Gênes par Philippe le Bon, 1445 (un mémoire anonyme adressé au duc de Milan par un Milanais que le duc de Bourgogne lui avait envoyé en ambassade, Raimondo da Marliano, confirme un passage où Chastellain parle du refus opposé par Philippe le Bon à une offre d'acquisition de Gênes). = **Comptes-rendus.** Antoine de La Salle. Le paradis de la reine Sibylle; publ. par F. Desonay (utiles observations de M. Wilmotte). — W. Wühr. Studien zu Gregor VII. Kirchenreform und Weltpolitik (quelques réserves d'A. Fliche). — A. Hessel. Jahrbücher des deutschen Reichs unter König Albrecht I. von Habsburg (solide et utile). — R. de Courcel. La forêt de Sénart. Étude historique (la période du Moyen Age a été négligée). — Rohden et Ostrogorsky. Menschen die Geschichte machten (collection de biographies d'hommes célèbres, de l'antiquité à nos jours, entre lesquels un choix assez arbitraire a été opéré). = N° 3 (juillet-septembre). Max PRINET. L'armorial de Bourgogne du héraut Berry (examen critique de la partie de l'*Armorial* de Gilles Le Bouvier relative à la Bourgogne). = **Comptes-rendus.** Laistner. Thoughts and letters in Western Europe A. D. 500 to 900 (œuvre de bonne vulgarisation; quelques critiques par L. Levillain). — E. Goldmann. Chrenecruda. Studien zum Titel 58 der Lex Salica (la *Chrenecruda* serait une cérémonie magique). = N° 4 (octobre-décembre). M. DELBOUILLE. Un nouveau fragment du *Bérunus* en vers (publié avec la photographie du feuillet de parchemin [XIII^e siècle], aujourd'hui à la bibliothèque de Mons, qui nous l'a conservé). — G. BEAURAIN. Lettre de commission du roi Charles VIII relative à un déplacement de troupes (15 juin 1496). = **Comptes-rendus.** Pirenne, Renaudet, Perroy, Handelsman et Halphen. La fin du Moyen Age (livre « digne de tous éloges », déclare A. Fliche, qui eût souhaité seulement un peu plus de développements touchant la papauté d'Avignon). — E. Patzelt. Die fränkische Kultur und der Islam (discussion serrée en treize pages par Ch. Verlinden, qui souligne la « désolante faiblesse » de ce livre). — W. Kienast. Die deutschen Fürsten im Dienste der Westmächte; t. I et II (E. Jordan défend, contre l'auteur, la conduite de saint Louis). L. H.

Polybiblion. 1932, octobre. — **Comptes-rendus.** A. Piganiol. L'empereur Constantin. — A. Vasiliev. Histoire de l'Empire byzantin (excellent, dit E. Jordan). — H. Matrod. Odoric de Pordenone, 1265-1331. Son « chemin de pérégrination ». —

Siro Attilio Nelli. Ludovic le More, 1451-1508 (intéressant pour l'histoire des mœurs). — *Mario Battistini*. La confrérie de Sainte-Barbe-des-Flamands à Florence (utile monographie). — *Hilaire Belloc*. Marie-Antoinette, 1755-1793. — *Abel Dechéne*. Contre Pie VII et Bonaparte. Le blanchardisme, 1801-1829. — *Marquis de Noailles*. Le Bureau du roi, 1848-1873 : le comte de Chambord et les monarchistes. — Vice-amiral de *Madrolles*. La dernière campagne du commandant Rivière, 1881-1883. — Contre-amiral de *Faramond*. Souvenirs d'un attaché naval en Allemagne et en Autriche, 1910-1914. — *Camille Coudere*. Bibliographie historique du Rouergue ; t. I. — International Bibliography of historical sciences. 2^e année, 1927 [E.-G. Ledos adresse de sévères critiques aux auteurs de la table onomastique]. = Novembre. M. MAURICHEAU-BEAUPRÉ fait un compte-rendu sommaire des ouvrages suivants relatifs aux beaux-arts : *Émile Mâle*. L'art religieux après le Concile de Trente. — *Camille Mauclair*. Le Greco. — *Marcel Valotaire*. David d'Angers. — *Fr. Gébelin*. La Sainte-Chapelle et la Conciergerie. — *Louis Hourticq*. Les chambres du Vatican. — *D. Peyrony*. Les Eyzies. — *J.-A. Gibert*. Le musée des beaux-arts de Marseille. — *Germaine Maillet*. Sainte Marthe. — *Joseph Girard*. L'art de la Provence. — *Samuel Rocheblave*. L'âge classique de l'art français. — *Urbain Mengin*. Les deux Lippi. — *Pedro Carbonell*. Revista de arte español antiguo y moderno y de la vida artistica contemporanea ; vol. VII, n^o 4. — *Herbert W. Krieger*. Design areas in Oceania based on specimens in the United States National Museum. — *Walter Hough*. The Buffalo motive in middle Celebas decorative design. — *E. Bruley*. Architecture gothique. — *Émile Baumann*. Le Mont-Saint-Michel. — *Madeleine Levinger*. Félix Trutat. = Livres d'histoire : *A. Rastoul*. L'Internationale universitaire et la coopération intellectuelle au Moyen Âge. — *H. Hermelink* et *W. Maurer*. Reformation und Gegenreformation. — *P. Richard*. Le Concile de Trente (compte-rendu de E. Jordan). — *P. Marie Magnin*. Saint Jean de Dieu. — *Constantin Photiadès*. Les vies du comte de Cagliostro. — *Émile Baumann*. Marie-Antoinette et Fersen. — *Henri Houben*. Finance et politique sous la Terreur. La liquidation de la Compagnie des Indes, 1793-1794. — Études sur les mouvements libéraux et nationaux de 1830. — La politique extérieure de l'Allemagne, 1870-1914 ; t. XVI et XVII. — *Auguste Vieriet*. Mes souvenirs sur l'occupation allemande en Belgique. — *Louis Cazamian*. The development of English humour. = Décembre. Dom CABROL rend compte des ouvrages de liturgie et d'archéologie chrétienne : *Charles Millon*. Cérémonial du sacre des rois de France. — *H. Chéramy*. Les Catacombes romaines. — *Abbé Pierre Marandet*. Jésus-Christ dans les peintures des Catacombes. — *Abbé V. Leroquais*. Un bréviaire manuscrit de Saint-Victor de Marseille. — *Pierre Lefevre*. Courte histoire des reliques (à peu près impartial, mais ne parle pas des vraies reliques). — *P.-S. Salaville*. Liturgies orientales. — Rev. *John Walton Tyrer*. Historical survey of Holy Week, its services and ceremonial. — Cardinal *Schuster*. Liber sacramentorum ; t. VII. — *Ant. Baumstark*. Missale romanum, seine Entwicklung, ihre wichtigsten Urkunden und Probleme. = *Comptes-rendus*. *André Pierre*. U. R. S. S. La fédération soviétique et ses républiques. — *Henri Prentout*. Esquisse d'une histoire de l'Université de Caen. — *Frantz Funck-Brentano*. Lucrèce Borgia. — *Léon Dorez*. La cour du pape Paul III. — *Pierre Jourda*. Une princesse de la Renaissance : Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, 1492-1549. — R. P. dom *J. Chapman*. Nine martyr monks ; the life of the english Benedictine Martyrs bea-

tified in 1529. — *Fr. Gaquère*. Pierre de Marca, 1594-1662 ; sa vie, ses œuvres, son gallicanisme. — *Léon Deries*. Un moine et un savant : dom Jean Mabillon, 1632-1707. — *Roger Bickart*. Le Parlement et la notion de souveraineté nationale au XVIII^e siècle. — *E.-M. du L.* Une grande chrétienne : M^{me} Élisabeth de France, 1764-1794. — *Maurice Besson*. Les aventuriers français aux Indes, 1775-1820. — *Ralph. Rashleigh*. Un forçat en Australie, 1828-1844. — L'expédition de Chine. Souvenirs du général *Cousin de Montauban, comte de Palikao*. — *Charles Picard*. Les origines du polythéisme hellénique. L'ère homérique. — *André Rhein*. Notre-Dame de Mantes. — *Henry Gouin*. L'abbaye de Royaumont. — *Louis Réau*. Vienne, Schönbrunn et les abbayes d'Autriche. M. C.

Préhistoire. T. I, fasc. 1, 1932. — D^r Henri MARTIN. Les sculptures du Roc (Charente), datées par leur niveau de l'époque solutréenne, 2 fig., 3 pl. ; trouvées de 1927 à 1929 (l'art solutréen était ignoré jusqu'à cette découverte, p. 1-8). — H. OBERMAIER. Œuvres d'art du Magdalénien final de la grotte du « Pendo », près Santander, Espagne, p. 9-18 (bâtons de commandement en bois de cerf et autres objets mobiliers ornés). — R. FORRER. Les chars cultuels préhistoriques et leurs survivances aux époques historiques, p. 19-123, pl. IV et V, 36 fig. dans le texte (à propos d'un admirable petit groupe de bronze ibérique provenant de Merida, et récemment acquis par le musée de Saint-Germain : un chasseur cavalier avec son chien — ou ses chiens — poursuivant un sanglier, le tout monté sur une plate-forme à roulettes ; l'auteur étudie le char et la roue à travers toute l'antiquité, surtout préhistorique. « L'invention du char est due aux idées religieuses que l'homme préhistorique, au début de l'âge du métal, s'est faites sur le soleil, sa nature et ses qualités bienfaisantes. On l'a vu et interprété sous forme d'un disque roulant imité dans un but superstitieux et magique. De la roue unique mise en marche au moyen d'une fourche à traverse, on en est arrivé peu à peu au char à plusieurs roues, les uns à utilisation religieuse, les autres à destination profane »). — Fasc. 2. Abbé H. BREUIL. Les industries à éclat du paléolithique ancien. I : Le Clactonien, p. 125-190, fig. 1-28 (très important article de doctrine, début d'une série qui doit renouveler la classification du paléolithique ancien. Le *Clactonien* (de Clacton-on-Sea, Angleterre) est une industrie à éclats dont la phase la plus ancienne apparaît aussitôt avant la glaciation mindélienne. Elle alterne, aux périodes interglacières successives, avec les industries à bifaces : Chelléen d'Abbeville, Acheuléen, Micoquien. « Tout semble se passer comme si les déplacements des faunes chaudes et froides amenaient ceux des deux groupes de populations adonnées à des outillages différents... » Cette théorie nouvelle, qui embrasse non plus seulement la dernière, mais les quatre glaciations du quaternaire, élargit singulièrement l'horizon du paléolithique ; elle s'accorde de façon beaucoup plus satisfaisante que l'ancienne classification avec les faits tant géologiques qu'archéologiques). — J. CHARBONNEAUX. Deux grandes fibules géométriques du musée du Louvre, p. 191-259, pl. VI-IX, fig. 1-28 (deux fibules béotiennes de la fin du VIII^e siècle, dont l'arc est formé par une plaque rectangulaire gravée, seuls exemplaires de ce type, montrent la résurrection dans l'art géométrique de motifs et, par conséquent, des mythes mycéniens et égéo-crétois, résurrection due à l'influence de l'Asie antérieure. Étude très poussée de toute cette période des origines de l'art grec). — Peter GOESSLER (Stuttgart). Petits bronzes figurés à représentations humaines de l'époque de La Tène découverts en Wurtemberg, p. 260-270, fig. 1-6

(plusieurs sont inédits, entre autres le plus curieux de tous, celui d'Ilsefeld et deux clavettes de chars ornées de têtes humaines).

A. GRENIER.

Revue biblique. 1932, fasc. 1. — R. P. LAGRANGE. Saint Paul ou Marcion? (réfute la thèse de P.-L. Couchoud, suivant laquelle les épîtres de saint Paul de l'édition canonique ne seraient qu'une réédition augmentée de l'*Apostolicon* de Marcion). — R. P. BUZY. Y a-t-il fusion de paraboles évangéliques? (réponse affirmative; la fusion, dans les quelques cas où elle est constatée, serait l'œuvre des évangélistes, en dehors de toute tendance théologique). — R. P. BARROIS. La métrologie dans la Bible (l'état actuel de nos connaissances ne nous permet point de suivre les développements de la métrologie hébraïque). — R. P. ABEL. Exploration du sud-est de la vallée du Jourdain; suite (à El Adeimeh, dolmens et vestiges d'un camp romain; Sweimeh doit être identifié à la *Soesme* donnée à l'abbaye de Notre-Dame de Josaphat, en 1615, par Lambert, client de Guillaume de Bures, prince de Tibériade). — RYCKMANS. Où en est la publication des inscriptions sud-sémitiques? — FREY. Réédition d'une inscription gréco-hébraïque d'Otrante. = Fasc. 2. R. P. LAGRANGE. De quelques opinions sur l'ancien psautier latin (critique de trois études de dom de Bruyne sur la lettre de Jérôme à Sunnia, sur saint Augustin, réviseur de la Bible, sur saint Jérôme et le psautier romain). — R. P. ALLO. Saint Paul et la double résurrection corporelle (suivant l'auteur, la théorie des deux résurrections, que mille années séparent, ne trouve aucun appui ni dans saint Paul, ni dans le reste du N. T.). — G. BARDY. La littérature patristique des *quaestiones* et *responsiones* sur l'Écriture sainte. — R. P. ABEL. Exploration du sud-est de la vallée du Jourdain; fin (une vie monastique assez intense régna à la période byzantine au sud-est de la vallée du Jourdain). — R. P. FESTUGIÈRE. Foi ou formule dans le culte d'Isis (dans la phrase du *Pap. Ox.* 1380, visant, parmi les Isiaques, où *κατὰ τὸ μυστήριον*, l'auteur traduit les mots *κατὰ τὸ μυστήριον*, non pas : selon la foi, mais : selon l'usage authentique). — DEVRESSE. Pro Theodoro (le passage attribué à Origène, dans *In Matth.*, VIII, 6 et suiv., par Klostermann et Beny, d'après le ms. Vindobonensis 154, n'est qu'une relique du commentaire de Théodore de Mopsueste). — R. P. VINCENT. Céramique et chronologie (1^o l'auteur oppose sa chronologie de Jéricho à celle de M. Garstang : ville A, 2300-2100; ville B, 2100-1900; ville C, 1900-1600; ville D, 1600-1250 av. J.-C. « C'est la Jéricho qui dut sombrer dans un cataclysme formidable »; 2^o les tessons trouvés autour du tombeau d'Ahiram ne descendraient pas plus bas que 1200 av. J.-C.). = Fasc. 3. R. P. BUZY. Le portrait de la vieillesse (commentaire d'Ecclésiaste, XII, 1-7). — G. BARDY. La littérature patristique des *quaestiones* et *responsiones* sur l'Écriture sainte; suite. — C. BOURDON. La route de l'Exode, de la terre de Gessé à Mara (l'Exode, XIII, 17, écarte la route la plus courte, celle qui par Péluse, El Arich et Rafa, entre au pays des Philistins). — RYCKMANS. Deux inscriptions expiatoires sabéennes (elles se rattachent, si elles sont authentiques, aux textes du *Corpus*, nos 523, 533, 546, 547, 568). — M. DUNAND. Nouvelles inscriptions du Djebel Druze et du Hauran (on notera une inscription juive à Schuhba, et à Shaqqa, une dédicace faite dans un sanctuaire de Bél). — G. HORSFIELD et R. P. VINCENT. Une stèle égypto-moabite (en basalte noir, massive, surmontée d'un sommet conique, cette stèle présente à sa partie supérieure une inscription malaisée à déchiffrer et d'écriture difficile à définir; puis, au-dessous, un relief figurant une présentation à la divinité; celle-ci est peut-être Camos. La stèle date probablement du

xiv^e siècle avant J.-C.; elle se place entre l'époque de Thoutmès III, 1501-1447, et celle de Ramsès II, 1292-1225 avant J.-C.). = Fasc. 4. R. P. LAGRANGE. Le site de Sodome, d'après les textes (Posidonios et la tradition onomastique arabe militent en faveur du Sud de la mer Morte). — BARDY. La littérature patristique des *quaestiones et responsiones* sur l'Écriture sainte; suite. — BOURDON. La route de l'Exode, de la terre de Gessé à Mara; fin (tous les témoignages s'accordent pour placer le dernier campement des Israélites sur la terre d'Égypte entre le migdol de Sétî I^{er} auprès de Généffé, le bassin méridional du petit lac Amer, et le passage aux grottes de ce lac). — DOM DE BRUYNE. Les citations bibliques dans le *De Civitate Dei*. — M. DUNAND. Nouvelles inscriptions du Djebel Druze et du Hauran; suite (on notera, entre autres, une dédicace d'un vétéran de la *legio III Cyrenaica*; des fondations de postes défensifs par le dux Flavius Silvianus et le comes Flavius Archelaus vers 349; un proscynème à Dusrès; diverses invocations chrétiennes). — R. P. SAVIGNAC. Le sanctuaire d'Allat à Iram (il est identifié par des inscriptions nabatéennes; une d'elles est consacrée à la déesse Allat qui est dans Boza, en Nabatène).

Revue critique d'histoire et de littérature. 1932, juillet. — A. Runni Andersen. Alexander's gate, Gog and Magog and the inclosed nations. — Hans Schmidt. Die Erzählung von Paradies und Sündenfall (intéressant; contestable sur certains points). — Georg Beer. Kurze Uebersicht über den Inhalt der alttestamentlichen Schriften (bon manuel à l'usage des Facultés de théologie protestantes). — Étienne Gilson. L'esprit de la philosophie médiévale (très important). — Émile Magné. Le château de Saint-Cloud. — Paul Van Tieghem. La littérature comparée. — Pierre Moreau. Le classicisme des romantiques (curieux et paradoxal). — Albert Dollinger. Les études historiques de Chateaubriand (consciencieuse thèse de doctorat). — William Frederick Giese. Sainte-Beuve, a literary portrait (livre de bonne et saine critique). — Arnold E. Berger. Die Sturmtruppen der Reformation, 1520-1535. — Goethe. Études publiées pour le centenaire de sa mort par l'Université de Strasbourg. — Robert F. Arnold. Allgemeine Bücherkunde zur neueren Literaturgeschichte (3^e édit. très augmentée d'un excellent répertoire). — Louis Casimian. Andrew Lang and the Maid of France (curieux effort pour apprécier équitablement les jugements si opposés d'A. France et de Lang sur Jeanne d'Arc). — Chinoine C. Looten. Chaucer; ses modèles, ses sources, sa religion (très digne d'attention, malgré des négligences de forme). — Joergen Bukdahl. Det moderne Danmark (comment s'est formé le caractère nouveau de la littérature danoise). — R. Grobmann. Die Koptische Kirche in der Neuzeit (remarquable). — Henri Labouret. Les tribus du rameau Lobi (c'est la meilleure monographie qu'on ait sur un peuple qui habite la Haute-Volta, dans une région aurifère). — Rudolf Otto. Das Gefühl des Ueberweltlichen (thèse intelligente tendant à reviser la position des problèmes d'histoire des religions). = Août. L'empereur Julien. Œuvres complètes, publ. par J. Bidez (le t. I contient les discours de l'empereur; le texte est établi sur les meilleurs mss.). — André Piganiol. L'empereur Constantin. — Louis Halphen. L'essor de l'Europe, xi^e-xiii^e siècle (analyse de ce beau volume, « dont on saisit l'armature solidement construite, les articulations fortement agencées »). — François Tavera. L'idée d'humanité dans Montaigne (intelligent; avec des défauts choquants; trop long de moitié). — Constantia Maxwell. The english traveller in France, 1698-1715. — Marquis de Ferrières. Correspondance inédite, 1789-1791;

publ. par *Henri Carré* (171 lettres intéressantes, mais qui auraient gagné à être abrégées). — *P. M. Nicolas Burtin*, O. F. P. Un semeur d'idées au temps de la Restauration : le baron d'Eckstein (il « établit la transition entre les catholiques libéraux de l'École menaisienne et les catholiques modernistes de la seconde moitié du XIX^e siècle »). — *Gaston Raphaël*. Allemagne et Pologne (très bien documenté et impartialement raisonnable). — Septembre. *Jean Pain*. Jésus, dieu de la Pâque (le christianisme procède uniquement du judaïsme, qui ne connaît d'autre rite que celui de la Pâque juive, devenue l'Eucharistie chrétienne). — *Max Wellmann*. Der Physiologus (recueil populaire d'histoire naturelle sans valeur scientifique, mais qui tend vers un but moral ou religieux. Bonne étude sur les sources). — *Carl Clemmen*. Religionsgeschichte Europas ; t. II (c'est une œuvre de maître). — *Léon Homo*. Les empereurs romains et le christianisme (livre qu'il faut lire et étudier de près). — *Ota Dubsy*. Essais sur l'évolution du genre chevaleresque dans les littératures romanes (en Italie seulement et, d'ailleurs, insuffisant). — *Giandomenico Serra*. Contributo toponomastico alla teoria della continuità nel medioevo dell'Italia superiore (ouvrage de premier ordre ; l'étude des noms de lieu atteste un état de fait qui existait à l'époque impériale et qui a même des origines plus lointaines). — *Lotte Risch*. Beiträge zur romanischen Ortsnamenkunde des Oberelsass (trop d'hypothèses). — *A. Kuhn*. Die französische Handelssprache im 17. Jahrh. (utilise beaucoup de riches matériaux et apporte un bon nombre de dates nouvelles). — *G. Sachs*. Die germanischen Ortsnamen in Spanien und Portugal (étude linguistique bien menée). — *Percy Gothein*. Francesco Barbaro. Früh-Humanismus und Staatskunst in Venedig (excellent). — *Ugo Guidi*. Il riferimento cronologico della profezia politica nella Divina Commedia (ingénieux et nouveau). — *Dante Alighieri*. La Vita nuova ; édit. critique par *Michele Barbi* (2^e édit., où les notes sont plus abondantes). — *Salvatore Santangelo*. La composizione della Vita nuova (important compte-rendu par H. Hauvette). — *G. Lefebvre*. La grande peur de 1789 (travail de premier ordre). — *Ét. Combe*, *J. Sawaguet* et *G. Wiet*. Répertoire chronologique d'épigraphie arabe ; t. II (très remarquable).

Revue de l'histoire des religions. 1932, septembre-décembre. — *M. Goguel*. Eschatologie et apocalyptique dans le christianisme primitif ; suite et fin (la 1^{re} épître de Pierre, l'apocalypse de Jean, l'épître aux Éphésiens et les épîtres pastorales, l'épître aux Hébreux et le IV^e évangile, la 1^{re} épître de Jean). — *M^{me} Lot-Borodine*. La doctrine de la déification dans l'Église grecque jusqu'au XI^e siècle ; suite (la nature et la grâce ; les méthodes et le caractère de l'ascèse orientale). — *G. L. Belknap*. The social value of dionysiac ritual. — *Jérôme Carcopino*. Survivances, par substitution, des sacrifices d'enfants dans l'Afrique romaine (d'après cinq stèles provenant d'un sanctuaire dédié à Saturne et publiées par Gsell). — *Comptes-rendus*. *Hans Schmidt*. Die Erzählung von Paradies und Sündenfall. — *Robert Forrer*. Les chars cultuels et leurs survivances aux époques historiques. — *René Mousterde*. Le glaive de Dardanos, objets et inscriptions magiques de Syrie (par le comte du Mesnil du Buisson). — *G. Radet*. Alexandre le Grand (Ch. Picard : « je ne connais aucun livre où les aspects religieux de la carrière triomphale d'Alexandre aient été aussi bien mis en valeur »). — *Henri Brocher*. Le mythe du héros et la mentalité primitive (érudition légère et variée). — *Dr Duguet*. Le pèlerinage de La Mecque, au point de vue religieux, social et sanitaire (fortement documenté). — *Stanley Arthur Cook*. The place of the Old Testa-

ment in modern research. — *Margaret Smith*. Studies in early mysticism in the near and middle East. — *Louis Massignon*. L'influence de l'Islam au Moyen Age sur la fondation et l'essor des banques juives (très curieuse étude). — *F. Macler*. Quatre conférences sur l'Arménie faites en Hollande (sur la structure géographique, le folklore, la littérature depuis le Moyen Age, les grands chefs de tribus et leur rôle dans son histoire ancienne). J. C.

Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise. 1932, avril-juin. — *HENRI-DELIGNY*. Un Anglais de nation, émigré : Lewis Disney Flytche, et sa maison du Désert de Retz (maison de plaisance située au Désert Monville, au Retz, près de Chambourcy, lieu de promenade très fréquenté sous Louis XVI. On en donne ici une description détaillée. Vendue avec son mobilier à L. D. Flytche de Swintherby, en 1792, à la veille même du manifeste de Brunswick et au début des guerres révolutionnaires, Flytche s'empresse de quitter la France ; ses biens furent alors confisqués, comme appartenant à un émigré ; d'où procès qui se termina seulement en 1821 par la restitution du domaine à son légitime propriétaire. Il fut vendu par ses héritiers en 1827). — *E. S. AUSCHER*. La manufacture de Sèvres ; l'impératrice Eugénie et la reconstitution de la porcelaine tendre (l'auteur raconte, en outre, deux visites faites, en 1884 et en 1886, par l'impératrice, surtout désireuse de voir les plâtres qui reproduisaient les traits de son fils enfant. Bibliographie des travaux sur l'histoire de la céramique publiés par M. Auscher, mort en 1931). — *Charles MONTJEAN*. Les billets de confiance en Seine-et-Oise pendant la Révolution (étude détaillée suivie d'une bibliographie de ces billets qui eurent cours légal de 1791 à 1794). — Juillet-septembre. Ed. *CHRISTEN*. Cahier des doléances de la Compagnie de MM. les maîtres en chirurgie de la ville de Versailles (analyse et commentaire des trois sections qui composent ce cahier). — *H. LEMOINE*. Notes historiques sur la forêt de Cruye et ses environs avant Louis XIV (cette forêt n'est autre que celle de Marly, dont l'histoire est tracée depuis le VII^e siècle ; un acte extrait des registres du Conseil d'État de 1690 porte la mention suivante : « Le Roy, ayant joint la forêt de Crouy, dépendante de la maîtrise de St Germain en Laye à son château de Marly, dont il lui fait porter le nom, pour estre destinée au plaisir de la chasse »). — *L. Noël*. Montfermeil. Le vignoble (son histoire depuis le XIII^e siècle ; droits seigneuriaux ; prix des terres et des récoltes ; la vendange. Cette culture est actuellement abandonnée). — *L. Risch*. A travers quelques registres paroissiaux de Seine-et-Oise, 1518-1643.

Revue de Paris. 1933, 1^{er} janvier. — *Gabriel HANOTAUX*. Les primitifs d'Avignon. — *F. CHARLES-ROUX*. Une académie coloniale au Caire sous Bonaparte (prodigieuse activité des académiciens, « savant phalanstère », qu'animait la volonté du général en chef). — *Lieutenant-colonel B. FAVRE*. Le Mandchoukuo et son avenir (formation, le 1^{er} mars 1932, par les Japonais, maîtres du pays, d'un nouvel État, le Mandchoukuo ; il est reconnu officiellement le 15 septembre. Tout cela s'est fait sans que la Société des nations ait pu l'empêcher). — *A. ALBERT-PETIT*. Enseignement secondaire et supérieur (et la question de l'école unique ; elle se défend « comme possibilité pour tous d'atteindre le maximum de culture dont chacun est capable ; elle ne se soutient plus, si elle devient l'école cellulaire où chacun est parqué d'office dans son box »). — *Robert d'HARCOURT*. Goethe et la mort (il l'avait en horreur ; il ne parlait d'elle qu'en périphrases ; il la supprimait « en la rayant de

la catégorie des faits, en lui refusant la réalité ». — Général DE LARDEMELLE. L'énigme de Charlevoix expliquée : Joffre et Lanrezac ; 1^{er} article (l'auteur, témoin et acteur durant la période de préparation à la guerre, affirme que Lanrezac fut victime des théories néfastes introduites dans le G. Q. G. par le colonel de Grandmaison ; la nouvelle école « nous fit perdre tactiquement la bataille le 22 août, mais Lanrezac empêcha les Allemands de la gagner stratégiquement le lendemain »). — Louis HOULLEVIGUE. La technique du Moyen Age (comme l'a établi M. Lefebvre des Noëttes, l'invention, pour les transports terrestres, d'une nouvelle forme d'attelage du cheval et, pour les transports par mer, celle du gouvernail d'étambot, ont libéré l'Occident de l'esclavage et facilité la conquête des voies maritimes). = 15 janvier. André SIEGFRIED. Les facteurs psychologiques de la politique extérieure anglaise. — Comte SFORZA. Autour d'Algésiras ; souvenirs diplomatiques. — Marthe DE FELS. Terre de France : Poussin. — Ed. GISCARD D'ESTAING. Socialisme budgétaire. — Jacques BOULENGER. Promenade au Boulevard en 1836. — Général DE LARDEMELLE. Joffre et Lanrezac ; suite et fin. — Jacques DOMBASLE. Lytton Strachey (la vie et l'œuvre considérable accomplie par le biographe de la reine Victoria, mort en janvier 1932, à cinquante-deux ans). = 15 février. Princesse BIBESCO. Lettres de Fontainebleau et de Windsor, 1853-1859 (ces lettres ont été écrites par la princesse de Chimay, Émilie-Joséphine de Pellapra, fille naturelle de Napoléon 1^{er}, née le 11 novembre 1806. Devenue princesse belge par son mariage avec un grand seigneur diplomate, elle tint son rôle avec un éclat mondain à Windsor comme aux Tuileries. Ses lettres sont un vivant reflet de sa vie futile à la cour de Napoléon III ; on en détachera une lettre écrite, le 17 novembre 1853, de Fontainebleau, par le prince, à Jules Van Praet, secrétaire du roi des Belges, sur les négociations relatives à une alliance de la France et de l'Angleterre cimentée par la Belgique). — Albert THIBAUDET. Le quadricentenaire d'un philosophe (Montaigne, né le 23 février 1533). — Georges MAUCO. Les étrangers en France (la France est devenue un des premiers pays d'émigration ; la présence sur son territoire d'une population de trois millions d'étrangers soulève de graves problèmes). — Comte DE GOBINEAU. Lettres de Perse. Suite : 1856. = **Comptes-rendus.** Baronne Constant de Rebecque. Correspondance de Benjamin Constant et d'Anna Lindsay. — Constantin Photiadès. Richard Wagner après un demi-siècle. — Baron de Szilassy. Le procès de la Hongrie (depuis le traité de Trianon en 1919). — Werner Sombart. L'apogée du capitalisme (traduction française, avec une préface par André-E. Sayous).

Revue des Deux Mondes. 1933, 1^{er} janvier. — Maréchal LYAUTEY. Après l'exposition coloniale. Pour une Maison de la France d'outre-mer. — Gouverneur général OLIVIER. Les résultats acquis (par cette exposition). — Louis BERTRAND. La Riviera que j'ai connue. IV : Artistes et gens de lettres. — VERAX. Le chancelier Von Schleicher. — G. LENÔTRE. Aux Tuileries, jadis. II : Les lis se fanent, 1814-1830. — Camille BARRÈRE. Souvenirs diplomatiques. La chute de Delcassé. II : Le duel d'Algésiras (précieux témoignage d'un collaborateur et ami fidèle du ministre : « de sa politique, fondée sur des réalités, sortit la grande coalition de guerre par laquelle la patrie fut sauvée »). — Pierre DUCHAUSSAIS. L'avion et les missions polaires. — Marcel DUCHEMIN. Un roman d'amour en 1807 : Chateaubriand à Grenade (son roman avec Nathalie de Noailles est impossible ; leur rencontre eut lieu, non à l'Alhambra, mais sur la route de Cordoue à Andujar, le 10 avril ou dans la

nuit du 10 au 11, alors que commençait le désenchantement). — Firmin ROX. Un nouveau quartier Latin : la Cité universitaire. — Jean SEGRY. L'avenir démographique de l'Allemagne (prédit qu'à partir de 1935 la natalité allemande, qui tend à diminuer depuis une dizaine d'années, subira une chute rapide). = 15 janvier. Frédéric ECCARD. Le traité soviétique de non-agression. — G. LENÔTRE. Aux Tuileries, jadis. III : L'impératrice Eugénie, 1852-1870 (la demande en mariage et le mariage, 29 janvier 1853, les fêtes à la cour et les intimités de la souveraine ; l'effondrement et la fuite, le 3 septembre 1870). — Jules CAMBON. Esquisse sur l'Afrique du Nord. — Lettres de George Sand et H. Taine (comment G. Sand apprécie *Graindorge* et comment Taine apprécie le théâtre de son temps, 1867 et 1872). — VERAX. L'Agha Khan (conversation que l'auteur eut avec l'Agha dans un salon de l'hôtel Beaurivage, lors d'une assemblée de la Société des Nations, à Genève, en 1932). — L. DE LAUNAY. La misère de nos exportations. — Victor GIRAUD. Une vie nouvelle de saint Vincent de Paul (celle d'André Bellessort). — Roger LAFON. Le sauvetage maritime et les accords internationaux. = 1^{er} février. Robert DE TRAZ. La Pologne d'aujourd'hui. — CHATEAUBRIAND. Le « petit cahier », publié par la comtesse DE DURFORT (pensées et notes sans suite que l'auteur d'*Atala* confiait à la plume de son secrétaire, Hyacinthe Pilorge ; sans aucune date). — Mgr Michel d'HERBIGNY. La propagande soviétique antireligieuse ; I. — André THÉRIVE. Le roman d'un philosophe : Clotilde de Vaux et Auguste Comte. — Raymond GAVOTY. Les agriculteurs et l'État. — Gérard WALTER. L'apprentissage d'un révolutionnaire : Marat avant 1789. = 15 février. Louis GILLET. Naples nouvelle (transformations opérées depuis l'ère fasciste dans la ville, ses monuments, ses institutions scientifiques et littéraires). — Lucien ROMIER. La disgrâce du capitalisme. I : Une évolution en porte à faux (« l'erreur fondamentale commise par le nouveau capitalisme fut de croire que, travaillant étroitement pour son profit immédiat, il entraînerait à sa suite tous les hommes, ses clients présumés »). — Émile GABOY. Le voyage à Paris des 132 Nantais (guerre menée contre les riches à Nantes par Carrier et le Comité révolutionnaire. Après la répression de l'insurrection vendéenne, les notables de Nantes sont incarcérés ; parmi eux, 132 sont choisis particulièrement et dirigés sur Paris. Leur départ, du 27 novembre au 2 décembre, où ils arrivent à Angers ; quatre d'entre eux étaient déjà morts en route). — Paul HAZARD. Rabelais à la Bibliothèque nationale.

Revue des études anciennes. Tome XXXIV, n° 4, 1932, octobre-décembre. — W. DEONNA. Tradition et innovation au fronton oriental du temple archaïque d'Apollon à Delphes (longue dissertation illustrée de nombreux dessins). — Émile LINCKENHELD. Une frontière romaine étudiée sur le terrain. Les limites de la *Belgica* et de la *Germania* en Lorraine ; 2^e article (avec deux cartes). — J. DESORMAUX. Chronique de toponymie ; suite (en Savoie. On annonce la prochaine apparition du *Dictionnaire topographique du département de la Savoie*, par M. le chanoine A. Gros). — Albert GRENIER. Notes d'archéologie gallo-romaine. — Georges RABDET. Deux problèmes de psychologie historique : Sylla, Constantin (analyse approfondie du *Sylla* de J. Carcopino et du *Constantin* d'André Paganio). = **Bibliographie.** V. Bérard. L'*Odyssée* d'Homère. — Paul Couissin. La vie publique et privée des anciens Grecs. VIII : Les institutions militaires et navales (remarquable). — J. Bidez. L'empereur Julien. Œuvres complètes. T. I : Discours de Julien César (très remarquable). — Norman H. Baynes. Constantin the Great and the christian

Church (interprétation aussi acceptable que celle de ses contradicteurs : Burckhard, Salvatorelli, Pignaniol). — *Fr. Poulsen*. Iconographie studies in Ny-Carlsberg Glyptothek (recherches pénétrantes et bien illustrées). — *Marcus N. Tod*. Side-lights on greek history (trois conférences sur les caractères essentiels des documents épigraphiques, sur l'importance de l'arbitrage chez les Hellènes, et sur l'importance de l'épigraphie pour faire connaître les associations grecques). — *H. J. Bell, A. D. Nock, Herbert Thompson*. Magical texts from a bilingual papyrus in the British Museum. — *G. Devoto*. Gli antichi Italici (très contestable). — *Henri Hubert*. Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de la Tène (bonne mise au point de la protohistoire en Europe). — *Baron de Loë*. Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles (c'est toute la vie scientifique d'un savant archéologue qui se trouve résumée dans ce livre). — *Chronique des études anciennes* (notice nécrologique sur M. Holleaux, par G. Radet).

Revue des études historiques. 1932, octobre-décembre. — *Albert Miroir*. Tan-guy du Chastel, 1370-1458 ; ses origines, sa carrière jusqu'en 1415 (utilise beau-coup de documents inédits). — *Émile de Perceval*. Montesquieu et la vigne : la vente du vin. — *Louis Roche*. Au Puy, il y a cent cinquante ans (il s'agit d'un jeune écrivain qui, pour échapper à la tutelle de ses oncles, tenta de se faire moine ; mais, après un noviciat de trois mois chez les Capucins, 1781, il reprit sa liberté, à la grande satisfaction de son supérieur). — *Arthur Chuquet*. Les Sans-Culottes. — *Marquis de Montmorillon*. Au soir de la Restauration : la loi du « Sacrilège ». — *Em. Deborde de Montcorin*. Le musée qui parle (ce sont des conférences sur l'histoire de l'art faites par l'« Office de l'enseignement par les musées » qui fonc-tionne au Louvre). — **Comptes-rendus.** *Vicomte de Marsay*. De l'âge des privi-lèges au temps des vanités : essai sur l'origine et la valeur des prétentions nobi-liaires. — *Armand de Behault de Dornon*. Bruges, séjour d'exil des rois d'Angle-terre Édouard VI, 1471, et Charles II, 1656-1658. — *M^{me} E. M. Du Lys*. *M^{me} Éli-sabeth de France*, 1764-1794 (biographie très développée en deux volumes). — *Paul Rudhardt*. L'effort d'une ville : Genève, des origines à nos jours (bon travail d'histoire économique). — *Luc Monnier*. L'annexion de la Savoie à la France et la politique suisse en 1860 (important et impartial). — *Henri Prost*. La Bulgarie de 1912 à 1930 (instructif). — *XXX*. L'Église catholique en France (exposé critique très serré et impartial de la situation faite à l'Église catholique). — Dépouillement chronologique et méthodique des revues générales et locales et Livres nouveaux.

Revue des questions historiques. 1932, n° 4. — *P. Boissonnade*. Cluny, la papauté et la première grande croisade internationale contre les Sarrasins d'Es-pagne : Barbastro, 1064-1065 (étude très minutieuse qui remplit près de cinquante pages). — *Georges Goyau*. Jacques Gelu : les interventions pour Jeanne d'Arc (Jacques Gelu, archevêque de Tours, puis d'Embrun, écrivit une biographie de Jeanne où se manifestent les interventions divines en faveur de la France. Travaillant pour le roi légitime et pour le salut national, il note ces interventions qui, « en prêtant aide et renfort à Jeanne d'Arc », appartiennent à l'histoire même de la France et de son relèvement. L'article est écrit à propos du cinquième centenaire de la mort du prélat en 1432). — *Pierre Costil*. Paul Manuce et l'humanisme à Padoue à l'époque du Concile de Trente. — *F. Cabrol*. Le saint Graal et les rites eucha-ristiques (signale un article de la *Romania*, où *M^{me} Lot-Borodine* estime,

contre Eugène Anitchkof, que l'âme du roman sur le saint Graal réside dans l'idée de la Trinité). — E.-G. LEDOS. L'exposition d'histoire religieuse de la France, 1598-1904, aux Archives nationales. — Commandant LEFEBVRE DE BÉHAINE. Le crépuscule de l'Empire. Chap. II : Le commandement du duc de Raguse, novembre et décembre 1813 (composition et mouvements de la garde impériale ; fâcheux emploi des gardes nationales comme troupes de campagne). = **Comptes-rendus critiques**. André Piganiol. L'empereur Constantin (savante discussion sur les circonstances et les motifs de l'acte considérable qui a mis fin à l'antique alliance de l'État romain et de la religion païenne ; nouveau et hardi, le système de l'auteur soulève de fortes objections). — G. Dupont-Ferrier. Études sur les institutions financières à la fin du Moyen Âge (très minutieux dans le détail, le livre est d'une grande importance au point de vue général). — Mélanges Albert Dufourcq. = Chronique. G. ALLEMANG. Courrier allemand (revue des plus récentes publications). = Revue des périodiques français. = **Notes bibliographiques**. Aug. Bailly. Jules César (à l'usage du grand public ; absence de toute bibliographie ; admiration pour l'œuvre de César définie « un fascisme démocratique »). — N. Klugmann et M. Dumesnil de Grammont. De Luther à Wagner ; essai de psychologie ethnique. — Le Rév. P. Lecanuet. L'Église de France sous la III^e République.

Revue de synthèse. T. IV, 1932, octobre. Livraison qui porte le sous-titre : « Sciences de la nature et synthèse générale » et dont la plupart des articles se rapportent à l'histoire des sciences et des idées. — J. MARIANI. Évariste Gallois et l'évolution en mathématiques (jeune mathématicien mort à vingt et un ans en 1832, des coups d'un agent provocateur ; ses travaux ont marqué le début d'une nouvelle orientation dans les mathématiques). — A. DANJON. L'évolution stellaire. — E. RABAUD. L'évolution en biologie. Aspect actuel des doctrines. — Discussion du projet d'un Dictionnaire historique des sciences dans leur rapport avec la philosophie. — Autre projet : Aristote, la vie, l'œuvre et la doctrine par Léon ROBIN. — H. BOUXIN. Biologie générale (ouvrages récents relatifs au problème de l'évolution biologique). = Synthèse générale. — P. DUCASSÉ. Positivisme et spiritualité. — Raymond ARON. La pensée de M. Léon Brunschvicg. — J. WAHL. La philosophie au XIX^e siècle, période des systèmes, d'après E. Bréhier. — La vie scientifique : Création d'un Institut d'histoire des sciences. — Notes critiques sur des ouvrages de philosophie, de biologie, d'histoire des sciences. M. C.

Revue d'histoire de l'Église de France. 1932, octobre-décembre. — Paul DUDON. Pour écrire l'histoire d'une congrégation religieuse (précieux conseils relatifs aux sources et indications bibliographiques). — M. OUDOT DE DAINVILLE. Le consistoire de Ganges à la fin du XVI^e siècle (tableau de l'organisation religieuse de Ganges, dressé à l'aide du registre des actes du consistoire de 1587 à 1609 ; la surveillance des fidèles était d'autant plus facile et plus étroite que l'autorité civile, seigneur et consulat, appartenait aux mêmes mains que l'autorité spirituelle). — A. GROS. Saint Avre, confesseur non pontife, VII^e siècle (honoré en Dauphiné, Ape de son vrain nom, saint Avre n'a jamais séjourné en Maurienne et est mort vers 680). = **Bulletin critique**. P. Lefevre. Courte histoire des reliques. — Mélanges Albert Dufourcq. — P. Richard. Concile de Trente. — F. Méjaceze. Fr. Ozanam et l'Église catholique (réflexions intéressantes par E. Jordan). — Séverin Canal. Notes historiques sur le département de Tarn-et-Garonne en 1830. — Abbé Pierre

Espeut. Une seigneurie ecclésiastique : Allauch, des origines à 1595. — *Mgr Baudrillart*. Vingt-cinq ans de rectorat. L'Institut catholique de Paris, 1907-1932. — *V. Dubarat*. Histoire de l'hérésie en Béarn. — *Louis Le Fur*. Le Saint-Siège et le droit des gens. — *Jean Vallery-Radot*. La cathédrale de Metz. Description archéologique. — *Gustave Duhem*. Les églises de France. Morbihan. — *Henri Drouot*. L'atelier de Dijon et l'exécution du tombeau de Philippe le Hardi. — *Michel Le Grand*. Reims. — *Gustave Cohen*. Un grand romancier d'amour et d'aventure au XII^e siècle : Chrétien de Troyes et son œuvre. — *Robert Latouche*. Histoire du comté de Nice. — *Étienne Delcambre*. Le paréage du Puy. — *Abbé E. Pasquier* et *V. Dauphin*. Imprimeurs et libraires de l'Anjou. = Chronique d'histoire régionale (Sud-Ouest, Lozère, Ardèche, Hérault). — Échos et informations : le III^e Congrès international d'archéologie chrétienne à Ravenne (par Jacques ZEILLER). — Le Congrès de la Fédération historique du Languedoc (J.-R. P.). M. C.

Revue historique de droit français et étranger. 1932, octobre-décembre. — G. APPERT. Essai sur l'évolution du contrat littéral et sur la place qu'il a tenue chez les Romains (le contrat « litteris », créé au V^e ou au VI^e siècle, présente de frappantes analogies avec notre lettre de change). — Henri LAURENT. Droit des foires et droits urbains aux XIII^e et XIV^e siècles (ce droit « constitue historiquement le point d'irruption par lequel le droit commercial s'est différencié du droit civil. Le rôle joué par les coutumes de foires de Champagne et de Brie a été capital ». Abondante bibliographie). — Dr Charles LE ROY. Établissement et fonctionnement des corporations dans le Calais reconquis, 1558-1596 (utilise un grand nombre d'actes notariés et un registre des actes de l'échevinage pendant les années 1572 à 1576). = Compte-rendu de la Semaine d'histoire du droit normand tenu à Caen du 6 au 10 juin 1932 : A. DEMONTÈS. Un concours d'agrégation à Caen en 1831 ; le concours Demolombe. — R. BESNIER. De l'épopée scandinave à Guillaume de Jumièges : le mariage « more danico » en Normandie. — Commandant H. NAVEL. Quelques remarques sur les justices seigneuriales dans la région de Caen. — J.-F. LEMARIGNIER. L'origine des exemptions de Saint-Étienne et de la Trinité de Caen. — DELATOUCHE. Exemples de dérogations à la Coutume de Normandie autorisées par le roi ou le Parlement au XIV^e siècle. — Ch. LEROY. Le droit de gîte dans l'ancienne France. — R. JOUANNE. Les coutumes de Normandie et de Perche et l'histoire économique. — M^{lle} S. DECK. La commune de Nonancourt. — J. LE FOYER. Le duel judiciaire selon le droit normand du XIII^e siècle. — H. LABROSSE. Le marché de la Vieille-Tour de Rouen et son privilège jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. — G. CHEVRIER. L'utilisation du texte français de la *Summa de legibus Normannie* par le rédacteur anonyme du *Grand coutumier* de Bourgogne. — J. YVER. La succession aux dettes, en droit normand. = **Comptes-rendus.** Victor Korošec. Hethitische Staatsverträge. — Augustin Fliche. La Réforme grégorienne. Grégoire VII (Paul Fournier : « œuvre consciencieuse, substantielle et suggestive »). — Baron G. Le Barrois d'Orgeval. Le maréchalat de France, des origines à nos jours (Olivier-Martin : « livre honnête et habilement fait »). — H. Mitteis. Zum Schuld- und Handelsrecht der Kreuzfahrerstaaten. — J. Le Foyer. Exposé du droit pénal normand au XIII^e siècle (remarquable thèse de droit). — Georges Hubrecht. Les assignats dans le Haut-Rhin et Les faux assignats dans le Bas-Rhin. — Wilhelm Fuchs. Juristische Bücherkunde (excellent traité de bibliographie juridique). — George Wilfred Stumberg. Guide to the law and legal literature of France (très intéres-

sant). — *Paul Collinet*. La procédure par libelle (forme le t. IV de ses *Études historiques sur le droit de Justinien*). — *Gino Masi*. Il sindaco delle magistrature comunali del sec. XIV. — *Hans Geiss*. Geld- und Naturwirtschaftliche Erscheinungsformen im staatlichen Aufbau Italiens während der Gotenzeit. — *Comte E. Nersalli*. Sui poteri comitali del vescovo di Piacenza.

Société de l'histoire du protestantisme français. Bulletin. 1932, octobre-décembre. — *Émeric de Révész*. La Hongrie dans la littérature des réfugiés huguenots (XVII^e et XVIII^e siècles). — *Suzanne Dubreuil*. Construction du temple de Sainte-Foy, 1584-1587. — *A. Galland*. Les Marot de Caen et de Mathieu (d'après des papiers de famille. Mathieu est un village situé à huit kilomètres au nord de Caen). — *F. Reverdin*. Prosélytes et réfugiés à Genève de 1718 à 1721; suite : 1719. — *Artistes et artisans réfugiés en Angleterre*. — Une lettre de Jeanbon Saint-André (lettre de cet ancien pasteur adressée au sous-préfet de Spire en janvier 1810 pour dénoncer la mauvaise conduite à Spire d'un régiment appartenant aux princes de Saxe-Weimar). — *Nelson Irié*. Le pasteur Lacombe mort en 1832 (correspondance du Consistoire de Calmont et Gibel avec le pasteur Lacombe, 1818. Lacombe était pasteur depuis 1768). — *Jean Bianquis*. La charge de connétable refusée par le duc de Rohan, 1622 (d'après un manuscrit non signé de l'année 1623). — *N. Nouguié*. Notes concernant quelques protestants parisiens, 1612-1635, extraites des Tables de Campardon. — *Jacques Pannier*. Quelques extraits du livre de comptes de Renée de France, 1535-1536. — *Charles Serfass*. A propos du sobriquet « Ozards » appliqué aux Camisards (en 1702 ; « ozards » est une forme de « hussards », cavaliers qui portaient des housseaux ou gaines de cuir garnissant le bas des pantalons). — Le tricentenaire de Gustave-Adolphe. = **Comptes-rendus.** *Aug. Lecerf*. Introduction à la dogmatique réformée. I : De la nature de la connaissance religieuse. — *F. Henrion*. Saint François de Sales ; ce qu'il faut connaître de ses œuvres. — *Em. Pasquier et V. Dauphin*. Imprimeurs et libraires de l'Anjou. — *Y. Bezard*. Fonctionnaires maritimes et coloniaux sous Louis XIV : les Begon (très bien documenté). — *Paul Chaponnière*. Voltaire chez les Calvinistes (beau livre, bien illustré, qui est une bonne peinture de Genève au XVIII^e siècle). — *Sœur Martha Buch*. Die pädagogischen Ideen Johann Friedrich Oberlins (complète utilement la biographie de Leenhardt). — *H. Golay*. Recherches historiques sur Vernier et le pays de Gex (village qui fit partie de la France de 1601 à 1816). — *Gedenkboek der hervormde gemeente van Maastricht, 1632-1932* (recueil d'articles rédigés par plusieurs érudits pour célébrer le troisième centenaire d'une Église réformée hollandaise). — *H. Lauffenburger et P. Pflimin*. Cours d'économie alsacienne : l'industrie à Mulhouse. — *André Dumas*. Le Désert cévenol. = *Analyse des revues françaises et étrangères.*

Syria. 1932, fasc. 1. — *Claude Schaeffer*. Les fouilles de Minet el Beida et de Ras Shamra ; troisième campagne, printemps 1931 (ce rapport sommaire, splendidement illustré, suffit à nous convaincre de l'importance des découvertes effectuées. A Minet el Beida, à l'ouest des grandes tombes, le terrain était farci de dépôts intentionnels : des centaines de vases en terre cuite, des flacons d'albâtre, des pyxides d'ivoire, un masque humain de faïence, des pendentifs d'or représentant la déesse au bouquetin nue entre deux serpents, le tout se rapportant aux XV^e-XIII^e siècles avant notre ère. A Ras Shamra, la fouille a porté sur la nécropole

du 2^e niveau, où les corps étaient entassés au milieu de leur mobilier funéraire, contemporain des XII^e et XIII^e dynasties égyptiennes : xx^e-xvii^e siècles avant J.-C. Le cimetière a été désaffecté, lors de la construction du sanctuaire et de la bibliothèque précédemment déblayés et datant des xv^e-xiv^e siècles. Le nom antique de Ras Shamra pourrait bien être Egrt = Ugarit, suivant une tablette récemment déchiffrée). — E. DHORME. Les peuples issus de Japhet, d'après le chapitre x de la Genèse (les descendants de Iawan sont considérés comme ayant essaimé en Chypre, à Rhodes et à Tartessos. Les fils de Gomer, les Cimmériens avaient colonisé le Pont et la Scythie, où ils se rencontrèrent avec les Tibaréniens et les Moschiens issus de Tubal et Meshec. Les Mèdes, rattachés à Japhet par Maday, forment la liaison avec la Perse et l'Orient. Sur mer, les Tyrséniens, rattachés à Japhet par Tiras, sont les pirates de l'Égée, qui, plus tard, se fixeront en Étrurie. Si bien que la Bible a groupé, sous le nom de Japhet, tous les peuples qui, au voisinage de la Phénicie, de la Syrie et de la Mésopotamie, ne se laissaient point ramener au type sémitique). — Henri SEYRIG. Antiquités syriennes (premier article, consacré au culte de Nemésis, qui paraît avoir joui d'une faveur considérable dans toute la Syrie, en tant qu'émanation du soleil ; elle devait rappeler aux humains l'instabilité du destin, et le conseil salutaire de ne dépasser en rien la mesure). — Gaston WIET. L'exposition d'art persan à Londres (premier article). = Fasc. 2. Ch. VIROLLEAUD. Un nouveau chant du poème d'Alein-Baal (transcription, traduction et commentaire du plus développé de tous les documents alphabétiques de Ras-Shamra : 520 lignes dont subsistent les trois quarts. Le thème principal concerne la construction de divers édifices et notamment de la maison de Baal). — Jean CANTINEAU. La langue de Ras-Shamra (elle se distingue du cananéen et de l'araméen ; selon l'auteur, elle doit être considérée comme une langue sémitique non attestée jusqu'à présent). — Comte du MESNIL DU BUISSON. Une campagne de fouilles à Khan Sheikhoun (Khan Sheikhoun est situé sur la route de Hama à Alep, à quarante kilomètres de Hama. Près de ce village, se dresse un tell que les ressemblances de la toponymie avaient conduit M. Dussaud à assimiler à l'ancienne Ashkhani, étape des conquérants assyriens au temps de Tiglatpileser II. Du rocher jusqu'à son sommet, il recouvre : 1^o des villages de l'âge du bronze, début du II^e millénaire ; 2^o une ville des xv^e-xiv^e siècles av. J.-C. ; 3^o une ville avec édifice en grand appareil, x^e-viii^e siècles ; 4^o une ville assyrienne, viii^e-vii^e siècles ; 5^o une ville néo-babylonienne, incendiée, vii^e-vi^e siècles ; 6^o une ville gréco-persane, iv^e siècle). — Henri SEYRIG. Antiquités syriennes (l'auteur publie un poids qu'il a étudié dans une collection privée de Larnaca ; c'est un poids du roi Nic[ocles] pesant quatre sicles ; il en tire la conclusion que l'on faisait usage, dans le commerce cypriote, d'un sicle de 11 gr. 2, se rattachant à la mine d'argent babylonienne légère : 560 gr. = 50 sicles. Il fixe la hiérarchie des trois grands dieux de Palmyre dans l'ordre suivant : Bel, Jarhibol, Aglibol). — Gaston WIET. L'exposition d'art persan à Londres ; suite. = Fasc. 3. F. THUREAU-DANGIN. Nouveaux fragments de vocabulaires de Ras-Shamra (confirme l'identification de Ras-Shamra avec l'Ugarit mentionnée sur les tablettes de Tell-Amarna par la lecture : [Sanat sar] Ugarit = [(telle) année d'[un tel, roi d'] Ugarit). — Baron MAX VON OFFENHEIM. Tell Halaf (ce tell, qui a livré d'admirables documents de sculpture en pierre, nous montre, près des sources du Khabour, la plus ancienne capitale soubaréenne de Mésopotamie, à laquelle auraient succédé : 1^o vers 2000 av. J.-C., un établissement mitannien ; 2^o quelque mille ans plus tard, l'établissement araméen du roi Kapara).

— Henri SEYRIG. Antiquités syriennes (1^o lettre de Séleucos aux archontes de Séleucie de Piérie, de 186 av. J.-C. ; 2^o trois bas-reliefs religieux de type palmyrénien ; 3^o dédicace offerte dans la grande cour du sanctuaire à Tibère, à Germanicus et à Drusus, *imperatores*, par le légat de la X^e Fretensis, sans doute en 18 de notre ère ; 4^o un milliaire trouvé à Erek, sur la route de Palmyre à Sura, à 16 milles romains à l'est de Palmyre ; il a été érigé en 75 de notre ère sous le gouvernement de Trajan père, alors légat de Syrie. L'auteur a tiré de ces deux documents toute la matière historique dont ils sont pleins). — Harald INGHOIT. Deux inscriptions bilingues de Palmyre (1^o base de la statue d'Aelius Bora, stratège de Palmyre, « institué par les gouverneurs Manilius Fuscus et Venidius Rufus et par sa patrie », dont l'inauguration eut lieu le 25 février 198 ap. J.-C. Manilius Friscus a été le premier gouverneur de la Syrie phénicienne, au début de 195. Venidius Rufus lui aurait succédé ; 2^o base de la statue érigée à un chef caravanier, Ogélos, en 199 de notre ère). — F. ANUS. La protection des monuments historiques en Syrie et au Liban (l'auteur, architecte de la direction des antiquités de Syrie, expose les travaux de consolidation et de restauration scientifique entrepris à Baalbek au monument d'Hermel, au Krac des Chevaliers, etc.).

L'Esprit international. The international Mind. 1933, 1^{er} janvier. — Henri JASPAR. Les directives de la politique extérieure de la Belgique (elles sont fixées par le traité de Versailles, le pacte de la Société des Nations, 4 novembre 1920, le pacte rhénan de 1925 et les accords de Locarno). — Sir Norman ANGELL. La Grande-Bretagne et l'Europe (le seul moyen possible de réaliser l'égalité de statut entre les nations est qu'elles acceptent un principe de vie internationale, par exemple de déférer les litiges au jugement d'une tierce partie, qui sera le même pour tous). — Fritz KERN. L'opinion allemande et la France (il faut tout d'abord « une protection sûre contre tout ce qui peut être ressenti comme une tendance française de bâillonner l'Allemagne et d'imposer son hégémonie »). — Walter MILLIS. L'élection présidentielle américaine ; sa portée internationale. — Comte Carlo SFRONZA. La crise des nationalismes. — James Brown SCOTT. Trois congrès de droit international en 1932 (celui de droit comparé tenu à La Haye en août 1932 ; la session de l'Institut de droit international à Oslo, août 1932 ; la session au Palais de la paix à La Haye, où l'inauguration du monument à Louis Renault, président de l'Institut, donna lieu à une manifestation vraiment internationale). — Julius WOLFF. Le problème de l'argent. = Chronique. La XIII^e assemblée de la Société des Nations, septembre 1932. La question du désarmement. Les relations austro-allemandes et la question de l'Anschluss. Le conflit sino-japonais et la question de Mandchourie, etc. = Documents sur le désarmement et le plan français. = **Bibliographie.** Louis Le Fur. Précis de droit international public (marque une date dans l'histoire du droit des gens). — Clyde Eagleton. International government (ouvrage puissamment documenté). — Freiherr von Unruh. Handbuch des polnischen Rechts für den Handelsverkehr mit Polen. — Louis Villecourt. L'Estonie (bonne monographie). — Emil Sobota. Das tschechoslovakische Nationalitätsrecht (recueil des actes diplomatiques qui ont vu le jour de 1918 à 1930).

ALLEMAGNE

Göttingische gelehrte Anzeigen. 1932, janvier. — E. Caspar. Geschichte des Papsttums von den Anfängen bis zur Höhe der Weltherrschaft ; t. I (ouvrage capi-

tal sur les débuts de la papauté ; importante discussion de quelques points par H. Koch). — *W. Kolbe*. Thukydides im Lichte der Urkunden (la chronologie est parfois discutable). = Février. *M. Manitius*. Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters ; t. III (cette énorme compilation appelle d'assez nombreux compléments). — *A. Grenier*. Manuel d'archéologie gallo-romaine ; t. I (très riche répertoire). — Origenes Werke ; t. IX, publ. par *M. Rauer* (corrections nombreuses proposées par E. Klostermann). = Mars. *H. Fuhrmann*. Philoxenos von Eretria. Archäologische Untersuchungen über zwei Alexandermosaiken. — *G. Bergsträsser*. Einführung in die semitischen Sprachen (capital). — *O. Weinreich*. Gebet und Wunder (très instructives études de détail ; article d'A. Bertholet). = Avril. *F. von Hippel*. Gustav Hugos juristischer Arbeitsplan. — *Breasted*. The Edwin Smith surgical papyrus. — *G. Bergsträsser*. Plan eines Apparatus criticus zum Koran. — *W. Meyer-Lübke*. Romanisches etymologisches Wörterbuch ; 3^e édit., livraisons 2-6. — Woodbrooke studies. Christian documents in Syriac, Arabic and Garshuni, édit. et trad. par *A. Mingana*. — *H. Bresslau* et *P. Kehr*. Die Urkunden Heinrichs III. = Mai. *F. Milkau*. Handbuch der Bibliothekswissenschaft ; t. I (ouvrage considérable, de première importance pour l'histoire du livre et de l'illustration, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Long article à lire de J. Becker). — *F. Granier*. Die makedonische Heeresversammlung. = Juin. *E. Diehl*. Inscriptiones latinae christianae veteres ; t. I, II et III. — *G. Masur*. Friedrich Julius Stahl. Geschichte seines Lebens. T. I : 1802-1840 (importante contribution à l'histoire religieuse et intellectuelle de l'Allemagne). — *W. Theiler*. Die Vorbereitung des Neuplatonismus (ce livre eût gagné à être mieux composé). — *A. Gotschich*. Studien zur ältesten griechischen Kunst. = Juillet. *A. Gasser*. Entstehung und Ausbildung der Landeshoheit im Gebiete der schweizerischen Eidgenossenschaft. — *R. Montagne*. Les Berbères et le Makhzen dans le sud du Maroc (instructive étude sur l'évolution politique des Berbères sédentaires). — *S. Eitrem* et *L. Amundsen*. Papyri Osloenses ; fasc. 2 (utiles observations ou corrections par K. F. W. Schmitt). = Août-septembre. *W. B. Dinsmoor*. The archons of Athens in the Hellenistic age (U. Kahrstedt dégage les résultats nouveaux et curieux de ce gros livre). — *Baur* et *Rostovtzeff*. The excavations at Dura-Europos, 1928-1929 (très importants résultats). — *Th. Chr. Reider*. The Vikings and the Viking wars in Irish and Gaelic tradition. — *E. Nordenskiöld*. Origin of the Indian civilizations in the South America (curieux, mais discutable). — *A. Herrmann*. Lou-lan, China, Indien und Rom im Lichte der Ausgrabungen am Lobnor (bonne mise au point. L'auteur de l'article, F. E. A. Krause, rejette une fois de plus l'identification des Huns aux Hioung-nou). — *A. Momigliano*. Prime linee di storia della tradizione maccabaica. — *Th. Melicher*. Der Kampf zwischen Gesetzes- und Gewohnheitsrecht im Westgotenreiche.

L. H.

BELGIQUE

Analecta Praemonstratensia. T. VIII, fasc. 4, 1932, octobre. — Ph. LEFÈVRE. Les cérémonies de la vêtue et de la profession dans l'ordre de Prémontré (anciens usages sacrifiés au XVII^e siècle et rétablis par la nouvelle édition du *Processionale*). — V. VANGENECHTEN. Sint-Michiels te Antwerpen en de commende, 1518-1521 (résistance des religieux contre l'évêque de Liège, à qui Charles-Quint avait donné, pour des raisons politiques, l'abbaye en commende. Le compromis qui intervint fut onéreux pour le temporel de l'abbaye, mais sauvegarda le principe de la liberté de

l'élection par les religieux). — V. ONDRACEK. *Præpositura : Doxana* (couvent de religieuses supprimé par Joseph II en 1782). = *Miscellanea*. — A. STARA. *Chatischauer Archivalien in Prag*. — J. B. VALVEKENS. De magistro Adam Cartusienzi (érudit qui quitta l'ordre des Prémontrés vers 1188). — H. NELIS. Gérard de Cologne, copiste de Heylissem (fin du XIII^e siècle). — Id. Note sur une charte fautive de Thibaut de Bar, évêque de Liège, pour l'abbaye de Florefte (1308). — A. ERENS. Ordonnance modifiant l'habit religieux en Brabant (1757). — A. STARA. Eine Urkunde für das Kloster Frauenwald (16 août 1323). — A. ERENS. Contribution de la circarie de Brabant à l'aide gouvernementale contre le Turc, 1737. *Chronicon*.

ESPAGNE

Anuario de historia del derecho español. T. V (1928). [Pour les précédents volumes, voir *Rev. histor.*, t. CXLVIII, p. 118; CL, p. 118; CLV, p. 185; CLIX, p. 181.] — A. GARCÍA VALDECASAS. La formula H. M. H. N. S. en las fuentes epigráficas romanas. Contribución a la historia de los sepulcros familiares y hereditarios en el derecho romano (importante étude de 78 pages). — Manuel TORRES. El origen del sistema de « iglesias propias » (suite à l'étude publiée par le même auteur au t. II de l'*Anuario*. En 135 pages, il examine les solutions proposées, notamment par les historiens allemands, touchant le problème de l'appropriation des églises durant le haut Moyen Age). — H. SÉE. Algunos documentos sobre las relaciones comerciales entre Francia y España en el siglo XVIII. — C. KORANYI. Jurisconsultos y jurisprudencia españoles en Polonia desde el siglo XV hasta el siglo XVIII. — J. R. SERRA. *Reparatio scripturae* (selon la loi des Wisigoths et deux chartes de 1202 et 1203). — M. SERRANO Y SANZ. Notas a un documento aragonés del año 958. — L. VIGNOLS. El asiento francés (1701-1713) e inglés (1713-1750) y el comercio franco-español desde 1700 hasta 1730, con dos memorias francesas de 1728 sobre estos asuntos. — Cl. SÁNCHEZ-ALBORNOZ. La primitiva organizacion monetaria de León y Castilla (mène cette étude jusqu'au début du XIII^e siècle). — T. GÓMEZ PRÍAN. Antonio Agustín, 1517-1586; su significación en la ciencia canónica. = *Documents*: RAMOS Y LOSCERTALES. La recopilación de fueros de Aragón. — F. VALLS-TABERNER. La constitucio catalana de la cort general de Montpé de 1363, etc. = **Comptes-rendus.** J. Ribera y Tarragó. *Disertaciones* y opúsculos. — D. Santillana. *Istituzioni di diritto musulmano malichita* (d'une grande importance). — R. Levene. Investigaciones acerca de la historia económica del virreinato del Plata (capital). — *Asin Palacios*. Abenházam de Córdoba y su Historia critica de las ideas religiosas (de premier ordre). = T. VI (1929). RAMOS Y LOSCERTALES. La formación del dominio y los privilegios del monasterio de San Juan de la Peña entre 1035 y 1094 (étude de plus de cent pages sur la formation du temporel de l'abbaye et ses divers privilèges). — M. ANTUÑA. La jura en el califato de Córdoba. — E. BUCETA. Contribución al estudio de la diplomacia de los reyes católicos. La embajada de López de Haro a Roma en 1493. — F. BAER. De la respuestas del rabí Acher de Toledo (début du XIV^e siècle). — H. SÉE. Nota sobre el comercio franco-portugués en el siglo XVIII. — E. HINOJOSA Y NAVEROS. Los precursores españoles de Grocio (étude tirée des papiers de feu Hinojosa sur Vitoria, Suárez, Soto, Ayala). — J. W. VON RAUCHHAUPT-HEIDELBERG. Importancia del derecho español para la ciencia del derecho comparado. — F. VALLS-TABERNER. Carta

constitucional de Ramón Berenguer I de Barcelona (vers 1060). — GALO SÁNCHEZ. Para la historia de la redacción del antiguo derecho territorial castellano (importante étude critique sur les rapports des diverses rédactions). = Documents : *Unión Sessé*. Un formulario latino de la cancellería real aragonesa (du XIV^e siècle). — CONCHA M. BENEDITO. Nuevas behetrías de León y Galicia, y testos para el estudio de la curia regia Leonesa (documents des années 1062-1293); etc. = *Comptes-rendus*. P. Séjourné. Saint Isidore de Séville; son rôle dans l'histoire du droit canonique (beaucoup d'erreurs). — HEFFENING. Das islamische Fremdenrecht bis zu den islamisch-fränkischen Staatsverträgen. — A. MEZ. Die Renaissance des Islams (au I^{er} siècle de notre ère). = T. VII (1930). J. LÓPEZ ORTIZ. La recepción de la escuela malequí en España (importante étude de 167 p., qui a surtout trait aux IX^e et X^e siècles). — R. RIAZA. Sobre la *Peregrina* y sus redacciones (la *Peregrina* est l'œuvre de l'évêque de Ségovie González de Bustamante, mort en 1392). — J. BENeyto PÉREZ. Regulación del trabajo en la Valencia del 500 (curieuse étude sur la réglementation du travail à Valence au XVI^e siècle, 128 p.). — J.-M. ORS. El sexo como circunstancia modificativa de la capacidad jurídica en nuestra legislación de Indias. = Documents : G. BERROGAIN. Ordenanzas de la alberca y sus terminos. Las Hurdes y las Batuecas (textes inédits du XVI^e siècle). — USÓN Sessé. Un formulario latino de la cancellería real aragonesa (suite des documents publ. au t. VI). = *Comptes-rendus*. Cots y Gorchs. Consuetudines dioecesis Gerundensis. — Th. MELICHER. Der Kampf zwischen Gesetzes- und Gewohnheitsrecht im Westgotenreiche (longue étude sur ce livre par R. RIAZA; fin au t. VIII de l'*Anuario*). — VALLS TABERNER. Estudios d'història jurídica catalana. = T. VIII (1931). SALVADOR VILA. Abenmogui. Formulario notarial. Capitulo del matrimonio (traduction, avec une préface, de cette partie du « formulaire » d'Abenmogui, qui naquit en 406 de l'Égérie, et mourut en 459). — L. DE VALDEAVELLANO. El mercado. Apuntes para su estudio en León y Castilla durante la edad media (très important mémoire de 205 p., où l'auteur, à propos de l'organisation des marchés en Léon et Castille, examine les théories d'ordre général proposées par Sohm, H. Pirenne, Rietschel, Keutgen, Spiess). = Documents : A. et J. GONZÁLEZ PALENCIA. Fragmentos del fuero latino de Albarracín (début du XIII^e siècle), etc. = *Comptes-rendus*. Spanische Forschungen der Görresgesellschaft, I, 3 (discussion par R. RIAZA de l'étude de Wohlhaupter, *Zur Rechtsgeschichte des Spiels in Spanien*). — Studi in onore di Pietro Bonfante; t. I. — A. GONZÁLEZ PALENCIA. Los Mozarabes de Toledo en los siglos XII y XIII (publication capitale en 4 vol.). — W. PISKORSKI. Las cortes de Castilla en el periodo de tránsito de la edad media a la moderna, 1188-1520; trad. par C. Sánchez-Albornoz (important). L. H.

GRANDE-BRETAGNE

The Times. Literary Supplement. N° 1594. — John Gower. = N° 1595. John Locke. = N° 1596. Tristram, Lancelot and courteous love (sur la « Morte d'Arthur » et l'amour courtois). = N° 1602. Parliamentary history (d'après le Rapport provisoire du Comité chargé par la Chambre des Communes de dresser la liste de son personnel et les organes de son activité politique, 1264-1832). = *Bibliographie*. Henry Hamilton. The industrial Revolution in Scotland (importante étude sur l'évolution économique de l'Écosse au XVIII^e et au XIX^e siècle). — Philip P. Argenti. The massacres of Chios (d'après les relations diplomatiques des contemporains, publiées

avec un abondant commentaire). — *Goumersindo de Azcarate*. El regimen parlamentario en la práctica (montre l'influence exercée par les institutions anglaises sur l'évolution politique de l'Espagne au XIX^e siècle). — *Charles Callan Tansill*. The purchase of the danish West Indies (les États-Unis ont acheté au Danemark pour 25,000,000 de dollars les îles de Sainte-Croix, Saint-Thomas, Saint-Jean, qui constituaient ce qu'on appelait les îles de la Vierge). — *F. M. G. Higham*. Charles I^{er} (agréable à lire). — *J. Arthur Hill*. Letters from Sir Oliver Lodge, 1909-1932 (sur des problèmes psychiques). — *Glyndon G. van Deusen*. Sieyès, his life and nationalism. — *R. S. Rattray*. The tribes of the Ashanti hinterland (étude très instructive sur l'ethnographie de la Côte d'or africaine). — *Sir Rennell Rodd*. Rome of the Renaissance and to-day (utile description topographique de la Rome moderne; nombreuses illustrations). — *Pierre Bouscharain*. L'esprit international dans l'individu, l'État, l'Église. — *Sir Montagu Sharpe*. Middlesex in british, roman and saxon times; 2^e édit. — *Cyril Fox*. The personality of Britain. Its influence on inhabitant and invader in prehistoric and early historic times. — *J. Fred. Rippy*. Historical evolution of hispanic America (écrit dans un esprit de justice impartiale). = N^o 1603. Diderot's love letters (à propos des publications d'André Babelon et d'André Billy). = **Bibliographie**. *L. F. Powell*. The death of Charles II; mss. of the Long family. — *Paul Lewinson*. A history of Negro suffrage and White politics in the South (étude qui épuise la question). — *J. A. Spender et Cyril Asquith*. Life of Herbert Henry Asquith, Lord Oxford and Asquith (très intéressant). — *W. T. Waugh*. A history of Europe, 1378-1494 (remarquable). — *Sir Arnold T. Wilson*. Persia (bon tableau de la Perse à l'époque moderne). — *Sir J. George Scott*. Burma and beyond (œuvre d'un administrateur qui connaît bien le pays). — *Amelie Posse-Bradzdova*. Sardinian sideshow (amusant récit d'un voyage en Sardaigne). — *L. Collison-Morley*. The story of the Borgias (intéressant, mais non pas toujours convaincant). — *Sir George Dunbar*. Frontiers (bonne description de la frontière de l'Inde entre l'Assam et le « No mans land » qui s'étend entre cette frontière et le Thibet). — *Arthur C. Murray*. Memorials of Sir Gideon Murray of Elibank and his times, 1560-1621 (instructive biographie d'un grand seigneur écossais à une époque particulièrement troublée). — Capitaine *George A. Hill*. Go spy the land (aventures d'un agent du service anglais d'espionnage pendant la Grande Guerre). — *David Loth*. Philip II of Spain (livre impartial et d'une lecture agréable). — *Edward Bliss Reed*. Christmas carols printed in the xvth century (reproduction photographique d'un ouvrage : *Christmas carolles newly inprinted*, par Kele, au XVI^e siècle). — *F. A. Wright*. The romance of life in the ancient world (singulier livre qui chante les efforts accomplis par l'humanité depuis le pithéc-anthrope jusqu'à Justinien). = N^o 1604. *Claude Milton Newlin*. The life and writings of Hugh Henry Blackenridge (Blackenridge, 1748-1816, chapelain de l'armée américaine, plus tard juge à la Cour suprême de Pennsylvanie, auteur de satires politiques. Utile contribution à l'histoire politique et littéraire de la République américaine à ses débuts). — *Lancelot Lawton*. An economic history of Soviet Russia (ouvrage d'un puissant intérêt. Après quinze années de despotisme anarchique, les Soviets ont fini par aboutir à la formation d'une nouvelle bourgeoisie, comprenant une minorité de jeunes gens à demi cultivés, vigoureux, empressés à jouir de la vie, si dure pour le reste de leurs compatriotes). — *Evelyn*, princess Blücher et Major *D. Chapman-Huston*. Memoirs of prince Blücher (élevé en Angleterre, marié avec une Anglaise : Evelyn Stapleton-Bretherton, le prince rentra en Alle-

magne en 1914. Ses souvenirs sont intéressants à consulter sur Jagow, qui fut son ami, et sur H. de Bülow, dont il attaque vivement la politique. On y trouve aussi des faits intéressants sur son aïeul, le Blücher de 1815, et même sur le Grand Frédéric. — *M. J. Landa*. Palestine as it is (intéressant ; l'auteur est plein d'espoir dans le succès du Sionisme). — *E. Wingfield-Stratford*. The Victoria sunset (t. II, qui s'étend jusqu'à la mort de la reine, mais qui sera suivi d'un supplément). — *Compton Mackenzie*. Greek memories (suite des souvenirs et expériences de l'auteur sur la Grèce contemporaine jusqu'à son départ d'Athènes pour les îles, décembre 1916). — *W. Perceval Yetts*. The George Eumorphopoulos collection. Catalogue of the Chinese and Korean bronzes, sculpture, etc. ; t. III. — *A. David*, bishop of Liverpool. Life and the public schools. — *Alan Ivimey*. A history of London. — *S. Fowler Wright*. The life of Sir Walter Scott (biographie encombrante et dénuée de tout charme). — *J. M. Robertson*. The Shakespeare canon ; 4^e partie. — N° 1605. The caliph of Fonthill (histoire singulière de William Beckford, l'opulent auteur de *Vathek* ; sa biographie vient d'être publiée par J. W. Oliver). — **Bibliographie.** *S. V. Venkateswara*. Indian culture through the ages (accepte trop volontiers les légendes de l'Inde). — *A. W. Jose*. Australia, human and economic (instructif). — *Duff Cooper*. Talleyrand. — *Franz Blei*. Talleyrand. — *Sir Charles Malet*. Herbert Gladstone (remarquable). — *John W. Hird*. Under Czar and Soviet (peinture très précise du bolchevisme par un auteur qui a passé trente ans en Russie). — *O. E. Burton*. A study in creative history. The interaction of Eastern and Western peoples to 500 B. C. (utile contribution à l'histoire de la religion dans l'Antiquité ; bons chapitres sur les Israélites, le Mazdéisme et l'Inde). — *H. G. Wells*. After democracy ; addresses and papers on the present world situation. — *Christian de Parrel*. Les papiers de Calonne (important). — *C. P. S. Menon*. Early astronomy and cosmology ; a reconstruction of the earliest cosmic system. — *H. F. Jalowicz*. Historical introduction to the study of Roman law (exposé substantiel). — *R. Thurnwald*. Economics in primitive communities. — *John La Monte*. Feudal monarchy in the latin kingdom of Jerusalem, 1100-1291. — *Lily R. Taylor*. The divinity of the Roman emperor. — N° 1606. *R. H. Bruce Lockhart*. Memoirs of a British agent (souvenirs personnels sur la Russie avant et depuis la Révolution bolchevique). — *Arthur Pound*. The Penns of Pennsylvania and England. — *L. E. Neal*. Retailing and the public (étude sur le problème du commerce en détail et des prix que doivent payer les consommateurs quand les producteurs sont obligés de baisser les leurs). — Amiral *Sir H. W. Richmond*. Imperial defence and capture at sea in war. — *Yamato Ichihashi*. Japanese in the United States (importante étude sur l'émigration japonaise aux États-Unis). — *H. C. Armstrong*. Grey wolf : Mustapha Kemal ; an intimate study of a dictator. — *Lord Ashbourne*. Grégoire and the French Revolution. — *Anne Ashley*. William James Ashley (biographie de l'ancien professeur d'Oxford par sa fille). — *David Macdonald*. Twenty years in Tibet. — *Kenneth Bradley*. Africa notwithstanding (intéressantes notions sur les peuplades du centre de l'Afrique entre le Zambèze et le Tanganika). — *E. M. Oddie*. The Bonapartes in the New world. — *William Powell Jones*. The pastourelle ; a study of the origins and tradition of a lyric type. — *George Paston*. At John Murray's. Records of a literary circle, 1843-1892. — *R. G. Howarth*. Letters and the second diary of Samuel Pepys (ajoute quelques lettres de Pepys à celles qu'avaient déjà publiées Smith, Braybrooke et Tanner). — *George Boas*. A critical

analysis of the philosophy of Émile Meyerson. — *S. P. L'Honoré Naber*. Reisebeschreibungen von deutschen Beamten im Dienst des Niederländischen West- und Ostindischen Kompagnien, 1602-1797; vol. VII-XIII (très important). — *Ethel Carleton Williams*. Denmark and Danes (guide à travers les antiquités danoises). — *Sir Thomas Worsfold*. History of the Vestal virgins of Rome. = N° 1607. The league of Nations (à propos des ouvrages de *J. H. Latané*, *F. Morley*, *Julius Stone*, *Judith Jackson* et *H. G. Wells*). = **Bibliographie**. *F. de Llanos y Torriglia*. Maria Manuela Kirkpatrick, contesa del Montijo (apporte peu de nouveau). — *Kingdon Ward*. The looms of the East (vues intéressantes sur le présent et l'avenir de l'Extrême-Orient). — *Lord Melchett*. Modern money. — *R. H. Winston S. Churchill*. Thoughts and adventures (très intéressant). — *J. Scanlon*. Decline and fall of the labour party. — *Princess Marthe Bibesco*. Lord Thomson of Cardington (biographie et lettres intéressantes pour l'histoire de la Roumanie pendant la guerre, puis pour celle du Labour party après la guerre). — *Gerold Tanquary Robinson*. Rural Russia under the Old Regime. — *A. Badayer*. The Bolchevists in the Tsarist duma (l'auteur a fait partie de la Douma). — *Admiral Mark Kerr*. The sailor's Nelson (exalte le génie de Nelson, qu'il place au-dessus de Napoléon). — *Herbert Cescinsky*. English furniture from gothic to Sheraton (le style dans l'ameublement prit un tout autre caractère après l'arrivée de Sheraton à Londres, au temps de la Révolution française). — *Faraday*. Diary; publ. par *Thomas Martin*. — *Amos Aeshbach Ettinger*. The mission to Spain of Pierre Soulé, 1853-1855. A study of the Cuban diplomatie of the United States. — *Philip Gosse*. The history of piracy. — *E. Phillips Barker*. Seneca's letters to Lucilius. — *H. J. C. Grierson*. The letters of Sir Walter Scott, 1808-1811. — *Berthold Valentin*. Winckelmann (bonne biographie). — *Cyril E. Robinson*. A history of the Roman republic. — *Captain Henry Tote Munn*. Prairie trails and arctic byways (renseignements de première main sur l'industrie des transports au Canada et chez les Esquimaux). — *Ranjee G. Shahani*. Shakespeare through eastern eyes. = N° 1608. *J. O. P. Bland*. China; the pity of it (elle périt par la substitution soudaine de la science occidentale au système classique de l'éducation nationale). — *Jethro Bühell*. Germany; a companion of german studies (remarquable). — *W. P. Morrell*. The provincial system of government in New Zealand, 1852-1876. — *William B. Northrop* et *John B. Northrop*. The insolence of office (histoire des méfaits politiques commis à New-York par Tammany, d'après l'enquête officielle menée par le juge Seabury). — *Hilaire Belloc*. Napoléon (brillante étude, mais où les erreurs ne sont pas rares). — *Alan W. Shorter*. Every day life in Ancient Egypt (pour le grand public). — *Frederic G. Kenyon*. Books and readers in ancient Greece and Rome (excellent résumé). — *W. Fraser Mitchell*. English pulpit oratory, from Andrewes to Tillotson. — *A. J. Wensinck*. The Muslim creed; its genesis and historical development (livre de bonne vulgarisation). — *Claude Collier Abbott*. Early medieval french lyrics. = N° 1609. *J. L. Garvin*. The life of Joseph Chamberlain. Vol. I: 1836-1885. — *Norman Bentwich*. A wanderer in the Promised land. — *Sir Arthur Duckham*. Atlantic letters on world affairs (lettres adressées par Sir Arthur à sa femme sur le monde des affaires aux États-Unis. Il est mort en novembre 1931). — *Earl Winterton*. Pre-war (t. I qui se rapporte aux années 1904-1914, où l'auteur était député aux Communes; il en trace un intéressant tableau). — *Walter Arnold Rukeyser*. Working for the Soviets (l'auteur met en relief la tyrannie arbitraire du Guepeou; d'autre part, il parle avec sympathie du Plan quinquennal). — *H. T. Wilkins*. Treasure

hunting. — *C. G. et Brenda Z. Seligman*. Pagan tribes of the Nilotic Sudan. — *Greville Mac Donald*. Reminiscences of a specialist (c'est un médecin spécialiste, qui relate d'intéressants souvenirs de l'époque victorienne). — *David Cleghorn Thomson*. Scotland in quest of her youth (recueil de quinze études ou lettres concernant l'état actuel de l'Écosse). — *G. J. Geers*. The Renaissance in Spain. — *Francis Bickley*. The pre-Raphaelite comedy. — Miss *Helen Darbyshire*. The early lives of Milton (publie les six plus anciennes biographies de Milton par Aubrey, l'Anonyme, Antony à Wood, Edward Phillips, Toland and Richardson). — Sir *Paul Harvey*. The Oxford companion to English literature. — *Leslie Stephen*. Sketches from Cambridge (important). = N° 1610. Hastings of Daylesford (biographie de Warren Hastings et histoire de sa famille depuis le x^e siècle. Son berceau était Eaton Hastings en Berkshire, baronnie située dans le territoire de Yelford-Hastings au comté d'Oxford. Yelford fut longtemps possédé par les Hastings de Daylesford, d'où le titre qui fut conféré à la victime innocente de Burke et consorts). = **Bibliographie**. The new survey of London life and labour; vol. III et IV. — *Philip Ainsworth Means*. Fall of the Inca empire and the Spanish rule in Peru, 1530-1780. — *E. Jervoise*. The ancient bridges of Mid and Eastern England. — *R. McNair Wilson*. The king of Rome (bonne biographie). — *A. K. Holland*. Henry Purcell; the english musical tradition. — *John Cumming*. Political India, 1832-1932 (utile manuel par une équipe de collaborateurs compétents). — *Reginald L. Hine*. Hitchin worthies. Four centuries of english life (Hitchin est une localité de comté de Hertford qui comptait de nombreux quakers parmi les ecclésiastiques). — *François Girault*. The tale of Gargantua and king Arthur (utile traduction d'une curieuse production française, 1534). — *Violet O. Cressy-Marcks*. The Amazon and over the Andes. — *Politica methodice digesta* of Johannes Althusius-Althaus (livre d'un considérable intérêt sur les théories politiques répandues en Europe au xvi^e siècle). — *C. D. Pandé*. Commerce des cotonnades britanniques dans l'Inde. — *Conde de Romanones*. Espartero, el general del pueblo. — *F. de P. Castells*. Our ancient brethren, the originators of freemasonry, 1300-1600. = N° 1611. *C. S. B. Buckland*. Metternich and the British Government, 1809-1813 (utilise beaucoup de documents nouveaux). — *Herbert Arthur Smith*. Great Britain and the law of nations; vol. I (recueil de documents concernant les vues du Gouvernement britannique sur des matières de droit international. Dans ce t. I, par exemple, sont étudiées l'annexion de l'Algérie à la France, de Saint-Domingue à l'Espagne et du Transvaal à la Grande-Bretagne). — *Laurence F. Hill*. Diplomatic relations between the United States and Brazil (la partie la plus importante concerne l'abolition de la traite des nègres). — *Charles Grey*. The merchant venturers of London (étude sur le commerce des marchands « à l'aventure » avec l'Extrême-Orient et la piraterie au xvii^e siècle). — *Herbert Faulkner West*. A modern conquistador: Robert Bontine Cunningham Graham. = N° 1612. *Burnett Hillman Streeter*. The Buddha and the Crist; an exploration of the purpose of the Universe and of the purpose of human life. — *G. R. Stirling Taylor*. A modern history of England, 1485-1932 (résumé pour le grand public, et qui fait réfléchir). — *Gilbert Slater*. The growth of modern England (où l'exacte connaissance du passé ouvre des perspectives sur le prochain avenir). — *Harry E. Burton*. The discovery of the ancient world (utile compilation). — *Dorothea Braüthwaite et S. P. Dobbs*. The distribution of consumable goods. — *W. E. D. Allen*. A history of the Georgian people (bien documenté).

Transactions of the Royal historical Society. 4^e série, t. XV, 1932. — Sir Richard LODGE. Sir Benjamin Keene (Keene, né en 1697, favori de Walpole, fut le plus remarquable ouvrier des relations entre l'Angleterre et l'Espagne au XVIII^e siècle. Sa correspondance personnelle, récemment retrouvée, fournit beaucoup de renseignements nouveaux sur ces relations au milieu du XVIII^e siècle. Il mourut en 1757; il avait contribué à rompre les liens du Pacte de famille et à décider l'Espagne à rester neutre dans ce qui allait être la guerre de Sept ans). — H. G. RICHARDSON. William of Ely, the king's treasurer, 1195-1215 (important pour l'histoire de l'administration financière sous le roi Jean. Huit documents inédits publiés en appendice). — E. F. JACOB. Wilkin's *Concilia* and the fifteenth century (montre à quel point Wilkins manque de critique dans les commentaires qu'il ajoute aux textes. Il est grand temps qu'on donne une bonne édition de ses *Concilia*). — Miss D. M. BRODIE. Edmund Dudley, minister of Henry VII (Dudley, qui, avec Empson, fut décapité en 1510, ne mérite pas l'exécration dont il est chargé dans l'histoire. Ministre d'un roi absolu, il servit Henri VII avec zèle, tout en regrettant les mesures tyranniques de sa politique financière). — R. B. WERNHAM. Queen Elizabeth and the siege of Rouen, 1591 (montre combien cette entreprise fut onéreuse pour le Trésor anglais; il faut néanmoins reconnaître la fermeté qu'elle montra en luttant contre la meilleure armée de la Chrétienté). — H. EGERTON CHESNEY. The transference of lands in England, 1640-1660 (expose les raisons pour lesquelles, dans cette violente dépossession, les Anglais royalistes vendirent leurs biens et pourquoi ils trouvèrent tant d'acheteurs). — JAMES WALKER. The secret service under Charles II and James II (avec une bibliographie). — Sir Richard LODGE. The Polwarth papers (analyse le Rapport publié sur cette importante collection par la Commission des mss. historiques en 1911-1931 et signale les nombreuses erreurs qui s'y trouvent).

ITALIE

Archivio Veneto. Anno LXII, 5^e série, fasc. 21-22, 1932. — Berengario GEROLA. Gli stanziamenti tedeschi nell' Altopiano di Piné, nel Trentino orientale; 1^{er} article (étude linguistique, économique et statistique sur l'émigration allemande dans l'oasis de Piné, avec une carte et un fac-similé). — Gerolamo BISCARO. Eretici ed inquisitori sulla Marca Trevisana, 1280-1308 (une vètille : l'éditeur du *Registre de Benoît XI* est Grandjean, non Grandjean). — Costantino BARONI. Ceramiche Veneziane settecentesche : la manifattura di Nove (en appendice : texte des procès-verbaux rédigés dans un procès de 1765 concernant la manufacture d'Antonibon; autres pièces relatives aux fournitures, au transport, etc., de la porcelaine et des majoliques; douze planches et un tableau des marques de fabrique). — Anna Maria ALBERTI. Venezia e la Russia alla fine del secolo XVIII, 1770-1785; suite et fin. = **Comptes-rendus.** Giovanni Soranzo. Il papato, l'Europa cristiana ed i Tartari (ouvrage considérable). — E. LOBEL. Cardinal Pole's manuscripts. — A. DRAGONETTI de Torres. La lega di Lepanto nel carteggio diplomatico di don Luis de Torres, nunzio straordinario. — Francesco FATTORELLO. Il giornalismo Veneziano nel '700. = **Nécrologie.** Augusto SERENA. Angelo Marchesan, 1859-1932; professeur de littérature au séminaire de Trévise, puis archiviste de l'archevêché; auteur de nombreux travaux sur Trévise, son université, etc.). — G. L. NINO TAMASSIA (professeur de droit à Pise et à Padoue, mort en décembre 1931). — Pietro BOSMIN

(archiviste aux Frari, où il devint « surintendant » en 1926 ; mort le 5 juin 1931).

Historia. 1932, fasc. 1. — Carolina LANZANI. Arnaldo Mussolini (notice nécrologique, vibrante et émue, du frère du Duce, fondateur de la revue *Historia*). — Paolo OASI. Archeologia e storia (exposé des résultats historiques et archéologiques auxquels Blinkenberg est parvenu dans son beau livre sur Lindos de Rhodes). — Pericle DUCATI. Osservazioni su sculture Chiusine (prenant pour point de départ l'étude d'une statue funéraire de Chianciano, qui représente la morte assise, son enfant couché sur ses genoux, l'auteur groupe autour de ce monument remarquable les représentations analogues découvertes en Étrurie, et spécialement sur le territoire de Chiusi ; il les échelonne du ^v^e au ^{iv}^e siècle av. J.-C., en une série où l'influence hellénique grandit sans effacer les caractères spécifiques de la sculpture étrusque). — Maria CAMAGGIO. La decorazione figurata del sarcofago di Melfi (la décoration de ce sarcophage s'inspire avec éclectisme des meilleures traditions de l'art du ^{iv}^e siècle av. J.-C.). — Remigio SABBADINI. La vita di Virgilio di Valerio Probo (l'auteur édite cette biographie de Virgile, qu'il considère comme la plus courte, la plus ancienne et la plus digne de foi qui nous soit parvenue. Il retient les leçons « Vico Andico » et « milia passuum XXX », sur lesquelles ont discuté avec tant d'ardeur les érudits en quête du lieu de naissance de Virgile. Il considère que la correction *milia passuum III* a été inspirée à Egnatius par la faveur dont jouissait, du temps de cet humaniste, la localisation du *mons Virgili*, à cinq kilomètres de Mantoue, alors qu'elle a pu lui être tout simplement suggérée, s'il n'a pas lu le texte qu'il a fait imprimer sur le manuscrit qu'il avait en mains, par les mots « haud procul a Mantua », qui font contradiction avec une distance de trente milles ou quarante-trois kilomètres. Il signale, sans vouloir en tirer la conclusion que d'autres en déduiront, qu'il n'est question dans Probus d'aucun des poèmes de l'*Appendix Vergiliana*. Cf. *Revue historique*, t. CLXIX, 185). = Comptes-rendus et analyse des revues bibliographiques : sur l'étruscologie, l'épigraphie latine, par Aldo Neppi Modona ; le droit romain, par Luigi Canesi. Sous le titre romantique : « Visions et synthèses », Carolina Lanzi essaie, à propos du livre de Jeanmaire, de réfuter, par prétérition, le livre de Carcopino sur la *IV^e Églogue*. = Fasc. 2. Giuseppe CARDINALI. Alcuni caratteri fondamentali della costituzione politica ed imperiale di Roma (inaugurant son cours d'histoire romaine à l'Université de Rome, l'auteur considère que la vocation politique des Romains leur vint, non seulement de la cohésion de leurs institutions, mais de leur aptitude à l'adaptation et au renouvellement). — Giovanni PATRONI. Apologia della Grecia classica (apologie à rebours, semble-t-il : ce qui, dans le monde méditerranéen et dans le monde étrusque, est substance n'est qu'accident dans la grécité (p. 212) ; les colonnades du naos doivent être considérées comme des travaux d'orfèvrerie (p. 215) ; plus étrange et plus hérétique paraîtra à beaucoup, sinon à tous, cette opinion (p. 217) que les Grecs classiques ne furent pas des sculpteurs). — Guido CALZA. Una figura ritratto di archigallo scoperta nella necropoli del Portus Romae (précieux commentaire d'un document très important pour l'histoire du paganisme impérial : la première représentation authentique que nous ayons d'un « archigallo », ce chef du culte de Cybèle et d'Attis, dont l'institution ne remonte pas plus haut que le règne de Claude. Le monument funéraire du Portus nous apporte de l'un d'eux un portrait d'une force singulière d'expression, où transpirent « le caractère ascétique de ce sacerdoce et le poignant mystère de la mort »). — Silvio FERRI. Nuovi monumenti

plastici dello Zeus di Bitinia (remarquable étude d'une série de bustes et de bas-reliefs tous provenant de Bithynie et marqués de caractères qui permettent de les attribuer au iv^e siècle avant ou au iv^e siècle après J.-C.). — Id. Una firma di Alcmena a Cirene (peut-être faut-il lire ainsi la dernière ligne d'une dédicace de Cyrène : [Ἀλκαμένης Ἀ]θη[ν]ιοῦ ἐργάσαστο). — Paolo FABBRI. Q. Cecilio e la divinatio (Q. Cecilius était un accusateur sérieux, qui, aux termes de la notice du Pseudo-Asconius, sollicitait des juges, ou d'être choisi comme accusateur de Verres, ou du moins d'intervenir, s'il n'était pas choisi, comme *subscriber* de l'accusateur désigné. Le litige dut être tranché en dehors du préteur par une commission de juges *ad hoc*). = Suivent les bibliographies : d'étruscologie, par Aldo NEGRI MODONA ; d'épigraphie grecque, par Mario SEGRÉ ; des nouvelles concernant des trouvailles archéologiques faites, soit dans le sol de Milan (mosaïques ornementales), soit dans les vitrines du musée de Pavie (tasse de verre), soit dans les collections du musée de la Scala (terre cuite grotesque représentant un σκευόφορος). = Fasc. 3. Ettore PAIS. Questioni Catoniane : il filosofo pitagorico Nearco (réimpression du mémoire donné par le grand historien italien aux *Mélanges Glotz*. Pais y a admis, conformément à toutes les vraisemblances, les rapports que Caton, vers 209 av. J.-C., a entretenus à Tarente avec le philosophe pythagoricien Néearque). — Id. Ancora sulla posizione di Terina (l'auteur revient, avec des arguments nouveaux, pour la défendre contre les objections de Beloch, sur la localisation qu'il a proposée il y a quarante ans : Terina doit être cherchée près de Santa Eufemia). — Olga ELIA. I cubicoli nelle case di Pompei (intéressante étude sur l'évolution de la chambre à coucher de la maison pompéienne, depuis le iv^e siècle av. J.-C. jusqu'à l'Empire : elle flanque d'abord les *fauces*, puis, sous l'influence hellénistique, elle s'agrandit et se complique par l'addition d'une alcôve surélevée, probablement dès la fin du iii^e siècle ; un siècle plus tard, avec le deuxième style ornemental, l'alcôve n'est plus qu'une illusion décorative). — Silvio FERRI. Evergete II promise l'Egitto ai Romani? (l'auteur, sur la foi de Porphyre de Tyr (*F. H. G.*, III, p. 720), date la quinzième année du règne de Ptolémée Evergète II, non de 155, mais de 167 av. J.-C. ; il en conclut que le royaume que le roi abandonne aux Romains n'est pas la Cyrénaïque, mais l'Égypte). — Augusto GARGANA. Afrodite etrusca ed uno specchio del museo civico di Viterbo (sur ce miroir, Aphrodite est assise, un miroir à la main, une colombe sur le genou droit. Derrière elle, se penche sur son trône Minerve, casquée, armée de la lance et du bouclier ; devant elle, une figure de femme s'incline en lui caressant la joue. Sur le miroir, Minerve porte son nom étrusque ; mais Aphrodite est appelée *Malavisch*, et non *Turan* ; sa suivante est désignée par un nom nouveau : *Munoch*. L'auteur en déduit que Munoch était un démon féminin du cortège de l'Aphrodite étrusque, et que celle-ci était considérée sous un double aspect : *Turan*, déesse de l'amour, et *Malavisch*, déesse de la beauté). — Luigia Achilla STELLA. Influssi di poesia e d'arte ellenica nell' opera di Platone (commencement d'une étude littéraire sur l'art et les procédés de Platon). = Comptes-rendus des ouvrages sur l'archéologie, par Paolo ENRICO ARIAS ; sur la numismatique, par Serafino RICCI ; à la suite : le discours inaugural prononcé à l'ouverture de l'Institut de droit romain de l'Université de Bari, par Stella MARANCA, sur « le droit d'héritage et les comédies de Plaute ». = Fasc. 4. PATRONI. Il paese delle terremare nei rispetti delle inondazioni (le pays des Terramare, c'est l'Émilie, aujourd'hui encore sujette à des inondations qui, il y a trente siècles, devaient être plus fortes : au lieu, donc, de considérer les cités terramare comme

des stations créées par des immigrants pour se défendre contre l'ennemi, il faut n'y voir que les précautions prises par les occupants contre un danger toujours présent). — Pericle DUCATI. *Nota Volterrana e Populoniese* (partant de l'examen des objets étrusques les plus anciens qui aient été trouvés à Volterra, l'auteur reconnaît deux courants colonisateurs successifs des Étrusques de Vetulonia et de Populonia. Le premier, émis par Vetulonia, aurait, à travers le pays siennois, atteint Florence vers 650 av. J.-C.; le second, parti de Populonia, a atteint la Volterra Villanovienne à la fin du VII^e siècle av. J.-C.). — Arturo SOLARI. Le origini di Ferrara (les origines antiques de Ferrare remontent à la colonisation romaine opérée sur les terres des Boïens, vers le milieu du II^e siècle av. J.-C.). — Salvatore AURIGEMMA. Gli anfiteatri romani di *Placentia*, di *Bononia* e di *Forum Corneli* (ces trois amphithéâtres étaient construits en bois, ainsi qu'il résulte des textes de Tacite pour les deux premiers, et des vestiges des fondations retrouvés à Imola, pour celui de *Forum Corneli*). — Margherita GUARDUCCI. Contributi alla topografia di Creta antica: Arkades, Inatos, Priansos (Arkades doit être localisé sur la colline du prophète Élie; Inatos s'identifie avec les ruines de Tsuduro, et l'emplacement de Priansos avec celui de Castel Belvedere. Le nom des Ἐπταίοι doit être celui des Crétois en général). — Doro LEVI. Epigrammi cretesi inediti (quatre inscriptions funéraires, dont une chrétienne, de Cidonia). — Luca DE REGIBUS. Il computo della tribunicia potestas (au III^e siècle, le calcul des puissances tribunices doit s'effectuer à part pour chaque règne. Ni Mattingly, ni Mommsen n'ont raison de lui imposer alors de règle fixe; il est seulement certain que Valérien et Gallien ont renouvelé leur puissance tribunice le 10 décembre). — Vittorio DE FALCO. Osservazioni sulla struttura delle tragedie di Eschilo e di Sofocle. = Comptes-rendus. Bulletins bibliographiques d'épigraphie romaine, par Aldo Neppi Modona; d'épigraphie grecque, par Mario SEGRÉ. = Notice consacrée par Guido CALZA à l'exposition d'art antique qui fut organisée à Valle Giulia à l'occasion du dixième anniversaire du fascisme (on a trouvé là et rassemblé, pour la joie de ses visiteurs, d'avril à octobre 1932, une sélection des œuvres maîtresses de la sculpture, de la céramique et de l'orfèvrerie antiques, découvertes depuis dix ans par les archéologues italiens, non seulement à Rome et en Italie, mais dans leurs possessions d'outre-mer). J. C.

Nuova Rivista storica. 1932, fasc. 4. — Arturo SOLARI. Le origini di Ferrara (bref résumé en six pages). — Alfonso RICOLFI. Le « corti d'amore » ed i « Fedeli d'amore » in Francia (commentaire minutieux sur le *Liber de arte amandi* composé par André, chapelain d'un roi de France, l'Ovide du Moyen Age, dont l'ouvrage fut condamné en 1277). — Mario BATTISTINI. Esuli e viaggiatori italiani in Belgio, amici di Adolfo Quetelet (d'après la correspondance de Quetelet possédée aujourd'hui par un de ses descendants). — Renato D'AMBROSIO. Rassegna di storia della filosofia (à propos des ouvrages suivants: Nicola Abbagnano; Guglielmo di Ockam; Adolfo Levi: La filosofia di Tommaso Hobbes; Francesco de Sarlo: Introduzione alla filosofia. — Angela VALENTE. Innocenzo XI, Alessandro VIII, Innocenzo XII. — Alessandro LEVI. Pagine Romagnosiane. — R. CIASCA. La Puglia nel Risorgimento. = Comptes-rendus. F. Schillmann. Histoire de la civilisation toscane depuis les Étrusques jusqu'à nos jours; trad. par Jacques Marty (peu satisfaisant). — S. Foa. Vittorio Amedeo I (critiques nombreuses, aboutissant à un jugement très favorable). — Raffaele di Lauro. Roß «spierre nella Rivoluzione (agréable à lire). — Avetta. Un

duello diplomatico Austro-sardo nel 1821 (bonne étude sur la convention de Novare du 24 juillet 1821). — *Jérôme Troud*. Charles I^{er}, empereur d'Autriche, roi de Hongrie. = Fasc. 5, novembre-décembre. — Paolo TREVES. Ballanche (l'auteur de l'*Éducation sentimentale*; ses idées morales, politiques et religieuses). — Alfonso RICOLFI. Le « corti d'amore » ed i « fedeli d'amore » in Francia; suite et fin (la fable de Florence et Blanchefleur; la satire religieuse et les « Cours de Dieu »; ce qu'en dit Francesco da Barberino, avec un dessin de lui; les métamorphoses de l'amour courtois. Les « fedeli d'amore » ont-ils formé en France une milice sectaire? L'exil de Parsifal et de Béatrice). — Edmondo CIONE. Gli eccidii Torinesi e De Sanctis giornalista (lettres et articles composés par De Sanctis après les massacres de Turin en septembre 1864). — Gennaro MONDAINI. La battaglia di Adua (1^{er} mars 1896; c'est la date la plus importante de l'histoire coloniale en Italie; étude minutieuse de stratégie et de tactique). — **Comptes-rendus.** C. *Barbagallo*. L'impero romano (livre vivement discuté par Giovanni Costa). — *Thomas G. Massary*. La résurrection d'un État; souvenirs et réflexions, 1914-1918. — *Eugène Anitschkof*. Joachim de Flore et les milieux courtois (examen approfondi par Francesco Foberti). — *Werner Heider*. Die Geschichtslehre von Karl Marx. — G. *Niccolini*. Il tribunato della plebe. — *Philip Argenti*. The massacres of Chio described in contemporary diplomatic records. — *Nora Fugger*, princesse Hohenlohe-Bartenstein. Im Glanz der Kaiserzeit (séduisant tableau, d'après des souvenirs personnels, de la cour impériale de Vienne, la plus aristocratique d'Europe; notes sur l'histoire de l'art, jusqu'à la mort tragique de l'héritier du trône, François-Ferdinand). — *Anna Errera*. Vita di Mazzini (remarquable chapitre du Risorgimento). — C. *De Donato*. Il periodo eroico del Risorgimento. — *Renato Treves*. La dottrina Sannimoniana nel pensiero italiano del Risorgimento. — C. *Capasso*. Italia ed Oriente (attaque vigoureuse de la *Manuel historique de la question d'Orient* par Ancel). — *Salvador de Madariaga*. Spagna (remarquable). — *Antonello Gerbi*. La politica del romanticismo. Le origini. — *Giuseppe Santonastaso*. Georges Sorel (trop d'antipathie personnelle et pas assez de critique). — *Benedetto Croce*. Conversazioni critiche; 3^e et 4^e séries. — *Emilio De Matteis*. Storia della civiltà Argentina nelle fonti letterarie. — *H. Hauser*. La réponse de Jean Bodin à M. de Malestroit, 1568 (remarquable édition). — *Mario Di Gennaro*. Giovanni Law e l'opera sua, 1671-1729 (traite surtout du système de Law appliqué à la situation financière de l'Écosse). — *V. Guli*. Il Piemonte e la politica economica del Cavour. — Histoire et historiens de l'Algérie.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

dont les ouvrages ont été annoncés dans l'analyse des « Périodiques ».

Les numéros renvoient aux pages de la présente livraison.

Abbott (Claude Collier), 458. Allen (W. E. D.), 459. Althusius (Johannes), 459. Ammann (Hektor), 432. Ancel (Jacques), 434. Anderson (A. Runni), 442. Anitschkof (Eugène), 464. Arbetet (Paul), 438. Arbos (Philippe), 432. Argenti (Philip), 455, 464. Armstrong (H. C.), 457. Arnold (Robert F.), 442. Ashbourne (Lord), 457. Ashley (Anne), 457. Asin Palacios, 456. Avetta (463).

Badayer (A.), 458. Baie (Eugène), 437. Bailly (Auguste), 448. Barbagallo (C.), 464. Bastian (Franz), 433. Battistini (Mario), 439. Baudrillart (Mgr), 449. Baumann (Émile), 439. Baumstark (Ant.), 439. Baur et Rostovtzeff, 453. Baynes (Norman H.), 446. Beer (Georg), 442. Behault de Dormon (Armand de), 447. Bell (H. J.), 447. Bellan (L. L.), 436. Belloc (Hilaire), 433, 458. Benoit (P.), 436. Bentwitch (Norman), 458. Bérard (Victor), 446. Berger (A. E.), 443. Bergtrasser (G.), 453. Besson (Maurice), 440. Bezard (Yvonne), 450. Bibesco (princesse Marthe), 458. Bichley (Francis), 459. Bickart (Roger), 440. Bidez (J.), 442, 446. Bithell (Jethro), 458. Bland (J. P.), 458. Blei (Franz), 457. Blücher (Evelyn, princesse de) et Champman Huston, 456. Boas (George), 457. Bouscharain (Pierre), 456. Bradley (Kenneth), 457. Braithwaite (Dorothea), 459. Breasted, 453. Bréhier (Louis), 438. Bresslau (H.) et Kehr (P.), 453. Brocher (Henri), 443. Bruley, 439. Brunot (Ferdinand), 431. Buch (sœur Martha), 450. Buckland (C. S. B.), 459. Bugdahl (Joergen), 442. Bülow (prince de), 434. Burtin (Nicolas). Burton (Harry E.), 459. Burton (O. E.), 457.

Cabrol (dom Fernand), 436. Canal (Séverin), 448. Capasso (C.), 464. Carbonell (Pedro), 439. Caspar (E.), 452. Castells (F. de P.), 459. Cazamian (Louis), 439, 442. Cescinsky (Herbert), 458. Chakladar (H. C.), 433. Chapman (dom J.), 439. Chaponnière (Paul), 450. Charléty (Sébastien), 433. Chassigneux (E.), 437. Chéramy (H.), 439. Chevalier (J.-J.), 434. Choleau (Jean), 431. Churchill (R. H. Winston), 458. Clemens (Carl), 443. Cloché (Paul), 432. Cohen (Gustave), 449. Collinet (Paul), 450. Collison-Morley (L.), 456. Combe, Sauvaget et Wiet, 443. Constant de Rebecque, 445. Cook (Stanley Arthur), 443. Cooper (Duff), 457. Cots y Gorchs, 455. Courcier (Camille), 439. Couissin (Paul), 446. Courcel (R. de), 438. Cousin de Montauban, 440. Coville (Alfred), 436. Cressy-Marcks (Violet O.), 459. Croce (Benedetto), 433, 464. Cumming (John), 459. Curtius (E. R.), 434.

D'Amia (Amerigo), 431. Dante Alighieri, 443. Darbyshire (Miss Helen), 459. Dauphin (V.), 431, 449, 450. David (A.), 457. Dechêne (le P. Abel), 434, 439. Delaven (Gaston), 434. Delcambre (Étienne), 449. De Matteis (Emilio), 464. Deniau (Jean), 432. Deries (Léon), 440. Descamps (Paul), 432. Desonay (F.), 438. Devoto (G.), 447. Diehl (E.), 453. Di Gennaro (Mario), 464. Dinsmoor (W. B.), 454. Dobbs (S. P.), 459. Dollinger (Albert), 442. Donato (C. de), 464. Dorez (Léon), 459. Drouot (Henri), 449. Dubsky (Ota), 443. Duckham (Sir Arthur), 458. Duquet, 443. Duhem (Gustave), 449. Du Lys (E.-M.), 440, 447. Dumas (André), 450. Dunbar (Sir George), 456. Dupont-Ferrier (Gustave), 448. Dupouy (Auguste), 431.

Eagleton (Clyde), 452. Eckhardt (François), 438. Eitrem (S.) et Amundsen (L.), 453. Errera (Anna), 464. Espeut (abbé Pierre), 449. Espinas (Georges), 432. Ettinger (Amos Aschbach), 458.

Faraday, 458. Faramond (amiral de), 439. Febvre (Lucien), 433. Ferrières (marquis de), 442. Fliche (Augustin), 436, 449. Foa (S.), 463. Forrer (Robert), 443. Fournier (Paul), 436. Fox (Cyril), 456. Fuchs (Wilhelm), 449. Fugger (Nora), 464. Fuhrmann (H.), 453. Funck-Brentano (Franz), 439.

Ganahl (Hans), 432. Gaquère (Fr.), 440. Garstang (J.), 432. Garwin (J. L.), 458. Gasser (A.), 453. Gaudio (Matteo), 431. Gébelin (Fr.), 439. Geers (G. J.), 459. Geiss (Hans), 450. Gerbi (Antonello), 464. Gibaudan (René), 433. Gibert (J. A.), 439. Giese (William Fr.), 442. Giesecke (W.), 432. Gilson (Étienne), 442. Girard (Joseph), 439. Girault (François), 459. Golay (H.), 450. Goldmann (E.), 438. González Palencia (A.), 455. Gosse (Philip), 458. Gothein (Percy), 443. Gotsmich (A.), 453. Gouin (Henry), 440. Goumersindo de Azcarate, 456. Granier (F.), 453. Gratz (Gustave), 433. Grenier Albert, 453. Grey (Charles), 459. Grierson (H. J. C.), 458. Gros (Gaston), 437. Grothmann (R.), 442. Guida (Ugo), 443. Guli (V.), 464.

Halphen (Louis), 436, 442. Hamilton (Henry), 455. Harvey (Sir Paul), 459. Hauser (Henri), 464. Hauteserve (L. de), 432. Heffening, 455. Heichelheim, 432. Henrion (F.), 450. Hermelink (H.) et Maurer (W.), 439. Herrmann (A.), 453. Hessel (A.), 438. Higham (F. M. G.), 456. Hill (George A.), 456. Hill (J. Arthur), 456. Hill (Laurence F.), 459. Hine (Reginald L.), 459. Hippel (F. von), 453. Hird (John W.), 457. Holland (A. K.), 459. Homo (Léon), 443. Houben

(Henri), 439. Hough (Walter), 439. Hourticq (Louis), 439. Howarth (R. G.), 457. Hubert (Henri), 447. Hubrecht (Georges), 449. Huizinga (J.), 436.

Innis (Arnold A.), 432. Iorga (Nicolas), 432. Ivimey (Alan), 457.

Jajolowicz (H. F.), 457. Jervoise (G.), 459. Jones (William-Powell), 457. Jose (A. W.), 457. Jourda (Pierre), 439.

Kammerer (A.), 432. Keller (Hans), 432. Kenyon (Frederic G.), 458. Kerr (amiral Mark), 458. Kienast (W.), 438. Klugmann (N.) et Dumesnil de Grammont, 448. Koczys (Léon), 433. Kohut (Oswald), 431. Kolbe (N.), 453. Korošec (Victor), 449. Kraft (Wilhelm), 432. Krieger (Herbert W.), 439. Kuhn (A.), 443.

Labouret (Henri), 442. La Monte (John), 457. Landa (M. J.), 457. Langlois (Marcel), 437. La Roncière (Charles de), 432. La Salle (Antoine de), 438. Latouche (Robert), 449. Lauffenburger (H.) et Pflimlin (P.), 450. Lauro (Raffaele di), 464. Lawston (Lancelot), 456. Le Barrois d'Orgeval (G.), 449. Le Bras (Gabriel), 436. Lecanuet (le Rév. P.), 448. Lecerf (Aug.), 450. Leclercq (dom Henri), 436. Lefebvre (G.), 443. Lefevre (Pierre), 439, 448. Le Foyer (J.), 449. Le Fur (Louis), 449, 452. Le Grand (Michel), 449. Leistner, 438. Leitgeber (Jaroslav), 433. Leroquais (abbé V.), 439. Leslie (Stephen), 459. Levene (R.), 454. Levinger (Madeleine), 433. Lévi-Provençal (E.), 436. Lewinson (Paul), 456. L'Honoré Naber (S. P.), 458. Llanos y Torriglia (F. de), 458. Lockhart (R. H.), 457. Loë (baron de), 447. Loiseau (amiral G.), 432. Loozen (C.), 442. Loth (David), 456. Louvet (Paul), 437. Luft (Herrmann), 432.

Macdonald (David), 457. Macdonald (Greville), 459. Mackenzie (Compton), 457. Macier (Fred.), 444. Madariaga (Salvador de), 464. Magne (Émile), 442. Magnan de Bornier (J.), 433. Magnin (le P. Marie), 439. Maillet (Germain), 439. Majorelle (J.), 432. Mâle (Émile), 439. Mallet (Sir Charles), 457. Manitiis (M.), 453. Maranget (abbé Pierre), 439. Marçay (vicomte de), 447. Martin (Gaston), 437. Madrolles (amiral de), 439. Masi (Gino), 450. Massary (Thomas G.), 464. Massignon (Louis), 444. Masson (André), 432. Masur (G.), 453. Matrod (H.), 438. Maclair (Camille), 439. Maxwell (Constantia), 442. Means (Philip Ainsworth), 459. Méjean (F.), 448. Melchett (Lord), 458. Melicher (Th.), 453, 455. Mengin (Urbain), 439. Menon (C. P. S.), 457. Menz (Gerhard), 431. Merz (C.), 433. Meyer-Lübke (W.), 453. Mez (A.), 455. Michel (Gaston), 432. Milkau (F.), 453. Millon (Charles), 439. Mingana (453). Mitchell (W. Fraser), 458. Mitteis (H.), 449. Momigliano (A.), 453. Monnier (Luc), 447. Montagne (R.), 453. Moreau (Pierre), 442. Moreland (W. H.), 433. Morell (W. P.), 458. Mortara (Giorgio), 433. Moura (Jean), 437. Mouterde (le P. René), 432, 443. Musin (Henry Toke), 458. Mural (L. von), 432. Muret (Maurice), 434. Murray (Arthur C.), 456.

Nabholtz (A.), 432. Nasalli (comte E.), 450. Neal (L. E.), 457. Nelli (Siro Attilio), 439. Newlin (Claude Milton), 456. Niccolini (G.), 464. Noailles (marquis de), 439. Nock (A. D.), 447. Nordenskiöld (E.), 453. Northrop (William B.), 458.

Oddie (E. M.), 457. Onory (Sergio), 432. Origène, 453. Ostrogorsky, 438. Otto (Rudolf), 442.

Pain (Jean), 443. Pandé (C. D.), 459. Parrel (Christian de), 457. Pasquier (abbé Émile), 431, 449, 459. Paston (George), 457. Patzelt (E.), 438. Paz (Julien), 433. Perreux (Gabriel), 441. Peyrony (P.), 439. Photiadès (Constantin), 439, 445. Picard (Charles), 440. Pierre (André), 439. Pirenne, Renaudet, Halphen, 438. Piganiol, 438, 442, 448. Piskorski (W.), 455. Platonof, 433. Poidebard (le P.), 432. Poncins (Léon de), 437. Posse-Bradzdova (Amélie), 456. Poulsen (Fr.), 447. Pound (Arthur), 457. Pourrat (P.), 434. Powell (L. F.), 456. Prentout (Henri), 439. Prost (Henri), 438, 447. Prasad (Ishwari), 433. Prims (abbé Floris), 432.

Quick (Fr.), 431.

Radet (G.), 443. Raphael (Gaston), 443. Rashleigh (Ralph), 440. Rastoul (A.), 439. Réau (Louis), 440. Rebillon (Armand), 431. Reed (Edward Bliss), 456. Reicke (Emil), 433. Reider (Th. Chr.), 453. Rhein (André), 440. Ribera y Tarragó, 454. Richard (P.), 439-448. Richmond (Sir H. W.), 457. Rippey (J. Fred.), 456. Rish (Lotte), 443. Robertson (J. M.), 457. Robinson (Cyril E.), 458. Robinson (Gerold Tanquary), 458. Rocheblave (Samuel), 439. Rodd (Sir Rennell), 456. Rohden, 438. Romanones (comte de), 459. Rudhardt (Paul), 447. Rukeyser (W. Arnold), 458. Ryborski (Roman), 433.

Sachs (G.), 443. Salaville (P. S.), 439. Salembier (L.), 436. Santangelo (Salvatore), 443. Santonastaso (Giuseppe), 464. Scanlon (J.), 458. Schillmann (F.), 437, 463. Schmidt (Hans), 443. Schüller (Richard), 433. Schuster (cardinal), 439. Scott (Sir J. George), 456. Séjourné (P.), 455. Seligman (C. G.), 459. Serra (Grandomenico), 443. Shahani (Ranjee G.), 458. Shann (Edward), 433. Sharpe (Sir Montagu), 456. Shorter (Alan W.), 458. Simon (lady Kathleen), 432. Smith (Herbert A.), 459. Smith (Margaret), 444. Sobota (Emil), 452. Sombart (Werner), 445. Spender (J. A.) et Asquith (Cyril), 456. Streeter (B. Hillman), 459. Stumberg (George Wilfred), 449. Szilassy (baron de), 445.

Tanshowa, 437. Tansill (Charles C.), 456. Tavera (François), 442. Taylor (G. R. Stirling), 459. Taylor (Lily R.), 457. Theiler (W.), 453. Thompson (Herbert), 447. Thomson (David C.), 459. Thordarson (Mathieu), 432. Thurwald (R.), 457. Tobien (Alexandre von), 433. Tod (Marcus N.), 447. Treves (Renato), 464. Troud (Jérôme), 464. Trotzky (Léon), 437. Tyrer (John Walton), 439.

Unruh (Freiherr von), 452.

Valentin (Berthold), 458. Vallentin (Antonina), 434. Vallery-Radot (Jean), 449. Valotaire (Marcel), 439. Vals-Taberner, 456. Van Deusen (Clyndon G.), 456. Van Houtte (Hubert), 431. Van Tieghem (Paul), 442. Vasiliev (A.), 438. Venkateswara (S. V.), 457. Vèvre (E. de), 437. Vierset (Auguste), 439. Villecourt (Louis), 438, 452. Vogel (Walther), 432.

Ward (Kingdon), 458. Waugh (W. T.), 456. Weiwich (O.), 453. Wellmann (Max), 443. Wells (H. G.), 457. Welti (Ludwig), 432. Wensinck (A. J.), 458. West (Hubert Faulkner), 459. Wiest (Alfred), 432. Wilkins (H. T.), 458. Williams (Ethel C.), 458. Williamson (James A.), 433. Wilson (Sir Arnold T.), 456. Wilson (R. McNair), 459. Wingfield-Stratford (E.), 457. Winterton (Earl), 458. Woltereck (K.), 432. Worsfold (Sir Thomas), 458. Wright (E. A.), 456. Wright (S. Fowler), 457. Wühr (W.), 438.

Yamato Ichihashi, 457. Yetts (W. Perceval), 457.

Ziebarth (E.), 432.

CHRONIQUE

France. — Professeur à la Faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille, Paul COUISSIN (10 avril 1885-8 mars 1932) avait été dirigé vers l'archéologie par la vue des antiquités conservées au musée de Rennes, ville où il professa pendant sept années. De 1923 à 1931, il publia des travaux assez nombreux et, pour la plupart, c'est sa connaissance des armes antiques, grecques, romaines et barbares, qui lui permit d'apporter des faits nouveaux. Sa thèse de doctorat sur *Les armes romaines* (1926) restera, pendant longtemps, le guide des archéologues, qui ne peuvent étudier spécialement toutes les branches d'une discipline dont les bornes s'éloignent sans fin. Couissin avait travaillé beaucoup pour la *Carte archéologique de la Gaule romaine* et il avait mis en œuvre les matériaux du premier fascicule ; mais (contrairement au renseignement donné dans la *Rev. archéol.*, 1932, I, p. 304) il ne put que poursuivre à moitié le même travail pour le deuxième fascicule (paru en décembre). Paul Couissin était doué d'une critique judicieuse et le prouva en particulier pour *Le mythe de l'Atlantide* (1927). Bon dessinateur, il illustrait ses travaux. Sa mort a été une perte réelle pour l'archéologie, un deuil véritable pour ses amis. — ADR. BL.

— M. Paul LEHUGEUR, professeur honoraire au lycée Henri IV, est mort, le 2 février 1933, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Il avait en 1897 conquis le grade de docteur ès lettres par deux thèses : l'une traitait *Histoire de Philippe V le Long, roi de France, 1316-1322* ; l'autre, *De hospitio regis*. Quand la Grande Guerre éclata, il voulut, malgré son âge, reprendre du service et sa belle conduite au front lui valut la croix de guerre. Plus tard, à sa thèse principale, qui traitait seulement quelques parties, les moins bien connues, du règne, il joignit deux chapitres, parus séparément : l'un sur *Le Conseil royal de Philippe le Long, 1316-1321* (1929) ; l'autre sur *Le mécanisme du gouvernement* (1931). Dans l'Avant-propos de son étude sur le Conseil royal, il déclarait : « Je dédie les deux volumes qui suivront prochainement à mon vénéré maître Fustel de Coulanges, un des hommes qui ont aimé le plus passionnément la vérité... ; mais il est temps de finir ; je me suis envieux de près d'un demi-siècle depuis que je commençai. » Que sont devenus ces deux ultimes volumes ?

— L'historien de la musique, Adolphe JULLIEN, est mort, le 1^{er} septembre 1932, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. On lui doit plusieurs ouvrages sur l'histoire de la musique : *L'opéra secret au XVIII^e siècle*, *Musiciens d'hier et d'aujourd'hui*, etc.

— M. Maurice BESNIER, professeur à l'Université de Caen, est mort subitement, le 9 mars, à l'âge de soixante ans. On lui doit de nombreux travaux sur l'antiquité grecque et romaine. Il était membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a, le 3 mars 1933, élu comme

membre ordinaire M. Eugène HAUVETTE-BESNAULT, professeur de langue et littérature italiennes, et l'on sait avec quelle intelligence il a étudié notamment le *xiv^e* siècle, de Dante à Boccace.

— En tête de l'Annuaire de l'École des hautes études pour 1932-1933 se trouve le *Catalogue sommaire de la collection des tablettes cunéiformes de l'École*. Cette collection avait été formée de 1910 à 1914 comme annexe à la conférence d'assyriologie dirigée par le P. V. Scheil. Le *Catalogue* a été rédigé à l'École même durant le semestre d'été 1932 ; dans l'Annuaire, il occupe les pages 4-27.

A la suite, on trouve une importante notice nécrologique, par M. Ferdinand Lot, sur Louis Barrau-Dihigo, 1876-1933. Il était depuis peu d'années directeur d'études pour l'histoire de l'Espagne médiévale, en même temps que conservateur de la bibliothèque de la Sorbonne. C'était un remarquable érudit dont la *Revue historique* venait de s'assurer la collaboration régulière quand il est mort dans sa cinquante-sixième année.

— Le prix Alphonse Peyrat, destiné, comme on sait, à récompenser un ouvrage sur l'histoire de France depuis 1774, paru dans les trois dernières années, a été attribué à l'unanimité à notre collaborateur Georges LEFEBVRE, professeur à l'Université de Strasbourg, pour son livre sur *La grande peur de 1789*. Le choix de la Commission a été ratifié par le Conseil de l'Université de Paris. — La Commission, qui était composée de MM. Camille Bloch, Caron, Justin Godart, Georges Pagès, Sagnac et Simiand, a expressément voulu donner en même temps à M. Lefebvre un « témoignage d'estime pour ses œuvres antérieures sur l'histoire des classes rurales pendant la Révolution française ».

— Le 25 mars 1881, un arrêté ministériel affectait, en qualité de surnuméraire, au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, M. Henri Omont, archiviste-paléographe, sorti un an plus tôt de l'École des chartes. C'est au Cabinet des manuscrits que M. Omont a fourni toute sa carrière administrative et qu'il a donné le plus clair de son temps. Par le nombre et la qualité des catalogues des manuscrits grecs et latins dont il est l'auteur, il s'est montré le digne continuateur de Léopold Delisle, qui, dès le début, avait constaté chez lui (*Bibl. Éc. des chartes*, 1881, p. 105) « une érudition étendue, un jugement sûr, une rare expérience bibliographique ». Type, qui tend malheureusement à disparaître, du parfait fonctionnaire, il gravit tous les échelons de la hiérarchie jusqu'à celui de conservateur du département. Entre temps, il devenait, en outre, inspecteur général des bibliothèques, président du Conseil de perfectionnement de l'École des chartes, président du Comité des Travaux historiques et philologiques, etc. C'est tout un demi-siècle rempli d'œuvres désintéressées que ses amis et ses collaborateurs ont voulu célébrer d'une façon durable en lui offrant l'objet qui pouvait lui être le plus agréable et qui caractérise le mieux son activité scientifique, la *Bibliographie* de ses travaux (Paris, Didier ; Toulouse, Privat ; 1932, xi-270 p.). Cette activité s'est appliquée aux domaines les plus divers : études grecques et latines, paléographie et littérature médiévale, l'art, l'enluminure, l'histoire de l'imprimerie et des bibliothèques de manuscrits tant étrangères que françaises.

Ch. B.

— Parmi les publications récentes de l'Académie des sciences, trois doivent, à des titres divers, retenir l'attention des historiens. C'est d'abord la notice consacrée à la mémoire de Chaptal, par M. Camille MATIGNON, représentant l'Académie

à l'inauguration du monument qui a été érigé, à Mende, le 21 août 1932 (16 p.). — En second lieu, dans la séance publique annuelle du 12 décembre, le président de l'Académie, M. Robert BOURGEOIS, a tracé en grands traits l'histoire de nos travaux géographiques coloniaux et montré « comment on a progressivement établi les cartes de notre Empire colonial » (14 p.). — Dans la même séance, l'un des secrétaires perpétuels, M. Alfred LACROIX, a lu une très instructive *Notice historique sur les membres et correspondants de cette Académie ayant travaillé dans les colonies françaises de la Guyane et des Antilles, de la fin du XVII^e siècle au début du XIX^e* (100 p.). La plupart des noms rappelés par M. Lacroix n'étaient guère connus en dehors des spécialistes; celui de Moreau de Jonnés fait exception, surtout parce que Michelet a plus d'une fois utilisé ses *Aventures de guerre au temps de la République et du Consulat*. Né à Rennes en 1778, Moreau de Jonnés est mort nonagénaire à Paris, le 28 mars 1870.

— A été également tirée à part la *Notice historique sur l'Académie des sciences morales et politiques, 1795-1803, 1832-1932*, lue en séance publique par M. Charles LYON-CAEN, secrétaire perpétuel. On savait en gros que, créée par la Convention, elle fut supprimée en 1803 par le Premier Consul, hostile aux travaux des idéologues, puis rétablie par un ministère libéral en 1832. Il était donc fort à propos de célébrer ce grand corps un siècle après sa résurrection (Firmin-Didot, 26 p.).

— École nationale des chartes. *Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1933* (les Presses universitaires de France, 168 p.). — En voici les titres : Michel COLAS DES FRANCS. Les églises de l'ancien diocèse et duché d'Orléans, de la fin de la guerre de Cent ans aux guerres de religion. — Marie DEMU-
NYCK. Le vicariat de Pontoise, ou l'officialité foraine de Rouen à Pontoise, 1255-1789. — Guy DUBOSCQ. Charles d'Anjou, premier comte du Maine, 1414-1473. — Jeanne FAYRE. Étude sur la condition des personnes et des terres en Bas-Languedoc du x^e au xiii^e siècle. — Marie GUITARD. La draperie à Rouen, des origines aux réformes de Colbert. — Patrice HENRY. Les *Enfances Guillaume*, chanson de geste, publiée avec une introduction. — Anna JOURDAN. Le quartier des Halles à Paris, des origines à 1346. — Marie-Josèphe LE CACHEUX. L'abbaye de Saint-Amand de Rouen, des origines à la fin du xvi^e siècle. — Jean-François LEMARIGNIER. Étude sur les origines des exemptions externes d'abbayes normandes, xi^e-xiv^e siècles. — Brigitte LESNE. Le parlement de Franche-Comté, de 1500 à 1668. — Philip MOORE. Les œuvres de Pierre de Poitiers, maître de théologie à Paris, chancelier de Notre-Dame, 1193-1205. — Pierre MOREL. L'abbaye de Solignac, du xi^e au xv^e siècle. — Régine PERNOUD. Essai sur le port de Marseille, des origines à la fin du xiii^e siècle. — Olivier DE PRAT. Histoire du corps des dragons, de 1748 à 1770. — Mireille RAMBAUD. Le rôle du Conseil de Marine dans la mise en valeur des colonies françaises d'Amérique, de 1715 à 1722. — Jean ROTT. Histoire du chapitre cathédrale de Strasbourg au xiv^e et au xv^e siècle. — Denise Tournaire. L'administration municipale à Montferrand, de 1416 à 1656.

Le premier rang dans le classement définitif a été attribué à M. Jean ROTT.

— *Inventaire sommaire des archives départementales de la Gironde* (Bordeaux, imprimeries Delmas, Chapon, Gounouilhous, 1932, in-4^e, 396 p. à deux colonnes). — Ce volume termine la série C (*Archives civiles*) avec un tome IV, qui comprend les nos 4440 à 5020. Les articles 4440-4708 ont été rédigés par feu Auguste BRUTAILS;

les n^{os} 4709-5020 par son successeur, Gabriel LOIRETTE. Le premier volume contient le supplément du fonds de l'Intendance, les liasses et pièces du Bureau des finances (depuis le xvi^e siècle), les registres de l'Élection de Bordeaux (depuis 1688). Le volume se termine par une Table alphabétique générale de l'Inventaire de la série C, consacré à l'Intendance, au Bureau des finances, à la Chambre de commerce de Guienne et à l'Élection de Bordeaux. Il ne comprend pas moins de 233 pages à deux colonnes ; il faut remercier M. Loirette de ce long et indispensable travail. On lui doit en outre la Table alphabétique générale de la série B : *Archives judiciaires* (registres d'enregistrement du Parlement) (Bordeaux, ibid., 1927, 115 p.)

— La librairie E. de Boccard vient de mettre en vente le tome III des *Études* sur les institutions financières de la France à la fin du Moyen Age (272 p., 1933), par M. DUPONT-FERRIER, professeur à l'École des chartes. Il est intitulé : *Nouvelles études sur les institutions de la France : les origines et le premier siècle de la Chambre ou Cour des aides de Paris*. Il s'arrête à la fin du xv^e siècle (vers 1483 environ). Dix chapitres sur les origines et les transformations de la Cour, sur son siège et son ressort, le personnel, la vie quotidienne de la Cour et ses attributions, ses relations avec les juridictions supérieures.

— Nous avons reçu le premier fascicule d'une nouvelle revue intitulée *Hippocrate ; revue d'humanisme médical*. Nous signalerons dans cette livraison les articles suivants : Gargantua et Pantagruel d'après les plus récentes recherches, par Abel LEFRANC ; Quelques livres célèbres de médecine au temps de Rabelais, par Pierre MORRAND ; Rabelais et la caricature, par André BLUM. Cette revue paraîtra cinq fois l'an (11, rue de Cluny, Paris, V^e).

— Une Société des historiens du théâtre, qui vient de se fonder à Paris, se propose de publier un Bulletin mensuel et un Recueil de documents relatifs à la vie théâtrale. M^{lle} Droz, libraire, est trésorière.

— Joseph DELPECH, professeur de droit administratif à l'Université de Strasbourg. *Statut du personnel enseignant et scientifique de l'Enseignement supérieur* (Recueil Sirey, 2^e édit., 1931, 651 p.). — On trouvera dans cette très utile compilation le recueil complet de tous les textes officiels qui constituent le statut au point de vue administratif des membres de l'enseignement supérieur. Ces textes ou les extraits qu'on en a tirés sont rangés par ordre chronologique, depuis le 22 août 1790 jusqu'au 22 février 1931. Prenons pour exemple les textes suivants depuis 1871 : 16 octobre 1875. Circulaire : liberté de l'enseignement supérieur (p. 85). — Décret du 20 novembre 1875 : création de l'École de Rome (p. 86). — Décret du 31 juillet 1920 : constitution des universités (p. 203). — Décret du 11 juillet 1922 approuvant le règlement général de l'Institut de France (p. 428). — Décret du 16 janvier 1923 : office national des recherches scientifiques et industrielles et des inventions (p. 436-444). — Décret du 30 mai 1924 : Comité consultatif de l'enseignement supérieur (p. 466-470). — Décret du 24 décembre 1928 : limite d'âge des fonctionnaires (p. 539-541). Un double Index facilite les recherches dans cet immense répertoire. — M. Delpech avait déjà publié dans le même esprit et sur un plan semblable le *Statut du doctorat et des docteurs ès sciences* (1930, ibid. ; prix : 8 fr.).

Canada. — M. William Templeton WAUGH, « Kingsford professeur » d'histoire

à l'Université McGill (Montréal), est mort subitement le 17 octobre 1932. C'est à lui qu'on doit d'avoir terminé *The reign of Henry V* (1929), laissé inachevé par la mort de M. James Hamilton Wylie (cf. *History*, t. XVII, p. 263).

Grande-Bretagne. — M^{me} Elizabeth LEVETT est morte le 9 décembre 1932. Professeur à l'Institut des recherches historiques de Londres depuis 1926, elle a donné une impulsion vigoureuse à l'histoire administrative. On lui doit un ouvrage remarqué sur la *Peste noire* (1916). Elle avait suivi pendant un semestre les cours de l'École pratique des hautes études à Paris.

— A quelques jours d'intervalle, la science historique russe a perdu deux de ses plus éminents représentants : Serge Fedorovič PLATONOV, mort en déportation à Samara (1860-10 janvier 1933), et Alexandre Alexandrovič KIZEVETTER, mort en exil à Prague (1866-9 janvier 1933). Ils représentaient les deux écoles qui, dans les deux ou trois dernières dizaines d'années du XIX^e siècle et au début du XX^e, se sont partagé les historiens russes : Platonov, celle de Pétersbourg, plus érudite, plus étroitement attachée à l'étude des sources ; Kizevetter, celle de Moscou, qu'a illustrée Ključevskij, plus tournée vers la synthèse, vers l'explication de l'histoire surtout par l'évolution sociale.

Platonov a été essentiellement l'historien du nord de la Russie et celui de l'époque des Troubles, au tournant des XVI^e et XVII^e siècles. On lui doit de plus, outre un intéressant essai sur Pierre le Grand, qui est l'une de ses dernières œuvres, un cours et un manuel d'histoire de Russie, ce dernier traduit en allemand et en français. Comment un savant si strictement confiné dans son travail a pu devenir politiquement suspect et être traité comme tel, il est difficile de l'imaginer.

Kizevetter, connaisseur admirable du XVIII^e et du XIX^e siècles russes (ses chapitres de l'*Histoire de Russie*, publiée sous la direction de M. Miljukov, en témoignent), en a, par ses travaux personnels, éclairé surtout l'aspect économique et social. Il a étudié les villes russes, objet d'un de ses principaux ouvrages (*La commune en Russie au XVIII^e siècle*), non pas seulement dans les textes législatifs, mais dans la réalité de leur vie quotidienne, éclairé les origines de l'ordonnance de Catherine II, qui a été jusqu'en 1870 la loi municipale de la Russie, et projeté des lumières nouvelles sur le règne d'Alexandre I^{er}. Libéral du parti constitutionnel démocrate, il avait siégé dans la seconde Duma russe. Dans le fameux conflit de 1911 entre le gouvernement tsariste et l'Université, il avait perdu sa chaire, qu'il ne retrouva qu'après la Révolution de 1917. Expulsé de Russie en 1922, avec tout un lot d'intellectuels suspects de tiédeur, l'Université de Prague le recueillit, et il y fit encore un travail historique précieux jusqu'à sa fin prématurée.

Le gérant : R. LISBONNE.

CHRISTIAN PFISTER

Pfister est mort.

En tête du tome CX, fasc. 1 de la Revue historique, il consacrait au fondateur de ce Recueil, à Gabriel Monod, une notice nécrologique où il faisait parler son meilleur souvenir et tout son cœur. Sur la couverture de ce même fascicule, on annonçait que la Revue serait désormais dirigée par CHRISTIAN PFISTER et CHARLES BÉMONT. Voilà nos deux noms associés pour longtemps. C'est un titre d'honneur pour celui qui survit.

Pfister fut de très bonne heure un de nos collaborateurs. Je n'ai pas l'intention d'énumérer les nombreux comptes-rendus qu'il ne tarda pas à nous donner ; mais je noterai ses premiers articles : Le formulaire de Marculte (t. L) ; Les « Économies royales » de Sully (t. LXXXVII et LXXXIX) ; Nicolas Remi et la sorcellerie en Lorraine à la fin du XVI^e siècle (t. XCIII et XCIV) et ses Bulletins sur l'histoire d'Alsace, auxquels il tenait par-dessus tout.

Monod, normalien, alors qu'il songeait à fonder la Revue, estimait que le progrès des études historiques en France était l'œuvre de deux grandes écoles : l'École normale supérieure et l'École des chartes, et il voulut qu'elles fussent étroitement associées au travail commun de cette publication ; c'est pourquoi il prit avec lui un chartiste éminent : Gustave Fagniez. Ce précédent fit loi, et c'est ainsi que Pfister, normalien comme Monod, est venu prendre la place que sa mort laissait vacante. Ce fut pour nous une acquisition précieuse et, pendant treize ans, il consacra à notre recueil une bonne partie du temps que laissaient libre son enseignement à la Sorbonne et ses travaux personnels. C'est mon devoir strict de dire, puisque je n'ai pas cessé d'appartenir à la direction de la Revue depuis l'origine, qu'il fut un directeur modèle, sachant attirer et accueillir les collaborateurs les plus désirables, étudiant de près les manuscrits d'auteur, lisant avec la plus scrupuleuse attention les épreuves d'imprimerie. Ses notices nécrologiques témoignent à la fois de l'étendue de son information et de la noblesse de ses sentiments. On le retrouvera tout entier dans ce qu'il écrivit sur Jaurès (t. CXXVIII), Alfred Mézières (t. CXX), Albert Malet, Ernest Babut et Jacques Rambaud (t. CXXII), Fon-

cin (t. CXXIV), Émile Bertaux et Antonin Debidour (t. CXXV), Louis Liard et Maxime Collignon (t. CXXVI), Émile Durkheim (t. CXXVII), Georges Duruy et Vidal de La Blache (t. CXXVIII), Charles Bayet (t. CXXIX), Ernest Lavisse (t. CXLI). Et j'en passe. S'il y laissait parler son cœur, il savait oublier certains souvenirs douloureux et, en pleine guerre, il ne lui coûta pas de rendre bonne justice à un érudit allemand tel que Heinrich Brunne (t. CXX).

Puis voici l'Alsace redevenue terre de France. Professeur, doyen, recteur de l'Université française de Strasbourg, Pfister dut renoncer à ses fonctions directoriales à la Revue. Non sans chagrin. Il m'écrivit alors, en me retournant des épreuves revues par lui : « Ce n'est pas sans une profonde émotion que je vous renvoie ces feuilles ; ce sont les dernières que je corrigerai. Je me sépare de la Revue historique avec une grande tristesse ; mais je lui resterai attaché par mon cœur et aussi je veux en être le collaborateur et y garder le rayon d'Alsace. » Il en fut ainsi et, à partir du tome CXVII (1926), son nom fut remplacé sur la couverture par celui de Louis Eisenmann, Alsacien comme lui. Il nous a encore donné plusieurs comptes-rendus, parmi lesquels je noterai un des derniers qu'il ait écrits, où il parlait de l'Elsass-Lothringischer Atlas, regrettant d'y trouver « une irritante revendication de l'Alsace ».

Lorsque mourut son très cher ami Andler, je le priai de nous désigner le savant le plus qualifié pour parler de lui dans la Revue. Pfister m'envoya par retour du courrier le nom d'Ernest Tonnelat, avec ces mots : « C'est un des meilleurs élèves qu'il [Andler] ait formés » ; mais il n'aura pas eu la triste consolation de constater combien, une fois de plus, il avait eu juste.

CH. BÉMONT.

